This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

LE

MONITEUR INDIEN.

IMPR. ET FOND. DE FÉLIX LOCQUIN ET COMP.,
16, Rue N.-D.-des-Victoires.

LE

MONITEUR INDIEN

RENFERMANT

La description de l'Hindoustân et des différents peuples qui habitent ce pays; des détails sur la religion et les principales fêtes et cérémonies des indigènes; sur les titres, dignités, fonctions et professions; sur diverses productions végétales; sur les poids, mesures et monnaies; enfin, l'explication des mots asiatiques et européens les plus utiles à connaître, tant pour les personnes qui voyagent ou résident dans l'Hindoustân, que pour celles qui veulent se faciliter l'intelligence de tout écrit sur la même contrée;

OUVRAGE RÉDIGÉ SOUS FORME DE VOCABULAIRE,

Et dans lequel l'origine de chacun des termes se trouve indiquée;

SUIVI DE DEUX INDEX.

Le premier contenant les mots asiatiques représentés suivant l'orthographe vulgaire anglaise avec l'orthographe correcte en regard, et en outre les termes en usage parmi les Anglais de l'Inde; le second comprenant tous les articles du vocabulaire classés par ordre de matières;

Le tout précédé d'une description détaillée de la ville de CALCUTTA et de ses environs

PAR

J. F. DUPEUTY-TRAHON.

PARIS

CAÜET, ÉDITEUR,

48, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

MAUMUS, LIBRAIRE-DÉPOSITAIRE,

1, RUE DU JARDINET.

1838

DS405
D85

A MON AMI

DUPEUTY-TRAHON.

Ta voix mourante m'a confié le soin de publier cet ouvrage, fruit de longs travaux et de laborieuses recherches.

J'ai accompli avec zèle la tâche de l'amitié, et je dépose aujourd'hui sur ta tombe ce livre que je devais recevoir de tes mains.

En associant mon nom au tien, dans cette dédicace funèbre, j'ai voulu consacrer le souvenir de la vive affection qui nous a constamment unis dès l'enfance.

CAÜET aîné.

M373101

NOTICE

SUR M. DUPEUTY-TRAHON.

—

Jean-Ferdinand Dupeuty-Trahon naquit à Claire-Fontaine, département de Seine-et-Oise, le 30 mars 1794.

Il fit ses études à Paris, et partit en 1813, en qualité de chirurgien au 150e régiment de ligne. Licencié en 1814, il abandonna la chirurgie pour laquelle il ne se sentait pas de vocation, et se livra tout entier à des études qui étaient plus de son goût. Son père, ancien officier retraité, avait servi avec distinction dans les troupes de l'Inde. Il entretenait souvent son fils de ce qu'il avait vu dans ces contrées éloignées, et de ses campagnes sous le célèbre Haïder-A'li-Khân. Ces récits, empreints d'enthousiasme et faits par un père tendrement aimé, inspirèrent au jeune Dupeuty le plus vif intérêt pour tout ce qui avait rapport à l'Inde. Aussi, dès que les événements de 1814 l'eurent ramené en France, il se mit à rechercher et à lire avec ardeur tous les livres français et étrangers qui traitaient de l'histoire, de la géographie, de la religion, des mœurs et des coutumes de cette intéressante partie du globe. Il s'attacha surtout à connaître la langue primitive et les divers dialectes de l'Inde, et, pour y mieux parvenir, il fit une étude particulière des langues persane et arabe, dont une foule de mots se sont introduits, avec la conquête, chez les Hindous,

et ont formé l'idiome moderne connu sous le nom *d'hindoustâny* (1).

L'ouvrage publié aujourd'hui est le résultat de ces travaux, continués avec un zèle soutenu pendant un grand nombre d'années. L'auteur, dont la santé avait toujours été délicate, est mort en 1836, à l'âge de 42 ans, au moment où il se disposait à le faire imprimer; mais son manuscrit était entièrement achevé et mis en ordre, et l'on s'est fait une loi de le reproduire avec une religieuse exactitude (2 .

---

(1) L'auteur dit, dans son avertissement, *qu'il ne possédait pas les langues orientales.* Il est facile de voir, par les notes mêmes jointes à cet avertissement et par de nombreux passages du MONITEUR INDIEN, ce qu'il faut entendre par cette déclaration, et d'apprécier le sentiment de modestie qui l'a dictée.

(2) On a relevé, dans un *errata* placé à la fin du volume, un petit nombre de fautes échappées à l'impression, et qu'il était difficile d'éviter dans un ouvrage composé en grande partie de mots étrangers.

AVERTISSEMENT.

En parcourant les nombreux ouvrages sur l'Hindoustân, le lecteur français rencontre continuellement des termes et des dénominations ayant trait au gouvernement, à l'histoire, à la religion, aux mœurs, et aux coutumes des peuples de ce pays, dont le sens lui est entièrement inconnu, ou sur lesquels il n'a que des notions vagues et insuffisantes. Les Anglais, si riches en ouvrages sur l'Inde, et à qui l'on est redevable de la presque totalité des documens qu'on possède sur cette contrée, sont beaucoup plus familiarisés que nous avec tout ce qui y est relatif; ils négligent assez souvent de donner l'explication des termes asiatiques qu'ils emploient, ou le font si succinctement, que l'embarras du lecteur se trouve loin d'être diminué; peu de traducteurs sont en état de suppléer à ces défectuosités. Une autre difficulté vient se présenter; les Anglais appliquent leur orthographe bizarre aux langues de l'Orient, et cette orthographe se trouvant presque toujours conservée dans les traductions, il en résulte que la plupart des lecteurs français ne peuvent se douter de la prononciation

des mots originaux, en les voyant ainsi dénaturés; comme par exemple : *uttur*, *suttee*, *shroff*, *seapoy*, *adawlut*, *musnud*, *chownie*, *mushroo*, *nauch*, *padshaw*, *cowry*, *ryot*, *coolee*, *hurkarce*, *rufoogur*, etc., etc.; qu'il faut écrire selon l'orthographe et la prononciation française : *a'thr*, *saty*, *serrâf*, *sipâhy*, *a'dâlét*, *mesned*, *tch'hâoùny*, *machroù*, *nâtch*, *pâdchâh*, *kaoùry*, *ra'ïét*, *couly*, *herkârah*, *ra'foùguer*, etc., etc.

C'est pour obvier à ces inconvéniens, que j'ai entrepris la rédaction du vocabulaire que je fais paraître aujourd'hui. J'ai tâché de renfermer dans ce petit ouvrage tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour lire avec plaisir et quelque profit les relations et les ouvrages sur l'Inde; il pourra également servir de *vade-mecum* aux voyageurs dans ce pays (1).

Les Anglais possèdent quelques vocabulaires conçus à peu près sur le même plan que celui-ci, mais il faut convenir qu'ils sont loin d'atteindre le but proposé. Des mots orthographiés de manière qu'ils présentent une physionomie barbare; d'autres, rassemblés au hasard et tellement mutilés, qu'il est presque impossible d'en découvrir l'origine; des définitions incomplètes et le plus souvent erronées; tels sont les élémens qui forment les recueils donnés jusqu'à présent en anglais (2).

J'ai procédé d'une manière plus régulière; j'ai rangé sous trois classes les mots et les dénominations contenus dans mon vocabulaire : 1° les mots qui font partie de la langue hindoùstânye; ceux-ci sont suivis de lettres qui en indiquent soigneusement l'origine (3); 2° les termes en usage parmi les Européens qui résident dans l'Inde; ils sont désignés par un astérisque (*); 3° enfin un petit nombre de mots sanskrits, dont il était indispensable de faire

mention. Ces derniers sont distingués par le signe suivant, (—). En transcrivant les mots asiatiques en caractères européens, j'ai cherché à les rendre aussi correctement que possible (4).

Il serait trop long d'énumérer toutes les sources où j'ai puisé. Un goût très-prononcé pour tout ce qui a rapport à l'une des plus belles et des plus intéressantes contrées du globe m'a fait porter mes recherches dans un grand nombre d'ouvrages. Peut-être ces investigations m'ont-elles fait parvenir, quoique ne possédant pas les langues orientales, à éviter des erreurs qui ne se rencontrent que trop souvent, même dans des publications qui d'ailleurs ne sont pas sans mérite. Je m'étais primitivement imposé des limites assez étroites; mais oubliant que je composais un vocabulaire, je les ai souvent dépassées, et l'on trouvera dans divers articles des documens assez circonstanciés pour dispenser de recourir à des ouvrages plus volumineux (5); je n'ai pas négligé toutefois de mentionner beaucoup d'écrits dans lesquels le lecteur est sûr de puiser de l'instruction.

J'ai placé en tête de ce petit volume une description de Calcutta. Cette ville pouvant être considérée maintenant comme la capitale de tout l'Hindoustân, puisqu'elle est le siège principal des autorités anglaises, j'ai pensé qu'on ne verrait pas sans intérêt le tableau d'une cité qui, bien que d'une origine encore moderne, a pris rang parmi les premières métropoles, par sa beauté, son étendue et son importance.

NOTES

DE

L'AVERTISSEMENT.

---

(1) Il n'existait jusqu'à présent aucun livre du genre de celui-ci, expliqué en français. On doit à feu Langlès des notes intéressantes et instructives sur l'histoire, les institutions et les usages des peuples de l'Orient, qu'il a ajoutées à divers ouvrages dont il a donné la traduction ou dont il s'est rendu éditeur. Néanmoins, comme ces notes n'étaient destinées qu'à éclaircir le texte de ses auteurs, elles se sont trouvées nécessairement limitées, et les mêmes se reproduisent dans plusieurs ouvrages. Un certain nombre d'articles de ce vocabulaire portent sur les mêmes sujets qu'a traités Langlès; mais on s'apercevra aisément que je suis loin d'avoir calqué mes articles sur les siens. Si dans certains cas j'ai profité de ses remarques, dans d'autres aussi je ne me trouve nullement d'accord avec lui; car bien que cet orientaliste ait souvent fait preuve de savoir, il n'a pas toujours su se garantir d'erreurs, en négligeant de faire les recherches convenables pour parvenir à l'exactitude, ou en accordant une foi illimitée à quelques écrivains anglais dont il répétait littéralement les assertions sans s'assurer du degré de confiance qu'elles méritaient. Les notes qu'il a ajoutées au *Voyage pittoresque de l'Inde par Hodges*, ainsi que celles qui accompagnent la traduction des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques*, sont les plus importantes et les mieux faites; on n'en peut pas dire autant à beaucoup près de celles qui suivent le *Voyage de Tone chez les Mahrattes*. Puisque je me trouve amené à parler des travaux de Langlès, je passerai d'autant moins sous silence la principale production de cet orientaliste, qu'elle concerne l'Inde; c'est celle qu'il a publiée sous le titre de *Monumens anciens et modernes de l'Hindoustân, décrits sous le double rapport archéologique et pittoresque, et précédés d'une Notice géographique, d'une Notice historique, et d'un Discours sur la religion, la législation et les mœurs des Hindous* (1). La description des monumens est la partie de cet ouvrage qui offre le plus d'intérêt; c'est à peu près la reproduction des notices de MM. Daniel, accompagnées de

---

(1) Paris, 1821, 2 vol. petit in-folio. Les premières livraisons de cet ouvrage avaient paru en 1811.

notes et d'observations. Quant à la partie relative à la religion, aux mœurs et aux usages des Hindous, elle n'est pas traitée comme on avait lieu de l'attendre d'un érudit qui depuis si long-temps s'occupait de l'Hindoustân. Il aurait pu, à ce qu'il me semble, faire un choix plus judicieux de ses auteurs originaux, mettre plus à profit la masse de matériaux précieux qu'il avait à sa disposition, et ne pas prendre exclusivement pour guides des voyageurs dont les relations sont empreintes d'un esprit de dénigrement choquant, et des missionnaires qui croiraient démériter de la religion, s'ils cédaient à quelques sentimens de tolérance et d'impartialité; qui dans les écrits dont ils veulent bien nous gratifier s'étendent avec complaisance sur ce qui se présente de bizarre dans les coutumes des Indiens, passent sous silence tout ce qui est à leur avantage, et tout en prétendant nous faire connaître les mœurs de ces peuples, ne nous donnent en réalité que de longues diatribes contre eux.

(2) Je connais trois Vocabulaires destinés à expliquer les mots les plus usités dans l'Inde; je ne crois pas qu'il en existe un plus grand nombre (1). Ce sont :

1° *The indian Vocabulary, to which is prefixed the forms of impeachments.* London, Stockdale, 1788, in-12.

2° *An indian glossary consisting of some thousand words and terms commonly used in the East-Indies*, etc., *by Roberts.* London, Murray, 1800, petit in-8.

3° *A Dictionary of Mahomedan law, Bengal revenue terms, shanscrit hindoo and other words, used in the East-Indies*, etc., *by Rousseau, Teacher of the persian language.* London, 1800, petit in-8.

Les mots contenus dans les deux premiers de ces ouvrages, dont les explications sont des plus abrégées, sont en caractères européens; le premier forme un volume in-12 de XVI et 136 pages; le second un volume petit in-8 d'environ 120 pages.

Le Dictionnaire de Rousseau donne l'explication de 1138 termes (2),

---

(1) J'ai vu citer aussi un *Dictionary of Mahomedan law and Bengal revenue terms, by Gladwin;* Calcutta, 1797, in-4°. Le nom de l'auteur est une garantie du mérite de cet ouvrage; mais on voit, d'après le titre même, qu'il ne renferme que des termes relatifs aux redevances et à la jurisprudence mahométane; au surplus, je n'en ai jamais vu d'exemplaire; il paraît qu'il est d'une extrême rareté en Europe, car on ne le voit pas figurer dans le catalogue des livres de la bibliothèque de feu Langlès (Paris, 1825, in-8°.), et on sait que cet orientaliste n'épargnait ni soins ni dépenses pour se procurer tous les ouvrages concernant le monde oriental.

(2) Mon vocabulaire contient au-delà de douze cents articles, dans lesquels se trouvent mentionnées incidemment quantité de dénominations diverses. J'ai rejeté les termes relatifs au droit mahométan et je les ai remplacés par nombre de sujets qu'on chercherait en vain dans les trois volumes que je viens de citer.

qui sont en caractères latins; il forme un volume petit in-8 de LXIV pages d'introduction et 287 pages pour le glossaire et l'appendice. L'auteur a pris le titre de maître de langue persane (*Teacher of the persian language*). Je ne crains pas toutefois d'affirmer qu'il existe de nombreuses et graves erreurs dans cet ouvrage, et qu'il y a même fort peu de mots qui soient correctement écrits. Il paraît que l'auteur a recueilli tous les termes prétendus orientaux qu'il a trouvés çà et là dans les relations des voyageurs de sa nation, et qu'il les a ensuite transcrits tant bien que mal en caractères persans. Je citerai quelques exemples pour justifier ce que j'avance, et je tâcherai d'être clair, quoique je n'aie pas à ma disposition de caractères originaux; mais les personnes tant soit peu familiarisées avec les langues orientales me comprendront facilement.

Page 18. Le mot hindoûstâny *âtcharyah* (théologien hindou) est transformé en *âkhâridj*.

P. 21. Dans le mot arabe *a'mâry* (siège sur un éléphant), la première lettre est un *élif*, au lieu d'être un *a'în*.

P. 26. Le mot hindoûstâny *âreng* (ville manufacturière) est changé en *âoûreng*; on y a introduit par erreur un *oûâoû*.

P. 47. Le mot persan *bakhchy* (payeur général) est écrit bakchy par un *kéf* (k doux), au lieu de l'être par un *khâ* guttural.

P. 48. Le mot hindoûstâny *bengalâ* (sorte de petite habitation) est transformé en celui de *bengâloû*; la dernière lettre est un *oûâoû*, au lieu d'un *élif*, probablement parce que tous les voyageurs anglais écrivent *bungalow*.

P. 50. Le mot hindoûstâny *kâhan* (seize *pan* de kaoûrys) est changé en celui de *k'haoûn*.

P. 60. Dans le mot persan *tchôbdâr* (porte-baguette), on a omis la lettre *oûâoû*.

P. 61. On y lit *tchénam*, au lieu de *tchoûnâ* (sorte de stuc).

P. 62. Le mot hindoûstâny *katt'hâ* (sorte de mesure agraire) est tout-à-fait tronqué.

P. 64. *Karhy* (sorte de mets) est sous l'orthographe vicieuse de *kary*.

Même page. *Quchoûn* (corps d'armée) est écrit par un *kéf*, au lieu de l'être par un *qâf*.

Même page. Le mot hindoûstâny *kattâr* ou *kattâry* (poignard) est changé en *katr*; l'*élif* n'existe pas.

P. 72. Dans la dénomination persane-arabe *dâroûghah-i khâss*, le mot arabe *khâss* est écrit par *kéf*, *élif*, *syn*, au lieu de *khâ*, *élif*, *sâd*.

P. 80 et 86. Le mot arabe *dellâl* (courtier) et les mots hindoûstânys *dâl* (sorte de grain), et *dâs* (serviteur), sont écrits *dellôl*, *dôll* et *dôss*, par des *oûâoû*, au lieu d'*élif*.

P. 110. Le mot arabe *hâdjy* (pélerin) est écrit sans élif.

P. 113. Le mot persan *herkârah* (messager) est changé en *hârkâras*, ce qui prouve ce que j'ai déjà fait remarquer, que l'auteur a transcrit comme il a pu, en caractères originaux, les mots qu'il a vus dans les relations. Il est vrai qu'à la page 116 le même mot qu'il n'a pas sans doute reconnu est répété sous sa véritable orthographe.

P. 123. Dans le mot *djéma'dâr*, on a supprimé l'*a'in* qui doit être après le *mym*.

P. 131. Le mot hindoûstâny *kahâr* (porteur de palanquin) est entièrement défiguré; il est écrit par *qâf, élif, hâ* (*h* aspirée), *fat'hah, râ*, au lieu de *kéf* marqué d'un *fat'hah, hé* (*h* non aspirée), *élif, râ*.

P. 140. Le mot hindoûstâny *kadaly* (banane) est changé en *kady*.

P. 144. L'expression d'origine arabe *qebr-salamy* se trouve transformée en celle de *khebr-salamy*. Le mot *khebr*, tel qu'il est écrit, veut dire *une nouvelle;* réuni au mot *salamy*, il ne présente aucun sens. Il fallait écrire *qebr-salamy*, ce qui veut dire *l'impôt du tombeau;* et en effet, comme nous le voyons par l'explication même qui est donnée dans le vocabulaire, ce terme désigne un droit, un impôt que les Musulmans paient au *zémyndâr* d'un district pour les inhumations.

P. 154. Le mot arabe *man* (sorte de poids) est changé en *mând*. Les voyageurs anglais écrivent toujours *mand* ou *maund*.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est de trouver dans ce vocabulaire des mots qui n'appartiennent à aucune langue asiatique, et qui n'en sont pas moins écrits en caractères persans; ainsi, par exemple, on est tout surpris d'y voir en caractères originaux (p. 29) le mot *bamboû*, nom européen d'un végétal qui se nomme *bâns* en hindoûstâny; il n'est pas fait mention de ce dernier mot. On y trouve également (p 40) le mot *bétel*, nom donné en Europe à une plante qui en hindoûstâny se nomme *nâgbél, temboûl* et *pân;* les deux premiers de ces mots ne sont pas prononcés dans l'ouvrage; quant au dernier, il y est inséré (p. 182), mais de la manière la plus défectueuse; l'auteur y a introduit par supplément un *a'in*, lettre arabe qui ne se trouve dans aucun mot d'origine hindoûvye; il fallait écrire *pân* (*pâ, élif, noûn*).

Le mot *banian* (p. 30), donné comme le nom d'un arbre, se trouve également en caractères originaux. Les Anglais appellent *banian-tree* (arbre-banian) le végétal dont le véritable nom est *bar* (1) en hindoûstâny. L'auteur

(1) *Bâ* frappé d'un *fat'hah* et *râ* à quatre points. C'est le *ficus indica sive bengalensis* qu'on appelle figuier indien, ou multipliant en Français. Voyez l'article *Bar* dans le vocabulaire.

a trouvé tout simple d'écrire en persan le mot vulgairement employé par les Anglais.

Le terme *cast* ou *caste*, seulement en usage parmi les Européens, est écrit aussi en caractères persans (p. 52); les mots hindoùstâny *djât* et *barn*, qui désignent les tribus des Hindous, ne sont pas mentionnés. On y remarque encore (p. 226) le mot *top*, terme dont l'origine est inconnue, et qui n'est employé que par les Anglais, pour désigner un taillis, un bosquet (1); enfin, l'on trouve (p. 193), toujours en caractères persans, le mot anglais *rocket*, pour indiquer un projectile que lès Hindous nomment *bân*: il n'est pas parlé de ce dernier mot.

Je pourrais étendre mes observations sur un plus grand nombre d'articles, et signaler lès erreurs qui s'y rencontrent; mais les détails dans lesquels je suis entré suffiront pour faire apprécier ce vocabulaire. Il ne laisse pas néanmoins de jouir d'une certaine réputation, et beaucoup de personnes le consultent; des orientalistes même (probablement faute de mieux) n'ont pas dédaigné d'y avoir recours; c'est un honneur qu'il ne me paraît nullement mériter.

(3) L'Hindoùstâny est formé du mélange des langues hindoùvye, arabe et persane. Il existe en outre, dans l'hindoùstâny, des mots provenant de quelques autres idiomes, mais le nombre en est extrêmement limité.

Voyez l'article *hindoùstâny* dans le présent vocabulaire.

(4) J'entrerai ici dans quelques détails sur le système orthographique que j'ai suivi dans mon vocabulaire, et je donnerai en même temps sur la prononciation des caractères originaux quelques notions qui ne seront peut-être pas inutiles pour beaucoup de personnes.

L'alphabet indo-persan est le même que celui des Persans, auquel on a ajouté les lettres *tâ*, *dâl* et *râ* à quatre points. On sait que l'alphabet persan n'est lui-même que celui des Arabes, augmenté des lettres *pâ*, *tchym*, *jâ* et *guéf* (*p*, *tch*, *j* et *g*). Ces alphabets contenant plus de lettres que le nôtre, il est impossible, dans beaucoup de cas, de donner l'équivalent parfait des lettres originales, et d'établir la différence qui existe entre quelques-unes d'elles; on ne pourrait y parvenir qu'au moyen de signes additionnels de convention. Néanmoins, profitant des essais qui ont déjà eu lieu dans ce genre, j'ai fait de mon mieux pour transcrire convenablement les mots originaux, en n'employant que les lettres de notre alphabet, avec quelques signes orthographiques habituels.

Le *fat'hah* (premier point-voyelle) a un son intermédiaire entre l'*a* et l'*e*

---

(1) Voyez *Tope* dans le présent vocabulaire.

brefs; je l'ai rendu par l'une ou l'autre de ces voyelles; il est cependant à remarquer qu'en hindoùstâny le son se rapproche plutôt de l'*a*.

Le *kasr* ou *kasrah* (second point-voyelle) répond à l'*e* et à l'*i* brefs; je l'ai presque toujours rendu par *i*.

Le *zamm* ou *zammah* (troisième point-voyelle) a le son de l'*o* ou de l'*ou* brefs.

L'*élif* est indiqué par l'accent circonflexe, quel que soit le point-voyelle qui l'affecte; comme dans les mots *âbâd, ûmly, ûnchâ, ômrâ*, etc.

Le *tsâ*, qui en arabe se prononce comme le *th* anglais, a le son de l'*s* en hindoùstâny; il est rendu par cette dernière lettre.

Le *djym* est le *j* des Anglais dans les mots *journey, justice*, etc., qui se prononcent *djorney, djostice*, etc.; il est représenté par *dj*.

Le *tchym* (tch) est le *ch* des Anglais dans les mots *chamber, much, church*, qu'il faut prononcer *tchamber, moch, tchortch*. C'est également le *c* des Italiens devant *e* et *i*, comme dans *cicerone*, prononcer *tchitcherone*.

Le *hâ* est une *h* extrêmement aspirée; il se trouve dans les mots arabes *hâdjy, harem, hemmâm*, etc.

Le *khâ* guttural est le *ch* des Allemands ou le *jota* des Espagnols; il est toujours représenté par *kh*.

Les lettres *zâ, dzâl, dhâd* et *dhâ* ont chacune une prononciation particulière en arabe; mais en hindoùstâny, elles se prononcent toutes comme notre z; elles sont rendues par ce caractère.

Le *syn* (s douce) doit toujours conserver le même son; ainsi *dasahrâ, navysendah, hasan, hoséïn*, etc., prononcez *daçahrâ, navycendah, haçan, hocéïnn*, etc.

Le *chyn* (ch) doit toujours se prononcer comme dans nos mots chaleur, roche, chercher; ainsi *âchrafy, nâchpaty, serpeych, machroù, kouch, bichen*, etc.; prononcez *âche-rafy, nâche-paty, serpeyche, mache-rou, kouche, bichènn*, etc. Les Anglais rendent cette articulation par *sh*.

Le *sâd* est une *s* très dure en arabe; mais en hindoùstâny, il se prononce comme le *syn*; il est rendu par *s* et quelquefois par deux *s*.

Le *thâ*, *t* dur en arabe, est prononcé comme le *tâ* (t ordinaire) en hindoùstâny; il est ordinairement représenté par *th*, comme dans les mots *thabyb, thoùfân*, etc.

L'*a'în* est une lettre arabe qui a un son guttural et tout particulier; mais en hindoùstâny, comme en persan, elle ne produit qu'une réduplication du son qui lui est donné par un des trois points-voyelles, comme dans *a'byr, a'thr, mach'al, i'yd, o'mdét*, etc. J'ai fait usage de l'apostrophe pour indiquer l'*a'în*.

Le *ghaïn* est un *g* légèrement guttural dont la prononciation se rapproche

un peu d'une *r* grasseyée; il est rendu par *gh*, comme dans *ghazel*, *moghol*.

Le *kéf* (k très doux) est rendu par *k* et le *qâf* (k dur) par *q*; je n'ai pas hésité à adopter cette dernière lettre pour désigner le *qâf*; c'est une si bonne fortune de trouver un moyen de distinguer une articulation d'une autre, qu'il ne faut pas la laisser échapper (1). Dans quelques cas, j'ai employé le *c* au lieu du *q*, comme dans *corân*, *câzy*, etc.

Le *guéf* est notre *g*, dans les mots *garde*, *guerre*, *guide*. Devant l'*a*, l'*i* et l'*y*, l'*u* n'est intercalé que pour lui conserver le son qui lui est propre; ainsi dans *a'âlemguyr*, *guez*, *guyder*, *ra'fouguer*, etc., il faut prononcer *a'âlemghyr*, *ghèzz*, *ghyder*, *rafougherr*, etc.

Le *noûn* (n), qui doit se faire sentir dans le plus grand nombre de mots, est quelquefois muet, ou a un son nasal à peu près comme en français, mais l'usage seul peut apprendre cette différence.

L'*oûâoû* est rendu par *ò*, *où*, ou bien *w*. Quand il est transcrit par ce dernier caractère, il doit avoir un son intermédiaire entre *où* et *v*. J'ai employé l'accent grave pour désigner l'*oûâoû* (2).

Le *hé* est une *h* très douce qui se fait à peine sentir, et qui le plus souvent est tout-à-fait muette, comme dans les mots *hézary*, *hilsâ*, *hindoûstâny*, *bâftah*, *doûpattah*, *mâchah*, *pyâdah*, *roûpyah*, etc. etc.

L'*yâ* est rendu par *y*, *i*, *ï* ou *é*, selon sa prononciation, comme dans les mots *nyl*, *brahmanî*, *nâïb*, *nâgbél*.

La prononciation des lettres *dâl*, *tâ*, et *râ* à quatre points diffère un peu de celle du *dâl*, du *tâ* et du *râ* ordinaires; mais elle est peu sensible, et ne peut au surplus être bien saisie que par l'usage.

Aucune observation n'est nécessaire pour les lettres *bâ*, *pâ*, *tâ*, *dâl*, *râ*, *jâ*, *fâ*, *lâm*, *mym* (b, p, t, d, r, j, f, l, m), qui se prononcent comme les nôtres.

Quand les lettres *b*, *p*, *t*, *d*, *r*, *tch*, *g*, *dj*, *k*, sont suivies d'une *h*, elles doivent être prononcées avec force.

Après les lettres *g*, *k*, *t*, l'apostrophe n'est usitée que pour indiquer l'existence de deux caractères; ainsi dans les mots *k'hadjoûr*, *k'hend*, *g'hary*, *g'hât*, *t'hâkour*, *nât'h*, etc. etc. L'apostrophe fait voir que ces mots s'écrivent par *kéf-hé*, *guéf-hé*, *tâ-hé*, et non pas *khâ* guttural, *ghaïn* et *thâ* (t dur). Elle est aussi employée pour éviter la confusion, comme dans les mots *tch'hatry*, *tch'hâoûny*, *tch'hâtâ*, etc.

---

(1) C'est ce qui a été fait par MM. Gilchrist, Langlès, et autres orientalistes.

(2) Ce signe de convention, aussi bien que l'apostrophe pour marquer l'*a'in*, est emprunté de Langlès.

Il faut avoir soin de faire sonner toutes les lettres, soit médiales, soit finales, comme *nastaran*, *pandit*, *kichen*, *djaïn*, *fylbân*, *ínchâ*, *mahent*, *dâs*, *râs*, *djât*, *g'hât*, etc.; prononcez *nastarann*, *pann-ditt*, *kichènn*, *djaïnn*, *ínn-châ*, *mâhenntt*, *dâss*, *râss*, *djâtt*, *g'hâtt*, etc. etc.

(5) Principalement dans les articles *Bayâ*, *Bayadères*, *Berindjârâ*, *Déhâ*, *Dhernâ*, *Djât*, *Djénem-âchtémy*, *Hâdjy*, *Hindoùs*, *Hindoùstân*, *Hindoùstâny*, *Hindoùwy*, *Hoùly*, *Houqqah*, *Imâm-bâry*, *J'ydél-qorbân*, *Mahrattes*, *Mâhy-Marâtib*, *Empire Mogol*, *Musulmans indiens*, *Nabâb*, *Nikâh*, *Pâlky*, *Pârsy*, *Râdj-poùt*, *Ramazân*, *Rat'h-djâtrâ*, *Ròhyllahs*, *Roùy*, *Sanskrit*, *Sounny*, *Syk'hs*, etc. etc.

Je pense aussi qu'on ne verra pas sans intérêt les articles sur divers productions végétales, tels que *Aloù*, *Am*, *Anibah-kâ darakht*, *Amroùt*, *Bâns*, *Bar*, *Betel*, *Dâr-tchyny*, *Dhân*, *Djâm*, *Iláichy*, *Imly*, *Kadaly*, *Kat'hal*, *Mirtch*, *Moùtchâ*, *Nâryel*, *Nyl*, *Pypal*, *Qahwéh*, *Ratâloù*, *Sâgoùn*, *Singtârâ*, *Soupâry-kâ darakht*, *Syp'hal*, *Sytâ-p'hal*, *Tembâkoù*, *Tamr'i hind*, etc. etc.

DESCRIPTION

DE CALCUTTA

ET DE SES ENVIRONS.

Calcutta, capitale moderne du Bengale, principal siège de la puissance britannique dans l'Inde, et chef-lieu de la première *présidence* (1), est située à 88 deg. 28 min. de longitude est, à 22 deg. 33 min. de latitude nord, du méridien de Greenwich, à 30 lieues de la mer, sur la rive orientale de l'Hougly, qui est au bas du Gange; à 8 lieues de Chandernagor; à 35 lieues de Mourched-âbâd; à 92 de Monghyr, par Byrbhoum, et à 100 par Mourched-âbâd; à 113 de Pâtnah par Byrbhoum, et à 133 par Mourched-âbâd; à 153 de Bénarès par Byrbhoum, et à 188 par Mourched-âbâd; à 216 de Lakhnau; à 276 d'Agra par Byrbhoum; à 325 de Dehly par la même ville; à 425 de Lâhore par la même ville; à 244 de Nagpour; à 300 d'Haïder-âbâd; à 340 de Madras; à 370 de Pondichéry; à 390 de Seringapatam; à 403 de Pounah; à 411 d'Ahmed-âbâd par Ouj'ïn; à 413 de Surate par Nagpour; à 433 de Bombay.

---

(1) Les Anglais divisent leurs immenses possessions de l'Inde en trois grandes parties qu'ils appellent *présidences;* les chefs-lieux sont Calcutta, Madras et Bombay.

Cette ville qui est aujourd'hui la plus belle, la plus vaste, la plus peuplée et la plus commerçante de l'Inde entière, n'a commencé à se former que vers la fin de l'avant-dernier siècle. Elle est située, comme il a été dit plus haut, sur la rive orientale de l'Hougly, et s'étend le long de ce fleuve dans un espace d'à peu près deux lieues; mais la largeur en est bien moins considérable.

Quand un voyageur approche de Tchandpâl-g'hât (1), en remontant l'Hougly, il est frappé d'étonnement à l'aspect de Calcutta, qui se découvre pour ainsi dire tout entière à ses yeux. Une vaste citadelle, à la suite de laquelle s'étend une plaine immense cernée de deux côtés par de somptueux édifices; un palais, siège du gouvernement, qui réunit le grandiose à l'élégance; une agglomération considérable de maisons, du milieu desquelles s'élèvent les flèches et les aiguilles des temples chrétiens et indigènes: et, en vue de la ville, sur un fleuve de près d'un tiers de lieue de large (2), une longue file de vaisseaux de toute dimension et de toute espèce, sur lesquels flottent les pavillons de toutes les nations: tout concourt à former le coup-d'œil le plus majestueux et le plus imposant; et quelle que fût la magnificence du tableau que l'imagination du voyageur s'était plu à créer, son attente se trouve de beaucoup surpassée.

---

(1) C'est-à-dire *g'hât de Tchandpâl* (que les Anglais écrivent *chandpal-ghaut*). Le mot *g'hât*, qui a diverses acceptions, désigne ici un lieu de débarquement. Le *g'hât* de Tchandpâl est situé à un demi-mille au-dessus du fort William, au-devant de l'avenue de l'Esplanade (*esplanade-Row*). Il existe à Calcutta dix-huit *g'hât* sur la rive orientale du fleuve, et sept autres en face de la ville, sur la rive opposée.

(2) L'Hougly a cette largeur dans les grandes eaux, mais il est moins large dans les temps de sécheresse.

En entrant dans la ville, un étranger est encore plus surpris de la scène qui se déroule devant lui. De riches équipages, d'élégantes calèches, de légers tilburys, attelés de chevaux de prix, se croisent dans les rues avec de modestes *boguseys* et des *gârys* du pays (1), traînés par des bœufs; un opulent *bâbou* (2), précédé de ses *herkârahs* (3), et nonchalamment étendu dans un palanquin tout brillant de dorures, passe à côté d'un *gentleman* anglais qui, suivi de son *sâïs* (4), caracole sur un cheval arabe; des hommes habillés en mousseline de la tête aux pieds, avec de longues moustaches et de grands anneaux d'or aux oreilles; des soldats au teint foncé, portant l'habit écarlate, un bonnet en pointe et un demi pantalon de toile blanche (5); de pauvres natifs n'ayant pour tout vêtement qu'un morceau de toile autour des reins; une population immense qui se presse et se croise en tous sens, et qui offre un échantillon de tous les peuples du globe: tel est le spectacle extraordinaire qui se présente aux regards du voyageur, et qui ne se rencontre dans nul autre pays.

Tout ce qui forme la partie européenne de Calcutta est situé au midi. A l'extrémité du glacis du fort William, et à peu de distance de la rive, se trouvent le Palais-de-Justice et l'Hôtel-de-Ville, devant lequel est érigée une

---

(1) Voiture indienne à laquelle les Anglais donnent le nom de *hackry*. (*Voy. gâry* et *hackry* dans le Vocabulaire.)

(2) Titre pris par les Hindous de distinction.

(3) Valets qui portent des piques. (*Voy.* le Vocabulaire.)

(4) Valet portant un *tchaoùnry* (émouchoir). Il suit partout son maître, en courant à pied à côté du cheval, sans se laisser devancer.

(5) Ce sont les *sipâhys* que nous nommons vulgairement *cipayes*, et les Anglais *sepoys*.

statue de Warren Hastings (1); plus loin, le palais du gouverneur-général, et une suite de beaux bâtimens qui forment de ce côté la ligne du quartier européen. A l'est du fort William, et à l'extrémité de l'esplanade, qui est d'une étendue immense (2), se trouve le quartier qu'on appelle Tchauringhy (3); il se compose de maisons magnifiques d'architecture grecque, dont la plupart méritent le nom de palais (4), elles sont habitées par les plus riches Européens. Ces maisons sont éloignées les unes des autres par un grand espace, pour laisser l'air circuler librement; elles sont entourées de jardins, et ont toutes sur le devant de beaux portiques ou galeries ouvertes, supportées par des colonnes, qu'on appelle *virandahs*. La ligne formée par ces édifices coupe à angle droit les bâtimens parallèles au palais du gouvernement, ce qui forme peut-être le plus bel aspect qu'on puisse trouver dans aucune ville du monde.

La partie indienne de Calcutta (*The native town*) est située le long du fleuve, au nord de la ville européenne. Quelques riches naturels habitent de grandes et belles maisons dans le style européen; d'autres en ont de moins somptueuses, mais vastes et commodes, qui sont bâties en briques et élevées de deux étages; elles sont revêtues de

---

(1) L'un des gouverneurs-généraux de l'Inde anglaise. Cette statue a été élevée en 1830.

(2) On peut juger du coup d'œil que présente cette esplanade, quand on saura qu'elle forme presque le quart de la ville; il n'existe dans cet emplacement d'autre bâtiment que la maison d'arrêt qui est située tout à l'extrémité, au midi.

(3) Que les Anglais écrivent *Chowringhee*.

(4) Aussi les naturels ont-ils décerné à Calcutta le nom de *Cité des Palais*.

tchounâ (1), et, de même que les premières, ont un toit formant terrasse. Les habitations des gens du peuple ne sont à bien dire que des cahuttes dont les murs sont en bambous et en bousillage, et qui sont recouvertes de petites tuiles ou simplement de chaume; la douceur du climat permet de se contenter de ces modestes demeures. Un assez grand nombre de rues de ce quartier sont étroites; mais il en existe aussi de spacieuses et d'une longueur immense: telles que les rues de Cornwallis, de Wellington, de Tchitpour, etc., etc.

Les naturels se servent ordinairement de palanquins comme moyen de transport; néanmoins beaucoup de ceux qui sont dans l'aisance ont adopté des équipages à l'européenne, qui sont presque aussi bien faits et aussi élégans que s'ils eussent été confectionnés à Londres. Quant aux Européens, tous ceux à qui leur fortune le permet ont des voitures; les autres se servent de palanquins: les forts marchands, les premiers commis dans les bureaux, se font porter en palanquin; car dans l'Inde, on ne sait, pour ainsi dire, ce que c'est que de marcher, et il est rare qu'on fasse un millier de pas à pied, soit pour vaquer à ses affaires, soit pour se promener.

Les loyers sont généralement assez chers à Calcutta, et ceux de Tchauringhy sont très-élevés: à la vérité ce quartier n'est habité que par les personnes de la plus haute société. On ne peut guère y avoir un hôtel à moins de 250 roupies (525 francs) par mois; beaucoup coûtent de 3 à 400 roupies (750 à 1000 fr.); les plus splendides enfin vont jusqu'à 550 et 600 roupies (1250 et 1500 fr.).

---

(1) Stuc fort beau qui, appliqué sur les murs, les colonnes, etc., leur donne l'apparence du plus beau marbre blanc. (*Voy.* le Vocabulaire.)

La population de Calcutta est considérable; mais elle presque toujours été portée beaucoup trop haut par la plupart des voyageurs. D'après les meilleurs renseignemens qu'on ait pu se procurer, on peut l'estimer à quatre cent mille ames (1). Les Hindous forment la plus grande masse de cette population; le nombre des Musulmans est porté à quarante mille. On compte environ six mille Anglais et quelques centaines d'Européens de diverses nations; plusieurs milliers d'Indo-Portugais et d'Arméniens; à peu près six cents Chinois et quelques centaines de Juifs. On trouve aussi à Calcutta des Arabes, des Persans, des Arrakaniens, des Malais, des Javanais, etc. etc. Le commerce immense de cette ville y amène des individus de tous les points du globe; aussi peut-on dire qu'elle est le rendez-vous du monde entier.

Il existe encore à Calcutta une classe assez nombreuse qui dans ces derniers temps a pris une certaine importance. Ce sont les Anglo-Indiens, c'est-à-dire les individus provenant des relations des Anglais avec les femmes du pays. Les Anglais leur donnaient autrefois le nom méprisant de *gens de demi-caste* (*half-casts*), mais ils les désignent actuellement sous le nom de *Last-Indians* ou *Indo-British*. On estime que leur nombre au Bengale monte à vingt mille, en comptant hommes, femmes et enfans (et sans y comprendre les Indiens convertis au christianisme); les deux tiers résident à Calcutta. Les individus de cette classe sont exclus du service civil et militaire de la Compagnie, bien qu'il y ait parmi eux des gens ins-

(1) Quelques voyageurs donnent à cette ville sept à huit cent mille ames; d'autres vont jusqu'à dire qu'elle en renferme douze cent mille, ce qui est évidemment une opinion erronée.

truits et bien élevés. La plupart se livrent au commerce et exercent des professions mécaniques; d'autres sont commis ou caissiers chez des négocians; quelques-uns enfin sont planteurs d'indigo.

Beaucoup d'indigènes parlent et écrivent parfaitement la langue anglaise, et connaissent assez bien les lois de la Grande-Bretagne qui sont en vigueur dans toute l'enceinte de Calcutta.

Ce n'est que depuis environ soixante-quinze ans que cette cité a commencé à prendre de l'importance. En 1756, on n'y comptait que soixante-cinq à soixante-dix maisons occupées par des Anglais. L'emplacement où se trouvent aujourd'hui le fort William et les palais de Tchauringhy n'était encore à cette époque qu'un vaste *jungle* (1) où l'on apercevait çà et là quelques cahuttes et de petites parties de terrain labourables. Un an plus tard, immédiatement après la bataille de Plassy, le lord Clive fit bâtir le fort William, et bientôt après d'élégantes constructions s'élevèrent sur des terrains naguère inhabités. Dès-lors Calcutta, continuant à s'embellir de jour en jour, devint une ville considérable dont la prospérité et l'opulence s'accrurent avec une rapidité incroyable.

Le fort William, bâti sur le bord de l'Hougly, au midi de la ville, est la plus belle citadelle de l'Hindoustân, et peut-être n'en existe-t-il aucune dans l'Inde ni en Europe qui soit entretenue en aussi bon état. Cette forteresse forme un polygone régulier qui reçoit sur ses bastions plus de trois cents pièces d'artillerie; elle peut contenir quinze mille personnes; mais les fortifications sont si étendues,

(1) Terrain rempli de broussailles ou de hautes herbes.

qu'il faudrait dix mille hommes pour la défendre avec avantage. On y entre par six portes d'une architecture sévère; au-dessus de chacune de ces portes un local est disposé pour la demeure d'un major. Le fort contient dans son enceinte l'ancien hôtel des gouverneurs et nombre de bâtimens de la plus grande étendue. Les quartiers pour les troupes sont commodes et d'une excessive propreté. L'arsenal, qui est des mieux fournis, est entretenu avec un soin extrême. Le milieu du fort présente un emplacement tout ouvert et des plus spacieux; il est divisé en grandes pelouses, et en allées tirées au cordeau et sablées; ces allées sont bordées d'arbres qui y répandent une fraîcheur délicieuse. De distance en distance elles sont coupées par des espaces où sont placés avec symétrie des pièces d'artillerie, des boulets et des bombes. La garnison ordinaire se compose de deux ou trois bataillons européens, dont un d'artillerie, avec le nombre nécessaire d'ouvriers pour l'arsenal. Les troupes indigènes, au nombre de douze cents hommes, sont fournies par la station de Barrackpour, à quinze milles au-dessus de Calcutta. On estime à deux millions sterlings les dépenses que le fort William a occasionnées depuis qu'il existe.

Le palais du gouvernement, dont on est redevable au marquis de Wellesley, l'un des gouverneurs généraux de l'Inde anglaise, est l'édifice le plus remarquable de Calcutta. Il est de forme octogone, et d'une architecture noble et élégante; le sommet qui forme terrasse est décoré de galeries et de frontons. Dans la salle du conseil, dont l'aspect est imposant, on voit les portraits des gouverneurs généraux de l'Inde britannique. Au centre du bâtiment se trouvent deux salles d'une grande beauté; elles sont situées l'une au-dessus de l'autre. Celle d'en-bas est

dallée en marbre gris noirâtre ; le plafond en est supporté par des colonnes d'ordre dorique, recouvertes de *tchounâ*. Au-dessus est la salle de bal, autour de laquelle règnent des colonnes ioniques ; elle est parquetée en bois noir poli. Ces deux salles sont éclairées par des lustres et des girandoles qui tombent d'un plafond décoré avec goût. Ce palais est situé au milieu de très grandes cours fermées par de belles grilles : il a été bâti en 1800.

La Banque, l'hôtel des douanes, et le nouvel hôtel des monnaies, sont situés près du bord du fleuve.

D'immenses chantiers, où l'on construit des vaisseaux de la plus grande dimension, se trouvent au-dessus et au-dessous du fort William. Celui de la Compagnie est à Kiderpour (1) ; les autres, qui appartiennent à des particuliers, sont en face de la ville, sur la rive opposée, dans les bourgs de Haurah et de Salkyah ; ce dernier village renferme aussi les greniers à sel et les presses à coton de la Compagnie.

C'est à quelque distance de la rive, non loin des bâtimens des employés (*Writer's Buildings*), que se trouve le site du *Black-hole* (du trou noir), si tristement célèbre dans les annales de Calcutta. En 1756, Sérâdj-êd-Daûlah, nabâb du Bengale, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, s'empara de la ville, et fit plonger cent qua-

---

(1) Kiderpour (correctement *Khizr-Poûr*) est un village situé sur le bord du fleuve, à un mille (un tiers de lieue) sud du fort William. Il n'est séparé de la ville que par un *nâlâ* (une petite rivière, un ruisseau), qu'on appelle nâlâ de Tolly, qui coule de l'est à l'ouest, en se jetant dans l'Hougly, et sur lequel on a bâti deux ponts qui se nomment le pont de Kiderpour et le pont d'Alypour (*Kidderpoor-bridge and Allipoor-bridge*). Une imprimerie dite sanskrite (*sanskrit-press*) est établie à Kiderpour.

rante-trois Anglais qu'il y trouva dans un cachot qui n'avait que dix-huit pieds de long sur quatorze de large, et où il n'existait que deux ouvertures fermées par des barres de fer. Le lendemain matin, vingt-trois seulement de ces malheureux vivaient encore, mais respiraient à peine; les autres avaient été suffoqués. On a vu pendant longues années, en face de la porte du vieux fort, un petit obélisque sur la base duquel étaient placées des inscriptions qui rappelaient cette horrible catastrophe. Ce monument tombait en ruines depuis long-temps; il avait beaucoup souffert de la foudre. En 1818, il a été entièrement détruit avec tout ce qui restait du vieux fort, par suite d'améliorations dans cette partie de la ville.

Quoique les rues de Calcutta ne soient pas pavées, elles sont néanmoins parfaitement entretenues; on en arrose un grand nombre tous les jours, et principalement le chemin qu'on appelle *le Cours*, qui, traversant l'Esplanade, s'étend depuis l'église de Saint-André jusqu'au pont de Kiderpour. C'est le rendez-vous du beau monde; on va s'y promener en voiture ou à cheval, tous les jours, après le coucher du soleil et avant le dîner.

La société est nombreuse et du meilleur ton à Calcutta. Le gouverneur-général donne souvent des fêtes brillantes. Presque tous les magistrats et les premiers fonctionnaires ont fréquemment des assemblées, et il ne se passe pas un seul jour, dans la saison où la chaleur a le moins de force, qu'il n'y ait plusieurs dîners de trente à quarante couverts. On aime beaucoup, à Calcutta, les réunions nombreuses et même bruyantes. On dîne entre sept et huit heures du soir, et on reste à table jusqu'à onze heures ou minuit. Il ne suffit pas, dans cette ville, d'offrir un bon dîner à ses convives; il faut que la table soit couverte de tout ce que

la saison produit, et qu'elle soit, pour ainsi dire, affaissée sous le poids des mets. Les viandes sont excellentes, mais comme on les sert avec la plus grande profusion, on en perd la majeure partie, les domestiques indo-portugais n'étant pas en assez grand nombre pour les consommer, et beaucoup de domestiques hindous ne voulant pas y toucher, à raison de leur caste. On est donc obligé de faire jeter le reste de ces viandes dans différentes parties de la ville, ce qui attire une foule prodigieuse d'oiseaux de proie, et même, pendant la nuit, des renards et des chacals, qui sortent des plantations voisines et viennent se repaître de ces débris. Au reste, il est assez heureux que ces viandes soient si vite enlevées par ces animaux, car leur séjour prolongé pourrait causer les exhalaisons les plus nuisibles. L'on sert aussi sur les tables des fruits excellens et d'un prix très-modéré, tels que des ananas, des mangos, des petites bananes, des mélons de différentes espèces, des oranges, des pamplemousses, des attes ou pommes de crême, des jam-roses, des pêches, des gouyaves, des grenades, des wampys, des litchys (1), et quantité d'autres fruits cultivés. Les vins dont on fait usage le plus ordinairement sont le Madère et le *Claret* (2). Le premier, qui est excellent, se boit pendant le repas, et le second après. Les Anglais de l'Inde sont renommés pour leur hospitalité, du moins envers leurs compatriotes; on est sûr, en se présentant chez un habitant avec une lettre de recommandation, d'y être parfaitement reçu, logé, hébergé, en attendant qu'on ait soi-même monté sa maison, et qu'on se soit installé définitivement.

---

(1) *Voy.* dans le Vocabulaire la description de la plupart de ces fruits.
(2) Les Anglais appellent ainsi le vin de Bordeaux.

On se lève communément de très-bonne heure à Calcutta, pour jouir de la température qui est de la fraîcheur la plus agréable avant le lever du soleil. A midi, on fait un déjeûner chaud à la fourchette; on se couche pour deux ou trois heures, et l'on va ensuite à la promenade avant le dîner. Lorsque les réunions se séparent, c'est-à-dire de onze heures à minuit, les *machaltchys* (porte-flambeaux) viennent à la rencontre de leurs maîtres, en courant devant les voitures et les palanquins. Cette foule de flambeaux qui passent rapidement forme un coup-d'œil singulier et récréatif pour celui qui n'y est pas habitué.

Le climat de Calcutta est loin d'être désagréable, quoique fort chaud pour les Européens. Pendant une grande partie de l'année, le thermomètre de Réaumur, placé à l'ombre, indique dans le milieu du jour de 22 à 24 degrés (81 à 86 deg. de Fahrenheit). Dans les grandes chaleurs, il monte jusqu'à 28 à 30 degrés de Réaumur (95 à 100 deg. de Fahr.); enfin, dans la saison la moins chaude, il marque dans le milieu du jour 17 et 18 deg. de Réaumur (70 à 72 1|2 de Fahr.). On n'est donc jamais obligé de faire du feu pour se chauffer (1); les nuits, néanmoins, pendant quelques mois de l'année, sont humides et assez froides.

Le climat de Calcutta a été regardé long-temps comme malsain. Il est vrai que les plantations épaisses qui entouraient une grande partie de la ville et que le voisinage de

(1) Lord Valentia dit dans sa relation que c'est à Monghyr qu'il vit la première cheminée en venant de Calcutta; Monghyr est à cent lieues nord-ouest de la capitale du Bengale.

plusieurs marais étaient une véritable cause d'insalubrité; mais depuis une quarantaine d'années on a eu soin d'éclaircir les plantations; on a comblé de petits lacs, et on a creusé des canaux pour l'écoulement des eaux pluviales; de sorte qu'une grande partie des inconvéniens qui résultaient du défaut de circulation de l'air et de la stagnation des eaux se trouvent maintenant détruits. La ville est aussi beaucoup plus propre actuellement qu'autrefois. On peut aisément, en continuant les améliorations déjà faites, en obtenir d'immenses avantages; d'abord, en donnant à la cité toute la salubrité possible, et ensuite en utilisant des terrains perdus pour l'agriculture. Mais ce qui a contribué principalement à accréditer cette opinion est dû, il faut le dire, aux tristes résultats de la manière de vivre de beaucoup d'Anglais au Bengale. Ceux-ci, loin d'observer la tempérance commandée par le climat, commettent assez souvent des excès de table, toujours pernicieux sous le ciel de l'Inde, et par un usage peu modéré des vins, et surtout des liqueurs fortes, altèrent sensiblement leur constitution. Les dames ont aussi à se reprocher de graves imprudences. Après s'être livrées avec ardeur au plaisir de la danse, même pendant les grandes chaleurs, on les voit aller dans des virandahs (galeries ouvertes), s'exposer, au milieu de la nuit, à un air extrêmement frais, ce qui produit souvent les effets les plus funestes.

Calcutta est le siége d'un évêché, et il y existe deux églises de la religion anglicane, dont l'une est fort belle; l'autre n'offre rien de remarquable. On y voit aussi des églises pour les catholiques; une pour ceux qui suivent la religion grecque; une autre pour les Arméniens; plusieurs petites pagodes pour les Hindous, et des mosquées

pour les Mahométans. La prison, l'hôpital général et l'hôpital militaire, sont situés au midi de la ville; la prison, à l'extrémité méridionale de l'Esplanade, et les hôpitaux hors des limites de la cité.

Il existe dans la capitale du Bengale une haute cour de justice (*supreme court of judicature*), qui se compose d'un président (*chief justice*) et de deux conseillers (*puisné justices*); ces magistrats sont nommés à leurs fonctions par le roi d'Angleterre. Cette cour, qui a été établie en 1774, statue sur diverses affaires en matière civile et criminelle. Les procès criminels se jugent par un jury qui se compose exclusivement de sujets anglais. Les avoués (*attornies*) attachés à la cour sont au nombre de soixante, et les avocats (*barristers*) au nombre de quatorze.

Calcutta possède actuellement plusieurs sociétés scientifiques et littéraires. Au commencement de l'année 1784, le célèbre William Jones y fonda une Compagnie savante, sous le nom de *Société asiatique*, pour y faire des recherches sur les antiquités, les mœurs et la littérature des peuples de l'Asie (1). Cette Société a publié jusqu'à présent dix-huit volumes de ses Mémoires, qui sont sortis des presses de Calcutta et de Sirampour, et dont plusieurs éditions ont été successivement réimprimées à Londres (2).

---

(1) Lors de sa formation, cette Société se composait d'un président, d'un secrétaire et de 25 membres. En 1825, le nombre des membres était de 204, non compris seize membres honoraires non résidans, parmi lesquels on comptait six Français.

(2) Les deux premiers volumes seulement de cette précieuse collection ont été traduits en français, et ont paru en 1805, format in-4°, comme l'original, avec des additions nombreuses par Langlès, pour la partie orientale

En 1800, le gouverneur général marquis de Wellesley, qui avait de hautes et nobles conceptions, y institua un collége où l'on enseignait les langues arabe, persane, sanskrite, hindoustanye, bengalle, mahratte et brujy; mais il a été supprimé en 1830, par mesure d'économie. On y a établi, dans ces derniers temps, des colléges et des institutions pour les jeunes Européens, les Anglo-Indiens (*Indo-British*), les Hindous, les Mahométans et les Arméniens; des maisons d'éducation pour les jeunes Européens, et des écoles pour les jeunes filles indigènes. Les orphelins des officiers sont élevés dans deux institutions, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles (1). Il y a aussi dans cette ville une Société d'agriculture et d'horticulture (2), une de médecine (3), et enfin une de phrénologie (4). Un muséum a été formé dans l'hôtel de la Société asiatique; on y voit des vases, des armes, des ustensiles, des modèles de monumens, etc. etc., de la plus grande partie des peuples de l'Asie. Les membres de la Société tiennent leurs réunions dans une belle salle où se trouve la bibliothèque, qui se compose de livres rares et précieux dans toutes les langues du monde. A Sibpour, sur la rive

---

et physiologique, et par MM. Delambre, Cuvier et Olivier, pour la partie des sciences exactes et naturelles. Il est à regretter qu'on n'ait pas donné suite à cette utile entreprise.

(1) Ces deux établissemens sont situés au sud de l'Esplanade, hors des limites de la ville, entre les ponts d'Alypour et de Kiderpour.

(2) Fondée en octobre 1820.

(3) Cette Société, qui a été fondée en mars 1823, a déjà publié quatre volumes de ses mémoires sous le titre de *Transactions of the Medicinal and Physical society of Calcutta*, in-8°.

(4) Fondée le 4 mars 1825.

occidentale du fleuve, est situé le collége de l'évêque (1), qui remplace en partie celui du fort William.

Les presses de Calcutta sont très actives : outre sept journaux politiques en langue anglaise, on y publie divers recueils littéraires et scientifiques; il y paraît aussi, depuis une douzaine d'années, des journaux rédigés par des indigènes dans divers dialectes de l'Hindoustân. Ces journaux (*native news papers*) étaient, en 1830, au nombre de six. Chaque année voit en outre sortir des presses de la même ville un grand nombre des meilleurs ouvrages qui appartiennent à l'Orient; on y exécute même actuellement des ouvrages de luxe, à l'instar de ceux de la métropole (2).

Calcutta possède aussi une salle de spectacle où l'on entend quelquefois des virtuoses européens qui ne craignent pas de faire un voyage de plus de quatre mille lieues pour aller faire jouir de leurs talens les habitans de cette ville opulente. En 1831, *il signor* Masoni, élève et émule du célèbre Paganini, attirait toute la haute Société de Calcutta, tandis qu'à la même époque son illustre maître étonnait de son talent prodigieux les habitans de Paris.

Les courses de chevaux sont très brillantes dans la

---

(1) Ainsi nommé, parce qu'il a été établi par les soins de l'évêque Middleton.

(2) Depuis 1830, il paraît annuellement à Calcutta un recueil qui, sous tous les rapports, est propre à piquer vivement la curiosité. Il est intitulé : *The Bengal annual, a literary keepsake* (Annuaire du Bengale, souvenir littéraire), *edited by D. L. Richardson*. Ce volume, élégamment imprimé sur papier de soie, contient différens morceaux qui sont dus à des auteurs anglais, hindous et anglo-indiens. On y trouve des pièces de vers *anglais*, composées par des Hindous, et des traductions en bengale de diverses productions européennes.

capitale du Bengale; elles ont lieu dans deux chemins de l'Esplanade, près desquels on construit des tribunes pour qu'on puisse les voir à l'aise. Les Anglais, là comme dans leur pays, font à cette occasion des paris considérables.

C'est à une lieue au sud-est de la cité, sur la rive occidentale de l'Hougly, qu'est situé le jardin botanique de la Compagnie. C'est le plus riche dépôt des productions végétales; nul autre ne saurait lui être comparé. Il occupe à peu près trois cents ouvriers, et les dépenses qu'il occasionne s'élèvent annuellement à près de 200,000 fr.; il offre une belle promenade pour les habitans de la ville (1). Aux alentours, on voit un grand nombre de maisons de campagne des plus élégantes, entourées de jolies petites plantations. Le jardin botanique donne son nom à cette partie du bord du fleuve; on l'appelle *Garden-Reach* (rive du jardin). On trouve sur la même rive, au-dessus du jardin, un vaste emplacement couvert d'arbres tecks qui, bien qu'ils ne soient pas originaires de cette partie de l'Inde, y sont d'une belle venue.

A Barrackpour, à quinze milles (cinq lieues) nord de Calcutta, le gouverneur général possède une maison de plaisance élevée au milieu d'un parc qui offre des sites délicieux et des promenades charmantes. L'habitation est sur le bord du fleuve, en regard de la jolie petite ville de Sirampour. Il y a dans le parc une ménagerie où l'on remarque plusieurs tigres de la plus forte race. Un peu au-dessus de cette résidence on a établi un cantonnement

---

(1) C'était primitivement un jardin particulier formé par le colonel Kidd, qui, en 1786, le céda à la Compagnie; il a pris depuis cette époque un accroissement considérable.

pour cinq mille cipayes; les officiers y logent dans des *bangalâ* d'une élégante construction, et qui sont alignés. Une route bien entretenue conduit de ce cantonnement à Calcutta.

Sirampour, qui appartient au Danemarck, est le chef-lieu des missionnaires protestans anglais dits *Baptistes*. Ils y ont établi une imprimerie où les saintes écritures ont été reproduites dans la plupart des dialectes de l'Inde, et dans beaucoup d'autres langues de l'Asie.

On remarque aussi, aux environs de Calcutta, le village de Kâlî-ghât (1), où il existe une pagode très fréquentée par les Hindous de la ville. Demdem (2), beau village militaire, est le principal cantonnement de l'artillerie au Bengale; il est situé à six milles au nord-est de Calcutta.

Pour compléter la description de la capitale du Bengale, il reste à parler de l'origine du nom qu'elle porte. Le nom de Calcutta, qui a été adopté par les Européens, est la corruption de *kalkattâ*, nom hindoûstâny de cette ville, qui s'écrit et se prononce ainsi, selon l'orthographe indo-persane. Ce mot de *kalkattâ* est lui-même l'altération du sanskrit *kâlî-kâtâ*, qui veut dire *forteresse* de *kâlî*. Kâlî est la même divinité que Bhawânî, prise dans sa puissance destructive; elle est femme de Siva, troisième personne du *trimourty* hindou. C'est cette divinité qui a également donné son nom au village de Kâlî-ghât, dont il vient d'être fait mention, où l'on trouve une pagode renommée.

---

(1) Que les Anglais écrivent vulgairement *Calliaghaut*.
(2) Que les Anglais écrivent *Dumdum*.

LE

MONITEUR INDIEN.

Lettres indiquant l'origine des mots contenus dans ce Vocabulaire, et qui font tous partie de la langue Hindoùstânye.

(H.) . . . . . Hindoùvy.
(A.) . . . . . Arabe.
(P.) . . . . . Persan.
(T.) . . . . . Tartare.

Lorsque plusieurs lettres sont placées après un mot composé, elles font connaître l'origine de chacun des mots : ainsi (A. P.) indiquent que le premier mot est arabe et le second persan ; (P. H.) que le premier mot est persan et le second hindoùvy, etc., etc.

L'astérique (*) désigne les termes non asiatiques en usage parmi les Européens.

Le signe (—) indique les mots purement sanskrits.

LE

MONITEUR INDIEN.

A

A'ÂLEM-GUYR (A. P.). *Conquérant du monde*, titre pris par divers souverains. C'était aussi l'un des noms de l'empereur moghol Âùreng-Zêb. Voyez *Djihân-guyr*.

A'ÂMIL ou A'MALDÂR (A. et A. P.). Receveur général des impositions. On donne aussi le nom d'A'âmil au chef civil d'une ville ou d'un village.

ÂBÂD (P.). Ville, lieu habité, résidence. Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux, comme *Akbar-âbâd*, ville d'Âkbar, nom donné par le célèbre Âkbar à Agra; — *Châh-Djihân-âbâd*, la ville de Châh-Djihân, plus connue sous le nom de Dehly; — *Djennét-âbâd*, la ville du Paradis; — *Fat'h-âbâd*, la ville de la victoire; — *Allah-âbâd*, la ville de Dieu; — *A'zym-âbâd*, la ville d'Azym, plus connue sous le nom de Pâtnah, capitale du Béhâr; — *Mourched-âbâd*, la ville de Mourched ou du professeur; — *Haïder-âbâd*, la ville d'Haïder, etc. Voyez *Nagar*.

A'BDALLY (A.). Tribu d'Âfghâns qu'on appelle aussi Dourrâny. Ce dernier mot signifie, *porteurs de perle*, parce que les gens de cette tribu ont la coutume de porter une perle à l'une des oreilles. Voyez *Afghân*.

ÂBDÂR (P.). Domestiques, dont le seul emploi est de faire rafraîchir le vin et l'eau, ce dont ils s'acquittent avec une adresse étonnante. Ils mettent une bouteille de vin

religieux mendiants qui professent *l'Ag'hoûr-pant'h*. Ils se nourrissent de tout, même des choses les plus dégoûtantes; on dit qu'ils ne se font pas scrupule de manger des cadavres humains, s'ils en trouvent l'occasion. Ces sales individus sont en fort petit nombre.

ÂGNY (H.), prononcez *Ag-ny*. Le Dieu du feu (culte brahmanique). C'est aussi le nom de l'un des Pourâns.

ÂGUER (H.). Bois d'aloès.

ÂHYR (H.). Tribu d'Hindous dont le métier est de garder le bétail; — bouviers. Voyez *Gôâlâ* et *Gôp*.

ÂKHBÂR-KAGHEZ (A. P.), mot-à-mot, *papier à nouvelles*, synonyme du mot anglais *news-paper*. — Un journal, une gazette. On se sert souvent par abréviation du mot *Akhbâr* seul, qui littéralement veut dire nouvelles. (*Akhbâr* est le pluriel du mot arabe *Khebr*.)

ÂKHBÂR-NAVYS (A. P.). Cette dénomination qui veut dire *écrivain des nouvelles* s'appliquait principalement autrefois à des employés qui étaient répartis dans l'empire moghol, et donnaient des renseignements à la cour sur tout ce qui avait rapport à l'administration et à la gestion des revenus dans les provinces. Voyez *Wâqây'i-navys* et *Sévânih-nigâr*.

AKHROÛT (H.). Noix.

ÂL (H.). Morinde à feuilles de citronnier (*Morinda citrifolia*). Arbre des racines duquel on extrait une matière colorante qui sert à teindre en rouge le cuir, les étoffes, etc. Cette substance se nomme *Aly-reng*.

ÂLCORÂN (A.). Voyez *Corân*.

ALDÉE (*). Village, hameau. C'est ainsi que les Français établis dans la presqu'île de l'Inde désignent les villages indiens. Ce mot vient du portugais *aldea*, village.

A'LEM-BERDÂR (A. P.). Porte-drapeau.

ALGAMASSE ou ARGAMASSE (*). Plate-forme, terrasse formant la partie supérieure d'un bâtiment. Dans l'Inde, le sommet de toutes les maisons forme une terrasse, ce qui

ajoute extrêmement à la beauté de leur aspect. Le mot *algamasse* ou *argamasse*, employé par les Français, est la corruption du portugais *argamaça*, qui veut dire mortier, ciment. Toutes les terrasses sont revêtues d'un beau mortier ou stuc qui acquiert la dureté du marbre, et on a donné par erreur à la partie de la maison où l'on en fait usage le nom du ciment lui-même.

ÂLKHALIQ (P.). Longue veste à manches qui descend jusqu'aux jarrets.

ÂLOÙ (H.). Pomme de terre. Ce précieux tubercule qui était à peine connu dans l'Inde il y a quarante ans y vient maintenant avec abondance, et dans plusieurs parties de ce pays les habitants en font le plus grand usage. Les deux espèces, la pomme de terre commune et la pomme de terre douce, y sont excellentes (1). On donne le nom de *Chéker-qend* à la pomme de terre douce que les anglais appellent *sweet-potatoe*. Voyez *Ratâloù*.

ÂLOÙBÂLOÛ (P.). Cerise.

ÂLTEMGHÂ (T.). Diplome royal. — Concession d'un fief accordé par le souverain, et qui est héréditaire.

A'LYGHÒL (A. H.). Voyez *Nadjyb*.

ÂM ou ÂMBAH (H.). Mangue ou mango. Fruit du manguier, arbre originaire de l'Hindoùstân. Le mango est un fruit exquis et l'un des meilleurs qui existent dans le monde entier; on en compte une très grande quantité d'espèces qui se trouvent dans presque toutes les parties de l'Inde. Il a à peu près la forme d'une poire; mais, à l'inverse de ce fruit, la partie la plus forte se trouve du côté de la queue. Les plus beaux mangos viennent dans l'île de

---

(1) « The common and sweet potatoes are excellent. . . Twenty years » ago, the potatoe was scarcely known in India, but it is now produced » in such abundance, that the natives in some places make considerable » use of it. » (*Maria Graham's Journal of a residence in India.* Edimburg, 1813, 2e edition.)

Bombay, du côté du village de Mazagang; les environs de Goa en produisent de diverses sortes qui sont fort estimés. Sous le règne de Châh-Djihân, des courriers échelonnés depuis la côte de Malabar jusqu'à Dehly transportaient avec la plus grande célérité une ample provision de superbes mangos dans toute leur fraîcheur, pour la table du souverain. Au Bengale, les mangos de Malda sont regardés comme les meilleurs de la province; on en fait venir une grande quantité à Calcutta. M. Ainslie nous apprend que l'usage de greffer le mango, introduit d'abord à Madras par feu le Dr. James Anderson, et continué avec le plus grand succès par Mr Andrews et quelques autres personnes, en a tellement amélioré la qualité, qu'on pourrait maintenant, et avec raison, l'appeler le meilleur de tous les fruits (1).

ÂM ou ÂM-KÂ DARAKHT (H. P.). Manguier. (*Mangifera indica*). Le manguier, qui produit le fruit que les Européens nomment mangue ou mango, est un arbre du plus riche feuillage, et aussi fort qu'un beau chêne d'Europe; il a beaucoup de rapport avec le châtaignier d'Espagne. On rencontre dans l'Inde un nombre considérable de plantations de ces beaux arbres, sous lesquels on peut trouver un refuge contre les chaleurs du milieu du jour, et qui, dans le temps de la floraison, sont couverts de fleurs qui embaument l'air. La culture du manguier a été introduite dans divers pays, mais il paraît que le fruit n'a pas conservé sa qualité.

A'MARY (A.). Siége surmonté d'un dais qu'on fixe sur un éléphant. Voyez *Haouidah*.

ÂMRIT (H.), vulgairement *âmrat*. Ambroisie, nectar, nourriture des divinités hindoues.

ÂMROUT ou SEFRY-ÂM (H.). Fruit que nous nommons

---

(1) *Materia medica of Hindostan and artisan's and agriculturist's nomenclature* (by Ainslie). Madras, Government-press, 1813, petit in-4.

Gouyave (*Hydium*). Sa forme ressemble à celle d'une poire; la pulpe en est douce, agréable, et comme parfumée; il est considéré comme très sain. On fait avec les gouyaves des gelées et des confitures qui sont fort bonnes.

ÂMYN (A.). Arbitre, négociateur. L'Âmyn était autrefois un vérificateur chargé par le gouvernement d'examiner et de régulariser l'état des revenus d'un district.

ÂMYNY (A.). Les fonctions d'un Âmyn.

ÂNÂ (H.). La seizième partie d'une roupie, c'est-à-dire un peu plus de trois sous.

ÂNÂR (P.). Grenade (fruit). Voyez *Dârim*.

ÂNÂLNÂS (A.). Ananas (*Bromelia ananas*). Ce beau fruit est trop connu pour qu'il soit besoin d'en donner la description. Il suffira de dire que les ananas se trouvent en grande quantité dans l'Inde, et qu'ils y sont délicieux (1).

ÂNDHY (H.). Ouragan, bourrasque. C'est le synonyme de *thoûfân*. Voyez ce dernier mot.

ÂNDJYR (P.). Figue. Ândjyr-kâdarakht. Figuier.

ÂNGÂ (H.); de *âng*, le corps. — Veste longue à manches, ou jaquette, ordinairement en belle toile de coton unie ou en mousseline à fleurs, qui descend jusqu'aux genoux.

ÂNGOÛR (P.). Raisin.

ÂNGUYÂ (H.); de *âng*, le corps. — Corset, canezou. Voyez *Tchoûly*.

ÂPSARÂ (H.). Danseuse ou nymphe du *Souary*, Paradis d'Înder. Voyez *Gandharb*.

A'QD (A.), Mariage. Voyez *Nikâh*.

A'RAQ (A.). Liqueur forte qu'on obtient par la distillation du *târy* ou jus du cocotier. Voyez *Târy*.

---

(1) Les Anglais donnent à l'ananas le nom de *pine-apple*, ce qui a induit en erreur beaucoup de personnes, qui ont traduit ce mot par *pomme de pin*.

ÂRB (H.), vulgairement *Arib*. Cent millions.

ÂRBEND (H.). Morceau de toile de coton dont les Hindous de basse classe se ceignent les reins. Voyez *Langoûty*.

AREK ou ARÉQUIER (*). Voyez *Soupâry kâ darakht*.

ÂRENG (H.). Ville manufacturière.

ÂRKÂN-I DAÛLÉT (A.), mot à mot, *les colonnes de l'état*. — Les gens de la cour, les ministres d'état.

ÂROÛ (H.). Pêche (fruit).

ÂROÛN (H.). Conducteur du char de Soûryâ. Voyez *Soûryâ*.

A'RZ ou A'RZY (A.). Pétition, requête, supplique. — Lettre d'un inférieur à un supérieur.

A'RZ-BÊG ou A'RZ-BÊGUY (A.T.). Officier qui, dans les derbârs musulmans, est chargé de présenter les pétitions au prince. Voyez *Tchitt'hy-navys*.

A'RZ-DÂCHT (A. P.). Pétition écrite.

ÂSL-DJÉM'A (A.). Impôt foncier primitif, tel qu'on l'avait établi sur les registres de l'empire moghol, et qu'on a augmenté depuis dans diverses circonstances.

ÂSOUR (H.). Démon, mauvais génie, continuellement en guerre avec les *Sour* ou bons génies (culte brahmanique).

A'SSÂ-BUDÂR (A. P.). Porte baguette. Voyez *Tchôbdâr*.

ASSARAFY (*). Voyez *Achrafy*.

ÂT (H.). Atte ou Pomme de crême (*Annona squamosa*). Voyez *Sytâ-p'hal*.

ÂTCHÂR (H.). Fruits ou légumes confits dans le vinaigre.

ÂTCHARYAH (H.). Instructeur en matière de religion. Docteur en théologie (parmi les Hindous).

ÂTECH-PÉREST (P.). Adorateur du feu, un guèbre, un pârsy. Voyez ce dernier mot.

A'THR-I GOUL (A. P.), ou simplement A'THR (1). Nom de l'essence de roses, qu'il ne faut pas confondre avec le *goul-âb*, ou eau de roses. La découverte de ce parfum délicieux ne remonte qu'à l'an 1021 de l'hégire (1612 de l'ère chrétienne), et on la doit à la célèbre Noûr-Djihân Beygam (*princesse lumière du monde*), nommée aussi Mihr-êl-niça (*le soleil des femmes*), épouse de l'empereur moghol Djihânguyr.

Voyez les *Recherches sur la découverte de l'essence de roses*, par Langlès; Paris, 1804, in-18; petit ouvrage fort curieux, et imprimé de la manière la plus élégante par les soins de M. Marcel. Voyez aussi dans le présent volume les articles *Goul-âb* et *Sandal*.

A'THR-DÂN (A. P.). Flacon ou petit vase pour mettre le *a'thr* (essence de roses).

A'TTHÂR (A.). Parfumeur, droguiste. (Synonyme H. *Gandhy*.)

ÂTYT (H.). Religieux mendiant allant de pays en pays; tribu de fakirs hindous.

ÂVATÂR (H.), vulgairement *Aoûtâr*. Descente sur la terre, incarnation de la Divinité. Les Hindous comptent dix Âvatârs du dieu Vichnou, dont neuf ont déjà eu lieu; le dixième et dernier (*kalky*) est encore à venir. Les incarnations sont (*en sanskrit*) : 1° *Matsya*, un poisson; — 2° *Katch'hapa*, une tortue; — 3° *Varaha*, un sanglier; — 4° *Nrisingha*, un homme lion; — 5° *Vamana*, un nain; — 6° *Parasourâma*; — 7° *Râma*; — 8° *Bâlârâma*; — 9° *Bouddha*; — 10° *Kalky*. Voyez *Kalky*.

AYA (*). Au Bengale les Européens nomment ainsi les femmes qui ont soin des enfants; ce sont les domestiques que nous appelons *Bonnes*. Les dames anglaises donnent

---

(1) Le mot *a'thr* a été altéré de manière à ne plus le reconnaître; on en a fait *ottar*, *otter*, *otto*, etc. Les Anglais dans leurs relations écrivent souvent *uttur*.

aussi le nom d'*Aya* à leurs femmes de chambre. Ce mot est portugais. Voyez *Mosse et Dâï.*

ÂZÂD (P.). Tribu de fakirs qui se rasent la barbe, les cils et les sourcils, et font vœu de chasteté.

B

BÂBOÙ (H.). Maître, seigneur. Titre que prennent les Hindous de distinction ; les Anglais disent qu'il équivaut à leur titre de *Esquire* (Écuyer). Voyez *Sâheb.*

BABOUCHE (*). Voyez *Pâpoùch.*

BÂDÂM (P.). Amande.

BÂDÂM-KÂ DARAKHT (P.). Amandier. Les Français ont donné le nom de *Badamier* à l'amandier de l'Inde ; il est évident que ce mot a été formé de *bâdâm* qui, en persan et en hindoùstâny, veut dire amande.

BADAMIER (*). Voyez l'article ci-dessus.

BADJDÂR (P.). Collecteur d'impôts.

BADJRÂ (H.). (Les voyageurs anglais écrivent *budgerow* et les français *bazara*). Grand bateau sur lequel on fait des parties de plaisir ou qui sert pour les voyages par eau. Les *badjrâ* de voyage sont des bateaux extrêmement commodes, conduits par des rameurs (*dândy*), sous les ordres d'un chef (*mândjhy*) chargé de la direction du bateau. Ils sont divisés en une antichambre qui est à la proue, un petit salon au milieu, et une chambre à coucher à la poupe ; le tout entouré de jalousies. On les loue ordinairement au mois, et ils coûtent, pour cet espace de temps, de 90 à 170 roupies (1), selon le nombre des rames. On fait suivre les badjrâ par d'autres bateaux, où se tiennent les domestiques avec tous les bagages, et en outre par une petite patache où l'on fait la cuisine ; de sorte que

(1) La roupie vaut cinquante sous.

dans ces voyages par eau on peut jouir d'autant d'aisances que si l'on était en ville. Les Anglais font maintenant des voyages en badjrâ depuis Calcutta jusqu'à Agra et Dehly, en remontant le Gange et le Djemnah.

BÂDJRÂ (H.). *Holcus spicatus*. Sorte de grain; blé indien. Voyez *Dâl* et *Djoâr*.

BÂFTAH (P.). Participe passé du verbe persan *bâften*, tisser. Sorte de belle toile de coton qui se fabrique principalement dans la province de Guzarate.

BÂGH (P.). Jardin.

BÂGHBÂN (P.). Jardinier. (Synonyme H. *Mâly*).

BAKHCHICH (P.). Cadeau, présent. Argent qu'on donne à titre d'étrennes, de gratification.

BAKHCHY (P.). Payeur. Le mot Bakhchy désigne aussi un commandant en chef.

BAKHCHY-KHÂNÉH (P.). Bureaux du payeur.

BAKHCHY ÊL-MÉMÂLIK (P. A.). Titre qu'on donnait au généralissime des troupes sous l'empire moghol.

BAKRY-WÂLÂ. (H.). Domestique qui, à la compagne, a soin des chèvres et des moutons.

BAÏS (H.), qu'on écrit *Bhyse* et *Bice* par corruption (sanskrit, *Vaisya*). La troisième des quatre grandes castes des Hindous. Voyez *Hindous*.

BÂÏY (H.). Dame (chez les Mahrattes). Danseuse.

BÂLÂ-G'HÂT (P. H.). Voyez *G'hât*.

BAMBOU (*). Arbre. Voyez *Bâns*.

BAMBOU (*). Sorte de mesure. Voyez *Bâns*.

BÂN ou VÂN (H.). Arme projectile en usage chez différents peuples de l'Inde; il consiste en un tube d'environ un pied de long et un pouce de diamètre, fixé à une baguette de bambou de dix à douze pieds de longueur. Le tube est plein de poudre et de matières combustibles; on y met le feu, et, dirigé avec la main, le *bân* file comme une flèche à la distance de plus de mille pas. Il y a des *bân* qui ont une chambre et qui éclatent comme une bombe; d'autres, qu'on appelle *bân* de terre,

ont le mouvement d'un serpent; lorsqu'ils frappent le sol, ils rebondissent et forment des ricochets jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur force. Les *bân* font un très grand bruit, et sont très dangereux pour la cavalerie des naturels qui marchent en masse; mais ils sont peu à redouter pour les troupes européennes qui forment une ligne d'une grande étendue et ne présentent que peu de profondeur.

(Moor's Narrative of the operation of Captain Little's detachment, etc. Londres 1794, in-4.) (1)

BÂNDÂR (H. P.). Soldat qui lance des *bân*.

BANANE (*). Fruit. Voyez *Kadaly*.

BANANIER (*). Arbre fruitier. Voyez *Moùtchâ*.

BANANIER (*). Nom donné par erreur au figuier des Indes. Voyez *Bar*.

BANDOÙQ (T.). Fusil.

BANDOÙQ-TCHY (T.). Fusilier, fantassin.

BANIAN-TREE (*). Nom donné vulgairement par les Anglais au figuier des Indes (*Ficus indica*). Voyez *Bar*.

BÂNK (H.). Bracelet d'or ou d'argent que portent les femmes et même les hommes dans l'Inde.

BÂNS (H.). Arbre que nous nommons *Bambou*. Le bambou fournit un bois très léger dont on fait un grand usage dans l'Inde. Il y en a de deux sortes, le mâle et le femelle. Le premier, qui est assez solide est lourd; on s'en sert beaucoup moins que de l'autre qui est poreux, très léger

---

(1) Dans les relations anglaises, l'arme dont il est ici question est toujours désignée par le mot anglais *rocket*, qui veut dire fusée volante. Je n'ai pas trouvé un seul voyageur qui indiquât le mot original. M. Moor, que je viens de citer (et qui a pris son article, comme il l'annonce lui-même, dans l'ouvrage du major Dirom, Londres, 1793), ne parle de cette arme que sous le nom de *rocket*. M. Rousseau, à ce qu'il paraît, n'a pas pu découvrir le nom hindoùstâni de ce projectile; car dans son Vocabulaire, où il en donne la description, il s'est servi du mot anglais *rocket*, qu'il a écrit en *caractères persans*. Voyez *Rousseau's Dictionary of Mahomedan law*, etc. London, 1802, petit in-8, p. 193.

et très fort. Le bambou acquiert à peu près la grosseur de la jambe d'un homme ; ses feuilles sont petites ; sa tige couverte d'épines s'élève toute droite à une grande hauteur. Quand le bambou femelle est jeune, on le courbe en lui donnant la forme d'un arc, sous laquelle il continue de croître ; lorsque cette courbure est élégamment faite, il se vend quelquefois jusqu'à deux cents roupies (500 francs), pour servir de support à un palanquin.

BÂNS (H.), ou comme disent les Européens, un *bambou*. Mesure d'environ dix pieds de long qui sert à mesurer les réservoirs, les fossés, et les excavations en général. Le *bâns* (ou bambou) cube se nomme *tckaoùkâ*.

BANIANS (Arbre des) (*). *Banian-tree* en anglais. Voyez *Bar*.

BANIK (H.). Marchand, commerçant.

BANYÂN, mieux BANYÂ (H.). Un marchand, un commerçant. Les Européens appellent principalement ainsi les riches marchands hindous. — Au Bengale on donne le nom de Banyân à un intendant au service de riches personnages ou de négociants européens ; chez les commerçants, il est courtier d'affaires, interprète et caissier, et il perçoit un *destoùr* (un droit) de tant pour cent sur toutes les ventes et achats de marchandises. Lorsqu'il n'y a pas de Banyân dans une maison, c'est le *Serkâr* qui le remplace. Voyez *Serkâr*.

BÂNOÙ (P.). Dame de haut rang, princesse.

BÂOÙRY ou BÂOÙLY (H.). Grand puits dans lequel on descend au moyen de marches pour aller chercher l'eau. Ceux qui n'ont pas de marches se nomment *Koûâ*.

BAQR-I'YD (A.). Fête musulmane qu'on nomme aussi *I'yd êl-qorbân*. Voyez cet article.

BAR (H.) ; en sanskrit *Vata*. Figuier des Indes (*Ficus indica* ou *bengalensis*). Cet arbre, qu'on appelle aussi Multipliant, Figuier admirable, Arbre de vie, Arbre des Banians, est une des plus étonnantes productions du règne végétal ; il est sacré parmi les Hindous. La tige mère du Figuier indien produit une foule de branches d'où sortent

des rejetons qui descendent jusqu'à terre, y prennent racine, et deviennent eux-mêmes de nouveaux troncs d'où naissent d'autres jets qui à leur tour viennent retomber sur le sol, et forment encore des supports avec de nouvelles branches qui jouissent de la même faculté de reproduction; de sorte que cet arbre peut couvrir un espace immense de terrain. Il porte un petit fruit écarlate qui sert principalement de nourriture aux singes, aux écureuils, ainsi qu'à des légions sans nombre de toutes sortes d'oiseaux qui établissent leur demeure dans l'épaisseur de son feuillage, au milieu de ses rameaux innombrables. Véritable phénomène du règne végétal, le Figuier de l'Inde, qui vit plusieurs siècles, présente le plus bel aspect par son étendue prodigieuse et par la richesse de son feuillage qui le couvre constamment, forme de longues allées sous des voûtes de verdure, offre enfin de charmantes retraites où l'on peut se dérober à la chaleur brûlante du milieu du jour.

« Dans une île de la rivière Nerbâdah, à dix milles de la ville de Baroûtch, nous dit M. Thorn dans son excellente relation, se voit l'arbre des Banians (*Banian-tree*), le plus remarquable de l'Inde entière. On le distingue sous le nom de *Kabîr-Bar* (1) en l'honneur d'un fameux saint qui, suivant la tradition vulgaire, fut enterré vivant dans cette île par ses sectateurs, d'après ses propres ordres. Cette île était beaucoup plus étendue autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais les flots ont emporté une partie de ses rives, et en même temps des portions de l'arbre dont les racines s'étaient étendues jusque là. Ce qui en reste présente néanmoins une circonférence de deux mille pieds autour des principaux

(1) Le voyageur anglais écrit *Kuveer-Bur*. Kabir était un célèbre fakir hindou, dont la mémoire est aussi vénérée par les musulmans que par les brahmanistes. Il a formé une secte dont les partisans se nomment *Kabîr-pant'hy* (sectateurs de Kabir).

troncs; mais les branches qui en proviennent s'étendent beaucoup plus loin. Les principaux troncs de cet arbre, dont la grosseur surpasse de beaucoup celle des chênes les plus forts, s'élèvent à trois cent cinquante; ceux d'une moindre dimension, qui forment eux-mêmes de vigoureux supports, sont au nombre de plus de trois mille. Le Kabîr-Bar est fameux dans tout l'Hindoûstân par l'étendue du terrain qu'il occupe, et par sa beauté peu commune. Des armées peuvent camper à l'ombre sous ses branches qui offrent un asile à d'immenses tribus de pigeons ramiers, de paons et d'oiseaux de toute espèce. Les naturels, qui respectent cet arbre comme le symbole de la divinité génératrice, viennent le visiter à certaines époques de l'année par esprit de dévotion, tandis que les Anglais, dans leurs parties de chasse, passent des semaines entières sous l'ombrage délicieux de ce magnifique végétal. »

Voyez le *Memoir of the war in India, conducted by General Lord Lake, from its commencement in* 1803 *to its termination in* 1806, etc., *by Major William Thorn*; London, 1818, in-4, avec cartes et plans, page 292, et page 239 de la traduction française qui a paru la même année à Paris (avec quelques suppressions) en un vol. in-8, sous le titre de *Voyage dans l'Inde britannique*.

On peut voir une gravure représentant un *arbre des Banians* dans l'*Oriental scenery* de Mr Daniel; dans le *Voyage de Hodges dans l'Inde*, traduit de l'anglais par Langlès; Paris, 1803, tom. 1, p. 59; dans le *Journal of a residence in India, by Maria Graham*, Edimbourg, 1813, in-4, seconde édition, page 7; dans le bel ouvrage de M. Forbes, intitulé *Oriental Memoirs*, etc. London, 1813, 4 vol. in-4, tom 1, page 36, où l'on trouve aussi (page 24) la description du *Kabîr-Bâr*, etc., etc.

Je ferai remarquer que dans leurs relations, les voyageurs anglais désignent toujours le figuier de l'Inde sous le nom de *Banian-tree* (Arbre des Banians) ou de *Burr-tree* (Arbre-Bar). Beaucoup de traducteurs français ont mal à

propos rendu le mot *Banian-tree* par Bananier, arbre fruitier qui n'a pas le moindre rapport avec le figuier indien (voyez *Moùtohâ*). Quant à cette dénomination de *Banian-tree*, Arbre des Banians, elle vient de ce qu'autrefois on appliquait à tous les Indiens en général le nom de *Banians*, bien que ceux-ci n'en forment qu'une classe, car en hindoùstâny le mot *Banyân*, et plus correctement *Banyâ*, veut dire *marchand*, *commerçant*. L'expression Arbre des Banians veut donc dire *Arbre des Indiens*, et l'on a donné ce nom au beau végétal dont on vient de lire la description, parce qu'en effet il est originaire de l'Hindoùstân, et, à bien dire, ne se trouve que dans ce pays, quoiqu'on l'ait possédé quelquefois, pendant un certain laps de temps, dans d'autres contrées (1). Voyez *Pypal*.

BÂRÂNY (P.), de *bârân*, pluie. — Manteau pour se garantir de la pluie.

BARÂT (P.). Le quatorzième jour du mois de Cha'bân, Les Musulmans à cette occasion font des oblations en l'honneur de leurs parents décédés. Voyez *Cheb-i Barât*.

BÂRGÂH (P.). Salle d'audience.

BÂRGÂH-I A'ÂM (P. A.). Audience publique; salle de conseil où le public est admis.

BÂRGÂH-I KHÂSS (P. A.). Conseil privé.

BARGUY (H.). Nom qu'on donne aux Mahrattes.

BÂRGUYR ou SÉWÂR-BÂRGUYR (P.). Cavalier militaire dont le cheval appartient au gouvernement. Dans les états de l'Inde, il y a des corps de troupes dont les chevaux sont la propriété des cavaliers qui les montent.

---

(1) Milton, dans son *Paradis perdu*, nous dépeint le figuier indien dans de beaux vers, que Delille, son digne interprète, a fait passer dans notre langue; et le poète français lui-même, dans son poème des *Trois règnes de la Nature*, a donné une magnifique description du même arbre.

Bernardin de Saint-Pierre, dans son joli roman de *la Chaumière indienne*, suppose que la cabane du paria est abritée par ce végétal, qu'il appelle Arbre-War, ou figuier des Banians.

BÂR-KHÂNÉH (P.). Magasin.

BARN (H.). L'une des quatre grandes tribus des Hindous, que les Européens nomment *castes*. Voyez *Caste* et *Hindous*.

BARNÂ (H.). Tapier (*Cratava Tapia*); arbre dont le fruit se nomme *Syp'hal* en Hindoustâny. Voyez *Syp'hal*.

BARN-SANKER (H.); en sanskrit *Varna-Sankara*. — Tribu provenant originairement d'un homme et d'une femme de castes différentes.

BAROÙ (H.), ou BAROÙT (T.). Poudre à canon.

BAROÙN (H.); en sanskrit *Varouna*. Le génie des eaux. (Culte brahmanique.)

BATTÂ (H.). Somme qui revient au *Serrâf* (changeur) pour le change des diverses monnaies. Voyez *Bhâtâ*.

BÂWERTCHY (T.), vulgairement *Bâbertchy*. Cuisinier; fém. *Bâwertchin*. Voyez *Bihechty*.

BÂWERTCHY - KHÂNÉH. (T. P.). Cuisine.

BAYÂ (H.). Gros-bec indien (*Loxia indica*). Petit oiseau qui s'apprivoise avec la plus grande facilité, et dont l'intelligence est des plus remarquables. Le Bayâ est à peu près de la grosseur d'un moineau; il a les ailes et le dos bruns, la tête et la gorge d'un jaune vif. C'est un spectacle charmant de voir sous le soleil éclatant de l'Inde des milliers de ces oiseaux voltiger dans un même bosquet. Les Bayâs ne chantent pas; ils n'ont qu'un simple gazouillement; ils vivent en grandes réunions, et couvrent de leurs nids des taillis entiers de palmiers, d'acacias et de dattiers. Leurs nids sont construits de la manière la plus ingénieuse, avec de longues herbes qu'ils tressent ensemble; ces nids ont la forme d'une bouteille dont l'orifice est placé en bas: ils les suspendent à l'extrémité d'une branche très flexible, pour les garantir de l'approche des serpents, des singes, des écureuils et des oiseaux de proie. Ces nids sont distribués en plusieurs parties destinées à divers usages: l'une est spécialement pour la femelle; le mâle se tient dans une autre, et tâche par son

gazouillement d'égayer la mère qui prodigue ses soins à ses petits; une troisième partie contient des vers luisants qui servent de nourriture à toute la famille. Les Hindous aiment passionnément ces oiseaux, à cause de leur rare intelligence et de leur docilité; ils leur apprennent, lorsqu'ils sont jeunes, à aller chercher et à rapporter de petits objets. Le matin, lorsque les jeunes filles vont puiser de l'eau aux fontaines, il n'est pas rare de voir des Bayâs qui, sur un signal de leurs maîtres, vont enlever du front de ces jeunes femmes une petite plaque d'or qu'elles ont l'habitude d'y placer par ornement, et qui viennent la rapporter en triomphe à leurs maîtres.

On trouve des détails intéressants sur le Bayâ, donnés par Âtthar-A'ly-Khân de Dehly, dans le 2e volume des *Recherches asiatiques*, page 161 de la traduction française (Paris, 1805, in-4.); et dans les *Oriental Memoirs* de M. Forbes (Londres, 1813, 4 vol. in-4.) tom. 1, p. 48, ouvrage auquel j'ai emprunté la plus grande partie de ce qu'on vient de lire, et où l'on voit une jolie planche lithographiée et coloriée, représentant un Bayâ et son nid.

BAYADÈRES (*). C'est le nom que les Français donnent aux célèbres danseuses de l'Inde, dont la renommée s'est étendue jusqu'en Europe. Le mot Bayadère, comme plusieurs écrivains l'ont déjà fait remarquer, vient du portugais *Bailhadeira* (danseuse), dont nous avons fait *Balladère*, et par suite *Bayadère* (1). En sanskrit, on les appelle *Dêva-dâsî*, c'est-à-dire servantes de la divinité; en hindoûstâny, elles se nomment indifféremment *Râmdjenny*, *Kantchény* et *Naoûtchy*.

Les Bayadères peuvent être divisées en deux classes; celles qui sont attachées au service des temples, et celles

(1) Les Anglais ne se servent jamais de ce terme; ils désignent les danseuses indiennes sous le nom Indo-Anglais de *Nauch-Girl*. Voyez *Nauch-Girl*.

qui, libres de leur personne, vont exécuter leurs danses chez tous ceux qui les font demander. Les Bayadères des temples hindous sont de jeunes filles présentées dans leur enfance par leurs parents auxquels on a soin de persuader que vouer un de ses enfants au service divin est un acte méritoire et agréable à la Divinité. Beaucoup d'Indiens des basses castes offrent une de leurs filles, mais la chose n'est obligatoire que pour quelques classes d'artisans. La beauté est une condition expresse d'admission; celles à qui la nature a refusé cet avantage sont impitoyablement refusées. Le service des Bayadères consiste à chanter et à danser tous les jours dans les temples, devant l'image du Dieu auquel elles sont consacrées, et, en outre, dans toutes les cérémonies religieuses. Leur nombre varie suivant l'importance du temple; il est ordinairement de huit à douze. Le mariage leur est interdit; mais comme elles ont toutes des amants en ville, il n'est pas rare de les voir devenir mères : les enfants mâles se font ordinairement musiciens; les filles, quand elles sont jolies, deviennent elles-mêmes *Kantchénys*.

Les danseuses qui ne sont pas attachées aux temples sont sous la direction d'une femme qu'on appelle *Daïyâ* (la mère); on les loue pour les divertissements. Les personnes riches en font toujours venir quand elles ont réunion chez elles, et il n'y a pas de mariage, de fête, de solennité quelconque, où les gens tant soit peu aisés ne se procurent le plaisir de faire exécuter un *Nâtch* (voyez ce mot). Les princes et les grands personnages hindous et musulmans ont même de nombreuses compagnies de danseuses à leur solde. On en rencontre aussi à la suite des armées; celles-ci, comme on le pense bien, ne forment que la classe très inférieure des femmes de leur profession.

Les Bayadères, qui ne sont pas moins remarquables par la perfection des formes que par la beauté, mettent beaucoup de recherche dans leur habillement. Un *djâmah*

court, en mousseline à fleurs ou en brocart, dessine leur taille svelte et dégagée; leurs pantalons en soie, à larges raies, où en *Kemkhoûâb* (satin broché), sont retenus à la ceinture par une bande d'étoffe, et descendent jusqu'à la cheville où ils sont noués; une écharpe de mousseline, à lames d'or, leur entoure le milieu du corps, remonte sur les épaules, et retombe en voltigeant au gré de l'air; leurs cheveux, partagés sur le front, forment de chaque côté de la figure de grosses boucles roulées en spirale; par derrière, ils tombent en longues tresses avec de petites houppes or et soie à l'extrémité, ou sont retenus en gros rouleau sur le haut de la tête avec de grandes épingles d'or; quelquefois elles se coiffent d'un élégant turban de cachemire: au surplus, leur costume présente d'assez grandes variations. Dans plusieurs de leurs danses, elles attachent de petits grelots (1) aux anneaux d'or ou d'argent qu'elles portent au dessus de la cheville; leurs pieds sont nus, dans des sandales fixées par des cordons.

La danse des Bayadères est très bornée quant aux pas; elles ne peuvent, sous ce rapport, entrer en comparaison avec les danseuses de l'Europe; mais elles se montrent bien supérieures à celles-ci par la grace exquise qu'elles déploient dans tous leurs mouvements, et par l'expression qu'elles mettent dans leur pantomime. Leur mol abandon, leurs mouvements de bras ondulés, leurs attitudes suaves qui toutes respirent la volupté, les rendent vraiment admirables. Elles excellent à représenter les désirs, les inquiétudes, la jalousie et le désespoir de l'amour; elles exécutent aussi avec une grace achevée ce qu'on appelle *la danse du châle*. On peut reprocher à quelques unes de vouloir pousser trop loin l'élégance des poses, et de ne les rendre que bizarres et indécentes. Deux *Kantchénys* dansent ordinairement ensemble, et souvent elles accom-

(1) Qu'on appelle *Khalkhal*. *Voyez* ce mot.

pagnent leur danse de chants fort agréables. Elles sont assistées de quatre ou cinq musiciens, dont un ou deux jouent d'une espèce de violon, et les autres frappent sur des tambourins ou font résonner de petites cymbales. Ces instruments servent à ralentir la danse ou à la rendre plus animée, et à marquer vivement la mesure; mais c'est à peu près tout l'éloge qu'on peut en faire; et quoiqu'ils aient des charmes pour des oreilles asiatiques, ils ne produisent pas toujours le même effet sur celles des Européens.

BAYGAN ou BAYNGAN (H.). Mélongène ou aubergine (*Solanum melongina*). Plante produisant un fruit qui est fort bon étant cuit en compote ou assaisonné de différentes manières. L'une des variétés de ce végétal donne une baie qui figure exactement un œuf de poule, ce qui l'a fait nommer vulgairement *Plante aux œufs*, en français, et *Egg-plant* en anglais.

Je pense que c'est cette plante que divers voyageurs anglais désignent sous le nom de *brinjal*.

BÂZÂR (P.). Un marché; lieu où l'on vend diverses marchandises. Ce mot persan est maintenant familier en Europe.

BÂZYGUER (P.). Saltimbanque. Voyez *Natwâ*.

BÊD (H.); en sanskrit *Vêda*. Livres sacrés des Hindous, au nombre de quatre, savoir: le Rik, le Sâm, le Yâdjoûch et l'Ât'herban. Voyez *Vêda*.

BÊDÂNTY (H.). Celui qui est versé dans le système de philosophie nommé *Bêdânt* parmi les Hindous.

BÉHÂDER ou BÉHÂDOUR (P.). Titre que prennent les chefs militaires, et qui signifie victorieux.

BÉÏRÂGUY (H.). Classe de Fakirs Hindous qui vont de pays en pays.

BELTÂR (H.). Palmier mâle (*Borassus flabelliformis*). Voyez *Târ*.

BENDER-WÂLÂ (H.). Bateleur qui fait voir des singes savants.

BENDJÂRÂ (H. ou P.). Marchand de grains ambulant. Voyez *Berindj-ârâ*.

BENDOUBEST (P.). Règlement, administration, régie.

BENDY (H.). Voyez *Bhât*.

BENDY (H.). Nom d'un ornement qui se porte sur le front.

BENDY (H.). Espèce de jaquette ; *un djâmah* court.

BENDY-KHÂNÉH (P.). *Bendy*, du verbe *benden*, lier; *khâneh*, maison ; — *lieu où l'on est lié, retenu*. Prison, maison d'arrêt.

BENG (P.). Voyez *Bhâng*.

BENGALÂ (H.), que les Anglais écrivent *bungalow* dans toutes leurs relations. — Petite maison en bousillage ou en nattes recouvertes de mortier, avec un toit en chaume dont les bords dépassent ordinairement de beaucoup les murs. Les *bengalâ* des officiers anglais dans les cantonnements (*military stations*) sont de jolis petits bâtiments en brique qui ont des virandahs; les murs en sont revêtus de *tchounâ*, et la toiture est en tuiles. Il y a toujours un jardin attenant à ces petites habitations qui conviennent parfaitement au climat de l'Inde, et qu'on fait élever à très peu de frais.

Depuis 1824, le gouvernement de la Compagnie a fait construire pour les voyageurs européens des *bengalâ* qu'on a meublés, et qui forment un logement complet; trois domestiques sont attachés à ces petites hôtelleries, où l'on est reçu moyennant une légère rétribution. Il y a également des *Sérâï* pour les voyageurs indigènes. Voyez *Sérâï*.

BÊRÂ (H.). Radeau sur lequel on place des oblations consistant en lampes, en fleurs, etc.; et qu'on lance sur l'eau en l'honneur de Kh'âdjah Khizr, personnage en grande vénération parmi les Musulmans de l'Inde.

Kh'âdjah Khizr était, selon les Mahométans, un prophète possédant le talent de la divination, et qui découv-

vrit l'eau de la vie; c'est pour cette raison qu'il est regardé comme le patron des eaux. Les Musulmans célèbrent en son honneur, au mois de Bhâdoùn, la fête dite du *Bêrâ*. A cette occasion, un grand *Bêrâ*, ou radeau, est mis à flot avec solennité, et des milliers d'autres plus petits, supportant chacun une lanterne, sont lancés sur la rivière pendant la nuit, principalement les jeudis du même mois.

Voyez les articles *Bêrâ* et *Kh'âdjah Khizr*, dans le *Shakespear's* hindûstânî Dictionary, Londres, 1820, in-4, seconde édition; et le *Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde, d'après les ouvrages hindoùstânys*, par M. Garcin de Tassy, inséré dans le *Journal asiatique* d'août et septembre 1831, et tiré séparément en un vol. in-8, de 114 pages, 1831, imp. royale. Cet intéressant mémoire a été traduit tout entier en anglais et inséré dans *l'Asiatic Journal*, numéros de décembre 1831, et janvier et février 1832.

BÉRAÏ (H.). Cultivateur et marchand de bétel. Voyez *Tembouly*.

BÉRÂMEDAH (P.). Balcon, galerie ouverte supportée par des colonnes, un *virendah*. Voyez ce dernier mot.

BERDÂR (P.), participe présent apocopé du verbe persan *berdachten*. — Porteur. *Sounty-berdâr*, porte-masse; — *houqqah-berdâr*, porte-houkah; — *palky-berdâr*, porteur de palanquin, etc. etc.

BERHAÏ (H.). Charpentier.

BERINDJÂRY ou BERINDJÂRÂ (P.), de *berindj*, du riz, et de *âr* ou *ârâ*, qui apporte. Les Berindjârâ sont une classe particulière de gens dont le métier est d'acheter du blé et d'autres grains dans les provinces où ils se trouvent en abondance, pour les revendre ensuite dans les endroits où la récolte a été moins bonne; ce sont eux qui approvisionnent les armées. Ils marchent en très grandes troupes, avec leurs femmes et leurs enfants, sous la direction d'un chef; et comme ils sont armés de mous-

quets, de sabres et de piques, ils peuvent, en cas d'attaque, se défendre même contre des forces assez considérables. Les Berindjârâ sont généralement des hindous de basse caste; on en voit fort peu qui soient Musulmans. Ce sont des gens probes et d'une bonne conduite, et on a tant de confiance en eux, qu'on leur confie souvent de fortes sommes pour aller au loin faire leurs achats de grains. Leur industrie est d'une si grande utilité que leurs personnes et leurs marchandises sont toujours respectées, même en temps de guerre.

(*Broughton's Letters written in a Mahratta camp, etc.* London, 1813, in-4, p. 54, — *Thorn's Memoir of the warin India, conducted by general Lord Lake*, etc. London 1818, p. 85, et p. 102 de la traduction française.)

Tone, dans ses *Lettres sur les Mahrattes*, les appelle *Vandjâry* (p. 142, 3 et 4, de la traduction française donnée par Langlès, Paris, 1820, in-18); mais ce mot est évidemment la corruption de *Berindjâry*.

BERQ-ÊNDÂZ (A. P.); mot à mot, *qui lance des éclairs*. — Soldat armé d'un mousquet. Voyez *Bandouqtchy* et *Tôpek-tchy*.

BÉSENT-PENTCHAMY (H.). Fête hindoue qui a lieu pour célébrer le retour du printemps.

BÉTEL (*). (*Piper betel*, Linnée). *Nâghêl* en hindoûstâny. — Plante rampante du genre du poivrier; elle produit une petite fleur rouge; la graine qui est de couleur verdâtre est placée en masse sur un petit épi d'environ un pouce de long. On la cultive en lui donnant un appui comme à la vigne en Europe; les plantations s'appellent *bhytâ* ou *barêdj*. Les feuilles se nomment *pân* en hindoûstâny; mais les Européens leur donnent le nom de *bétel*. Ils se servent également du mot *bétel* pour désigner une préparation composée de divers ingrédients, qui forme un petit rouleau ou boulette que les naturels de toutes les classes mâchent la plus grande partie du temps, et qu'ils

nomment *Pân-soupâry* ou *Byry*. Voici la manière dont on prépare ces boulettes :

On prend deux ou trois petits morceaux de la noix d'arek, nommée vulgairement *noix de bétel* (*soupâry* en hindoûstâny), avec une très petite quantité de *tchoûnâ* (stuc très fin, fait avec des coquillages calcinés) ; on y ajoute du cardamome (*îlâtchy*), et on enveloppe le tout dans une feuille de bétel (*pân*), qu'on attache avec un clou de girofle (*loûng*). Cette préparation, que les Indiens regardent comme stomachique, provoque la salive, la teint en rouge ainsi que les lèvres, et donne une haleine agréable. Cependant le *tchoûnâ* qui fait partie de cette composition est si corrosif, que si on en met une trop grande quantité dans le *byry*, il attaque l'émail des dents.

Dans une visite de cérémonie, celui qui la reçoit ne manque jamais d'offrir à ses hôtes le bétel tout préparé et l'eau de roses; c'est même le moyen qu'on emploie pour avertir honnêtement que la visite s'est assez prolongée. Mais dans les réunions familières, où toute étiquette est laissée de côté, on apporte le *pândân* (boîte qui contient tous les ingrédients propres à faire le *pân-soupâry*), et chaque personne arrange elle-même son bétel à sa fantaisie.

Le mot *bétel* employé par les Européens n'est pas hindoûstâny; il parait être la corruption du mot *Bitla-Kodi* qui en tamoul, dialecte en usage dans une partie du Karnâtik, désigne la plante dont il est question. Voyez *Pândân*.

BEYD (H.). Médecin. (Synonyme H. *Micher*; A. *Hakym*.)

BEYG (T.). Titre moghol qui veut dire seigneur.

BEYGAM (T.). Princesse, ou femme de très haut rang. Ce mot est le féminin de *Beyg*.

BHÂCHÂ ou BHÂK'HÂ (H.). Langue, idiome. Voyez *Bradj-Bhâkhâ*.

BHAGTYÂ (H.). Jeune garçon exerçant l'état de danseur. Voyez *Râs-dhary*.

BHAKT (H.). Sectateur. — *Bichen-bhakt*, sectateur de Bichen (Vichnou). — *Chyb-bhakt*, sectateur de Chyb (Siva). Voyez *Brahmâ*.

BHÂLÂ (H.). Lance de huit à neuf pieds de long.

BHÂNG (H.), *beng* en persan. Plante de l'espèce du chanvre, avec les feuilles de laquelle on obtient une liqueur enivrante qui porte également le nom de *Bhûng*. Voyez *Gandjâ*.

BHAR (H.). Grande barque, allège, gabare, servant à charger et à décharger les navires en rade.

BHÂRAT-K'HEND (H.). *Pays de Bhârat*; l'Inde. Voyez *Hindoustân*.

BHAREYTY (H.). Un fermier, celui qui tient à bail.

BHÂT (H.), qu'on appelle aussi *Bendy*. Homme qui chante les exploits des héros; espèce de barde. Les *Bhât* ne se trouvent, à ce que je crois, que dans l'Âdjmyr, province habitée par les Râdjepoutes.

BHATT (H.). Un savant. — Titre des Brahmanes mahrattes.

BHÂTÂ (H.). Supplément de solde accordé aux troupes en campagne. Les Anglais de l'Inde ont adopté ce mot.

BHATYÂRÂ (H.). Vivandier qui est en même temps cuisinier, et qui, dans un *Sérâï*, prépare les vivres pour les voyageurs. Voyez *Sérâï*.

BHATYÂRÂ-KHÂNÉH (H. P.). Un sérâï; une hôtellerie. Voyez *Sérâï*.

BH WÂNÎ (H.). Déesse hindoue, femme de Mahâ-Déva ou S va. Elle a des rapports avec la Vénus marine des anciens, et, lors de sa grande fête, on plonge avec solennité sa statue dans la rivière. Voyez *Dourgâ* et *Parvâtî*.

BHENDÂRY (H.). Intendant, celui qui est chargé de pourvoir à tout ce qui est nécessaire dans une maison, et qui en dirige les dépenses.

BHENGUY (H.). Domestiques chargés de balayer, laver,

nettoyer, etc. Ces domestiques sont des plus basses castes, ou pour mieux dire n'appartiennent à aucune. Voyez *Hélâl-Khôr* et *Mihter*.

BHOLYAH ou BOULYAH (H.). Sorte de bateau qui sert principalement au transport des bagages et des marchandises.

BHOÙP ou BHOÙPÂL (H.). Roi, souverain, Râdjâ.

BHOÙY (H.). Porteur de palanquin. Les Français de l'Inde ont changé ce nom en celui de *boué* ou *boê*, et ils appellent *jeu de boês* le nombre nécessaire de porteurs pour un palanquin. Quant aux Anglais, ils confondent ce terme avec celui de *boys*, qui appartient à leur langue, et veut dire : *garçons*, *domestiques*. Voyez *Kahâr*.

BHYL (H.). Race particulière d'Indiens, divisés en plusieurs tribus qui habitent des pays montagneux, et des jengles presque impraticables dans la partie supérieure du Dekkhan, au nord-ouest de Nagpour. Les Bhyls, à l'exception de quelques tribus qui ont embrassé l'islamisme, peuvent être classés parmi les Brahmanistes, bien que, par leurs habitudes et leurs mœurs, ils soient totalement distincts de cette nation. Leur religion est à peu près la même; mais ils ne s'astreignent pas, à beaucoup près, à toutes les cérémonies pratiquées par les autres Hindous. Les Bhyls sont fort laids; ils sont de petite stature, mais robustes et capables de supporter de grandes fatigues.

BHYSÈ ou BICE (*). Voyez *Baïs*.

BICHEN (H.), en sanskrit *Vichnou*. Seconde personne du Trimourty indien; la Divinité considérée dans sa puissance conservatrice.

BIHECHTY (P.). Porteur d'eau. — Dans les régiments qui servent dans l'Inde, il y a toujours un *bihechty*; ainsi qu'un *bâwertchy* (cuisinier), attaché à chaque escouade. Les Anglais ont transformé le mot *bihechty* en *beasty*.

BILHÂRÂ ou BILAHRY (H.). Sorte de petite corbeille longue et étroite, dont on se sert généralement pour y mettre le *pân* ou feuille de bétel.

BISÂTY (H.). Marchand qui vend différents objets de peu de valeur; un petit mercier, un colporteur.

BISWÂ (H.). Vingtième partie d'un *byg'hà*.

BOÊS (*). Voyez *Bhoùy*.

BORÂQ (A.). Nom de l'âne sur lequel Mohammed (Mahomet) partit de Jérusalem pour monter au ciel.

BÒTCHÂ (H.). Sorte de palanquin.

BOÙBOÙ (H.). Dans la partie occidentale de l'Inde, on se sert de ce mot au lieu de *Byby*, pour désigner une dame d'un rang distingué.

BOUÉ (*). Voyez *Bhoùy*.

BOULBOUL (P.). Rossignol. — On donne aussi ce nom au lanier (*Lanius bulbul*), oiseau du genre du gerfaut.

BOULYAH (*). Voyez *Bholyah*.

BRAB (*). Terme employé par beaucoup de voyageurs anglais pour désigner le palmier (*Borassus flabelliformis*), *Târ* en hindoùstâny. J'ignore d'où vient le mot *Brab*.

BRADJ (H.), en sanskrit *Vradja*. Canton de l'Inde d'environ cinquante-six lieues de circonférence, dont la capitale est l'ancienne et célèbre ville de Mathourâ, située à l'ouest du Djemnah, entre Dehly et Agra (1).

---

(1) William Jones appelle ce pays la *terre poétique des Hindous*. (Voyez son troisième *Discours anniversaire* dans le premier volume des Recherches asiatiques, page 493 de la traduction française.) Langlès a constamment confondu la ville de Mathourâ, dont parle William Jones, dans ce discours (ainsi que dans sa *Dissertation sur les Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde*), avec la ville de Madourah située dans le Karnâtik, vers le 9e deg. 52' 30" de latitude; il donne divers renseignements sur cette dernière ville qu'il annonce être celle dont parle William Jones. (*Voyez* la note 36, page 232 du 1er vol. de l'ouvrage qui vient d'être cité, et la note B, page 493 du même volume.) Cette erreur de Langlès est grave, et il est vraiment étonnant qu'il ait pu la commettre en lisant les détails donnés par W. Jones. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a été reproduite par plu-

BRADJ-BHÂCHÂ ou BRADJ-BHÂK'HÂ ou BRADJY (H.), c'est-à-dire *langue de Bradj*. On appelle ainsi l'idiome qui se parle dans le canton de Bradj. (Voyez l'article ci-dessus). C'est le dialecte le plus pur de l'Hindoùvy. Les indigènes le désignent souvent sous le nom seul de *Bhâk'hâ*, c'est-à-dire *la langue* (par excellence). Il existe dans cet idiome, que les Hindous mettent presque sur la même ligne que le sanskrit, des chansons d'amour, des contes remplis d'agrément, et des poèmes renommés parmi lesquels on distingue le *Sat-Sayâ* par Be'hâry-Dâs de Goùâlyâr. Voyez *Hindoùvy* et *Sat-Sayâ*.

BRAHM (H.). L'essence éternelle, l'être suprême, qu'il ne faut pas confondre avec Brahmâ qui désigne la divinité considérée dans sa puissance créatrice. Voyez l'article suivant.

BRAHMÂ (H.). Première personne du *trimoùrty* hindou; la Divinité (Brahm) considérée dans sa puissance productive. — Brahmâ est le pouvoir créateur; Vichnou, deuxième personne, est le pouvoir conservateur; et Siva, troisième personne, est le pouvoir destructeur, ou plutôt le changeur de formes. Voyez *Vichnou* et *Siva*, et l'article *Hindous*.

BRÂHMAN (H.), en sanskrit *Brâhmana*. Les Brahmanes, que les Européens appellent aussi Brames, Brachmanes, Bramines, Brahmines, etc., forment la première des quatre grandes castes des Hindous, c'est-à-dire la classe sacerdotale. Cependant tous ne sont pas ministres de la religion; un grand nombre de membres de cette tribu exercent des fonctions administratives. Voyez l'article *Hindous*.

---

sieurs écrivains qui, prenant Langlès pour guide, ont répété littéralement ce qu'il avait dit.

(*Voyez* dans le présent volume quelques détails sur Mathourâ, à la fin de la description de la province d'Agra, article *Hindoùstân*.)

BRÂHMANÎ (H.). Femme de la caste des Brahmanes.

BRAHMATCHÂRY (H.). Etudiant en matières religieuses.

BRAJY (H.). Voyez *Bradj-Bhâk'hâ*.

BRIHASPAT ou BRIHASPATY (H.), en sanskrit *Vrihaspati*. Précepteur spirituel des Dêwtâ ou Divinités secondaires.

BYÂH (H.). Mariage. Voyez *Nikâh*.

BYÂS (H.), en sanskrit *Vyâsa*. Nom d'un *moùny* ou saint personnage qu'on regarde comme celui qui a recueilli et mis en ordre les Vêda, et qui est l'auteur du Mahâ-Bhârat. Voyez *Mahâ-Bhârat* et *Vêda*.

BYBY (H.). Dame de qualité; — (vulgairement) une femme mariée.

BYG'HÂ (H.). Etendue de terrain contenant vingt *Kat'hâ*, ou 120 pieds carrés anglais. (Le pied anglais n'a que onze pouces de notre ancien pied de roi.)

BYL (P.). Espèce de houe.

BYLDÂR (P.). Pionnier.

BYMÂR-KHÂNÉH (P.), *maison à malades*. Hospice, hôpital.

BYN (H.). Sorte d'instrument de musique à cordes (1).

BYOÙPARY ou BAYPARY (H.). Marchand.

BYRÂ ou BEYRÂ (*). Porteur de palanquin. C'est ainsi qu'au Bengale les gens du peuple ont corrompu le mot anglais *bearer* qui veut dire porteur. Les mots hindoùstânys sont *Kahâr*, *Moùtyâ*, *Pâlky-berdâr*, etc. Voyez *Kahâr*. Beaucoup de voyageurs ont cru que le mot *beyrâ* était indien, et le citent comme tel dans leurs relations.

BYRY (H.). Composition que les Européens nomment *Bétel*. Voyez ce dernier mot.

---

(1) On en trouve une description très détaillée dans le tome I des Recherches asiatiques, page 319 de la traduction française.

C

CABAILLE (*); sorte de vêtement. Voyez *Qabâ*.

CACHE (*), les Anglais écrivent *Cash*. — Petite pièce de monnaie qui, à Pondichéry, vaut à peu près deux centimes; il en faut seize pour former un *fanam* de la même ville. A Madras, la cache ne vaut que la quinzième partie environ d'un sou de France; cinq caches font un *foloûs*. Le mot cache (*Kâch*) n'est pas hindoûstâny; on le trouve cependant en caractères persans sur des pièces frappées par les Anglais.

CACHEMIRE (*). Tissu. Voyez *Châl*.

CÂDY ou CÂDHY (A.). Magistrat musulman. Voyez *Câzy*.

CAFÉ (*). Voyez *Qahwéh*.

CALIFE (*). Voyez *Khalyfah*.

CANDY (*). Poids en usage à Bombay, qui vaut vingt *man* de cette ville, c'est-à-dire 560 livres. (Le *man* de Bombay est de 28 livres.)

CANNELLE (*). Voyez *Dâr-tchyny*.

CARDAMOME (*). Voyez *Ilâtchy*.

CARRY (*). Voyez *Karhy*.

CASSE (*). On désigne sous ce nom, dans le commerce, une belle mousseline qui se fabrique principalement dans le Bengale. Ce mot vient du portugais *cassa* qui veut dire mousseline. En hindoûstâny, le nom générique de ce tissu est *melmel*; il y en a une grande quantité d'espèces qu'on désigne par des noms particuliers. Voyez *Melmel*, *Âb-i réwân* et *Chebnem*.

CASTE (*). C'est ainsi qu'on appelle en Europe les différentes classes, ou tribus, qui composent la nation hindoue. Le mot caste vient du portugais *casta*, tribu, classe, lignée; ce terme a été adopté par tous les Euro-

péens. Les mots hindoustânys sont *Djât* et *Barn* (1). Voyez l'article *Hindous*.

CATTAMARAM (*). Les Français de l'Inde disent souvent *Cattamaran*, et même *Catimaran*. — C'est un radeau de huit à dix pieds de long, formé de deux ou trois fortes planches jointes ensemble au moyen de cordes faites avec des filaments de la noix de coco; de sorte que ces radeaux, par leur flexibilité, cèdent à la violence des lames sans se briser. Les cattamarams sont ordinairement conduits par deux hommes qui les dirigent à la rame avec une adresse remarquable. Les pêcheurs de la côte de Coromandel n'emploient que ces frêles embarcations pour leur profession: ils s'en servent également pour porter des lettres ou de petits objets aux bâtiments qui sont en mer, à une certaine distance de la côte, lorsque le temps ne permet pas d'employer des chaloupes ou d'autres bateaux. Ces hommes portent de longs bonnets pointus, en natte, retenus sous le menton; ils y mettent les lettres et les dépêches; et même, quand leur radeau chavire, et qu'ils se trouvent jetés à la mer par la violence des flots, ce qui arrive souvent, ils regagnent leurs cattamarams à la nage, sans que leurs dépêches en souffrent aucunement. A Madras, le gouvernement anglais accorde des médailles et des récompenses aux conducteurs de cattamarams qui sauvent des personnes en danger, ou qui s'aventurent, dans les gros temps, à porter des dépêches aux navires en rade.

---

(1) Plusieurs auteurs ont avancé très sérieusement que le terme *caste* venait d'un mot sanskrit qui signifiait *exercer un emploi;* d'autres le font dériver d'un mot *bengali*. M. Rousseau, dans son Dictionnaire (*Dictionary of Mahomedan law*, etc. London, 1802, p. 52), a trouvé tout simple d'écrire le mot *cast* en caractères persans, de sorte que beaucoup de personnes croient que ce terme appartient aux langues asiatiques. (*Voyez* la note 2 de l'avertissement.)

Le mot *cattamaram* n'est pas hindoûstâny; il appartient, je pense, à la langue tamoule.

CAURY (*). Voyez *kaoûry*.

CAVALLAIRE (*). Il est d'usage dans l'Inde d'avoir deux domestiques pour un seul cheval. L'un de ces domestiques, auquel les Français donnent le nom de *cavallaire*, a soin de panser le cheval, de lui donner à manger, de le seller, et de suivre son maître lorsque celui-ci sort à cheval; il se nomme *sâïs* en hindoûstâny. L'autre domestique, nommé vulgairement *herbaire* et en hindoûstâny *g'hasyârâ*, est chargé d'aller chercher l'herbe, les racines ou le grain qui servent de nourriture au cheval. Les mots *cavallaire* et *herbaire* ne sont employés que par les Français; les Anglais se servent des mots indiens.

CÂZY (A.). Les Persans et les Hindoustaniens prononcent ainsi le mot arabe *Câdhy*. C'est un magistrat mahométan d'un rang inférieur au *Cheykh êl-îslâm*, et qui juge comme lui en matière civile et religieuse, d'après le texte du Corân. Les contrats de mariage se passent aussi devant lui, comme par devant le Cheykh êl-îslâm. Il veille à la vente des immeubles, et les écrits passés devant lui et revêtus de son sceau deviennent pièces authentiques. Voyez *Cheykh êl-îslâm*, *Dâroûghah Kotoûâl* et *Mounsif*.

CHACAL (*). Voyez *Guyder*.

CHÂH (P.). Roi, monarque, souverain. — Les fakirs et les pyrs prennent souvent le titre de *Châh* et celui d'*Émyr* (Prince). Voyez *Pâdchâh*.

CHÂH-ÂLOÛ (P.). Cerise.

CHÂH-BALLOÛTH. (P. A.). Châtaigne.

CHÂHENCHÂH (P.). Roi des rois, Empereur. Titre pris par les rois de Perse et les Empereurs moghols.

CHÂH-ZÂDÈH (P.). *Fils de roi*. Cette dénomination s'applique principalement au fils aîné du souverain.

CHÂH-ZÂDY (P.). Princesse du sang.

CHAKI-NAVIS (A. P.). Mot à mot, *qui trace la ressemblance.* — Peintre de portraits.

CHÂL (H.). Mot d'origine sanskrite adopté dans les langues asiatiques et européennes. — Tissu précieux qui se fabrique dans la province de Cachemire dont il a pris le nom. Les chèvres qui fournissent la matière dont on fait ces belles étoffes, qui ne sont connues en France que depuis trente et quelques années, se nomment *tchangrah*. C'est peut-être la plus belle espèce de ces animaux qui existe dans le monde; on les trouve sur les montagnes arides du Thibet, et c'est de ce pays qu'on envoie au Cachemire le poil laineux qui sert à confectionner ces beaux tissus qu'on appelle *châles*, d'un usage général parmi les Orientaux; et qui maintenant sont recherchés avec tant d'empressement par les dames européennes (1).

CHÂL-BÂF (H. P.). Ouvrier qui tisse les châles.

CHAPPE (*). Corruption du mot hindoustany *tch'hâp*; empreinte, marque, sceau, scellé, etc. Voyez *Tch'hâp*.

CHÂSTR (H.); en sanskrit *Sâstra* ou *Châstrâ*. — Livres religieux des Hindous, recueils des lois civiles et religieuses. Voyez *Bêd* et *Pourân*.

CHÂSTRY (H.). Docteur versé dans la connaissance des lois civiles et religieuses.

CHÂSTRY-ÂTCHAR (H.). Les caractères *dévanâgary*.

CHATHRENDJ (A.); — en persan *tchatreng*. — Jeu d'échecs. L'invention de ce jeu si bien conçu appartient

---

(1) Jusqu'à ces derniers temps, on avait adopté l'orthographe allemande (*schall*) pour désigner l'étoffe dont il est question; maintenant, et avec raison, on écrit *châle*, en se conformant au mot original rendu selon l'orthographe française. Cette différence d'orthographe pour rendre le même mot vient de ce que la plupart des Européens manquent d'un signe particulier pour exprimer l'articulation *ché*, qui, dans les langues asiatiques, se rend par un seul caractère. Ainsi, pour transcrire le mot qui fait l'objet de cet article, et d'après leur orthographe respective, les Allemands doivent écrire *schall*; les Anglais *shawl*; les Français *châl*; les Italiens *scial*, etc.

aux Hindous. On trouve dans le tome 2 des Recherches asiatiques (page 207 de la traduction française) une dissertation sur le Jeu d'échecs, par le célèbre William Jones.

CHATHRENDJ-BAZ (A. P.). Joueur d'échecs.

CHATHRENDJY (A.), et par corruption *Sdrinjy*. — Beau tapis de coton à carreaux de deux couleurs. Le mot de *chathrendjy* vient de *chathrendj*, jeu d'échecs, parce-qu'en effet ces tapis ressemblent à un échiquier.

CHATHRENDJY-BAF (A. P.). Ouvrier qui fait des tapis.

CHAUDERIE (*). Voyez *Tchoultry*.

CHAWAL (A.). Le dixième mois de l'année mahométane. Le premier jour de ce mois on célèbre la fête nommée *l'yd el-fithr*. Voyez cet article.

CHEB-I BARAT (P.). *La nuit de la délivrance*. Fête mahométane qui se célèbre le 14 de Cha'bân. Elle consiste pour les fidèles à aller visiter les tombeaux, à prier pour les morts, et à supplier l'Éternel de vouloir bien tirer du purgatoire les âmes de leurs parents et amis, et de les admettre dans le séjour de la félicité. On fait aussi à cette occasion des oblations de fruits, de gâteaux et de confitures, qu'on distribue ensuite aux pauvres.

CHEBNEM (P.). Mousseline magnifique dont le tissu est si fin qu'on lui a donné le nom de *chebnem*, qui veut dire *rosée*. C'est principalement à Dacca, ancienne capitale du Bengale, qu'on fabrique cette superbe mousseline qui est d'un prix très élevé même dans l'Inde.

CHEFT-ÂLOU (P.). Pêche (fruit).

CHEHR (P.). Ville. Voyez *âbâd*.

CHEHR-PANÂH (P.). *La protection de la ville*. Nom qu'on donne à de vastes faubourgs qui entourent beaucoup de villes dans l'Inde.

CHEHR-YÂR (P.), mot à mot, *l'ami de la ville*. — Un prince, un souverain.

CHEKER (P.). Sucre. L'Inde produit avec le plus

grande abondance la canne à sucre, qui est d'une excellente qualité.

Le mot sucre est l'arabe *Soukker* que les Européens ont adopté en le tronquant un peu. Nous disons *sucre*; les Anglais *sugar*; les Italiens *zucchero*, etc.

CHÉKER-QEND (P.). Pomme de terre douce. (*Convolvulus batatas*). Voyez *âlou*.

CHELINGUE ou MASSOULAH (*). Barque indienne qui est toute plate et dont les bords sont fort élevés; elle est formée de pièces de bois jointes ensemble par des cordes faites avec l'étoupe des noix de coco. C'est au moyen de ces petites embarcations qu'on prend terre sur toute la côte de Coromandel, qui est si plate que les bâtiments sont obligés de jeter l'ancre à une assez grande distance du rivage. Les chelingues sont ordinairement suivies d'un ou de deux cattamarams, ou petits radeaux, dont les conducteurs sont toujours prêts à porter secours aux passagers. La chelingue, après avoir franchi le ressac qui est d'une violence extrême, est tirée sur le rivage, et les passagers descendent à pied sec sur une belle plage. Les pêcheurs (*match'houâ*) qui montent les chelingues et les cattamarams les dirigent à la rame avec une adresse extraordinaire; ils n'ont d'autre vêtement qu'un *langoûty* autour des reins.

J'ignore à quelle langue appartiennent les mots qui font l'objet de cet article. Voyez *Cattamaram*.

CHEMCHYR (P.). Cimeterre, sabre recourbé qui se porte ordinairement suspendu à un cordon.

CHER'A ou CHÉRYÉT (A.). La loi mahométane.

CHERBÉT (A.). Boisson, sorbet.

CHERBÉT-DÂR (A. P.). Sommelier. Voyez *âbdâr*.

CHÉRYÉT (A.). Voyez *Chér'a*.

CHÉRYF-I MEKKAH (A.). Le chéryf, le prince de la Mecque. C'est lui qui délivre des certificats à ceux des dé-

vots Musulmans qui tiennent à prouver par un acte authentique qu'ils ont visité la ville sainte et que par conséquent le titre de *Hâdjy* leur est dû. Voyez *Hâdjy*.

CHÉRYFAH (A.). Sorte de fruit. Voyez *Sytâ-p'hal*.

CHEYKH (A.); littéralement, *vieux*, *âgé*. — Prélat, docteur musulman, personnage respectable.

CHEYK ÊL-ÎSLÂM (A.); mot à mot *le vieux*, *le docteur de la religion*. C'est un magistrat mahométan du rang le plus élevé, qui rend des décisions d'après le texte du Corân. Il connaît des affaires civiles et religieuses, et a la suprématie sur les Câzys. Voyez *Câzy*.

CHIKESTÉH (P.). Sorte d'écriture en usage en Perse et dans l'Inde. Voyez *Neskhy*.

CHINTZ (*). Mot dont se servent les Anglais pour désigner une belle mousseline imprimée que nous nommons *chite*. Les mots *chintz* et *chite* sont des corruptions de l'hindoûstâny *tch'hyt*. Voyez ce dernier mot.

CHITE (*). Belle toile de coton. Voyez *Tch'hyt*.

CHITE (*). Une lettre, un billet. Voyez *Tchitt'hy*.

CHOUTOUR (P.). Chameau. (Synonyme H. *ôùnt*.)

CHOUTOUR-BÂN (P.). Gardien conducteur d'un chameau. (Synonyme P. *Sârbân*.)

CHYB ou CHYR (H.); en sanskrit *Siva*. Troisième personne du *trimoûrty* hindou; la divinité considérée dans sa puissance destructive. Voyez *Brahmâ*.

CHYCHÉHGUER (P.). Verrier.

CHYÏTES (*), correctement *Chya'h*. Voyez *Sounny*.

CIPAYES (*). Voyez *Sipâhy*.

CLACHY (*). Voyez *Khélassy*.

COCOTIER (*). Voyez *Nâryel*.

CORÂN (A.). Livre sacré des Mahométans, qui fut apporté du ciel en différentes parties à Mahomet par l'ange Gabriel. C'est un code à la fois religieux, civil et moral. Les magistrats, en matière civile, basent toutes leurs déci-

sions sur le Corân; aussi cet ouvrage doit leur être tout aussi connu qu'aux ministres de la religion. *Al-Corân* veut dire *la lecture* (par excellence); nous disons dans le même sens *l'Écriture*, en parlant des livres saints. Il est expressément défendu de traduire le Corân, que les Musulmans nomment *la parole de Dieu* (*Kélâm-i Allah*); il doit être lu dans le texte arabe, même par ceux qui n'entendent pas la langue. Voyez *Hadyt*.

CORNAK (†). On désigne ainsi en Europe les gardiens et conducteurs d'éléphants; j'ignore complètement l'origine de ce mot; en hindoûstâny on les appelle *gadj-pâl*, *fyl-bân*, *hâ'hy-wân* et *mahâouat*. Voyez ce dernier mot.

COSTUMADE (*). Terme dont se servent les Français de la côte de Coromandel pour désigner le droit prélevé par le *Dobashy* (en hindoûstâny *Doûbhâchyâ*) sur les achats et les ventes qu'il est chargé de faire pour le compte de son maître. Le mot *costumade* vient du portugais *costume*, usage, coutume: en hindoûstâny ce droit se nomme *Dasteur*. Voyez *Doûbhâchyâ*.

COTON (*). Voyez *Roûy*.

COULY (T). Porteur de fardeaux, de bagages. Il y en a un nombre considérable à la suite des armées.

CRORE ou CROURE (*). Voyez *Karoûr*.

CUSTARD-APPLE (*). (*Pomme de crême.*) Nom donné par les Anglais au fruit qui s'appelle *atte* en français, et *sytâ-p'hal*, *ât* et *chéi yfah* en hindoûstâny. Voyez *Sytâ-p'hal*.

D

DABYR (P.). Employé, commis, secrétaire.

DÂDÂ (H.). Grand-père du côté paternel.

DÂDÎ (—). Grand-mère paternelle. Voyez *Nânâ*.

DÂDNY (P.). Avance d'argent.

DÂÏ (P.). Nourrice. — *Dâï-pilâyï*, celle qui nourrit un enfant; — *Dâï-K'hilâyï*, une garde-malade. Voyez *Aya*.

DÂK (H.). La poste. Dans l'Inde, ce service est exécuté par des hommes qui stationnent ordinairement à trois lieues les uns des autres, soit pour porter les lettres, soit pour transporter les voyageurs au moyen de palanquins.

DÂK'H (H.). Raisin.

DÂL (H.). On appelle ainsi diverses espèces de légumes qui ressemblent aux pois d'Europe, et dont les Indiens de basse classe font un grand usage.

DÂM (H.). Vingt-quatrième partie d'un péiçâ.

DAMRY (H.). Seizième partie d'un péiçâ.

DANDY (H.). Religieux mendiants (fakirs) qui parcourent les provinces. Ils portent toujours un bâton à la main.

DÂNDY (H.). Batelier, rameur.

DÂR ÊL-CHÉR'A (A.), mot à mot *la maison de la loi*. — Cour de justice. Voyez *a'dâlét* et *Katchahry*.

DÂR ÊL-I'LM (A.), mot à mot *la maison de la science*. Collége musulman, université. Voyez *Maktab* et *Médréséh*.

DÂR ÊL-ZARB (A.), mot à mot *la maison du frappement*. Hôtel des monnaies. Voyez *Takçâl*.

DÂRIM (H.). Grenade (*Punica granatum*). Sorte de fruit bien connu qu'on trouve en grande quantité dans l'Inde.

DÂR-MÉDÂR (P.). Conciliation, arrangement entre des parties.

DÂROÛGHAH (P.). Inspecteur en chef des bâzârs. C'est un officier de police qui est chargé de maintenir le bon ordre dans les marchés; il inspecte les marchandises, écoute les plaintes qui lui sont portées par les acheteurs, sévit, s'il y a lieu, contre les marchands, à l'instant même, etc.,

Il est en outre chargé de la surveillance de tout ce qui a rapport aux mœurs publiques.

DÂROÛGHAH-I KHÂSS (P. A.). Grand maître de la maison d'un souverain.

DÂR-TCHYNY (P.). Cannelle. Le cannellier, arbre de la famille des lauriers, est, comme l'on sait, originaire de l'île de Ceylan, et il produit cette légère écorce aromatique si précieuse que nous nommons cannelle. On trouve aussi des cannelliers sur les ghâttes, dans la presqu'île de l'Inde (le Dekkhan); mais la cannelle qu'elles fournissent est de beaucoup inférieure à celle de Ceylan : dans le commerce on la désigne sous le nom de *fausse cannelle*.

DÂS (H.), Serviteur, domestique. — Fém. *Dâsî*.

DASAHRÂ (H.). Grande fête des Hindous qui a lieu au mois d'octobre, et que les princes et les souverains célèbrent avec beaucoup de pompe. A cette occasion toutes les armes et les instruments de guerre sont bénits, et si la guerre est déclarée on entre immédiatement en campagne.

DAÛLÉT-KHÂNÉH (A. P.), mot à mot *la maison de la puissance*. — Palais.

DAÛLÉT-KHÂNÉH-I KHÂSS (A. P. A.). Résidence royale, palais du souverain.

DÉFA'HDÂR (A. P.). Officier de cavalerie d'un rang subalterne.

DEFTER (P.). Registre, état, répertoire.

DEFTER-KHÂNÉH (P.). Bureaux du trésor public; et aussi bureau particulier où se fait tout travail de comptabilité.

DEFTER-NAVYS (P.). Celui qui tient des registres de comptabilité.

DÉHÂ (1) (P.). On appelle ainsi les dix premiers jours

---

(1) On dit aussi *A'charah* et *A'âchoûrâ*. Le mot persan *Déhâ* vient de *Déh*, dix, et indique l'espace de dix jours. *A'charah* et *A'âchoûrâ* ont la même signification en arabe; ils viennent de *a'cher* qui, dans la même langue, veut dire dix.

du mois de Moharrem. Ils sont consacrés à un deuil général parmi les Musulmans chyïtes, en commémoration de la mort de l'îmân Hoséïn, fils d'A'ly, tué à Koufah par les ordres de Yézyd, ce qui a fait donner aussi à cette solennité religieuse le nom de *l'yd êl-qatl* (la fête du meurtre). A cette époque la plus grande tristesse règne dans toutes les classes : On affecte de négliger sa personne ; on ne va plus au bain, on ne change plus d'habits ; les grands dévots vont même jusqu'à se couvrir de haillons. Les mosquées sont tendues de noir ; des ministres de la religion montent en chaire, et débitent d'un ton lamentable tous les détails de la mort d'Hoséïn. On élève sur divers points des *ta'zyah*, c'est-à-dire des simulacres du tombeau d'Hoséïn. Ces tombeaux sont formés d'une charpente très mince recouverte d'étoffes légères, de galons, de papier doré, etc. On place près de chacun de ces tombeaux de grandes jattes pleines d'eau fraîche ou de sorbets, pour que chacun puisse venir se désaltérer. Autour des mêmes édifices on plante des perches, dont les unes sont surmontées de banderolles, les autres de grandes mains ayant les doigts étendus, emblème des cinq personnes regardées comme sacrées par les Chyïtes, c'est-à-dire Mohammed le prophète, A'ly son gendre, Fâthimah sa fille, et Hasan et Hoséïn ses petits-fils, qu'on appelle pour cette raison *Pendj ten-i pâk*, les cinq personnes saintes. Devant les *ta'zyah* sont étendues des toiles blanches sur lesquelles viennent se placer des groupes nombreux ; Un mollah débite les *marsyah* (stances élégiaques), en prenant les intonations qu'il croit le plus propres à émouvoir les assistants ; ceux-ci écoutent avec l'attention la plus soutenue ; bientôt ce récit excite la plus vive émotion, et lorsque l'orateur en vient aux détails de la mort d'Hoséïn, non seulement on voit les larmes s'échapper des yeux de tous les fidèles, mais la plupart même d'entre eux se découvrent la poitrine, et se la frappent assez rudement ; et le degré d'enthousiasme allant toujours croissant,

ils finissent par y mettre une sorte de fureur, et se frappent avec la plus grande violence, poussant de profonds gémissements et des cris effrayants. Quelques uns se font volontairement des blessures, en mémoire de la manière fatale dont périt Hoséïn.

Dans les lieux publics, on voit des histrions qui représentent les principales scènes de cet évènement tragique, et dans les rues, on porte en procession des bannières avec des peintures qui rappellent la même catastrophe. Des bandes nombreuses, dont les unes représentent les soldats d'Hoséïn et les autres ses ennemis, en viennent aux mains, et se battent avec un tel acharnement qu'il y a toujours un assez grand nombre de blessés dans ces escarmouches, et que souvent même des gens y perdent la vie. Les individus qui prennent part à ces combats sont atteints d'une espèce de frénésie; ceux qui succombent sont enterrés avec pompe le dixième jour du Déhâ. Il faut remarquer que des personnes d'un certain rang ne se mêlent jamais dans ces scènes tumultueuses, et qu'il n'y a que des gens du peuple qui y prennent part.

Le dixième et dernier jour du *déhâ*, on promène processionnellement les *ta'zyah* dans les rues; on se dirige ensuite vers la rivière ou vers un grand réservoir, et on les y plonge avec cérémonie. Cependant, quand les *ta'zyah* sont composés de matériaux de prix, on les porte dans un Îmâm-bârâ ou cénotaphe élevé à la mémoire d'Hoséïn. Voyez *Imâm-bârâ*.

DEKK'HAN (H.), c'est-à-dire *le midi*. Partie méridionale de l'Inde, qu'on appelle aussi Bas-Hindoûstân ou Presqu'île, et qui comprend tout le pays qui s'étend depuis le fleuve Nerbâdah jusqu'au cap Comorin. La partie au nord de ce fleuve forme l'Inde supérieure ou Haut-Hindoûstân.

DELLÂL (A.). Courtier.

DÉMY (P.). Sorte de houkah.

DERBÂN (P.), ou DERWÂN (P. H.). Portier. (de *Der*, une porte, et *bân* ou *wân*, gardien.)

DERBÂR (P.). Cour d'un prince de l'Inde. — Conseil du prince. — Réception des divers dignitaires, fonctionnaires et autres personnages par le souverain; un lever. — Ce mot a été adopté par les Anglais de l'Inde; les derbârs que tient le gouverneur général de l'Inde britannique ont toute la magnificence de ceux d'un souverain.

DERGÂH (P.); de *Der*, porte; *gâh*, lieu, endroit. — Cour d'un palais, d'un édifice. — On donne aussi ce nom à la tombe d'un saint personnage où les pélerins vont faire leurs dévotions. Voyez *Muzâr*.

DERKHÂST (P.). Demande, requête; pétition, supplique.

DERWYCH (P.). Un religieux mendiant, un *derviche*.

DERZY (P.). Tailleur. Dans l'Inde, les gens aisés prennent à leur service des tailleurs, des blanchisseurs et autres ouvriers qui ne travaillent que pour eux, et font partie des gens à gages de la maison. Les tailleurs travaillent fort bien, mais il faut toujours leur fournir des modèles. Ils ont généralement un costume très propre et même élégant. Mme Graham nous dit dans sa relation qu'à Bombay les tailleurs sont des Hindous de bonne caste qui portent le *zounnâr*. Le sien, grand jeune homme de bonne mine, portait une robe de mousseline brochée et un turban pourpre orné d'un liseré d'or. Il travaillait parfaitement bien, en se servant pour tailler autant des doigts des pieds que de ses mains. Ses gages étaient de quatorze roupies (35 francs) par mois, et il travaillait huit heures par jour.

Journal of a residence in India, by Maria Graham; *Edimburgh*, 1813, in-4. 2e édition, p. 30.)

DESTÂR (P.). Turban. (Synonyme H. *Pagry*.)

DESTEK (P.). Passeport. — Commission, patente, brevet.

DESTÉH-DÂR (P.). *Destéh*, une poignée; *dâr* de *dâ-*

chten, avoir, posséder, etc. — Commandant d'un corps de troupes, d'une brigade.

DESTOÛR (A. et P.). Coutume, usage. — Réglement. — Droit accordé au *Banyân* ou au *Serkâr* sur les ventes et achats des marchandises. — C'est aussi le titre que prennent les prêtres pârsys. Voyez *Pârsy*.

DÊW ou DÊWÂ (H.). La Divinité, Dieu.

DÊWÂL ou DEW-T'HÂN (H.). Temples des Hindous, que les Européens nomment *pagodes*. Voyez *Pagode*.

DÊWALY (H.). Fête hindoue qui se célèbre lors de la nouvelle lune de Kârtik. Les Hindous, après avoir fait leurs ablutions dans le Gange ou dans toute autre rivière, mettent leurs plus beaux vêtements, procèdent à un *Srâddh* (voyez ce mot), et le soir adressent leurs prières à Latch'hmî. Toutes les maisons sont illuminées, et la nuit entière se passe en jeux et en divertissements.

DÊWÂ-NÂGARY (H.). Nom des caractères propres au sanskrit, dont on se sert aussi pour divers dialectes de l'Inde. Voyez *Nâgary*.

DÊWÎ ou DÊBÎ (H.). Déesse hindoue.

DÊWTÂ (H.), qu'on prononce aussi *Dêôtâ*. — Divinité d'un rang secondaire; génies. (Culte brahmanique.)

DÊW-T'HÂN (H.). Voyez *Dêwal*.

DHÂN (H.). *Oryza sativa*. Riz sur pied ou dans sa balle. — Le riz croît en abondance dans toutes les parties de l'Inde, et il y est excellent; on sait qu'il forme la base de la nourriture des naturels; ceux-ci le préparent de beaucoup de manières. Le riz qui n'est plus dans sa balle prend le nom de *tchâwel*.

DHAYÂ (H.). Mesure de deux *sêr* et demi.

DHERM-RÂDJ (H.). *Le roi juste*; — Epithète de Djem, le Pluton des Hindous. Voyez *Djem*.

DHERM-SÂLÂ (H.). Lieu où l'on distribue des aumônes.

DHERNÂ (H.). L'inviolabilité d'un brahmane est un des points fondamentaux de la religion des Hindous, et ce serait un crime irrémissible que de priver de la vie un

membre de cette caste, soit par un acte de violence direct, soit de toute autre manière. C'est sans doute à ce principe qu'il faut attribuer la coutume qu'on appelle *Dhernâ*, mot qui peut se traduire par *capture* ou *arrêt*. Ce moyen est employé par un brahmane pour obtenir le paiement d'une somme, ou la réparation d'un tort qu'on lui a fait éprouver, quand il est dans l'impossibilité d'avoir satisfaction de toute autre manière.

Le brahmane qui met en usage ce moyen, après s'être muni de poison ou d'un poignard, se rend à la porte extérieure ou dans la pièce d'entrée de l'habitation de son adversaire; il s'y installe, en annonçant formellement qu'il fera usage sur lui-même du poison ou de son arme, si son antagoniste veut le molester ou tente de sortir de chez lui. Le brahmane jeûne du moment qu'il commence le *Dhernâ*, et déclare qu'il ne cessera son jeûne que lorsqu'on aura satisfait à sa réclamation. L'usage sur ce point est tellement impérieux, que celui à l'égard duquel le *Dhernâ* est exercé, se croirait déshonoré, s'il n'en faisait autant; le brahmane reste au même lieu jusqu'à ce qu'on ait fait droit à sa demande. Comme un brahmane n'entreprend guère un *Dhernâ* sans l'intention formelle de persister dans sa résolution, il est rare qu'il n'obtienne pas ce qu'il réclame, car si celui qui est en état de *Dhernâ* laissait pendant ce temps le brahmane mourir de faim, le crime pèserait pour toujours sur lui, et il attirerait sur sa tête toute la vengeance du ciel.

Cette pratique avait anciennement lieu dans quelques provinces de l'Inde, principalement dans le district de Bénarès; mais il paraît que les exemples en sont extrêmement rares aujourd'hui, si toutefois on en voit encore.

Quelques brahmanes regardent comme valide tout engagement pris par un individu en état de *Dhernâ*, pourvu que la demande soit légitime. D'autres rejettent la validité d'une pareille promesse, à moins qu'elle ne soit sub-

séquemment reconnue par écrit par celui qui l'a contractée.

De savants Pandits consultés à ce sujet ont répondu que les *Chastra* ne font pas mention du *Dhernâ*; et qu'il ne s'était établi que par l'usage.

(On peut voir de plus grands détails sur le *Dhernâ* dans le 4e vol. des *Asiatic Researches*, n. 22.)

DHIRKÂL (H.). Nom d'une caste d'ouvriers qui font différents objets en bambou; Vanniers.

DHÒBY (H.). Blanchisseur. — *Dhòbin*, blanchisseuse. — Dans l'Inde, il est d'usage d'avoir chez soi un blanchisseur qui fait partie des gens à gages, ainsi que le *Derzy* (tailleur) et autres ouvriers.

DHÒL (H.). Grand tambour.

DHÒLAK ou DHÒLKY (H.). Petit tambour.

DHOÛP (H.). Parfum que les Hindous brûlent dans les pagodes pendant les cérémonies religieuses.

DHOÛP-DÂNY (H. P.). Vase qui contient le *dhoûp*; un thurifère.

DHOÛTY (H.). Pièce très ample de belle mousseline que beaucoup d'Hindous se drapent autour des reins en forme de caleçons. L'un des bouts de cette pièce est arrêté par derrière à la ceinture, et l'autre bout tombe à gros plis par devant jusqu'aux pieds.

DHYMER (H.). Nom d'une caste d'Hindous qui sont pêcheurs. Voyez *Match'houâ*.

DIRHEM (H.). Pièce de monnaie d'argent dont vingt à vingt-deux forment la valeur d'un dynar. Le dynar est d'environ onze francs; ainsi le dirhem peut être évalué à dix sous.

DJÂDJEK (H.). Brahmane qui exécute les cérémonies religieuses; prêtre officiant. Voyez *Pourohit*.

DJAG-NÂT'H (H.). *Le maître du monde*. C'est sous cette dénomination que Siva est adoré dans le temple qui lui est consacré sur la côte d'Orissa et que les Européens nomment Pagode de *Jagrenat* ou *Jaghernatte*. Voyez *Rat'h-djâtrâ*.

DJAGOUPABIT (H.). Cérémonie qui a lieu lors de la prise du *djunyoû* ou *zounnâr*. (Cordon sacré des brahmanes.) Voyez *Zounnâr*.

DJÂGUYR (P.). Territoire concédé à titre de récompense par le gouvernement, et dont le revenu sert de pension au titulaire.

DJÂGUYR-DÂR (P.). Tenancier d'un *djâguyr*.

DJAÏN (H.). Secte des schismatiques qui tirent leur origine de la doctrine des bouddhistes, qui eux-mêmes, selon toute apparence, sont une secte réformée du brahmanisme. Les Djaïns sont en très petit nombre dans l'Inde.

DJAÏ-P'HAL (H.). Noix muscade.

DJÂM (H.); en sanskrit *Djambou*. — Fruit du jambosier (*Eugenia Jambos*, Linn.), qui est de la famille des myrtes ordinaires de l'Hindoustan. Ce fruit se nomme *Jam-rose*, *Jambose*, *Jambou* en français; *Jam-rose*, *Jambob* et *Rose-apple* en anglais. Le goût en est très délicat et ressemble un peu à celui de l'ananas; on en obtient aussi un suc dont on fait d'excellente limonade. Il exhale en outre une odeur de rose très prononcée; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Rose-apple* (pomme de rose) par les Anglais. Quant aux mots *jamboû*; *jambose*, *jamrose*, etc., on s'aperçoit aisément que ce sont des imitations du mot original sanskrit *djambou* et de l'hindoustany *djâm*.

DJÂMAH (P.). Robe de mousseline, d'organdi ou de calicot, à manches longues qui viennent jusqu'aux doigts. Cette robe est bien adaptée à la taille dans la partie supérieure, très ample à partir du milieu du corps, et tombe à gros plis jusqu'à la cheville; on la croise, et on l'attache sur la poitrine avec des cordons. Le djâmah, généralement en usage parmi les Musulmans de l'Inde, est porté aussi par beaucoup d'Hindous, surtout par ceux qui habitent les villes.

DJÂMDÂNY (P.). Sorte de mousseline à fleurs brochées.

DJANG'HYA (H.). Sorte de caleçons très courts.

DJANYOÙ (H.). Cordon sacré des brahmanes. Voyez *Zounnâr*.

DJAOÙ (P.). Orge.

DJÂREL (H.). *Lagerstremia flos reginæ*. — Arbre qui donne un bon bois de construction.

DJÂT (H.). Caste, tribu, classe. Voyez *Caste*.

DJÂT (H.). Peuplade indienne qui, après avoir émigré des bords de l'Indus dans le Moultân, vint se fixer dans les cantons voisins d'Agra, où elle se livra d'abord à l'agriculture. Mais, par la suite, les Jâttes (ou Djâts), excités par les troubles survenus dans l'Empire, abandonnèrent leurs modestes travaux, et, guidés par des chefs entreprenants, se mirent à attaquer et à piller les convois militaires qui passaient près de leur territoire pour se rendre à Dehly. On fut obligé d'employer contre eux les troupes impériales. Leurs déprédations n'en continuèrent pas moins de temps à autre; et, ayant acquis d'assez grandes richesses, ils fortifièrent leur district, et se constituèrent en corps de nation. Sous les ordres de Sérâdjy-Mal, ils s'emparèrent d'une grande partie du Soûbah d'Agra, y compris la ville du même nom dont ils firent leur capitale, et ce chef prit, en 1756, le titre de Râdjâ. Mais bientôt après sa mort, la puissance des Jâttes déclina considérablement, et ils furent dépossédés de la plus grande partie de leurs domaines par le célèbre ministre de l'empire Nedjef-Khân. Un descendant de Sérâdjy-Mal possède aujourd'hui une petite principauté dont Bhartpoûr est le chef-lieu.

DJÂTRÂ (H.). Fête religieuse en général parmi les Hindous; c'est le synonyme du mot I'yd des Musulmans. Voyez *Dasahrâ*, *Dêwaly*, *Djénem-âchtémy*, et *Rat'h-djâtrâ*.

DJATY (H). Sorte de religieux, de mœurs les plus rigides.

DJECHN (P.). Fête, solennité, réjouissances.

DJEM (H.); en sanskrit *Yama*. Le Pluton des Hindous.

Il juge les mortels auxquels il décerne des peines et des récompenses. Voyez *Dherm-Râdj*.

DJÉM'A-BENDY (A. P.). Administration des revenus du gouvernement.

DJÉMA'DÂR (A. P.). Porte-enseigne dans les corps de natifs au service des Européens.— On donne aussi ce nom à un chef de guides, d'herkârahs, de tchaùkydârs, etc., et à un domestique qui remplit les fonctions de valet de chambre.

DJEMBOÙDYP (H.). L'une des sept parties du monde; l'Inde.

DJÉNEM-ÂCHTÉMY (H. P.). Grande fête des Hindous, qui tombe le huit du mois de Bhâdoùn (août-septembre), et qui a lieu pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Kichen (Krichna). Sa durée est ordinairement de six jours, mais dans certaines provinces on l'a réduite à deux. La fête est annoncée par le son des tambours, des cymbales et autres instruments bruyants, et par des salves d'artillerie. Dans une tente immense qu'on élève pour la solennité, et qu'on décore avec soin, on dispose, à l'une des extrémités, une espèce de temple gothique rehaussé de dorures; au centre est placée l'image du dieu enfant qui repose dans un *p'hoùl-dòl*, sorte de berceau orné de guirlandes de fleurs, de perles et de riches joyaux. La tente est consacrée par un grand *poùdjâ* (adoration générale); les brahmanes pratiquent diverses cérémonies près du *p'hoùl-dòl*, et chacun s'empresse d'y venir faire ses dévotions. Dans la soirée, des troupes de bayadères exécutent des danses gracieuses, et représentent, dans leurs ballets, diverses scènes de l'enfance et de l'adolescence de Kichen, qui passa ses premières années parmi les *gòpy* (jeunes bergères) de Gokoul. Les Râdjâs à cette occasion font souvent venir à grands frais, de Mathourâ, de jeunes enfants de la caste des brahmanes, qui représentent aussi les jeux et les amours champêtres du Kichen. Le costume de ces intéressants acteurs est toujours riche et élégant;

leurs danses sont accompagnées de stances en Bradj-bhâk'-hâ (langue du pays de Bradj). Le Djénem-âchtémy est l'une des fêtes les plus agréables du culte brahmanique. Voyez *Kichen*.

DJENGUEL (H.), prononcez *djeng'l*. Forêt. — Partie de pays couverte de roseaux ou de très hautes herbes. — Broussailles épaisses. — Contrée inculte.

DJENGUEM (H.). Sorte de fakir qui a les cheveux tressés, et qui porte une clochette.

DJERRÂH (A.). Chirurgien. (Synonyme H. *Sat'hyâ.*)

DJÉRYB (A.). Mesure pour les terres, qui équivaut à peu près à 200 pieds carrés. — Mesure pour le grain, formant environ 768 livres pesant.

DJÉRYB-KECH (A. P.). Arpenteur.

DJEWÂSÂ (H.). *Hedysarum alhagi.* — Arbrisseau épineux dont les branches servent à faire les *tattys*. Voyez *Tatty*.

DJÉZYAH (A.). Capitation qui frappait autrefois sur tous les individus non Musulmans, et principalement sur les Hindous, mais qui a été abolie sous le règne de Mohammed-Châh.

DJHANDÂ (H.). Bannière, enseigne, drapeau.

DJHANDJH (H.). Cymbales.

DJIHÂNDÂR (P.). *Djihân*, le monde; *dâr*, participe présent apocopé de *dâchten*, avoir, posséder. — *Possesseur du monde.* Titre pris par les souverains.

DJIHÂN-GUYR (P.). *Djihân*, le monde; *guyr*, participe présent apocopé de *guiriften*, prendre.—*Conquérant du monde.* Titre pris par les souverains musulmans. Le synonyme A. P. est *A'âlem-guyr.*

DJIHÂN-PANÂH (P.). *La protection de l'univers.* L'un des titres pompeux que donnent les courtisans au souverain.

DJILD-GUER (A. P.). Relieur.

DJINN (A.). Esprit, démon, génie.

DJOÂR (H.). *Holcus sorghum*. Sorte de grain dont le bas peuple fait un grand usage.

DJOGUY (H.). Tribu de fakirs, ou pénitents brahmanistes. — C'est aussi le nom d'une caste d'Hindous, qui sont tisserands.

DJOUDJÉN (H.). Mesure de quatre Kôss. (Le Kôss vaut à peu près deux tiers de lieue.)

DJOUG (H.), en sanskrit *Youga*. — Période, époque. — Les Hindous comptent quatre grandes époques, formant la durée de l'univers. La première est le *sat-djoug* (sanskrit *satya-youga*), c'est-à-dire, l'*âge de pureté*, qui est de 1,728,000 ans; c'est l'âge d'or des Hindous. La seconde époque, de 1,296,000 ans, est le *tirtah-djoug* (sanskrit *trêta-youga*), ainsi nommée parce qu'elle forme les *trois quarts* de la première; la troisième, de 864,000 ans, est le *doûâpar-djoug* (sanskrit *doûâpara-youga*), égale à *deux parties* de la première, d'où lui vient son nom; enfin la quatrième, qui est l'époque actuelle, et qui doit durer 432,000 ans, se nomme *kaly-djoug* (sanskrit *kali-youga*) *l'âge de malheur*; elle a commencé vers l'an 3100 avant J. C. La réunion de ces périodes se nomme *tchatour-djoug* (sanskrit *tchatwara-youga*), c'est-à-dire les quatre âges.

DJOULÂHAH (P.). Tisserand.

DJOUM'AH (A.). Vendredi. C'est le jour où les Musulmans s'assemblent au *Mesdjid êl-djâm'i*, c'est-à-dire, à la grande mosquée. Le vendredi est chez les Mahométans, ce que le dimanche est chez les Chrétiens.

DJY (H.). Titre hindou qui répond à nos mots, *Sieur*, *Monsieur*. Voyez *Sâheb*.

DOBACHY (*). Voyez *Doûbhâchyâ*.

DOHÂ (H.). En hindouvy et en brajy, distique composé de deux vers qui riment ensemble.

DOKKÂN (P.). Boutique.

DOKKÂNDÂR (P.). Marchand en boutique.

DORBAR (*). Voyez *Derbâr*.

DOÙB (H.). *Agrostis radiata*. Plante qui produit des fleurs charmantes, et qui offre un excellent pâturage pour les bestiaux. C'est un des végétaux sacrés parmi les Hindous.

DOÙBHÂCHYÂ (H.). Interprète. Ce mot vient de *doù*, deux, et de *bhâchâ* ou *bhăk'hâ*, dialecte, idiome, et veut dire *homme qui connaît deux langues*. Les Français de la côte de Coromandel les appellent *dobachy*, et les Anglais de Madras, *dobash*. Ce sont des domestiques en chef, des *factotum* qui, en servant d'interprètes, font des achats pour leur maître et traitent d'affaires de tout genre pour lui; on les appelle *serkâr* au Bengale. Les dobachys se font remarquer par la propreté et même par l'élégance de leurs vêtements. Voyez *Costumade*.

DOÙDÉMY (P.). Sorte de mousseline avec des fleurs faites à l'aiguille.

DOÙDH-WÂLÂ. (H.). Laitier. *Doùdh-wâli*, laitière.

DOÙ-KHEMMÂ (P.). Sorte de houkah à serpent.

DOÙLÂ, et plus souvent DOÙLY (H.). Sorte de palanquin pour les femmes. — On donne aussi le nom de Doùly à une litière qui sert à transporter les malades et les blessés.

DOÙMNY (H.). Femme d'une tribu de Musulmans nommée *Doùm*. Les hommes de cette tribu sont ordinairement musiciens; les femmes sont chanteuses et danseuses, mais elles n'exercent leurs professions qu'en compagnie de femmes. Quelques écrivains français ont changé le mot de *Doùmny* en celui de *Dominès*.

DOÙNYÂ ou DOÙNGUY (H.). Sorte de petit bateau, un canot (1).

---

(1) Il est probable que le mot *dony* qu'on trouve dans les relations anglaises est la corruption de *doùnguy*. J'ai vainement cherché le premier de ces mots dans les dictionnaires hindoùstânys.

DOUNYÂDÂR (A. P.). Titre qu'on donnait aux Zémyndârs du Dekkhan sous le règne de Djihânguyr.

DOÙPATTAH (H.). Ayant *deux largeurs*. — Sorte de grand voile formé de deux lés d'étoffe.

DOURGÂ (H.). L'un des noms de Bhawânî, femme de Siva.

DOÙRGÂ-POÙDJÂ (H.). Fête de Dourgâ; elle est célébrée avec une grande pompe par les Hindous, et dure huit jours.

DOURRÂNY (P.). Voyez *A'bdally*.

DOÙRYÂ (H.). Valet qui a soin des chiens.

DOÙ-SÊRÂ (P. H.). Poids de deux *sêr*.

DOÙSY (H.). Laitier (musulman).

DYH (P.). Village.

DYNÂR (A.). Pièce de monnaie qui vaut environ onze francs.

DYT'H-BEND (H. P.), *qui fascine la vue*. — Jongleur. Voyez *Natwâ*.

DYW (P.). Démon.

DYWÂN (1) (P.). Ce mot a beaucoup d'acceptions. Il signifie : un tribunal; — le conseil d'un souverain; — un recueil de poésies dont les différents morceaux finissent successivement par chaque lettre de l'alphabet; — un ministre ou intendant général.

Sous l'empire moghol, le dywân était un sur-intendant ou trésorier, qui dans chaque soùbahdâry (province) était chargé de recouvrer les deniers pour le compte du gouvernement. Il était nommé à ces fonctions par le souverain, et était entièrement indépendant du *nabâb* ou soùbahdâr (vice-roi), qui, d'après la constitution de l'em-

(1) Les orientalistes ne sont pas d'accord sur l'origine du mot *dywân*, les uns prétendent qu'il appartient à la langue arabe, d'autres à la langue persane. J'ai suivi ici l'autorité de M. Shakespeare qui l'indique comme persan dans son dictionnaire.

pire, n'avait pas le droit de s'insinuer dans l'administration des revenus.

On donne aujourd'hui le nom de dywân à l'intendant ou agent d'affaires de tout grand personnage indien, ou même des gentlemen européens. Voyez *Dywâny*.

DYWÂN-I ÂA'LÂ ou DYWÂN-I ÂA'ZEM (P. A.). Premier ministre. Voyez *Ii'timâd êd-daulah*.

DYWÂN-I A'ÂM (P. A.). Salle d'audience publique.

DYWÂN-I KHÂSS (P. A.). Salle de conseil privé.

DYWÂN-I KHALISAH (P. A.). Grand trésorier de l'empire. On donnait à ce haut fonctionnaire le titre de *râïsâïân* (prince des princes). Voyez *Khalisah*.

DYWÂN-I KHÂNÉH (P.). Salle de conseil. — Salle d'audience. — Un tribunal. — Un bureau.

DYWÂNY (P.). L'emploi de dywân ou surintendant de la perception des revenus dans les provinces, sous l'empire moghol.—En 1765, la Compagnie anglaise des Indes-orientales obtint de l'empereur Châh-A'âlem le dywâny du Bengale, et, au moyen de cette concession, elle commença à exercer de fait la souveraineté sur cette partie de l'Inde.

E

ÊLTCHY (T.). Ambassadeur, envoyé. Voyez *Wakyl*.

EMPIRE MOGHOL (*). Voyez *Moghol* (Empire).

ÊMYR (A.). Prince, seigneur, commandant, chef. — Les poètes font quelquefois précéder leur nom du titre d'êmyr. Voyez *Myr* et *Mirzâ*.

ÊMYR ÊL-ÔMRÂ (A.). *Prince des Princes;* Seigneur des seigneurs. C'est un titre que prenaient sous l'empire moghol l'*ii'timâd êd-daulah* (le premier ministre), le *bakhchy êl-mémâlik* (le généralissime des troupes impériales), et les *soubahdârs* (gouverneurs des provinces).

F

FAKIR (A.). *Faqyr*. C'est le nom sous lequel on désigne généralement dans l'Inde toute espèce de religieux mendiants, soit hindous, soit musulmans. Ce mot, qui est arabe, veut dire littéralement pauvre. Les pénitents et mendiants brahmanistes sont divisés en plusieurs classes, tels que les béïrâguys, les sanyâcys, les djòguys, les gòsâïns, etc.

FANON ou FANAM (*). Petite pièce de monnaie d'argent en usage à la côte de Coromandel. A Pondichéry elle vaut six sous un liard de France; à Madras sa valeur est moindre d'un tiers. Je ne puis indiquer l'origine de ce mot.

FARD-NAVYS (A. P.), de *fard*, liste, état, etc., et de *navys*, écrivain. — On donnait ce titre, sous le gouvernement des Peychoûâs mahrattes, au ministre des finances.

FÂTIHAH (A.). Littéralement, *commencement*, *ouverture*. — Premier chapitre du Corân. Dans l'Inde, on désigne par ce mot les prières qu'on fait en l'honneur des *pyrs* (des saints), après lesquelles il est d'usage de réciter ce premier chapitre, et on donne vulgairement le même nom aux oblations qui leur sont offertes.

FAÙDJ-DÂR (A. P.). Chef d'un district.

FAÙDJ-DÂRY (A. P.). L'office de Faùdj-dâr.

FERRÂCH (A.). Domestique dont l'emploi est d'étendre les tapis, de nettoyer, etc. Les voyageurs anglais écrivent *frosh*.

FETWÂ (A.). Jugement, sentence, arrêt.

FIGUIER DES INDES (*). *Ficus indica*. Voyez *Bor*.

FIRMÂN (P.). Décret, commandement du souverain. — Brevet, patente délivrée par le prince régnant.

FOLOÙS (A.). Petite pièce de monnaie, un demi-péïçâ. Voyez *Péïçâ*.

FÒTHÉH-DÂR (P.). Banquier.

FOÙFEL (A.). Noix d'Arek (vulgairement noix de bétel). Voyez *Soupâry*.

FRENG ou FRENGUISTÂN (P.). L'Europe.

FRENKY ou FERENGUY (P.). Nom donné par les Asiatiques aux Européens en général.

FYL (P.). Eléphant (Synonyme H. *Gadj* et *Hâthy*).

FYLBÂN (P.). Conducteur d'éléphant, qu'on appelle aussi *Gadj-pâl*, *Hâthy-wân* et *Mahâouat*. Voyez ce dernier mot.

FYL-KHÂNÉH (P.) Etable pour les éléphants.

G

GÂDY (H.). Large coussin sur lequel les Indiens s'asseyent les jambes croisées. Par extension, on donne aussi ce nom au trône d'un souverain, lequel s'appelle également *râdj-gâdy* (coussin du prince). Le mot *gâdy* est synonyme de l'arabe *mesned*. Voyez *Mesned*.

GADJ (H.). Eléphant.

GADJ-PÂL (H.). Conducteur d'un éléphant. Voyez *Mahâouat*.

GALHYÂ (H.). Contre-maître d'un navire.

GÂNDER (H.). *Andropogon muricatum*. Sorte d'herbe dont les racines servent à faire les tattys. Voyez *Khas* et *Tatty*.

GANDHARB (H.); en sanskrit *Gandharva*. Génies mâles, musiciens du ciel d'Inder. Voyez *Apsarâ*.

GANDHY (H.), de *gandh*, parfum. — Marchand d'eau de rose, d'essences, etc., un parfumeur. (Synonyme A. *A'tthâr*).

GANDJ (P.). Trésor. — Magasin d'abondance. — Marché. Ce mot se trouve dans différents noms de lieux, comme *A'ly-gandj*, le marché d'Aly; *Baqr-gandj*, le marché de Baqr; *Kichen-gandj*, le marché de Kichen (Krichna), etc.

GANDJHÂ (H.). *Cannabis sativa*, chanvre. En fumant des grains pilés de cette plante, lorsqu'ils sont près de leur maturité, on se trouve dans un état ressemblant à l'ivresse. On fait avec les feuilles de *gandjhâ* une liqueur enivrante qui prend le nom de *bhâng*.

GANEK (H.). Arithméticien.

GANÊS (H.); en sanskrit *Ganêsa*. Le Dieu de la sagesse. On le représente avec une tête d'éléphant, emblème de la sagacité et de la prudence; il est ordinairement suivi d'un rat, animal que les Hindous regardent comme doué de prévoyance. Ganês est fils de Mahâ-Dêva (Siva) et d'une fille de la montagne d'Himâlâyah. Les Hindous l'invoquent dans presque toutes les affaires de quelque importance.

GANGÂ (H.). Nom du fleuve que nous appelons le Gange. Ce courant magnifique qui traverse une grande partie du Haut-Hindoûstân, est sacré parmi les Hindous. Le mot *Gangâ* signifie proprement rivière, et s'applique par excellence au fleuve majestueux, qui, parmi les sectateurs de Brahmâ, est l'objet de la plus grande vénération.

GÂOÛN ou GÂNW (H.). Village.

GÂOÛN-WÂLÂ (H.). Un paysan, un villageois.

GÂRÂ (H.). Voiture indienne. Voyez *Gâry*.

GARH (H.). Fort, forteresse. — Ce mot sert à composer le nom de beaucoup de lieux fortifiés, tel que *Fat'h-garh*, le fort de la victoire; — *Nedjef-garh*, le fort de Nedjef; — *Kichen-garh*, le fort de Kichen (Krichna); — *Tchénâr-garh*, le fort des platanes (1), etc., etc. Il ne

(1) Les Anglais écrivent *futty-ghur*, *nujuf-ghur*, *kishun-ghur* et *chu*-

faut pas confondre *garh*, forteresse, avec les mots *g'har*, maison, demeure, et *nagar*, ville. Voyez *Nagar*.

GARHY (H.) Petite forteresse, un fortin.

GAROUDAH (H.). Oiseau fabuleux qui sert de monture à Vichnou.

GARWÂ (H.) Pot de fleurs que des musiciens et des danseuses vont offrir aux personnes de distinction, lors de la fête hindoue du *Bésent-pentchamy*, et pour lequel ils reçoivent une gratification.

GÂRY (H.). Voiture indienne, attelée ordinairement de deux beaux bœufs blancs. C'est une espèce de petit chariot dont le train est surmonté d'un pavillon de forme conique, soutenu par quatre légères colonnes, et entouré de rideaux qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Les voyageurs anglais désignent toujours cette voiture par le nom de *kackry* ou *kakree*, mot qui n'appartient pas aux langues asiatiques. Voyez *kaekry*.

GÂRY-WÂN (H.). Conducteur d'un gâry; cocher.

GAYNY (H.). Nom d'un petit *rat'h* ou chariot attelé de bœufs de petite race qu'on appelle *gaynâ*.

GENTOUS (*). Les Européens donnent quelquefois ce nom aux Hindous ou sectateurs de Brahmâ. Quelques personnes pensent que ce mot dérive du portugais *gentio*, gentil, païen, nom que les Portugais, lors de leur arrivée dans l'Inde, auraient appliqué aux Indiens brahmanistes; mais cette étymologie est loin d'être regardée comme certaine.

G'HAR (H.). Maison, habitation, appartement. Voyez *Garh*.

G'HARY (H.). Espace de temps qui équivaut à 24 de nos minutes. (*Shakespear's dictionary*.)

---

nar-ghur, etc.; et cette orthographe vicieuse est presque toujours suivie par les traducteurs, les historiens et les géographes français.

Voyez, à l'article *Hindoustân*, la note placée au commencement de la description des différentes provinces de cette contrée.

G'HASYÂRÂ (H.). Domestique chargé d'aller chercher l'herbe et les racines pour la nourriture des chevaux. Les Anglais l'appellent quelquefois *grass-cutter* (coupeur d'herbe); les Français de la côte de Coromandel donnent à ce domestique le nom de *cavallaire*. Voyez ce dernier mot.

G'HÂT (H.). Passage, défilé dans un pays d'accès difficile. On donne principalement ce nom à la chaîne de montagnes qui existe depuis le cap Comorin jusqu'à la hauteur de Surate. On appelle *Bâlâ-g'hât*, le plateau ou pays au dessus des ghâttes, *Pâyïng'hât*, le pays situé au bas des ghâttes; on appelle encore ainsi les grands escaliers en pierre qui servent aux Hindous à descendre dans les rivières ou dans les grands bassins (*tâlâb*) pour y faire leurs ablutions; on donne le même nom aux endroits où l'on passe l'eau dans des bacs, aux jetées, aux quais, et aux lieux adoptés pour le bain sur le bord d'une rivière; enfin l'on se sert du même terme pour désigner les lieux de débarquement.

GHAZELLE (A.). Petite ode, chanson, dont le sujet est le plus souvent érotique. La ghazelle se compose d'un certain nombre de distiques qu'on ne doit pas dépasser, et les pensées sont indépendantes les unes des autres dans chacun de ces distiques. Hâfiz, célèbre poète persan, est renommé dans tout l'Orient par ses ghazelles dont le *dywân* ou recueil complet se monte à cinq cent soixante-onze. Plusieurs poètes hindoustânys, parmi lesquels on remarque Saudâ et Wally, ont composé aussi des ghazelles fort estimées. Voyez *Qassydéh*.

G'HORÂ (H.). Cheval. Voyez *Tang'hen*, *Tattoû*, *Tâzy* et *Tâzyk*.

GHOSL-KHÂNÉH (A. P.). Salle de bain. Voyez *Hemmâm*.

G'HOUNGROÛ (H.). Anneaux d'or ou d'argent que les danseuses portent au bas de la jambe, et auxquels sont attachés de petits grelots. Le mot *g'houngroû* me paraît une onomatopée. Voyez *Khalkhal*.

G'HY (H.). Beurre clarifié. On en envoie dans des *koppâ*

(grandes outres) dans les parties de l'Inde où cette denrée est plus rare. Les Hindous en font le plus grand usage pour la préparation de leurs mets, et ils l'offrent en oblations à leurs divinités; les Musulmans en déposent également sur les autels de leurs *pyrs*.

GÒÂL ou GÒÂLÂ (H.). Vacher. fém. *Gòâlin*.

GÒLÂ (H.). Magasin pour les grains, le sel, etc. — En face de la ville de Calcutta, sur la rive occidentale de l'Hoùgly, la Compagnie anglaise a fait construire plusieurs vastes magasins à sel, qu'on appelle *salt-gòlâ*. Le premier de ces mots, comme on voit, est anglais, et le second, hindoùstàny.

GÒLENDÂZ (H.). *Gòlah*, boulet de canon; *éndâz*, de *éndâkhten*, lancer. — Canonnier, bombardier, artilleur. Voyez *Lascar*.

GOMÂCHTÉH (P.), participe passé de *gomâchten*. — Agent d'affaire, courtier.

GÒP (H.). Nom d'une caste d'Hindous; bouviers. — fém. *Gòpî*.

GÒR (P.). Tombeau, sépulcre. (Synonyme A. *Qebr*.)

GÒRISTÂN (P.). Cimetière. (Synonyme A. P. *qebr-gâh* et *qebristân*:)

GÒSÂÏN (H.). Nom d'une classe de religieux brahmanistes.

GOUL-ÂB (P.). Eau de rose. L'eau de rose se fabrique en grande quantité dans l'Inde, et l'on y fait également d'excellente essence de roses (*a'thr*) qui égale, à peu de choses près, celle qu'on tire du Caboul. C'est à Kanouje, dans le Doù-âb, à Nedjef-garh, dans l'Âllah-âbâd, à sept lieues de Khânpoùr, et à Ghâzypoùr, ville importante du Béhâr, que l'eau et l'essence de roses se font avec le plus de perfection. Tout le pays, aux alentours de cette dernière cité, est planté de rosiers qui, dans le temps de la floraison, se couvrent de roses de la plus belle espèce. Dans toutes les visites d'étiquette, parmi les naturels, il est d'usage, outre la présentation du *pân-soupâry* (bétel), de

jeter de l'eau de roses sur une partie des vêtements de ses hôtes. Si les choses sont faites dans le haut style, on offre à ses visiteurs l'essence de roses, qui se reçoit sur un pan de vêtement, sur un mouchoir ou sur tout autre objet qu'on présente dans le moment.

GOULÂB-DÂN (P.). Petit vase, flacon qui contient l'eau de roses.

GOULÂL (H.). Poudre teinte en rouge, que les Hindous se jettent mutuellement à la figure et sur les vêtements, pendant la fête du Hoùly. Voyez *Hoùly*.

GOUNY (H.). Les gounys, qui sont rangés dans la classe des jongleurs, sont des gens qui attrapent des serpents pour ensuite en faire un genre de spectacle. Lorsqu'un gouny veut s'emparer d'un de ces reptiles, il se place près de l'endroit où il est retiré, et se met à jouer d'un instrument qui ressemble à une cornemuse. Il produit ainsi sur l'animal une sorte de charme qui lui permet de le prendre sans danger, et il l'enferme à l'instant même dans une petite corbeille bien fermée. C'est cette manière d'opérer qui a fait donner aux gounys le nom *d'enchanteurs de serpents*. Quand ils veulent amuser le public, ils commencent par jouer de leur instrument près des corbeilles où sont renfermés les reptiles; quelques minutes après, ils ouvrent doucement ces paniers; les serpents sortent, et, se dressant sur eux-mêmes, semblent, par leurs mouvements et leurs oscillations, sentir parfaitement la cadence. Les gounys, avant de les faire exercer, ont eu soin de leur ôter tout moyen de nuire; ils mettent à cet effet un morceau de drap rouge au bout d'un bâton, et ils excitent tellement le serpent qu'il se jette avec fureur sur le morceau de drap; le gouny donne alors une violente secousse, et brise les dents du reptile qui dès ce moment ne peut plus être dangereux.

GOURGOURY (H.). Espèce de petit houkah fait ordinairement avec une noix de coco. Voyez *Nâryely*.

GOÙROÙ (H.). Homme vénéré, un saint personnage.

— Prêtre du rang le plus élevé parmi les brahmanes. — Directeur spirituel.

GOUYAVE (*). Fruit. Voyez *Amroût*.

GRANT'H (H.). Un livre. — Les syk'hs se servent de ce mot pour désigner leur code civil et religieux, qu'ils nomment aussi *Adhy-grant'h*. Voyez *Syk'hs*.

GRENADE (*). Fruit. Voyez *Dârim*.

GUÈBRE (*), en persan *Gabr*. Voyez *Pârsy*.

GUEZ (P.). Mesure de trente trois pouces de longueur. Un guez et un tiers forment l'ancienne aune de France (44 pouces).

GUZERBÂN (P.). Passeur d'eau; batelier qui fait passer la rivière dans un bac.

GUYDER (H.). Chacal (*Canis aureus*). Espèce de chien-loup de la taille d'un chien de moyenne espèce. Pendant le jour, ces animaux se tiennent ordinairement dans les djengles, et la nuit, ils se dispersent de tous les côtés, même jusque dans les villes, pour chercher pâture; leurs cris sont plaintifs et lugubres. Les Anglais s'amusent quelquefois à chasser le chacal, comme le renard en Angleterre.

H

HACKRY, HAKÉRY ou HAKREE (*). Sorte de chariot ou voiture indienne dont le véritable nom est *Gâry* (Voyez *Gâry*). Le mot *hakery*, constamment employé par les Anglais dans leurs relations, n'est cependant pas indien, et le savant Gilchrist, dans son Dictionnaire Anglais-hindoûstâny, déclare qu'il ignore d'où vient ce terme (1). Quant

(1) « *Hakree* is a word much used by the English, but to what language it belongs, I cannot pretend to say. » (*Dictionarr english and hindoostanee*; Calcutta, 1787-90, in-4°, p. 124, article *Cart*.)

à moi, je suis porté à croire que c'est la corruption du mot hindoustâny tch'hakrâ, qui veut dire une voiture, un chariot. La terminaison de beaucoup de mots en *â* est vulgairement changée en *î*; ainsi on dit souvent *pindâry* au lieu de *pindârâ* (pillard, maraudeur); *badjry* au lieu de *badjrâ* (sorte de grain); *djéwâsy* au lieu de *djéwâsâ* (sorte d'herbe), etc., etc. Il est très probable qu'au lieu de *tch'hakrâ*, on dit aussi *tchakry*, et c'est de ce dernier mot que les Anglais auront fait *hakery*.

HÂDJY (A.). Pélerin. C'est le titre que prend le Mahométan qui a fait le pélerinage de la Mecque. Tout bon Musulman doit visiter au moins une fois en sa vie le temple de cette ville, qu'on désigne par le nom de *Bêit-Allah* (la maison de Dieu); c'est un des devoirs de sa religion. Cependant, comme il serait souvent assez difficile d'effectuer ce voyage en personne, on en charge un tiers qui l'exécute par procuration, moyennant finance. Plusieurs pélerins, pour leur satisfaction, se font délivrer par le chéryf de la ville sainte un diplome de *Khâdem él-mesdijd* (serviteur de la mosquée), pour constater qu'ils ont réellement accompli le pélerinage. Ce diplome leur revient à environ cent cinquante francs.

HÂDJY ÈL-HARAMÉÏN (A.), mot à mot, *pélerin des deux sacrées* (sous-entendu *villes*). — Titre du pélerin qui a visité la Mecque et Médine.

HADYS (A.). Les Musulmans appellent ainsi les sentences sorties de la bouche de Mahomet; on en a formé un recueil immense. Les *hadys* forment la tradition orale, et le Corân, la tradition écrite; quarante de ces décisions dont on a fait choix, et qui se nomment *ârba'in âhâdys* (les quarante hadys), ont autant de poids que le livre sacré.

HÂFIZ (A.), mot à mot, *gardien*, *conservateur*. — C'est le nom qu'on donne à ceux qui savent le Corân tout entier par cœur, et qui le récitent dans une mosquée ou sur un tombeau. — C'était aussi le nom poétique du célèbre

Chems éd-dyn, poète persan qui s'est immortalisé par ses ghazelles.

(Voyez l'article *Hâfiz* dans la Biographie universelle; Paris, Michaud, 1811—25, 52 vol. in-8.)

HÂKIM (A.). Gouverneur d'une ville. — Un commandant. — Un juge.

HAKYM (A.). Un sage. — Un médecin.

HALWÂ-FEROÙCH (A. P.). Marchand de confitures et autres denrées du même genre.

HANOÙMAN (H.). Nom du singe chargé par Râma de commander une armée composée d'animaux de même espèce, pour aller combattre Rawân, roi de Lankâ (l'île de Ceylan), qui avait ravi la belle Sîtâ, femme de Râma.

HAOÙDAH (A.). Siége fixé sur un éléphant, et qui peut contenir deux personnes. Lorsque le haoùdah est surmonté d'un dais (ou impériale) il se nomme *A-mary*. Le conducteur de l'éléphant se place au devant du haoùdah sur le cou de l'animal. Voyez *Mahâoùat*.

HAR (H.). Nom donné à Mahâ-Dêw (Siva).

HAREM (A.). L'appartement des femmes chez les Musulmans, que les Européens appellent improprement sérail. (Voyez *Sérail*.) Dans l'Inde, on se sert plus souvent du terme *Zénânâ*. Le premier de ces mots, qui est arabe, veut dire *prohibé*, *défendu*, parce qu'en effet nul autre homme que le maître de la maison, à l'exception de très proches parents, n'a le droit de pénétrer dans ce lieu, que les Musulmans regardent comme sacré. *Zénânâ* vient de *Zénân*, pluriel de *Zen*, mot persan qui veut dire femme. (Chézy, Langlès et autres orientalistes.)

HARY (H.). Nom donné à Bichen (Vichnou).

HARY-BHAKT (H.). Sectateur de Vichnou.

HASB ÊL-HOUKM (A.). Sceau apposé par le premier ministre sur un firmân du souverain. Ce terme signifie littéralement *conformément au commandement*.

HÂT (H.). Un marché, une foire.

HÂT'H (H.). Une coudée, un pied et demi.

HÂT'HY (H.). Eléphant.

HÂT'HY-KÂ DÂM (H.). *Dent d'éléphant.* Ivoire.

HÂT'HY-WÂN (H.). Conducteur, gardien d'un éléphant, qu'on appelle aussi *gadj-pâl*, *fyl-bân* et *mahâouat.* Voyez ce dernier mot.

HAWÂLDÂR (A. P.). Vulgairement *havildar.* Sous-officier qui dans les corps de cipayes a le rang de sergent.

HAZIRY-NAVYS. (A. P.). Commissaire des guerres, Intendant militaire. — Ce mot composé vient de *haziry*, registre de revue militaire (mot qui vient lui-même de l'adjectif arabe *hâzir*, présent), et de *navys*, mot persan qui littéralement veut dire écrivain; il désigne conséquemment un officier qui dresse l'état des militaires présents, un commissaire aux revues. Voyez *Hozoûr-navys.*

HAZRÉT (A.). Titre donné aux souverains, aux princes, et aux très hauts personnages, et qui répond aux titres européens de Majesté, Altesse, Excellence, Seigneurie, etc.

HEDDJÂM (A.). Barbier. (Synonyme H. *Nâï.*)

HÉGIRE (*). Voyez *Hidjrah.*

HÉLÂL-KHÒR (A. P.). *Hélâl*, légal, permis, etc. *Khòr*, du verbe persan *Khòrden*, manger. — Domestiques qui remplissent les plus bas emplois; ce sont eux qui balaient les cours, nettoient les lieux d'aisances, enlèvent les ordures, etc., et qui peuvent, à raison de la bassesse de leur caste, ou plutôt parce qu'ils n'appartiennent à aucune, faire usage de toute espèce d'aliments. C'est ce qui est indiqué par leur nom qui veut dire que toute nourriture est légale, permise pour eux. Voyez *Bhenguy* et *Mihter.*

HEMMÂL (A.). Porteur de palanquin. Voyez *Kahâr.*

HEMMÂM (A.). Maison de bains publics. Les riches naturels ont leurs salles de bains chez eux (1).

---

(1) C'est sans doute de l'arabe *hemmâm* que les Anglais ont fait *hammums*, bain et salle de bains, mot qu'on trouve dans les dictionnaires.

HERBAIRE (*). Voyez l'article *Cavallaire*.

HERKÂRAH (P.). Messager, coureur. Valet dont on se sert pour porter les lettres, et faire diverses commissions. Les herkârahs courent aussi devant les palanquins; ils portent quelquefois un sabre et une canne, mais le plus souvent une pique. — On donne aussi le nom d'herkârahs aux espions employés dans les armées.

HEST-OÙ-BOÙD (P.). Mot à mot, *il est et il a été*. — L'état actuel des revenus comparé à celui des années précédentes.

HÉZÂRY (P.). Chef d'un corps de troupes, dont le grade répond à celui de colonel. Ce mot vient de *hézâr* mille, et signifie littéralement un commandant de mille hommes.

HIDJRAH (A.), dont nous avons fait *hégire*. Ce mot arabe signifie *fuite, départ*. Il indique principalement l'époque de la fuite de Mohammed (Mahomet) de la Mecque à Médine, qui eut lieu le 15 juillet, l'an 622 de l'ère vulgaire. C'est de ce jour que date l'ère mahométane.

HILSÂ (H.). *Clupea alosa*. Alose. Ce poisson, qui se sert sur les meilleures tables, est appelé par les Anglais de l'Inde *tamarind-fish* (poisson au tamarin), parce qu'il est excellent accommodé avec du jus de tamarin.

HIMÂLÂYAH (H.). Nom de la longue chaîne de montagnes qui, au nord, forme les limites de l'Hindoûstân.

HINDOUS (P.). Nom des aborigènes du vaste pays appelé l'Inde ou l'Hindoûstân, qui suivent le culte brahmanique.

Un ancien voyageur anglais, dans un style d'une heureuse naïveté, nous trace en quelques mots un portrait frappant des Hindous : « En abordant dans l'Inde, dit-il, » il s'est offert à nos yeux des hommes portant des vête- » ments de toile qui descendaient assez bas; ils avaient les » manières timides et presque semblables à celles des » femmes; leur maintien était réservé et quelque peu gêné, » et néanmoins ils souriaient d'une manière flatteuse en » montrant une familiarité circonspecte (1). »

(1) « In India a people present themselves to our eyes, clothed in linen

L'Hindou a le teint olivâtre foncé; il est d'une taille moyenne; ses membres sont bien proportionnés et ses mains fort délicates; sa physionomie est expressive, douce et avenante; il a les yeux noirs et bien fendus, le nez bien fait et un peu alongé, la figure ovale, les cheveux longs et extrêmement noirs. Les Hindous sont généralement mieux partagés par la nature que les Européens; il est très rare de trouver parmi eux des personnes difformes ou contrefaites.

Quant aux femmes hindoues, elles sont avec raison renommées par leur beauté. Des traits fins et réguliers, de grands yeux d'une douceur extrême, une longue chevelure noire comme jais, des dents blanches et bien rangées, sont des avantages dont la nature a gratifié le plus grand nombre. On admire surtout en elles les plus belles proportions; ce sont les formes grecques coulées en bronze. Cette perfection de formes contribue sans doute à donner aux femmes de l'Inde cette démarche si aisée, cette tournure si gracieuse, qui frappent au premier abord tous les étrangers (1).

Dans une contrée immense comme l'Hindoustân, quel-

» garments somewhat low descending; of a gesture and garb, we may say, » maidenly and well nigh effeminate; of a countenance shy and somewhat » estranged; yet smiling out a glosed and somewhat bashful familiarity. »

(A display of the sect. of the Banians and the sect of the Persees, etc., by Henry Lord. London, 1630, in-8.)

(1) Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point: « Les femmes hindoues, » quand elles sont jeunes, dit Forbes, sont d'un physique tellement » agréable, qu'on reconnaît que la couleur olivâtre n'exclut nullement la » beauté; leurs membres sont délicats et parfaitement proportionnés; leurs » traits doux et réguliers; leurs yeux noirs et languissants; mais cette fleur » de beauté se passe avec rapidité. A trente ans, le temps a déjà fait des » progrès sensibles; ce qui d'une part peut être attribué à la chaleur du » climat, et de l'autre à l'usage de les marier enfants, car elles sont sou- » vent mères à douze ans, et grand'mères à vingt-cinq. »

(*Forbes' Oriental memoirs*, London, 1813, in-4).

ques différences existent nécessairement dans le physique des indigènes. Dans la partie méridionale de l'Inde, le teint des habitants est plus prononcé que dans les provinces supérieures; les Hindous de basse classe, dans cette partie du pays, sont même tout à fait noirs; dans le nord, au contraire, à partir du Béhâr jusqu'au Pendj-âb inclusivement, le teint est beaucoup plus clair, et dans les hautes classes, surtout parmi les femmes, la peau n'est que légèrement olivâtre (1); dans le nord aussi les Indiens sont grands, dispos et robustes, tandis que dans le midi ils sont d'une conformation beaucoup plus faible. Il est encore à remarquer que dans les hautes castes le teint est beaucoup moins foncé que dans les castes inférieures (2).

Si l'opinion qui place le berceau du genre humain dans l'Inde, et qui attribue à cette contrée l'invention de toutes les sciences et de tous les arts, paraît trop hardie, et peut donner lieu à contestation, toujours est-il que dans les temps les plus reculés, et à une époque où la plupart des peuples étaient plongés dans la barbarie, les Hindous formaient déjà un corps de nation parvenu à un haut degré de civilisation. C'est un spectacle admirable que de voir ces peuples, après mille révolutions qui ont bouleversé leur beau pays, et après avoir subi le contact de diverses

---

(1) « J'en ai vu quelquefois (dit une dame anglaise qui se trouvait alors » dans le Béhâr), principalement parmi les femmes, dont le teint n'était » guère plus foncé que celui des Français et des Italiens, et plus on avance » dans le pays, plus on s'aperçoit que la couleur de la peau s'éclaircit. » — « I have sometimes seen them, particularly the women, very little » darker than the natives of France and Italy, and the higher you go up » the country, the fairer the inhabitants become. ».

(*A Tour through the upper provinces of Hindostan*, etc., by A. D. London, 1823, in-8, p. 12).

(2) La couleur par excellence parmi les Hindous est un jaune-olivâtre fort doux; au surplus, ils n'aiment pas l'épithète de noirs, et ils font souvent des plaisanteries sur le teint charbonné des Africains.

nations fixées chez eux par la conquête, être néanmoins aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a des milliers de siècles. Dans ces temps reculés, l'Indien, comme de nos jours, se couvrait de toiles de coton; il portait des ornements d'or et d'argent; l'artisan formait ces tissus aériens dont la beauté n'a jamais pu être égalée en Europe, malgré le secours des machines les plus perfectionnées; il fixait sur la toile des couleurs vives et ineffaçables; comme aujourd'hui la population était divisée en tribus qui ne se croisaient jamais; elle professait le même culte, obéissait aux mêmes lois; de sorte que l'officier des Iles britanniques, transplanté des bords de la Tamise sur les rives du Gange ou du Setlèje, voit absolument les Hindous tels que les ont vus les soldats du conquérant Macédonien.

Les Hindous, dont l'origine est encore un mystère historique, sont divisés de temps immémorial en quatre grandes classes ou tribus que les Européens nomment *castes* (*voyez* ce mot), savoir : les *Brahmana* (Brahmanes), les *Kchatriya*, les *Vaisya* et les *Soudra* (1); ces castes ont de nombreuses subdivisions. Suivant la croyance des Hindous, Brahmâ, première personne du *trimourty* indien, et puissance créatrice, fit sortir les Brahmanes de sa bouche, les *Kchatriya* de ses bras, les *Vaisya* de son ventre et de ses cuisses, et les *Soudra* de ses pieds.

Les Brahmanes ont la suprématie sur toutes les castes, même sur celle des *Kchatriya* qui donne des Rois aux peuples. Aux Brahmanes seuls appartient le droit de lire, d'expliquer et de commenter les *Véda* (2), ou livres sacrés, révélés par la Divinité elle-même. Leurs fonctions sont de pratiquer les rites de la religion, et d'instruire les hommes des devoirs qu'ils ont à remplir.

---

(1) Ces quatre mots sont sanskrits; en hindoùstâny on dit et on écrit: *Brâhman*, *Tch'hatry*, *Baïs* ou *Vaïs*, et *Soùdr*. Ces noms ont été plus ou moins altérés par les voyageurs.

(2) *Béd* en hindoùstâny.

Les devoirs d'un *Kchatriya* sont de gouverner et de commander, et de protéger le peuple.

Les *Vaisya* doivent se livrer au commerce et à l'agriculture.

Il est impérieusement imposé aux *Soudra* de travailler, de servir et d'obéir.

Outre ces castes primitives, il existe une classe accidentelle et peu nombreuse d'individus, désignés sous le nom de Tchandalahs ou de Parias; ce sont ceux qui, pour des fautes graves, ont été rejetés de leur caste. C'est la plus grande punition qui puisse être infligée à un Hindou; aussi les Tchandalahs sont-ils l'objet du plus profond mépris de la part des autres Indiens. Il y a aussi des tribus provenant originairement d'individus de castes différentes; on les nomme *Varna-Sankara* (1); ceux qui les composent exercent ordinairement quelque profession mécanique.

Les Brahmanes ne répandent pas de sang, et ne mangent rien de ce qui a eu vie; ils se nourrissent de riz et d'autres végétaux, mais ils regardent le lait comme l'aliment le plus pur en ce qu'il provient de la vache, animal sacré parmi les Hindous.

Tous les Brahmanes ne sont pas prêtres, mais tous les prêtres sont Brahmanes; ceux qui ne sont pas ministres de la religion sont conseillers des souverains, ou exercent de hautes fonctions administratives (2), et non seulement on voit des Brahmanes être premiers ministres chez les princes hindous, mais aussi chez les Musulmans qui les préfèrent à tous autres à cause de leur savoir, de leur

---

(1) *Barn-Sanker* en hindoustany.

(2) Dans les grandes villes où résident des Européens, il n'est pas rare de voir des Brahmanes être caissiers dans de fortes maisons de commerce; ils ne perdent pas entièrement pour cela les priviléges inhérents à leur naissance; les institutions brahmaniques permettent à tout Hindou qui se trouve dans l'impossibilité de pourvoir à son existence par les emplois propres à sa caste d'exercer ceux des tribus inférieures.

zèle et de la sévérité de leurs mœurs; aucun de ceux-ci toutefois ne peut remplir de fonctions sacerdotales; ils ne sont distingués des autres castes que par la marque qu'ils portent sur le front. Ils s'abstiennent également de manger de tout ce qui a eu vie, et sont fort considérés par les membres des autres castes, quoiqu'à un moindre degré que les prêtres. Quant à ceux qui sont ministres de la religion, ils se livrent entièrement à l'accomplissement des cérémonies religieuses, au service des temples, à l'étude, et à l'éducation de la jeunesse.

Les Brahmanes affectent la plus grande simplicité dans leurs vêtements. Un *dhoûty* (Voyez ce mot) de toile de coton d'une blancheur éblouissante; une pièce du même tissu jetée négligemment par dessus les épaules, et des sandales aux pieds, composent tout leur habillement. Ils ont la tête rasée, à l'exception d'une mèche conservée sur le sommet; sur leur épaule gauche est placé le *zounnâr*, ou cordon formé de tresses de coton, signe de leur caractère sacré. Cependant, s'ils exercent des emplois administratifs, ou même tout en appartenant à la prêtrise, s'ils ne sont pas en fonctions, leur habillement a moins de sévérité; ils portent alors un *djâmah* de mousseline, des pantalons de *kemkhoûâb* ou d'une autre belle étoffe, un turban plissé d'une manière particulière et de belles babouches. A Bénarès, les Brahmanes qui sont dans l'aisance ont toujours une mise riche et élégante.

Les Brahmanes se font remarquer généralement par la noblesse de leur extérieur. Leurs manières sont distinguées, et ils savent parfaitement tenir le décorum qui convient à leur rang élevé. Les femmes de cette caste (*brâhmanî*) ont des figures superbes (1); on conçoit au surplus que le

---

(1) « Le village de Harassar (situé sur la côte de Malabar) est habité » par une haute tribu de brahmanes; les femmes sont de la plus grande » beauté; elles ont les formes les plus élégantes, *des yeux d'Antilope*, et

type caractéristique des castes se conserve sans altération, les mariages ne se contractant qu'entre gens d'une même tribu.

Les fonctions de la royauté sont le partage de la seconde caste, c'est-à-dire, des *Kchatriya*. La royauté est héréditaire de mâle en mâle, par ordre de primogéniture légitime. A défaut d'enfants, le prince peut adopter un de ses parents pour être son successeur; celui-ci, du moment de l'adoption, a tous les droits d'un fils légitime. Les branches cadettes des familles des Râdjâs, ainsi que les chefs de différentes tribus de *Kchatriya*, possèdent ordinairement des terres à titre de fiefs. La plupart des individus de cette caste suivent la carrière des armes; ils se nomment Râdjepoutes; ils prennent du service chez les différents souverains de l'Inde. Les Râdjepoutes habitent la province d'Âdjmyr; on en rencontre à peine dans les autres parties de l'Hindoustân, excepté parmi les militaires. (Voyez *Râdj-pout.*)

Les *Vaisya* se livrent au commerce; ils sont manufacturiers, fabricants, banquiers, négociants, marchands ou courtiers.

La caste des *Soudra*, qui est beaucoup plus nombreuse que les trois autres ensemble, se compose des artisans et ouvriers de toute espèce, des cultivateurs, et de tous les individus en état de domesticité.

L'habillement des Hindous est très varié, selon la qualité et le rang des individus. Les uns sont presque nus; d'autres sont tellement couverts qu'on leur voit à peine la figure et les mains. Les individus des castes très inférieures n'ont pour tout vêtement qu'un *langoûty* autour des reins et un morceau de calicot sur la tête; la plupart d'entre

---

» le teint beaucoup plus clair que celui des basses classes hindoues; leurs » longs cheveux, d'un noir de jais, sont ornés de bijoux, etc. »

(*Forbes' Oriental Memoirs*, tome 1er p. 190).

eux néanmoins portent un bracelet d'argent, et des anneaux d'or aux oreilles. Ceux de la classe moyenne portent un *dhoûty* de belle mousseline (voyez *dhoûty*); une espèce de soubreveste ou jaquette plus ou moins longue (*ângâ*), également en mousseline, et un turban blanc ou légèrement coloré en bleu ou en rose; quand ils sortent, une longue écharpe est jetée avec grace sur les épaules; ils ont pour chaussure des sandales ou des babouches (voyez *Pâpoûch*). Les gens qui ont de l'aisance, surtout ceux qui habitent les villes, portent un beau *djâmah* ou longue robe de mousseline très ample dans sa partie inférieure, et de larges pantalons à la musulmane en tissu de soie plus ou moins riche; une ceinture brodée et à franges sert à marquer la taille; ils se coiffent d'un beau turban de mousseline à fleurs; leurs babouches sont en drap ou en peau et quelquefois en velours, tantôt unies, tantôt brodées en argent ou en or. Tous les Hindous ont les oreilles percées, et le plus souvent en différents endroits; ils y suspendent de grands anneaux d'or ou d'argent. Les princes et les grands personnages portent en outre de riches colliers de perles à plusieurs rangs, et des chaînes d'or auxquelles sont suspendues des masses de diamants; leurs bracelets, également en or, sont couverts de pierreries, et leur turban, sur lequel tournent plusieurs fils de perles, est orné sur le devant d'un magnifique joyau.

Le vêtement des femmes hindoues réunit la noblesse à la simplicité; il ne se compose, à bien dire, que de deux pièces, le *sâry* et le *tchoûly*. Le *sâry* consiste dans une pièce de mousseline, de forte gaze ou de soie, d'une immense longueur, dont elles s'enveloppent le milieu du corps de manière à former un ample jupon qui tombe jusqu'aux pieds; elles fixent l'un des bouts de cette pièce d'étoffe à la ceinture, et font remonter l'autre bout pour couvrir la partie supérieure du corps; elles en font assez souvent passer une partie sur la tête. Quelques femmes des plus

hautes classes portent une petite pièce de toile par dessous le sâry, mais elle est le plus souvent omise. Le *tchoûly*, qu'on appelle aussi *ânguyâ*, est un canezou à manches courtes, en gaze, en soie ou en velours; on le serre par derrière avec des cordons. Les femmes de l'Inde ne portent pas de linge; le sâry par son ampleur et sa longueur en tient lieu. Ce vêtement laisse une des jambes découverte en partie; en voyant les femmes Hindoues ainsi drapées de leur sâry, on se croirait transporté au milieu d'une ville de l'ancienne Grèce (1).

Les Indiennes se coiffent toujours en cheveux; elles les ramènent en arrière, et en forment un gros chignon fixé par de longues épingles d'or; la racine des cheveux est souvent teinte d'une couleur orangée. Elles ont des babouches comme les hommes, mais s'en servent peu; elles marchent presque toujours nu-pieds. Leur luxe consiste dans la profusion des bijoux; les femmes les plus pauvres trouvent toujours moyen d'en avoir quelques uns; quant à celles qui sont riches, elles se surchargent d'ornements de toute espèce; elles se couvrent les avant-bras de bracelets d'or depuis le poignet jusqu'au coude; des bagues entourent non seulement les doigts des mains, mais encore ceux des pieds; de lourdes chaînes d'or tombent sur leur

---

(1) « Le sâry est un vêtement plein de noblesse, et qui se rapproche » beaucoup de celui que nous voyons à quelques statues grecques et ro- » maines. » — « The *saree* is certainly a very majestic dress, and appears » very much the same as we see on some of the statues of Greece and » Rome. » *Moor's narrative of the operation of captain Little's detachment*, etc. London, 1794, in-4°.

« Elles s'habillent (les femmes des brahmanes) d'une longue pièce de » soie ou de mousseline, arrangée de la manière la plus gracieuse, et qui » tombe comme les longues draperies des statues grecques. » — « Their » garment consists of a long piece of silk or muslin put on in graceful » folds, falling like the drapery of the grecian statues. »

(*Forbes' Oriental Memoirs*, tome 1er, p. 190.)

poitrine; des anneaux du même métal sont empilés depuis la cheville jusqu'au mollet; les oreilles, qui sont percées depuis le haut jusqu'en bas, sont couvertes d'anneaux et de pendants; différents bijoux sont placés dans la chevelure; enfin un grand anneau d'or est suspendu à l'une des ailes du nez. L'or de tous ces bijoux est très pur.

Les femmes hindoues ne négligent rien de ce qui peut ajouter aux agréments de leur personne; deux principaux articles de toilette pour elles sont de se teindre les ongles des mains et des pieds avec du *hinnah*, et de se passer des traits de *sourmâ* sous les paupières pour rendre leurs yeux plus vifs et plus expressifs (1). Personne n'attache plus d'importance à la propreté du corps; elles vont journellement prendre des bains, soit dans une rivière voisine, soit dans un de ces vastes bassins entourés d'arbres (*tâlâb*) qui sont si communs dans l'Inde. « C'est le matin, au » lever du soleil, qu'on les voit se baigner, dit un artiste » voyageur. Les jeunes surtout restent long-temps dans » l'eau; elles y jouent et folâtrent ensemble comme des » naïades et des syrènes. Rien n'est plus propre à rappeler » à l'imagination d'un peintre les belles figures antiques, » que la vue d'une belle femme qui, en sortant du bain, » remonte un escalier, couverte d'une draperie mouillée » qui dessine fidèlement toutes les formes, et ayant sur la » tête un vase plein d'eau qu'elle porte au temple (2). »

La religion des Hindous, dans son caractère primitif, est pleine de raison et même sublime; mais une longue suite de siècles l'a sensiblement altérée, et elle forme aujourd'hui un mélange incohérent des principes les plus élevés avec les pratiques les plus superstitieuses et souvent les plus extravagantes. Cette religion n'était d'abord qu'un

---

(1) Voyez les mots *hinnah* et *sourmâ*.

(2) Voyage pittoresque de l'Inde, par Hodges, traduit par Langlès. Paris, 1805, 2 vol. in-18, tome 1er, p. 175.

pur déisme, trop simple pour les esprits vulgaires. Il fallait faire concevoir d'une manière palpable la toute-puissance de l'Être suprême; et ses trois grands attributs, de créer, de conserver et de détruire, furent personnifiés. Il fallait soumettre aux sens les mille et une manières dont la Divinité manifeste son omnipotence; de là les légions de dieux secondaires, objet du culte des Hindous.

Suivant le système indien de la création, Brahm, l'Être suprême, infini, tout puissant, ame de l'univers qu'il remplit de son immensité, l'essence éternelle dont les faibles organes des humains ne peuvent comprendre la nature, ayant commandé au monde d'être, produisit Brahmâ, Vichnou et Siva, ou les puissances créatrice, conservatrice et destructive, dont la réunion forme le *trimourty* (triade) hindou, qui n'est autre que Brahm lui-même considéré dans ses trois attributs. Chacun de ces dieux a une ou deux épouses dont la puissance est relative à celle du dieu auquel elle est unie. Il existe en outre une foule de divinités secondaires (*dêwatâ*) auxquelles les Hindous adressent également leurs hommages. On remarque beaucoup de traits de ressemblance entre plusieurs de ces divinités et celles de la Grèce et de l'Italie. Indra, chef des cieux visibles, a des rapports avec Jupiter; Soûryâ (le soleil), avec Phébus; Srî ou Lakchmî, déesse de l'abondance, avec Cérès; Ganêsa, le dieu de la sagesse, avec Janus; Kârtikeyâ, avec Mars; Parwâtî ou Kâly, avec Hécate; Râtî avec Vénus; Kâma-Dewâ (*le dieu du désir*) qu'on appelle aussi Dipaka (*celui qui enflamme*), avec Cupidon; Kouvêra avec Plutus; Pâwan avec Eole; Yama avec Pluton, etc. Krichna, incarnation de Vichnou, jeune, beau et volage, folâtrant avec les jeunes *gôpî* (laitières) dans les bosquets du canton de Mathourâ, rappelle Apollon gardant les troupeaux d'Admète.

Les temples consacrés au culte parmi les Hindous se nomment *dêwel* ou *dêw-t'hân*; les Européens les appellent *pagodes* (voyez ce mot); quelques uns de ces temples

étonnent par le grandiose de leur construction. Ils sont consacrés aux nombreuses divinités du brahmanisme; les images de ces dieux sont en pierre, en cuivre ou en argent, quelquefois même en or. Elles affectent une multitude de formes, la plupart fort bizarres. Les unes ont plusieurs bras, les autres plusieurs têtes; quelques unes ont le corps surmonté d'une tête d'animal, d'autres sont entourées de serpents, etc., etc. Mais ces figures ne sont qu'allégoriques; elles désignent tous les attributs de l'Éternel; le nombre des têtes et des bras indiquent la puissance et la force; la tête d'éléphant est l'emblème de la sagacité et de la prudence; les serpents, le symbole de l'éternité; la tortue, celui de la stabilité, etc., etc. Il est vrai de dire que les brahmanes, qui exercent un véritable monopole scientifique parmi leurs co-religionnaires, sont les seuls à expliquer ainsi ces figures emblématiques; mais que le vulgaire adore les dieux dont elles sont la représentation, sans y attacher un sens allégorique.

Une foule de fables plus étranges, plus abstruses les unes que les autres, font partie de la croyance des Hindous; les serpents et les singes y jouent souvent un rôle. Il est probable que ces fables ont eu pour origine des faits historiques qui progressivement ont été tellement dénaturés par la superstition et l'amour du merveilleux, que la plupart sont devenus de véritables énigmes dont il est impossible de donner la solution. Les Hindous ont chez eux de petites statues de la plupart de leurs dieux, car ils les invoquent dans presque toutes les circonstances. Ces petites figures sont en argile; mais elles n'ont aucune valeur, et ne sont nullement respectées tant qu'elles n'ont pas été consacrées par le ministère d'un brahmane qui, pour les sanctifier, les plonge dans l'eau du Gange ou d'un autre fleuve, en récitant les prières d'usage. Beaucoup de voyageurs ont été très surpris de voir mettre publiquement en vente ces figurines, comme tout autre objet; ce fait n'est cependant pas plus étonnant que de voir chez les catholiques vendre

des christs en bois ou en ivoire. En effet, les Hindous n'adorent pas plus les représentations de leurs dieux, que les chrétiens n'adorent les images devant lesquelles ils se prosternent. On n'a pour but dans les diverses religions, en frappant vivement l'esprit par des objets matériels, que d'exciter la dévotion à un plus haut degré, et de sauver des distractions. L'imputation d'adorer ces images, faite aux Hindous par des voyageurs inattentifs et superficiels, est dénuée de tout fondement.

Il existe parmi les Hindous deux grandes sectes, celle de Vichnou et celle de Siva; les partisans de la première se nomment (en Hindoûstâny) *Bichen-Bhakt*, sectateurs de Vichnou; les seconds, *Chyb-Bhakt*, sectateurs de Siva. Il est à présumer que, pendant une longue suite de siècles, cette division n'existait pas, et qu'elle n'a pris naissance que lorsque le culte brahmanique a commencé à dévier de sa simplicité primitive. Le brahmanisme se subdivise en outre en une grande quantité de sectes particulières qui s'élèvent, dit-on, à plus de soixante-dix, mais la base de la religion parmi toutes ces sectes est la même; tous les Hindous croient à un Être suprême, infini, tout puissant: à l'immortalité de l'ame, et aux peines et aux récompenses futures; tous regardent la pratique de la vertu comme indispensable pour faire son bonheur dans ce monde, et pour conduire à la félicité éternelle. Adorer l'Être suprême, invoquer ses dieux tutélaires, être affable envers tous les hommes, avoir pitié des malheureux et les secourir, supporter patiemment l'adversité, éviter le mensonge, avoir l'adultère en horreur, lire ou entendre lire les histoires sacrées, parler peu, jeûner, prier, faire les ablutions prescrites; tels sont les devoirs généraux imposés par les livres sacrés aux brahmanistes, de quelque caste qu'ils soient.

Une des principales pratiques religieuses qui leur sont commandées est de visiter les lieux saints. La fameuse ville de Bénarès; celle de Gayâ, le *Tyrt'h* d'Âllah-âbâd, le temple de Djag-Nât'h (vulgairement Jaghernatte) et

celui de Tripatty sont les plus renommés, et attirent un concours prodigieux de dévots (1).

La doctrine de la métempsycose fait partie de la croyance des brahmanistes; les ames de ceux qui n'ont pas mené une vie exempte de reproches sont destinées à revenir sur la terre habiter de nouveaux corps, soit parmi les humains, soit parmi les animaux, et à subir des épreuves nouvelles de purification pour être dignes des récompenses célestes. Les ames des pervers et des impies sont plongées dans les enfers où les peines sont proportionnées à leurs crimes.

Les Hindous n'admettent pas de prosélytes; en effet, la hiérarchie sociale étant rigoureusement établie entre eux par droit de naissance, on ne saurait dans quelle caste ranger un nouveau converti; au surplus, disent les brahmanes, on peut faire son salut dans toutes les religions; peu importe la manière dont on adore la Divinité; les rites de tous les cultes sont différents, mais le fond des religions est toujours le même. Ces principes de tolérance sont communs à tous les Hindous; c'est encore un des traits de leur caractère éminemment pacifique, et qui les place à cet égard au dessus de nations qui s'enorgueillissent d'une haute civilisation. Ils ne conçoivent pas qu'un être doué de raison puisse persécuter et même détruire son semblable, parce que les opinions religieuses de celui-ci ne coïncident pas avec les siennes; contraste bien frappant avec les doctrines des sectateurs du corân, dont les arguments en matière de religion, comme en bien d'autres cas, se trouvent souvent à la pointe d'un sabre. Il est à remar-

(1) Il est digne de remarque que la plupart des Anglais qui ne cessent de se déchaîner contre les brahmanes, qui les accusent de mettre tout en œuvre pour *perpétuer le règne de l'erreur*, et qui leur reprochent amèrement leur avarice; il est digne de remarque, dis-je, que les Anglais ont établi, dans les lieux de pélerinage les plus fréquentés par les Hindous, des collecteurs spéciaux qui perçoivent, au profit de la Compagnie, la moitié des taxes prélevées par les Brahmanes sur les pélerins.

quer aussi qu'il n'y a pas *d'esprits forts* parmi les Hindous; on a vu des chefs mahrates passant leur vie dans les camps, et ayant plus d'une fois payé de leur personne à la tête de leurs troupes, remplir leurs devoirs de religion avec autant de ferveur, avec autant de bonhomie que le paysan le plus grossier.

Une imagination exaltée, un excès de mysticisme auquel les peuples de l'Orient semblent naturellement portés, ont produit une classe de fanatiques qui s'imposent de si cruelles privations, qui sont si ingénieux à créer divers genres de torture pour en faire usage sur eux-mêmes, que l'on refuserait d'ajouter foi à ces aberrations de l'esprit humain, si de nombreux exemples ne venaient convaincre de la triste vérité. Ces pénitents par excellence, connus sous le nom de *fakirs*, sont répandus dans toutes les parties de l'Inde. Un vrai fakir doit se détacher de tous les biens de ce monde, se dépouiller de toute affection terrestre, se montrer inaccessible à toutes les passions; il doit vivre dans la solitude, en méditant et priant sans cesse, s'imposer les plus dures privations, et se faire un jeu des souffrances corporelles. Son but est de séparer, pour ainsi dire, son ame de sa grossière enveloppe temporelle, pour l'unir, autant qu'il est possible, avec l'ame universelle ou la Divinité. Ces fakirs reçoivent diverses dénominations, selon les pénitences plus ou moins rudes qu'ils s'infligent, et le degré de sainteté auquel ils parviennent. En choisissant librement un pareil genre de vie, ces pénitents ne laissent aucun doute sur la sincérité de leurs doctrines, car une foi vive et sincère peut seule porter à se martyriser volontairement, et tout en déplorant leurs pieuses extravagances, on se sent frappé d'un sentiment involontaire d'admiration. Mais il existe aussi dans l'Inde un grand nombre de vagabonds, qui, prenant également le titre de fakirs, ne sont que d'adroits jongleurs, de mœurs dépravées, vivant aux dépens des pauvres dévots qui se laissent duper par leurs momeries. Il faut ajouter qu'ils ont affaire à des Hindous, le

peuple le plus facile à tromper quand on lui parle au nom de la religion.

L'aversion naturelle pour l'effusion du sang, fortifiée par les principes de la religion, et qui est aussi le résultat de l'éducation et des mœurs; cette aménité dans les manières qui semble tirer sa source de la douceur du climat et de la fertilité d'un sol qui produit avec profusion et presque sans culture toutes les nécessités de la vie; peut-être aussi l'usage modéré de toute nourriture animale, même parmi ceux auxquels cette sorte d'aliment est permise; toutes ces causes réunies contribuent sans doute à rendre les Hindous, généralement parlant, le peuple le plus doux et le plus pacifique qui existe sur le globe. Ils sont affables, probes, religieux, grands observateurs des convenances, d'une patience à toute épreuve, et très honnêtes envers les étrangers (1).

---

(1) Tous les voyageurs de bonne foi s'accordent à reconnaître l'heureux naturel des Hindous. — « D'après une longue observation, dit Forster, je » crois qu'il n'est permis d'affirmer, avec une certaine confiance, que les » Hindous sont plus doux et d'un commerce plus agréable qu'aucune classe » de Musulmans que j'aie jamais connue. » (*Voyage du Bengale à Pétersbourg*, etc.; traduit de l'anglais par Langlès. Paris, 1802, 3 vol. in-8°, p. 247 du 1er volume.)

« Les hommes (les Hindous) ne sont pas moins remarquables par leur » hospitalité; on les voit continuellement occupés de pourvoir aux besoins » de leurs hôtes. Pendant tout le temps de mon voyage en palanquin, » toutes les fois que j'ai eu besoin d'eau bouillante pour mon thé, de lait, » d'œufs, etc., je n'ai jamais été trompé ou refusé; au contraire, on me » servait avec célérité et d'une manière simple; c'est bien l'opposé du carac- » tère musulman, etc., etc. » (*Voyage pittoresque de l'Inde*, par Hodges, tome 1er, p. 77 de la traduction.)

» L'Indien, doux par habitude et par religion, d'un caractère humain et » débonnaire, ennemi de toute atrocité et de l'effusion du sang, ne sut, en » général, que se soumettre au premier ambitieux qui venait envahir sa » patrie et la subjuguer; mais si ses armes ne purent protéger ses posses- » sions, son inébranlable constance suffit pour conserver intact son antique » culte et sa croyance contre des hommes cupides et féroces qui, semblables, » disent-ils, aux tigres de leurs forêts, ne respirent que le sang et le car-

Ils professent le plus grand respect pour le chef de la famille et pour leurs supérieurs; ils sont aussi très chastes, bien qu'on voie sur les murs de leurs pagodes des figures en relief fort indécentes. La loi leur permet la pluralité des femmes, mais seulement dans les plus hautes castes; en général, ils profitent peu de ce droit. Leurs mœurs sont de la plus grande simplicité. Se rendre dans les temples pour y assister aux cérémonies religieuses, se purifier journellement par les ablutions prescrites, invoquer les dieux, et

---

» nage. » (*Essai historique*, etc., *sur l'Indoustan*, par Legoux de Flaix, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, p. 26 du 1er vol.)

« Pour rendre justice au caractère des Hindous, je dois dire que, quand « ils sont bien traités, il n'y a pas sur la terre d'hommes plus dociles et « plus faciles à gouverner. » (*Letters written in a Mahratta camp during*, 1809, etc.; *by Broughton*; London, 1813, in-4°.) Cette opinion de M. Broughton a d'autant plus de prix, qu'on ne le taxera certainement pas de partialité pour les Hindous; il se montre au contraire toujours prévenu contre eux, et s'il a laissé échapper leur éloge, pour ainsi dire, malgré lui, c'est la force de la vérité qui le lui a arraché. Il est vrai de dire que M. Broughton n'a voulu dépeindre que les Mahrattes, peuple dont les mœurs se ressentaient nécessairement des guerres continuelles dans lesquelles il était engagé. Je ferai seulement remarquer que le colonel Tone, compatriote de M. Broughton, et qui avait vécu long-temps parmi les Mahrattes, les a vus sous un jour bien plus favorable que ce dernier.

Je pourrais multiplier les citations qui toutes reproduiraient les mêmes opinions sous des formes diverses, à l'exception de voyageurs dépourvus de tout esprit d'observation, de quelques missionnaires passionnés qui, s'arrêtant à des faits isolés répréhensibles, à quelques pratiques bizarres, nées de la superstition, s'emparent avidement de ces circonstances pour proclamer que les Hindous ne sont que *de monstrueux idolâtres*, étrangers aux principes d'une morale élevée; tous les observateurs impartiaux rendent hommage aux qualités des Hindous, à l'excellent naturel de ces peuples de mœurs simples, paisibles, bienveillantes, dont la vie est une suite presque continue d'actes d'abnégation personnelle, qui préféreraient la mort à l'oubli des devoirs de leur religion, de ces hommes, en un mot, dont un digne ministre de l'Evangile a dit : *Angeli forent si essent christiani* (*).

(1) Feu Reginald Héber, évêque de Calcutta.

leur adresser souvent des prières, telles sont les pratiques qui prennent une grande partie de leur temps. Ils aiment extrêmement à entendre de la musique; à voir les jeux des bouffons, des mimes, des saltimbanques; à assister aux feux d'artifice, et sont passionnés pour les *nâtch* (1). Ces récréations remplacent chez eux les représentations théâtrales.

Les facultés intellectuelles se développent de très bonne heure chez les Hindous. Doués de l'organisation la plus heureuse et de l'esprit le plus juste, ils sont aptes à toutes les sciences et à tous les arts. Personne ne pousse l'imitation aussi loin qu'eux; mais ils n'inventent pas, et ne cherchent pas même à perfectionner; non par défaut de capacité, mais à raison de la profonde insouciance qui forme le fond de leur caractère.

Ils sont, sans contredit, le peuple le plus frugal de toute la terre; différentes préparations de riz, des légumes, des fruits, composent toute leur nourriture; beaucoup d'entre eux se refusent l'usage de toute espèce de viande. Ils ne connaissent pas le vin; pour boisson, ils font usage de sorbets, de quelques limonades, et le plus souvent ils ne boivent que de l'eau. Jamais on ne voit un Hindou dans un état d'ivresse, s'il n'appartient à la dernière classe du peuple (2).

L'intérieur de leurs habitations répond à la simplicité

---

(1) Divertissement qui consiste principalement en danses exécutées par des *Râmdjennys*. Voyez *Nâtch*.

(2) Des voyageurs ont rapporté avec affectation qu'on ne voyait pas seulement des Musulmans, mais aussi quelques Hindous, faire usage de liqueurs spiritueuses, et même d'une manière immodérée. Ces voyageurs auraient dû ajouter que les individus dont ils parlaient ne se trouvent que dans les grandes villes habitées par les Européens; et il n'est certainement pas étonnant de voir des *bhenguy*, des *hélâl-khôr*, c'est-à-dire, des gens qui n'appartiennent à aucune caste, suivre quelquefois l'exemple que leur donnent beaucoup d'Européens.

de leurs goûts. Des tapis, des nattes fines, quelques coffres ou armoires pour conserver des étoffes, des vases pour divers usages, voilà de quoi se compose un ameublement. On ne trouve pas chez eux ces meubles, aujourd'hui si multipliés, que le luxe toujours croissant a introduits en Europe; ils ne connaissent pas même les chaises; ils s'asseyent sur des coussins, les jambes croisées (1). Dans ces derniers temps cependant, de riches hindous qui sont en relation avec les Européens, ont fait bâtir de superbes maisons qu'ils ont meublées avec goût.

On doit aux Indiens trois inventions admirables : la méthode d'instruire au moyen de l'apologue ; l'échelle décimale, adoptée par toutes les nations civilisées, et le jeu des échecs (2). Ils ont de tout temps excellé dans le tissage et la teinture des toiles et des étoffes de soie; les autres peuples n'ont pu réussir jusqu'à présent à imiter ces produits de l'industrie indienne. (Voyez *Roùy*.) L'adresse des artisans de toutes les professions est des plus étonnantes ; ils n'emploient cependant qu'un très petit nombre d'outils dont la plupart sont fort imparfaits (3). Peu leur importe le lieu où ils se trouvent; ils sont prêts à travailler partout où on les mande. Un ouvrier orfèvre se transporte chez un particulier avec tous les ustensiles contenus dans une hotte; il choisit une place convenable à l'ombre, en dehors du

---

(1) On sait que cette coutume est générale en Asie.

(2) Voyez le troisième Discours anniversaire de William Jones, dans les *Recherches asiatiques*, p. 517 du tome 1er de la traduction française. Paris, 1805, in-4°.

(3) « Les différentes manufactures d'ouvrages d'argent, de fer et de bois « établis dans cette ville (Patnah), ne le cèdent presqu'en rien à celles « des Européens. Quand on compare la grossièreté des instrumens, la « simplicité des procédés, avec le degré de perfection auquel chaque ouvrier « porte ses ouvrages, on ne peut leur refuser son admiration. » (*Voyage du Bengale à Pétersbourg*, par Forster. Paris, 1802, 3 vol. in-8°, tom. 1er, p. 34.)

logis, y établit son atelier, s'assied par terre, les jambes croisées; et après quelques heures de travail il présente un bijou si délicatement fait qu'on a peine à concevoir qu'un pareil objet soit sorti de ses mains. Chez eux, les artisans se placent ordinairement sous des virandahs, et à la nuit ils rentrent tous leurs outils dans l'intérieur.

Les Asiatiques sont en général indolents et même apathiques; les Hindous le sont plus que tous les autres peuples de l'Orient. Ils ont l'aversion la plus prononcée pour toute espèce d'innovation. Jamais il ne viendra dans la tête d'un Hindou d'agir autrement que ses pères; il ne profitera pas même de l'occasion de faire fortune, s'il faut pour réussir qu'il s'écarte tant soit peu de ses habitudes. La tranquillité et l'absence du mal sont tout pour lui; il ne s'occupe nullement d'améliorer sa position; son incurie est poussée au plus haut degré, et il verra même avec la plus grande indifférence la mort se présenter devant lui, sans absolument rien faire pour l'éviter. Un Hindou écoute fort tranquillement les objections qu'on lui fait sur tel ou tel de ses usages, et lorsque son interlocuteur a épuisé tous les raisonnements pour le convaincre que dans certaines circonstances il serait avantageux de s'en départir, l'Hindou lui répond avec un sang-froid imperturbable : *Destoûrhy*, c'est la coutume; argument qui lui paraît sans réplique.

Les Indiens qui ont pour toutes leurs pratiques un attachement que rien au monde n'est capable de vaincre, choisiront la mort plutôt que d'enfreindre les lois de leur religion; il serait aisé d'accumuler les exemples; un seul sera rapporté.

Un des naturels, qui occupait un emploi éminent dans un établissement anglais, étant tombé dangereusement malade, consentit à recevoir la visite d'un docteur européen. Le médecin reconnut que l'estomac, fatigué par une longue abstinence, que les Hindous poussent quelquefois à l'excès dans leurs maladies, ne pouvait plus supporter

les choses les plus légères. La maladie étant d'un caractère putride, le docteur voulut administrer au malade du quinquina dans de bon vin; mais l'Hindou refusa positivement de le prendre, malgré toutes les instances du docteur et celles du gouverneur qui l'accompagnait, et qui avait le plus grand ascendant sur l'esprit de l'Hindou. Ils lui promirent le plus profond secret; mais il leur répondit avec un grand calme qu'il ne pourrait se le cacher à lui-même, et quelques jours après il succomba victime de sa persistance (1).

Les Hindous regardent le célibat comme un état presque infamant; aussi le mariage est une affaire dont on s'occupe le plus tôt possible. Ce sont presque toujours les parents qui conviennent entre eux de l'union de leurs enfants, car les héros de la fête sont pour l'ordinaire si peu avancés en âge, qu'ils ne peuvent cohabiter que quelques années après les fiançailles. Les mariages ne se contractent qu'entre gens de même caste; le futur ne reçoit pas de dot de la part de sa fiancée; il est d'usage au contraire qu'il fasse un cadeau au père de la jeune fille. Les cérémonies du mariage sont à la fois longues et coûteuses; les parents y déploient le plus de pompe qu'il leur est possible, surtout les gens riches qui font des dépenses énormes. On fait de grandes processions dans la ville; les jeunes fiancés sont portés ensemble dans un riche palanquin, et suivis de tous les parents et des conviés, les uns sur des éléphants richement caparaçonnés, les autres à cheval ou en palanquin. Les réjouissances durent plusieurs jours. Les soirées se passent à assister à des danses de tout genre, à entendre des chants relatifs à la circonstance; à voir des feux d'artifice; de brillantes illuminations; le tout finit par de riches pré-

(1) Cette anecdote est rapportée par M. Crawfurd, dans son excellent ouvrage intitulé : *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos*, etc., dont la première édition a paru en 1790, en 1 vol. in-8°, et la seconde en 1792, 2 vol. in-8°.

sents aux Brahmanes et aux principaux conviés, et par des aumônes aux pauvres.

Lorsque l'épousée atteint l'âge de puberté, cette époque donne lieu à de nouvelles cérémonies; on complimente les parents, et les conjoints ont la permission d'habiter ensemble. Quand la jeune épouse devient enceinte, et quand ses couches arrivent, de grandes réjouissances ont encore lieu. C'est le dixième jour après la naissance de l'enfant, que les parents s'assemblent pour assister à la cérémonie de lui donner un nom. Les Brahmanes recherchent par l'examen des astres si le temps est opportun, attendent quelquefois plusieurs jours de suite pour trouver un moment propice, et enfin donnent un nom au nouveau né. La cérémonie se termine par des cadeaux aux Brahmanes et par une distribution d'aumônes.

Les femmes hindoues, quoiqu'elles ne soient pas séquestrées comme les mahométanes, vivent cependant d'une manière très retirée; elles s'occupent presque exclusivement du soin de leur intérieur, président à toutes les dépenses du ménage, et se livrent à des travaux de leur sexe (1). On les marie, comme il a été dit plus haut, encore enfants; elles sont généralement douces, prévenantes, bonnes mères; leurs manières sont fort modestes (2). D'a-

---

(1) En Chine, on a trouvé un moyen tout simple de forcer les femmes à la retraite. Dans leur enfance, on leur courbe et on leur serre si fort les doigts des pieds avec des bandelettes, que, parvenues à l'âge adulte, elles peuvent à peine marcher, et ne font pas sans difficulté le plus court trajet. Les Hindous veulent que leurs femmes vivent retirées, mais ils ne les mutilent pas.

(2) « La simplicité et la modestie des femmes hindoues ne peuvent manquer de frapper les étrangers. Elles marchent droit devant elles, les yeux baissés et d'un pas toujours égal, sans se tourner à gauche ou à droite pour regarder un étranger qui passe, quelque nouvelle et singulière que soit sa tournure. » (*Voyage pittoresque de l'Inde*, par Hodges, t. 1er, p. 77 de la traduction française; Paris, 1805, 2 vol. in-18.)

près les lois de Menou, une femme doit toujours être dans un état de dépendance et de subordination. Pendant l'enfance, elle doit dépendre de son père; plus tard, de son mari; lorsque son mari est mort, de ses fils; et si elle n'en a pas, des proches parents de son mari.

Les Hindous ne permettent pas aux femmes d'acquérir de l'instruction ni des talents; ils ne veulent pas même qu'elles sachent lire et écrire. Ils sont persuadés que les connaissances ne pourraient inspirer à la femme que du dégoût pour les modestes occupations auxquelles la nature l'a destinée, et la détourner de ses devoirs d'épouse et de mère. Toute l'ambition d'une femme doit être de plaire à son mari, et de chercher par tous les moyens à faire son bonheur. Les communications avec d'autres hommes, excepté avec ses plus proches parents, lui sont interdites; si quelqu'un vient rendre visite à son seigneur (*Swâmy*), elle se retire dans une autre chambre; elle ne mange pas même avec lui, et n'est à proprement parler que la première domestique de la maison (1). Mais les femmes indiennes ont souvent des réunions entre elles; elles font venir alors des danseuses et des chanteuses, et passent une grande partie de la journée à rire, à jouer et à folâtrer; car leur manière de vivre ne leur ôte ni la vivacité ni la gaîté. Les femmes des artisans aident leurs maris dans les travaux de leur profession, et quant aux femmes de la campagne, leurs occupations ne s'éloignent guère de celles des femmes de la même classe en Europe.

Il existe chez les Hindous quelques usages qui offrent un contraste frappant avec la douceur de leurs mœurs. Celui qui excite à la fois l'étonnement et un vif sentiment de compassion est le terrible sacrifice qui accompagne souvent les funérailles d'un Hindou. D'après les institutions brahmaniques, une femme qui perd son mari ne doit plus

(1) Il en est de même parmi les autres peuples de l'Orient.

songer à une autre union (1); et si elle veut jouir sans délai de la béatitude la plus complète, il lui faut monter sur le bûcher funèbre de son époux et s'y laisser consumer avec lui. Cette triste cérémonie s'appelle *satî*. (Voyez ce mot.) On a cherché les causes d'un usage si peu en harmonie avec le caractère des Indiens, et on l'explique ainsi : Les Brahmanes, qui ont tout prévu pour assurer leur repos, leur tranquillité, leur bien-être, et empêcher toute tentative contre la sûreté de leur personne, ont craint qu'une femme, venant à concevoir des sentiments de haine contre son mari, n'eût l'idée d'attenter à sa vie, et ne mît son projet à exécution par l'empoisonnement. En pensant au contraire que sa vie est, pour ainsi dire, liée à celle de son époux, elle doit nécessairement l'entourer de tous ses soins, le combler d'attentions délicates, et s'efforcer par tous les moyens qui sont en son pouvoir de prolonger une existence dont la sienne dépend. Au surplus, les livres sacrés des Indiens ne prescrivent ni ne prohibent cette coutume qui est l'objet d'une vive polémique parmi les savants hindous.

Ces sacrifices étaient autrefois très fréquents. Pendant long-temps, tous les efforts des Européens pour abolir cet usage barbare ont été infructueux; et l'autorité elle-même s'est vue plus d'une fois contrainte de céder à l'empire tyrannique de la coutume. On a lieu, sans doute, d'être surpris du courage héroïque que les femmes ont toujours montré dans ces occasions solennelles, malgré le sentiment si impérieux de la conservation que la nature a mis dans le cœur humain; mais quand on réfléchit que ces femmes sont sous l'influence d'idées religieuses, et qu'elles ont la ferme persuasion de gagner le ciel par cet acte de dévoû-

(1) Néanmoins, quelques femmes hindoues des basses classes prennent un second époux; mais, dans ce cas, le nouveau mariage ne donne lieu à aucune cérémonie; seulement l'épouse est marquée à la tête avec une couleur rouge.

ment, on cesse de s'étonner, puisque la foi sincère a toujours porté aux plus grandes actions (1).

C'est avec la plus grande tranquillité d'esprit qu'un Hindou voit sa fin s'approcher. Ne regardant cette vie que comme un temps d'épreuve et de souffrance, il en voit le terme sans aucun effroi. S'il est près du fleuve par excellence, le Gange, ou d'une autre rivière réputée sacrée, il se fait transporter sur la rive, et là se prépare tranquillement à passer dans un meilleur monde. L'usage est de brûler les corps; dans un très petit nombre de tribus on les enterre. Ceux des gens riches sont placés sur des bûchers de bois de sandal, et l'on procède à la cérémonie des funérailles avec beaucoup de pompe et d'apparat. Quelques brassées de bois servent à consumer ceux des pauvres; les cendres sont toujours jetées dans les fleuves.

HINDOÛSTÂN (P.). *Hindoù*, aborigène de l'Inde, Indien; *Stân*, pays, contrée, région. — Vaste contrée de l'Asie, qui s'étend depuis le Cap Comorin, au sud, vers le 8° degré de latitude du méridien de Paris, jusqu'aux montagnes de l'Himâlâyah, au nord-ouest, par le 34e degré; et depuis l'Indus, à l'ouest, vers le 67° degré de longitude, jusqu'à l'empire des Birmans, à l'est, sous le 90e degré; dans une étendue de 650 lieues de longueur, sur 510 lieues dans sa plus grande largeur, formant 160,000 lieues carrées.

Le mot d'Hindoûstân a été créé par les Musulmans qui, en se fixant dans le pays, ont appelé *Hindoùs* les indigènes, et *Hindoùstân*, la contrée habitée par eux (2). Les

---

(1) En 1829, lord Bentinck, gouverneur général de l'Inde anglaise, a interdit formellement les *Satîs* dans toute l'étendue des possessions de la Compagnie. Il a reçu à cette occasion une adresse de remercimens, signée par un grand nombre des indigènes les plus notables de Calcutta, parmi lesquels on remarquait le célèbre Râm-Mohen-Râï.

(2) On n'a pu jusqu'ici, malgré toutes les recherches qui ont été faites, donner une étymologie satisfaisante du mot *Hindoù*.

naturels nommaient leur propre pays *Bharat-K'hend*, c'est-à-dire, contrée de Bharat. D'après leur tradition, Bharat était fils d'un Roi qui régnait sur le globe entier, et qui partagea ses domaines entre tous ses enfants; l'Inde échut à Bharat dont elle prit le nom. Ils l'appelaient aussi *Medyah-Bhâg* et *Medyah-Dês*, région du milieu, et encore *Pounâyï-Bhoùm*, terre de la vertu, dénomination qui semblait indiquer les mœurs douces et paisibles des habitants. Un autre nom était encore appliqué à la même contrée, celui de *Djamboù-dyp*, pays de l'arbre Djamboù (1).

Les Hindous avaient une si haute opinion de leurs institutions, qu'ils donnaient le nom de *Mletcha*, barbares, à ceux qui ne professaient pas le culte de Brahmâ, et qui ne vivaient pas dans l'Inde.

Il est d'usage d'assigner deux grandes divisions à cette immense contrée. La première, qui comprend tout le pays situé au nord du fleuve Nerbâdah, se nomme l'Inde supérieure ou septentrionale, ou Haut-Hindoùstân; la seconde, qui renferme le pays depuis le fleuve qui vient d'être cité jusqu'au Cap Comorin, s'appelle le Dekkhan (c'est-à-dire *le midi*) ou l'Inde méridionale, ou Péninsule de l'Inde, ou enfin Bas-Hindoùstân (2).

---

(1) Cet arbre produit un fruit délicat que nous appelons vulgairement *jam-rose*, et qui se nomme *djâm* en hindoùstâny. Voyez *Djâm*.

(2) C'est par erreur que des voyageurs, et par suite des géographes, ont désigné le Haut-Hindoùstân sous le nom d'*Hindoùstân proprement dit*, en ajoutant que la contrée située au sud du Nerbâdah porte le nom particulier de Dekkhan. Le mot Hindoùstân, d'après sa propre signification, s'applique nécessairement à la totalité du pays habité par les Hindous, et ces peuples se trouvent près du cap Comorin, aussi bien que du côté de Dehly et d'Agra. Il est vrai que la partie de l'Inde qui forme une péninsule est souvent indiquée par les naturels eux-mêmes, sous le nom de *Dekk'han* (ou *Dek'hin*); mais il est évident que ce terme ne peut être pris que d'une manière relative et non pas absolue, puisqu'il signifie *le Midi*; lorsqu'on se sert de la dénomination de Dekkhan, le nom du pays entier dont on parle, c'est-à-dire de l'Hindoùstân, est nécessairement sous-entendu.

L'Hindoùstân, qui est à l'Asie ce que l'Italie est à l'Europe, est peut-être le pays le plus favorisé du globe. Les trois règnes y sont de la plus grande richesse; nulle part la nature ne déploie un plus grand luxe de végétation, nulle part la terre ne se montre plus productive; deux et quelquefois trois récoltes annuelles y attestent son étonnante fécondité.

Parmi la foule de végétaux précieux dont la nature a doté cette belle partie du monde, on remarque le cocotier, l'arbre par excellence des Hindous; l'aréquier qui produit une petite noix aromatique si recherchée parmi eux; le sâl, le sysoù, le djârel, le teck, le jacquier, qui fournissent d'excellents bois de construction; le tchakrassy, le toun, le sit-sâl, qui servent à la confection des meubles; le manguier, le bananier, non moins remarquables par leurs magnifiques feuillages que par leurs fruits savoureux; le badamier, arbre d'un beau port, qui donne de très bonnes amandes; le tamarinier dont les massifs offrent une retraite aux voyageurs pendant les chaleurs du jour; le bambou dont le bois sert à une foule d'usages; enfin le *Bar* (*Ficus indica*), l'orgueil de l'Hindoùstân, cet arbre géant qui peut couvrir de son ombre tout un corps d'armée.

Les fruits les plus exquis croissent avec profusion dans l'Inde; l'ananas qui ne se distingue pas moins par sa beauté que par sa douce saveur; le mango, le jam-rose, l'atte, le syp'hal, la petite banane, la gouyave, la grenade, la pêche, le raisin, le melon dont il existe de nombreuses espèces, différentes oranges, au nombre desquelles se trouvent les belles pamplemousses, et quantité d'autres fruits également délicieux.

On y trouve en abondance le riz qui forme la base de la nourriture des indigènes; le froment dont les belles espèces se recueillent dans le Pendj-âb, le Guzarate et le pays de Nagpoùr; la canne à sucre qui croît dans presque toutes les provinces; le café presque aussi estimé que celui de l'Arabie; la grosse banane, l'igname et la pomme de terre

qui peuvent suppléer au pain; la cannelle des ghâttes, le cardamome, le gingembre, le piment et autres aromates; le cotonnier, cet arbuste si précieux dont le duvet se transforme en mille tissus différents; le *nyl* (indigotier) qui fournit cette belle fécule azurée pour la teinture des étoffes; le nopal qui nourrit la cochenille; le bois de sapan, l'arbre à vernis, le benjoin, enfin le tabac et le *nâgbél* (vulgairement bétel) qui servent à charmer les loisirs des indolents Hindoustaniens (1). Dans le nord-ouest, les légumes et les fruits de l'Europe se trouvent confondus avec ceux de l'Asie, et dans quelques parties même du Bas-Hindoûstân on peut manger des cerises et des framboises (2).

Les fleurs brillent dans l'Inde des couleurs les plus éclatantes, et répandent un parfum délicieux, mais qui affecte quelquefois trop fort les organes des Européens. Au milieu de cette multitude de belles plantes, on distingue la tubéreuse simple et double, le *tchampâ* qui embaume l'air à une grande distance; le jasmin, les myrtes, le *mêndhy*, le *kêoùrâ*, le *nastaran* et le *mahadavi* dont la fleur, d'un beau velours cramoisi, s'élève au milieu de touffes de feuilles de la texture la plus délicate. La rose y exhale une odeur suave; les environs de Ghâzypoùr, de Medjef-gach et de Kanouje en sont couverts; on fabrique dans ces villes de l'*a'thr* et du *goul-âb* excellents. (Voyez les articles *a'thr* et *goul-âb*.)

Au nombre des animaux les plus dignes de fixer l'attention, se trouve placé au premier rang par sa force prodigieuse et son courage, par son intelligence extraordinaire et son extrême docilité, l'éléphant, ce noble animal que

---

(1) On trouve dans ce Vocabulaire la description de la plupart des végétaux qui viennent d'être mentionnés.

(2) Dans le Maïssoùr. Voyez le *Voyage de lord Valentia*, tome 2, pages 106 et 137 de la traduction française. (Paris, 1813, 4 vol. in-8°.)

les Hindous estiment au point qu'un seul à leurs yeux équivaut à cinq cents chevaux (1). Vient ensuite le chameau, si utile pour le transport des bagages; les bœufs présentent des espèces remarquables; ceux du Guzarate, aussi agiles que robustes, peuvent remplacer les meilleurs chevaux pour les charrois de l'artillerie. Les chevaux du Moultân, du Lâhore et des pays qui environnent Poûnah (2) sont beaux et fort doux; les espèces s'améliorent continuellement dans divers cantons par le croisement des races. Dans les forêts, on trouve le buffle, le rhinocéros, le *tchytâ* que les naturels savent dresser pour la chasse des bêtes fauves (Voyez *tchytâ*), le cerf, le daim, le renard, le *nyl-gâoû* léger comme le vent, et une énorme quantité de gibier. Le paon au plumage magnifique, les perroquets, les perruches, les cardinaux, les superbes pigeons de Dehly et d'Agra, le *boulboul*, rossignol de l'Inde, dont l'extérieur est tout gracieux et les chants pleins de douceur, le petit *bayâ* si intéressant par son étonnante intelligence, et un nombre considérable d'autres oiseaux de la plus riche parure, peuplent les bosquets de l'Hindoûstân.

La nature a refusé presque entièrement l'or et l'argent à ce pays, mais elle l'en a amplement dédommagé par le don des plus belles pierres précieuses; les diamants, les rubis, les saphirs, les émeraudes et autres pierres s'y recueillent en quantité. Les mines de diamants existent principalement dans la Péninsule; on les trouve dans les districts de Bijanagar et de Gandicottah, sur les rives du Pennâr près de Kaddapah, dans le canton de Gantour, aux alentours de Malavilly et autres villages à cinq ou six lieues d'Ellore; dans la rivière de Kistnah près de Gonty, etc., etc. On trouve également des mines de ces belles pierres dans

(1) Aboû-êl-fâzil.

(2) Autrefois résidence du Peychoûâ, chef de la confédération des Mahrattes. Cette ville appartient aujourd'hui aux Anglais.

le Bérâr et le Bandêlk'hend. Dans le détroit de Mannâr, près de la côte dite de la Pêcherie, on recueille des perles que viennent chercher des marchands de tous les points du globe; les plus belles vont entourer les *destârs* des Râdjâs et des Nabâbs, et tomber en triple rang sur leurs poitrines, ou se marier artistement à la chevelure d'ébène des belles indigènes.

Dans un pays aussi vaste que l'Hindoustân, des différences notables existent nécessairement dans la température, ainsi que dans les productions des diverses parties de cette contrée. Beaucoup de provinces présentent dans toute leur étendue l'image d'un jardin; quelques cantons en petit nombre sont sablonneux et arides, ou couverts de bois, et de djengles épais. Les saisons se divisent en temps des chaleurs, en temps des pluies et en temps froid; mais par cette dernière dénomination on doit entendre la saison où la chaleur se fait le moins sentir, à l'exception toutefois des nuits qui, à cette époque, sont réellement froides dans plusieurs parties de l'Inde. Les côtes de Coromandel et d'Orissa sont brûlées par le soleil pendant une grande partie de l'année; le froid y est à peu près inconnu; dans diverses portions de la presque île, le climat est très tempéré; le Barah-Mahal, par exemple, et d'autres districts, peuvent voir éclore les productions de l'Europe. Le froid, dans ces parties de l'Inde, est assez vif durant deux ou trois mois (1). Au Bengale, la chaleur est continue toute l'année; au milieu du jour, dans la saison la plus tempérée, le thermomètre placé à l'ombre ne marque pas moins de 70 degrés de Fahrenheit (17 degrés de Réaumur); l'air est très frais le soir et pendant la nuit; au plus fort des chaleurs, au mois de mai, le thermomètre s'élève jusqu'à 100 degrés de Fahrenheit

(1) Le thermomètre y descend quelquefois, pendant la nuit, jusqu'à zéro de Réaumur, 32 degrés de Fahrenheit.

(30 degrés de Réaumur). Au Béhâr, l'air est plus tempéré durant une grande partie de l'année, mais l'été y est très chaud. En remontant vers le nord-ouest, c'est-à-dire, dans le district de Bénarès, l'Âllah-âbâd, l'Aoude, les pays d'Agra et de Dehly et le Pendj-âb, le froid est assez fort pendant l'hiver pour y occasionner des gelées blanches et même de petits glaçons, mais dans la même saison, la température est toujours agréable au milieu du jour (1).

Les principaux fleuves et rivières de l'Inde sont le Sindh ou l'Indus; le Kagar, le Saraswaty, le Paddar, le Tchambel, le Djemnah, le Gange, le Gogra, le Goumty, le Sohane, le Brahmpoutr, le Nerbâdah, le Tapty, le Mahânady, le Baïne, le Godavéry, le Bymah, le Moussy ou Moussa, le Kistnah ou Krichna, le Tengbadra et le Kâvéry.

Les principales montagnes sont, à l'ouest, celles du Sindhy formant une longue chaîne, depuis la partie inférieure du Katch jusqu'au Débalpour; au nord, les branches méridionales de l'Himâlâyah qui limitent le pays. Les Ghâttes partent du cap Comorin, et après être remontées sur une seule ligne, dans un espace d'une cinquantaine de lieues, elles se bifurquent au dessus du 10e degré de latitude. La branche occidentale, qui est excessivement élevée, s'étend jusqu'à la hauteur de Surate; la branche orientale diminue progressivement de hauteur, et finit par se perdre vers le 17e degré de latitude (voyez *G'hât*). Il existe, au bas des Ghâttes, d'autres montagnes bien moins considérables sur lesquelles se trouvent des forêts de beaux arbres et principalement de tecks.

La population de l'Hindoustân s'élève à cent trente millions d'âmes, ce qui fait un huitième de celle du globe; elle se compose de cent douze millions d'Hindous ou Brah-

---

(1) Hodges dit qu'il a vu à Agra des fontaines couvertes de glace, bien que dans la journée il fît un temps très doux.

manistes, de quinze millions de musulmans ou sectateurs de la religion de Mahomet, et de trois millions environ de Sykhs, qui professent la religion de Nânek. Il existe en outre dans l'Inde de petites peuplades de diverses croyances, mais le nombre en est très limité, et se remarque à peine dans l'immense population du pays. Les Anglais exercent maintenant un empire absolu sur la majeure partie de cette vaste contrée; quatre-vingt-trois millions d'individus sont soumis à leur domination; quarante-sept millions obéissent encore à des princes indiens, soit hindous, soit mahométans.

Les idiomes de l'Inde sont très variés, on en porte le nombre à vingt-six; mais on peut le réduire de beaucoup, en ne comptant que les principaux. L'idiome original des Hindous, la langue primitive, est l'*hindoûvy* qui se parle dans une grande partie de l'Inde supérieure; le *brajy* qui en est un dialecte, et qui en diffère fort peu, est la langue du pays d'Agra et des districts voisins. (Voyez *Hindoûvy* et *Bradj-Ḥâk'hâ.*) Du mélange de l'hindoûvy avec des mots arabes et persans est résulté un nouvel idiome qui a reçu le nom d'*hindoûstâny* (voyez ce mot). Il est principalement en usage du côté de Dehly et des pays environnants; on le parle fort bien à Lak'hnaû, capitale du royaume moderne d'Aoude, et on est sûr d'être compris dans tout le Haut-Hindoûstân en employant cette langue. Dans le Penjâb, le Guzarate et le Bengale, on parle des dialectes qui tirent leur nom de ces provinces, et qu'on appelle conséquemment *pendjâby*, *goudjaraty* et *bengaly*. L'ouryâ ou orissy se parle dans le pays de Kattak où se trouve la côte d'Orissa; le talinga et le tamoul sont des langues de la presqu'île. Le mahratte est en usage dans une grande étendue de pays, principalement dans le Bijâpour.

Dans nul pays du globe les divisions territoriales n'ont éprouvé plus de changements que dans l'Inde. Les provinces, successivement agrandies, diminuées, divisées, y

ont mille fois changé de limites et de possesseurs. Sans observer les divisions politiques, je vais tracer une description rapide de ces provinces, en prenant pour point de départ le Lâhore, pour y revenir ensuite après avoir parcouru toutes les parties de l'Hindoùstân (1).

Lâhore ou Penjâb.

Le Lâhore (*Lâhaùr*) ou Penjâb (*Pendj-âb*) forme la province la plus occidentale et la plus septentrionale de l'Hindoùstân; le sol est extrêmement fertile et le climat des plus salubres. La température y a plus de rapport avec celle de l'Europe que dans toute autre partie de l'Inde. Le froid s'y fait sentir assez vivement pendant l'hiver, mais cette saison y est néanmoins beaucoup plus douce qu'au Caboul et en Perse. Le pays fournit de fort beaux chevaux qui sont d'origine persane. La ville de

---

(1) Dans cette notice géographique, les noms de lieux sont écrits comme ils doivent l'être par des Français; je me suis bien gardé de suivre l'orthographe des Anglais, qui défigurent tellement les mots originaux qu'il n'est pas toujours facile, même pour les personnes qui savent la langue anglaise, d'en connaître la véritable prononciation; mais, dans cette nomenclature, j'ai cru devoir adopter une orthographe que j'appellerai *vulgaire*.

J'entends par orthographe vulgaire celle qu'il convient de suivre sans s'assujettir strictement à l'orthographe originale, et en conservant même celle qui est généralement admise pour un grand nombre de noms; mais j'ai eu soin d'indiquer entre deux parenthèses l'orthographe *régulière* de ces mots en hindoùstâny.

Beaucoup de noms, tels que Daùlét-âbâd, Aùreng-âbâd, Haïder-âbâd, Oùdypoùr, Djaïpoùr, Kattak, Goùâlyâr, Bhâgalpoùr, etc., etc., se trouvant très correctement écrits, n'ont pas été répétés entre parenthèses; enfin il en existe d'autres dont je n'ai pu connaître l'orthographe précise, et qui conséquemment ne sont indiqués que sous le nom vulgaire.

Je ferai observer aussi que le Cachemire, le Nypâl et l'île de Ceylan, ne faisant pas partie de l'Inde proprement dite ou Hindoùstân, ne se trouvent pas compris dans ma description.

Lâhore, capitale de la province, est très ancienne; c'est aujourd'hui la résidence du Mahâ-Râdjâ des Sykhs, peuple qui occupe tout le pays. Amritsir, située à onze lieues de Lâhore, renferme le tombeau de Nânek-Châh, fondateur et législateur de la nation. (Voyez *Syk'hs.*)

Moultân et Sindhy.

Le Moultân et le Sindhy sont situés au midi du Penjâb. Ces provinces renferment des parties désertes et couvertes de sable; une chaîne immense de montagnes et un désert de sable les séparent de l'Âjemir. Une grande partie du Moultân, dont la capitale porte le même nom, est possédée par les Sykhs; le reste du pays et le Sindhy, qui avait autrefois pour chef-lieu Tatta (*T'hat'hâ*), et dont la capitale est aujourd'hui Haïder-âbâd, sont divisés entre différents chefs qu'on appelle les Emyrs (Princes) du Sindhy. La race des chevaux de ces provinces est très estimée.

Katch.

Entre le Sindhy et le Guzarate est situé le Katch, pays qui s'étend sur la côte, et qui ne se compose guère que de landes et de bois. On y trouve des chevaux qu'on croit d'origine arabe, et des chameaux. Boûdj en est maintenant le chef-lieu; c'était autrefois Tâdjah.

Guzarate.

Le Guzarate (*Goudjarât*) est situé entre le Katch, à l'ouest, et le Malwâ, à l'est. On y recueille du froment, de l'orge, du riz, beaucoup de fruits et de légumes et d'excellent tabac; la capitale est Âhmed-âbâd, ville de 100,000 ames; c'était il y a quelques siècles Tchampanyr, défendue par une forteresse importante. Cambaye (*Kam-*

bâyah), au fond du golfe du même nom, est le centre d'un grand commerce.

A quelque distance de Cambaye, vers le sud, est l'antique cité de Baroùtch, sise sur la rive du Nerbâdah; on voit à trois lieues de cette ville le plus beau *Bar* (*ficus indica*) qui existe dans l'Inde. (Voyez *Bar.*) La petite île de Din (*Dybal* ou *Dywal*), autrefois aux Portugais, est située à la pointe méridionale de la presqu'île formée par une portion du Guzarate.

Les Anglais possèdent la plus grande partie de cette province; ils ont laissé une principauté à un membre de la famille Mahratte des Guykoùwâr, dont les domaines renferment deux millions de sujets, et qui a pour capitale Baroda, peuplée de 80,000 ames.

Ajemir.

L'Âjemir ou Agimère (*âdjmyr*), grande province qu'on appelle aussi Râdjâst'hân et Râdjpoùtânah (pays des Râdjepoutes), est borné au nord par le pays de Dehly, au midi par le Guzarate et le Malwâ, à l'ouest par un désert de sable, et à l'est par les provinces de Malwâ et d'Agra. Il est en grande partie hérissé de montagnes. Âjemir, à 75 lieues sud-ouest de Dehly, était autrefois la capitale de cette province qui est aujourd'hui divisée en trois grands districts, le Meywâr ou Oùdypoùr, le Marwâr ou Djoùdpoùr, et le Djaïnagar ou Djaïpour. Ces districts forment des principautés possédées par des Râdjâs issus de différentes tribus de Râdjepoutes; celui d'Oùdypoùr passe pour être de la race la plus noble. (Voyez *Râdj-poùt.*) Le canton de Bikanir, qui forme le nord du Marwâr, ainsi que les petits pays de Kottah et de Bhoundy, sur les frontières orientales de l'Âjemir, ont des Râdjâs indépendants. La compagnie anglaise des Indes a formé à Nassyrâbâd, dans le Djoùdpoùr, et à Nymatch, dans l'Oùdypoùr, de très forts cantonnements militaires.

Malwâ.

Le Malwâ est situé entre l'Âjemir au nord, et le Khandeyche au midi, le Guzarate à l'ouest, et le Bandêlk'hend à l'est. Cette province, qui est coupée par une multitude de courants, est une des plus fertiles de l'Hindoûstân; elle produit en abondance du coton, de l'indigo, du riz et autres grains; on y trouve aussi la vigne. Le district de Bhopal forme une petite principauté indépendante. Le canton de Bhilsah fournit le meilleur tabac de tout l'Hindoûstân. Sâgar (les Anglais écrivent *Saugur*), chef-lieu d'un canton du même nom, est une forte ville à 25 lieues nord-est de Bhilsah, où les Anglais ont établi une grande station militaire. La capitale du Malwâ est Oujaïn (*Oûdjaïn*) qui avait été jusqu'à ces derniers temps le chef-lieu des possessions de la famille Mahratte Sindhyâ; mais le Râdjâ actuel a pour capitale Goûâlyâr.

Indore.

Indore (*Indoûr*), à dix lieues sud-ouest d'Oujaïn, est le chef-lieu des possessions de la famille Mahratte Holkar. Le Râdjâ actuel n'a qu'une partie de ce que possédaient ses prédécesseurs. (Voyez *Mahrattes.*)

Khandeyche.

Le Kandeyche (*Khandeych*), situé au midi du Malwâ, est un pays qui donne beaucoup de riz, de froment, de fruits et de légumes; Bourhânpoûr, sur le Tapty, en est la capitale. A quatre lieues au nord se trouve la célèbre forteresse d'Assyr-Garh. Surate (*Soûrat*), située également sur le Tapty, à huit lieues de la côte, est une grande ville commerçante de 140,000 ames. On y fabrique les plus belles étoffes, et elle est un des principaux marchés

pour les châles cachemires; aussi est-ce encore l'une des places les plus fréquentées par les marchands étrangers, bien qu'elle ait souffert par la proximité de Bombay qui n'en est qu'à cinquante lieues. Les Pârsys résidant à Surate y font un commerce très étendu; on voit dans cette cité un hospice pour les animaux, fondé par les Hindous.

Aùreng-âbâd ou Daùlét-âbâd.

L'Âùreng-âbâd ou le Daùlét-âbâd est une grande province située entre le Khandeyche, le Bijâpoùr et l'Haïder-âbâd. Ses principales villes sont Âùreng-âbâd, Daùlét-âbâd, Dja'fer-âbâd et Âhmed-Nagar. Près de la côte sont les îles de Salcette, de Karanja, d'Éléphanta et de Bombay.

Ile de Bombay.

Cette île renferme la ville de Bombay (*Bamby*), chef-lieu de la troisième présidence des Anglais dans l'Inde. L'île entière contient 200,000 habitants, et la ville seule 180,000. Les Anglais la possèdent depuis 1664; leurs maisons de campagne dans cette île sont fort belles, quoiqu'elles n'aient pas les brillants portiques de celles de Calcutta et de Madras. Le commerce de Bombay, qui est très florissant, est presque entièrement entre les mains des Pârsys dont quelques uns sont extrêmement riches. (Voyez *Pârsys.*) On a fondé dans cette ville, en 1804, une société littéraire. L'île et ses environs sur le continent produisent abondamment toutes les nécessités de la vie; cependant il fait plus cher vivre à Bombay que dans toute autre partie de l'Hindoùstân : le climat de cette île n'est pas regardé comme très sain.

Iles de Salcette et d'Eléphanta.

Les îles de Salcette et d'Éléphanta sont célèbres dans l'Inde entière par leurs pagodes souterraines. La dernière,

qui prend son nom de la figure, beaucoup plus grande que nature, d'un éléphant en pierre placé près du lieu de débarquement, renferme la pagode la plus étendue et la plus majestueuse. Elle a été creusée dans le roc, sur le flanc d'une montagne; la voûte est soutenue par des colonnes qui sont aussi taillées dans le rocher. On y voit un grand nombre de figures colossales, et, entre autres, la représentation de la triade hindoue, également sous des formes gigantesques. Les pagodes d'Ellora, non loin de Daùlét-âbâd, sont aussi creusées dans le roc; elles offrent encore plus de grandiose et de perfection de travail que le temple d'Éléphanta.

Naudère et Byder.

Les petites provinces de Naudère et de Byder, qui ont pour chefs-lieux des villes du même nom, sont situées entre le Daùlét-âbâd et l'Haïder-âbâd; elles ne renferment pas de lieux importants.

Bijâpour.

Le Bijâpour (*Bydjâpoùr*), au sud du Daùlét-âbâd, a pour capitale une ville du même nom. On trouve dans cette province les villes de Sattârah et de Poùnah, distantes l'une de l'autre de seize lieues. La première avait été choisie par Sévâdjy pour capitale du royaume qu'il avait fondé. La seconde était devenue par la suite la résidence du Peychoùâ ou chef de la confédération des Mahrattes; sa population est de 120,000 ames. Aujourd'hui que la majeure partie du pays appartient aux Anglais, Sattârah est redevenue la capitale d'un descendant de Sévâdjy, que ceux-ci ont replacé sur le trône, en lui laissant une petite principauté peuplée de 1 million 500 mille ames. (Voyez *Mahrattes*.) Dans toute cette contrée on se procure au plus

bas prix les choses nécessaires à la vie; le pays est un jardin qui peut donner récolte sur récolte.

La contrée qui s'étend sur la côte porte le nom de Koûken; on y remarque Goa (*Goûâ*), autrefois le siège de la puissance portugaise dans l'Inde; elle leur appartient encore; mais l'importance de cette cité, qu'on appelait la *Ville d'or*, a entièrement disparu.

Côte du Malabar.

Depuis Goa jusqu'au cap Comorin (*Djebel-Kamaroûn*), le littoral prend le nom de côte du Malabar (*Malywâr*), et se subdivise en plusieurs états.

Kanarâ.

Le Kanarâ, autrefois possédé par un râdjâ hindou, passa sous la domination de Haïder-A'ly-Khân par droit de conquête; il appartient aux Anglais depuis 1799. Il a environ soixante-dix lieues de long; on y trouve, sur la côte, Mangalore (*Mangaloûr*), qui passa successivement au pouvoir des Portugais, du râdjâ du Kanarâ et enfin des Anglais. Cananore (*Kananoûr*) est très peuplée; il y a beaucoup de marchands d'origine arabe. Mahé, qui a six mille ames, appartient à la France; son territoire a deux lieues de rayon. Calicut (*Kâli-Koût*) était autrefois riche et florissante; c'est là que les Portugais abordèrent dans l'Inde. Le râdjâ de cette ville portait le titre de *Samoury*, dont les Portugais firent *Zamorino* et les Français *Zamorin*. Cranganore, ville assez importante, est à environ vingt-cinq lieues au sud de Calicut. Tout le pays de Malabar produit d'excellent poivre, et celui des environs de Mahé est le plus estimé.

Maïssoûr, vulgairement Mysore.

Le Maïssoûr, vulgairement Mysore, était un état borné

au nord par le Bijâpour, au midi par le pays de Caïmbatore, à l'ouest par le Kanarâ, à l'est par le Karnâtik. Dans ce royaume était compris, sous le règne de Haïder-A'ly-Khân qui l'avait usurpé sur le râdjâ de la province, le canton de Bednore (*Bidnoûr*), le Kanarâ, la province de Sérâ, l'Adony, le Goutty, le Kaddâpah, le Barah-Mahal, le Caïmbatore et le Dindigal. Bangalore (*Bangaloûr*), renommée par son extrême salubrité, était très peuplée et florissante sous Haïder-A'ly-Khân et Typoû-Sâheb; mais elle a bien perdu de son importance: les commerçants se sont retirés à Madras. Kolar, lieu de naissance de Haïder, est à huit lieues à l'est de Bangalore; on voit, à l'extrémité de cette ville, le tombeau du père de Haïder-A'ly. Râï-Koûtâ (*le Fort du Prince*), que les Anglais écrivent *Riacottah*, est un lieu fortifié, situé dans le Barah-Mahal; le climat est si tempéré dans cette place, que le thermomètre y monte rarement, dans l'été, à plus de 23 degrés de Réaumur; les productions de l'Europe, entre autres les cerisiers, y réussissent parfaitement bien.

Le Caïmbatore et le Dindigal.

Le district de Caïmbatore (*Kôyâmatoûr*) est au midi du Maïssour; ses principales villes sont Caïmbatore, Erroud, Karour et Palicande. Le Dindigal (*Dandagal*), au sud du Caïmbatore, est un pays tout couvert de montagnes.

Après la mort de Typoû-Sultân, en 1799, les Anglais ont restitué le Maïssour à un jeune prince descendant de l'ancien râdjâ; mais ils ne lui ont laissé qu'un territoire dont la population est de 3 millions d'habitants. Maïssour est redevenu le chef-lieu de ce petit état. Seringapatan (*Srî-Reng-Patan*), dont Haïder et Typoû-Sâheb avaient fait leur capitale, appartient depuis cette époque aux Anglais; cette ville est située à trois lieues de Maïssour, sur le Kâvéry. A l'extrémité de la ville, sont placés près de Lâl-Bâgh, maison de plaisance érigée par Haïder, le mausolée

de ce prince et celui de Typoù-Sultân, son fils; des *mollâ* lisent continuellement le Corân près de ces tombeaux.

Travancore.

Le royaume de Travancore se prolonge sur la côte, depuis Aïcottah jusqu'au cap Comorin, dans une étendue d'environ cinquante lieues de longueur sur vingt-cinq lieues dans la plus grande largeur. La capitale, qui s'appelle également Travancore, est à une dixaine de lieues au nord du cap Comorin; non loin de cette ville on remarque Anjengo (*Andjeng*), où naquit Elisa Draper, célébrée par Raynal et Sterne. La partie supérieure forme le pays de Cochin (*Koûtchyn*) qui a pour chef-lieu une ville de même nom. Le territoire produit d'excellents aromates. La population de Cochin se compose de Juifs Indiens et étrangers, de Mahométans et d'Hindous; il y existe plusieurs chantiers de construction.

Karnâtik, vulgairement Carnatte.

Tout le pays qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au canton de Gantour, et des rivages de la mer du sud dans l'intérieur des terres, sur une largeur inégale de vingt-cinq à trente-cinq lieues, avait reçu des Mahométans, qui y parurent pour la première fois en 1310, le nom de Karnâtik, mot dont nous avons fait Carnatte. Il existe dans cette étendue de pays plusieurs provinces qui ont anciennement formé des principautés.

Côte de la Pêcherie.

On donne le nom de côte de la Pêcherie à celle qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à la pointe de Calymère. On trouve d'abord, en procédant du midi au nord, Tina-

velly où l'on fabrique beaucoup de mousselines; à quelques lieues plus loin, la forteresse nommée Palamcottah (*Palam-Koùtâ,* fort de Palam). C'est près de Tatacorin que se pèchent les plus belles perles.

Le Madura.

Le pays de Madura (*Madrâ*) a pour capitale Madura qui anciennement était puissante et populeuse.

Marawah.

Sur la côte, entre le Madura et le Tanjaour, est situé le Marawah, contrée qui, au dire des Hindous, fut le théâtre des exploits de Râm; aussi la principale ville se nomme-t-elle Râm-nât'h-Poùram, ville du seigneur Râm, dont les Européens ont fait Ramanad-Pouram et par abréviation Ramnad. En face du promontoire formé par la côte en cet endroit, est la petite île de Râmiswara ou Râmiséram qui contient un des temples hindous les plus remarquables de l'Inde. Le chef de cette pagode a le titre de Pandaram.

Tanjaour.

Le Tanjaour ou Tanjore (*Tandjaoùr*), qui n'a jamais passé sous le joug des Musulmans, s'étend sur la côte jusqu'à la hauteur environ de Cadalore (*Kadaloùr*). Les habitans sont essentiellement agriculteurs; le pays abonde en cocotiers. Tritchinapaly, autrefois ville importante, est bien déchue de sa prospérité; elle est située à huit ou dix lieues ouest de Tanjaour; ce pays appartient aux Anglais. On trouve sur la côte Negapatnam (*Nagpatan*) qui a été long-temps en la possession des Hollandais; à quelques lieues au dessus et à vingt-cinq lieues de Pondichéry, Karikal, ville de 15 mille ames, avec son territoire de deux lieues de long sur une de large, qui appartient à la France;

ensuite Tranquebar (*Trinkâbâr*), chef-lieu des établissements danois.

Côte de Coromandel.

On appelle côte de Coromandel (*Kòramandel*), celle qui s'étend depuis la pointe de Calymère jusqu'aux embouchures de la rivière Krichnâ (vulgairement Kistnah). Toute la côte, dans la largeur d'une lieue, est couverte de sable et de buissons, mais au delà le pays est fertile.

Arcatte (*Arkât*), à une vingtaine de lieues de la côte, sur la rivière de Palar, a été le chef-lieu de la Nababie du Karnâtik, qui relevait du Soùbahdâr ou Nizâm du Dekkhan. Elle renferme un très grand nombre de mahométans. Les Anglais, à qui le pays appartient depuis 1801, font une pension au nabâb honoraire qui a fixé sa résidence à Madras. Vélore (*Waloùr*), forteresse hindoue parfaitement bâtie, est à quelques lieues d'Arcatte. C'est là que les fils de Typoù-Sultân avaient été envoyés prisonniers; ils ont depuis été transférés à Calcutta, mais les femmes du prince sont restées à Vélore. Le roi de Candy est aussi renfermé dans cette forteresse (1). A treize lieues à l'est de Vélore, se remarque Conjévéram, ville habitée principalement par des tribus de Brahmanes. Les rues de cette cité sont propres et spacieuses; des arbres sont plantés devant la plupart des maisons. On voit, près de l'entrée de la principale pagode, deux éléphants en pierre supérieurement sculptés : le temple est riche; il est desservi par un grand nombre de brahmanes; une forte troupe de danseuses et de musiciens y est attachée.

Sur la côte, à huit lieues nord de Cadalore, est situé Pondichéry (*P'houltchary*), capitale des possessions françaises

(1) Les Anglais se sont emparés de ses états en 1815, de sorte que maintenant l'île de Ceylan tout entière est en leur pouvoir.

dans l'Inde, célèbre par toutes les vicissitudes qu'elle a éprouvées. Du temps de Dupleix, cette ville était parvenue à un haut degré de prospérité; on y comptait 70 mille ames. Elle fut prise et détruite presque entièrement par les Anglais, en 1761; deux ans après, ils en rendirent l'emplacement. La ville fut reconstruite, et, en 1778, elle tomba de nouveau au pouvoir des Anglais qui la restituèrent par le traité de 1783, avec un territoire un peu plus grand que le précédent. Elle fut encore reprise en 1793. Elle avait été rendue à la France en 1802, mais les hostilités ayant éclaté de nouveau avant la prise de possession, les Anglais la gardèrent jusqu'à l'époque de la paix générale en Europe, en 1814. Elle a été restituée par le traité de cette année, mais la remise n'a eu lieu qu'en décembre 1816. Le territoire français est de trois lieues de long sur une lieue de large. Pondichéry, dont la population est actuellement de 40 mille ames, se divise en ville européenne et en ville indienne; ces deux parties sont séparées par un canal dont les bords sont plantés d'arbres. Les rues de la ville européenne sont tirées au cordeau, et les maisons sont en général belles et d'un aspect agréable. On remarque dans ce quartier l'hôtel du gouverneur, fort bel édifice quoique d'un genre simple. Le quartier indien se compose d'une grande quantité de cahuttes où résident les gens de basse classe, et d'un certain nombre de jolies maisons habitées par les indigènes qui sont dans l'aisance; les rues sont bordées de cocotiers. Pondichéry possède deux églises et un hôtel des monnaies. Lord Valentia, qui l'a visitée en 1804, dit que cette ville, malgré tous ses désastres, est encore, après Calcutta, la plus belle qu'il ait vue dans l'Inde. Il existe depuis quelques années à Pondichéry une cour royale et un tribunal de première instance; un collège royal y a été fondé en 1826. On y a aussi formé, depuis la reprise de possession, un jardin botanique qui promet de devenir un des plus remarquables en ce genre.

Sadras (*Sadreng-patan*) est à moitié chemin entre Pon-

Côte d'Orissa.

Au delà du Karnâtik, depuis les embouchures du Krichnâ jusqu'à la rivière Sabarykâ, un peu au dessus de Balassore, toute la contrée prend le nom de pays et de côte d'Orissa (*Oûrysâ*). Le territoire qui s'étend depuis Montapilly, sur la côte de Coromandel, jusqu'au lac Tchilka, forme ce que les Anglais appellent les serkârs (districts) du nord; ils les possèdent depuis la guerre de sept ans. Entre le Krichnâ et le Godavéry est située Masulipatam (*Match'hly-patan*), ville renommée par ses fabriques de mouchoirs de coton. Ganjam (*Gandjâm*), comptoir français, est à quelques lieues sud du lac Tchilka.

Kattak.

Le Kattak s'étend depuis le lac dont il vient d'être fait mention jusqu'aux frontières du Bengale. On trouve sur la côte, à quelques lieues au dessus de ce lac, le fameux temple de Djag-nât'h, que les Européens appellent pagode de Jagrenatte. (Voy. les articles *Djag-nât'h* et *Rat'h-djâtrâ*). Kattak, chef-lieu de la province, est une ville très ancienne sur le Mahânaddy, à environ dix-huit lieues du rivage. A la partie la plus septentrionale est située Balassore (*Balysoûr*), qui donne à la côte, dans cet endroit, le nom de rade de Balassore. Les denrées sont à très bas prix dans le Kattak; les habitants font usage de *Kaoûrys* (petits coquillages) pour solder une foule d'objets. Ce pays a été long-temps possédé par le râdjâ du Bérâr; les Anglais s'en sont rendus maîtres en 1803.

Bérar.

Le Bérâr est limité à l'est par le Kattak et les Serkârs du

nord, au nord-est par le Bengale, au sud par des chaînes de montagnes et le Godavéry, et à l'ouest par le Khandeyche et l'Âùreng-âbâd. Le Baïne (*Bâïn-gangâ*), qui a sa source dans le Gandoùânah, le traverse du nord au midi. On trouve dans cette province des mines de diamants. Nagpoùr, ville de 115,000 ames, en est la capitale; elle est située sur le Kanhar qui va se décharger dans le Baïne. Elle a été, jusqu'en 1818, le chef-lieu des possessions du râdjâ des Mahrattes, qu'on appelait Orientaux, pour les distinguer de ceux des provinces de l'ouest, qu'on nommait Occidentaux. A cette époque, les Anglais, qui se sont emparés de la plus grande partie des possessions Mahrattes, ont déposé le râdjâ régnant, et ont mis à sa place un jeune prince de sa famille, âgé alors de neuf ans, en lui accordant une principauté peuplée de 3,000,000 de sujets, dont Nagpoùr est restée la capitale. La partie au nord-est du Bérâr porte le nom de Sambhalpour; à l'ouest de ce dernier pays, sont situés le Rattanpoùr et le Gandoùânah, contrées fort peu connues jusqu'à présent. L'Elitchpour, qui a pour capitale une ville du même nom, fait partie des domaines d'un nabâb qui relève du nizâm d'Haïder-âbâd.

Bengale.

Le Bengale (*Bengâlâ*) a pour limites, au midi, l'Océan; au nord et à l'est, des chaînes de montagnes; à l'ouest, la province de Béhâr. C'est un pays riche et des plus fertiles; l'empereur Âùreng-Zêb lui avait décerné le nom de *Djennét êl-bélâd*, le Paradis des contrées.

A trente lieues de la mer, sur l'Hoùgly, qui forme un bras du Gange, est située Calcutta (*Kalkattah*), ville célèbre par son étendue, la beauté de ses édifices et son commerce immense. C'est la capitale moderne du Bengale, on peut même dire de l'Hindoùstân tout entier, puisqu'elle est le chef-lieu du gouvernement des Anglais, qui étendent

leur domination, directe ou indirecte, depuis le cap Comorin jusqu'à l'Himâlâyah, et depuis les parties les plus reculées du Bengale jusqu'aux rives du Setlège. On remarque à Calcutta la citadelle qu'on appelle le fort William, le palais du gouverneur-général, l'Hôtel-de-Ville, différents autres beaux édifices, et le magnifique quartier nommé Tchauringhy, habité par les plus riches Européens. La population de cette ville s'élève à 400,000 ames (1). Les environs de Calcutta sont couverts de mûriers; au nord, il existe un grand nombre d'indigoteries et de manufactures pour la soie et le coton.

A cinq lieues nord de Calcutta, sur le même fleuve, se trouve Sirampour (*Srî-Râm-poûr*), petite ville proprement bâtie et d'un aspect agréable, qui appartient au Danemarck, et qui est le chef-lieu de l'établissement des missionnaires anglais dits *Baptistes*; à huit lieues, également sur l'Hoûgly, Chandernagore (*Tchander-nagar*), peuplé de 20,000 ames, et qui appartient à la France; un peu plus loin, Chinsara (*Tchychrâ*), comptoir hollandais; à une lieue au dessus, l'ancienne ville d'Hoûgly, qui prend son nom du fleuve sur lequel elle est bâtie; et, tout près de cette cité, le village portugais de Bandel, où il existe un monastère de religieux.

Le Bengale renferme un grand nombre de villes importantes, telles que Berdoûân, Bichen-poûr, Kichen-nagar, Byrbhoûm, Mahmoûd-pour, Maldâ, Râdj-mahal, Jessore (*Djasar*), Midnapour (*Mêdnypoûr*), Dinajepour (*Dynâdj-poûr*), Pournyah (*Pouranyâ*), Tchittagong (*Tchatgâoûn*), qu'on appelle aussi Îslâm-âbâd, etc., etc. Plassy (*Palâsy*), qui n'est qu'un village, est célèbre par la victoire qu'y remporta lord Clive sur Sérâdj êd-daûlah,

(1) Voyez au commencement de cet ouvrage une description détaillée de Calcutta.

nabâb du Bengale, le 23 juin 1757. Les Anglais ont établi près de Bahrâmpoùr, sur l'Hoùgly, à trente-deux lieues de Calcutta, un cantonnement militaire considérable; on peut se procurer dans cette ville toutes sortes de marchandises parfaitement bien faites, et qui coûtent beaucoup moins que celles d'Angleterre. A une lieue et demie au dessus, est Qâcim-bâzâr, renommé par ses manufactures de soieries. A la même distance au nord, Mourched-âbâd, ville bien située, habitée en grande partie par des Musulmans, et qui est la résidence du nabâb *honoraire* du Bengale, pour lequel les Anglais ont fait bâtir un très beau palais dans un style européen. A Jenguipore (*Djenguypoùr*), distante de huit à neuf lieues de Mourched-âbâd, au nord-ouest, il existe une immense manufacture de soie appartenant à la Compagnie; les bâtiments ont été construits en 1773; les ouvriers sont au nombre de six mille. Dacca (*Dhâk'hâ*) a été anciennement la capitale de la province; c'est dans cette ville que se fabriquent les plus belles mousselines de l'Inde. (Voyez *Chebnem.*)

Le portion méridionale du Bengale, limitée par l'Océan, est occupée dans sa plus grande partie par une immense forêt qu'on appelle *Sounder-ban* (les Belles forêts), au milieu de laquelle coulent les nombreuses embouchures du Gange, qui forment un delta d'environ soixante lieues de longueur. C'est à l'est que se trouve la principale embouchure de ce fleuve et celle du Brahmpoutr. Les *Sounder-ban* (1) peuvent fournir d'excellents bois de construction, mais elles n'ont pas encore été exploitées. Elles sont remplies de bêtes sauvages parmi lesquelles se trouve l'espèce du tigre connu sous le nom de tigre royal ou du Bengale. L'île de Sagore, qui a environ cinq lieues de longueur sur deux de largeur, est située à l'est de l'embou-

(1) Les Anglais, dans leurs cartes et leurs livres de géographie, écrivent *Sunderbunds*.

chure de l'Hoùgly. Le Bengale appartient aux Anglais depuis 1765.

Béhâr.

Le Béhâr, province de la plus grande fertilité, est entre le Bengale à l'est, et le district de Bénarès à l'ouest. Les chaleurs y sont moins continues qu'au Bengale, mais plus fortes en été; pendant la saison des pluies, le froid y est assez fort dans la soirée pour faire rechercher le feu. Le riz y est excellent, la canne à sucre y abonde; on retire aussi de cette province une grande quantité d'indigo et d'opium. Les Hindous estiment beaucoup la feuille de bétel du même pays. Patnâ, que les Musulmans ont nommée A'zym-âbâd, et qui est bâtie sur le Gange, en est la capitale; cette ville, peuplée de 160,000 ames, n'a rien de splendide, mais elle est le centre d'un grand commerce, surtout de l'opium, dont les Anglais envoient une quantité si considérable en Chine. Les fonctionnaires résident à Bankipoùr, à deux lieues de Patnâ; le Gange, lorsqu'il est grossi par les pluies, acquiert quelquefois, dans cette partie de son cours, une largeur de plus de cinq milles. Près du village de Pousah, à trois lieues de Patnâ, la compagnie a établi un haras considérable et bien dirigé.

Bhâgalpoùr (que les Anglais écrivent *Boglipore*) est une grande ville habitée principalement par des Musulmans. On y fabrique d'excellentes toiles de coton et des étoffes mixtes coton et soie. Le pays aux alentours est de la plus grande fertilité. A l'entrée du Bhâgalpoùr on voit un très beau figuier indien ou multipliant (*ficus indica*).

Monghir, forteresse considérable, entourée d'un rempart et d'un fossé profond, est dans une fort belle situation, sur un coude formé par le Gange; elle a été prise par les Anglais en 1763. Près de cette ville est une source d'eau chaude dans laquelle on peut à peine tenir la main une demi-minute.

Baksar est un lieu remarquable par la bataille qui se livra dans ses environs, en 1764, entre les Anglais et les armées combinées de Choudjâ'a êd-daùlah, nabâb d'Aoude et de Qâcim-A'ly-Khân, nabâb du Bengale, action dans laquelle les Anglais furent complètement vainqueurs.

Rhotas, forteresse située sur le sommet d'une montagne escarpée, renferme des terrains bien cultivés et des sources d'eau vive.

Allah-âbâd.

L'Âllah-âbâd, dans lequel est enclavé le district de Bénarès, est situé entre le Béhâr, l'Aoude, le district d'Agra et le Malwâ. Le pays de Bandêlk'hend, qui en forme la partie sud-ouest, est limitrophe du Malwâ, et le Bhogalk'hend, au sud-est, touche au Bérâr.

Âllah-âbâd est une grande ville située au confluent du Gange et du Djemnah; elle portait autrefois parmi les Aborigènes le nom de Prayâg; les Musulmans lui ont donné le nom d'Âllah-âbâd (la Ville de Dieu). C'est un des plus célèbres *tyrth* (lieu de pélerinage) parmi les Hindous.

Doù-âb.

Tout le pays compris entre les deux fleuves qui viennent d'être mentionnés se nommait anciennement Ântarbêd, mais il n'est plus connu depuis l'invasion des Mahométans que sous la dénomination persane de *Doù-âb*, c'est-à-dire pays des *deux rivières*.

Khânpoùr (que les Anglais écrivent *Cawnpore*), dans le Doù-âb, est une ville assez importante, près de laquelle les Anglais ont établi le cantonnement le plus considérable de l'armée du Bengale. Les barouches, les landaus, les tilburys, feraient croire que l'on est en Europe, si les palanquins et les éléphants portant des haoùdahs ne venaient

rappeler qu'on habite l'Inde; le tout respire un air de richesse et de prospérité. La société y est assez nombreuse, et les employés civils et militaires y passent agréablement leur temps. Il y a même un petit théâtre dans ce cantonnement; les pièces y sont jouées par des amateurs. Les officiers anglais font souvent des excursions jusqu'à Lak'hnaù, à seize lieues de distance, pour assister aux fêtes que donne le roi d'Aoude. Les ouvriers de Khânpoùr travaillent fort bien en tout genre; on fabrique dans cette ville des selles et des harnais aussi bien faits et aussi élégants que ceux d'Angleterre, et qui coûtent beaucoup moins.

District de Bénarès.

Bénarès (*Banâras*), capitale du district du même nom, est célèbre par sa haute antiquité, par ses écoles, par la science de ses pandits, et peut être regardée comme le chef-lieu du brahmanisme. Elle est bâtie en demi-cercle sur le Gange; vue de ce fleuve, l'aspect en est magnifique. Sur la rive, dans toute la longueur de la ville, se voit un quai en larges pierres, coupé d'espace en espace par de superbes escaliers qui servent à descendre dans le fleuve sacré : cette construction est faite avec tant d'art qu'on ne peut distinguer le joint des pierres entre elles; elle a su résister jusqu'à présent au cours des siècles. Les rues de Bénarès sont très étroites; en les bâtissant ainsi, on a eu pour but de se garantir des chaleurs qui sont assez fortes dans cette ville pendant une grande partie de l'année. Bénarès est le centre d'un commerce fort étendu; il s'y tient une foire annuelle où l'on fait des affaires pour des sommes énormes. On y vend beaucoup de diamants et d'autres pierres précieuses exportées principalement du Bandêlk'hend, des perles et de superbes châles. On y fabrique aussi de riches étoffes de soie brochées en or ou en argent, qu'on appelle *kemkhoùâb*, des gazes blanches ou légèrement

colorées, soit unies, soit brochées en lames d'or, et différents autres beaux tissus. On y confectionne en perfection de petits meubles et des articles de tabletterie; les pièces en ivoire du jeu d'échecs y sont aussi bien faites que dans les premières villes d'Europe. La population de cette cité est de 250 mille ames.

Le district de Bénarès est un véritable jardin; le ciel est magnifique, l'air pur, le climat doux, le sol de la plus grande fertilité; on en tire une quantité considérable de sucre et d'excellent indigo. Ce beau pays a été cédé aux Anglais en 1775 par Âssaf êd-Daùlah, nabâb d'Aoude. La principale résidence des employés civils et militaires de la compagnie, dans ce district, est à Sicrole qui touche à Bénarès.

Non loin de cette ville, on trouve le fort de Tchénâr (*Tchénâr-garh*); Ghâzypoùr, renommée par ses manufactures de toiles, dont l'excellente qualité égale la beauté, et où l'on fabrique aussi de l'*a'thr* et du *goul-âb* très estimés (*voyez* ces deux articles). On remarque dans le même district les grandes villes de Djaoùnpoùr et de Myrzâpoùr; dans cette dernière on fait de beaux tapis qui ne le cèdent guère à ceux de Turquie.

Callingar, dans le Bandêlk'hend, est une célèbre forteresse qui contient dans ses murs des lacs, des fontaines et des pagodes. On trouve aux alentours de Callingar et de Pannah, ville du même district, des mines de diamants.

Réwâ est la principale ville du Bhogalk'hend; c'est la résidence du râdjâ indépendant.

Aoude.

L'Aoude (*Aoùdh*) a le Béhâr à l'est et le Doù-âb à l'ouest; au sud l'Âllah-âbâd, et au nord des forêts et une chaîne de montagnes qui forment de ce côté les limites de l'Hindoùstân, et le séparent du Nypâl. Le pays est fertile; le riz y est très beau et vient en abondance; on y trouve des

buffles, des éléphants sauvages et une quantité énorme de gibier. Aoude, située sur le Gogra, en était anciennement la capitale; dans les temps modernes, ce pays a formé un soùbahdâry qui, sous le règne de Mohammed-châh, fut accordé à Sa'adét-A'ly-Khân, seigneur persan; depuis cette époque les nabâbs de la province ont toujours été de la même famille. Fayz-âbâd a été long-temps le chef-lieu de la nababie; mais à la mort de Choudjâ'a êd-Daùlah, en 1775, son fils Âssaf êd-Daùlah transféra le siège du gouvernement à Lak'hnaù. En 1819, le nabâb régnant a pris le titre de pâdchâh (roi). Lak'hnaù (que les Anglais écrivent *Lucknow*) est une assez belle ville de 200 mille ames, située sur le Goumty; on y remarque l'Îmâm-bârâ, édîfice de la plus grande beauté, qui a été érigé par les ordres d'Âssaf êd-Daùlah (voyez *Imâm-bârâ*). Parmi les autres choses dignes d'être vues dans ce pays, se trouve, à dix lieues de Lak'hnaù, sur les bords du Goumty, le palais que fit élever le général Martin sous le nom de *Constancia-house*. A ce palais est joint un très beau jardin et une vaste plantation de manguiers. Lors du décès du général, en 1800, on vendit l'ameublement de cette maison de plaisance, et les glaces et les lustres qui s'y trouvaient ornent maintenant le palais du gouvernement à Calcutta (1).

Le royaume d'Aoude compte 3 millions d'habitants.

Province d'Agra.

La province d'Agra, située à l'ouest de l'Âllah-âbâd, à l'est de l'Âjemir et au midi du Dehly, s'étend sur les deux rives du Djemnah. Le riz, les fruits, les légumes, y viennent

---

(1) Le général Claude Martin, né à Lyon, en 1732, était arrivé dans l'Inde en qualité de simple soldat; il déserta, et prit du service chez les Anglais, et de grade en grade il parvint à celui de major-général. Il a laissé une fortune d'environ huit millions de francs.

abondamment. L'indigo qu'on tire de ce pays est le plus beau de l'Inde; on y trouve aussi la cochenille.

Agra (*Agrâ*) est une ville très ancienne, mais elle doit sa célébrité, dans les temps modernes, à Âkbar, le Salomon hindoustanien, qui y fit élever des monuments magnifiques, y fixa le siège de son empire et lui donna le nom d'Âkbar-âbâd (*ville d'Akbar*). Le palais qu'il y fit construire était un des plus beaux qui existassent, et les mosquées de la plus grande magnificence. Cette cité avait alors 800 mille ames; elle ne compte plus aujourd'hui que 70 mille habitants. C'est à une lieue d'Agra, sur la rive occidentale du Djemnah, qu'est situé le Tâdj-mahal, le plus beau monument de l'Inde (voyez *Tâdj-mahal*). On admire dans la même ville la Mosquée-perle (*Moùty-Mesjid*), ainsi nommée parce qu'elle est entièrement construite du marbre blanc le plus pur.

Au sud-ouest d'Agra est situé Fat'h-poùr (*ville de la Victoire*) qui a un château fort; il existe près de cette cité des carrières de marbre.

Mat'hourâ (ou Matrâ), qui a vu naître dans son enceinte Krichna, incarnation de Vichnou, est en grande vénération parmi les Hindous (voyez *Kichen*). Cette ville, malgré les dévastations commises à diverses époques par les fanatiques Musulmans, est encore aujourd'hui très vaste et fort bien bâtie; de grands escaliers en pierre (*g'hât*) ornés de petits temples servent aux Hindous à descendre dans les eaux sacrées du Djemnah, où on les voit par milliers, tous les matins, faire leurs ablutions religieuses. On y remarquait autrefois des temples magnifiques; mais ils ont été rasés par les Mahométans; l'un des plus splendides fut détruit par Âùreng-Zêb qui en employa les matériaux à l'érection d'une mosquée. Brindâban, à quelques lieues de Mat'hourâ, jouit de la même réputation de sainteté. Les Hindous donnent au canton dont Mat'hourâ est le chef-lieu le nom de Bradj (voyez *Bradj* et *Bradj-Bhâk'hâ*).

Bhartpoùr, à dix lieues ouest d'Agra, est la capitale d'une principauté dont le râdjâ descend de la tribu des Jâttes (*Djât*).

Dig, à quinze lieues d'Agra et à six ou sept du Djemnah, est encore considérable, bien qu'elle ait perdu de la splendeur qu'elle avait autrefois; elle est défendue par de bonnes fortifications, et contient dans son enceinte une citadelle bien bâtie et en bon état, garnie d'un grand nombre de pièces de canon. Près de cette citadelle est un palais qui forme un très bel édifice.

Hatras, protégée par une forteresse construite sur une petite montagne, est très peuplée; cette ville sert d'entrepôt pour le coton qui se récolte dans la province, et qu'on dirige ensuite sur Mirzâpoùr dans le district de Bénarès. Les environs sont couverts de petits villages habités par des ouvriers de toute espèce.

Canoje (Kanoùdj) dans le Doù-âb, à une vingtaine de lieues au nord-ouest de Khânpoùr, a été pendant plusieurs siècles la capitale de l'Hindoùstân; elle ne présente plus aujourd'hui que des ruines. Elle était si considérable que l'on y comptait, dit-on, jusqu'à trente mille boutiques, seulement pour la vente du bétel; Mahmoùd s'en empara en 1018. La situation de Canoje est agréable, et le climat en est très sain; le territoire environnant est fertile, bien cultivé et embelli par de jolis taillis où l'on trouve du gibier en quantité. Il existe aussi aux environs des jengles épais qui servaient de repaires à des loups et à des tigres; mais depuis que le pays appartient aux Anglais, c'est-à-dire depuis 1802, le nombre de ces animaux féroces a beaucoup diminué par les chasses que leur ont faites les Anglais, et par les primes qui ont été accordées aux cultivateurs pour la destruction de ces animaux.

La fondation de Ferrâkh-âbâd dans le Doù-âb, à l'ouest de Canoje, ne remonte qu'à un peu plus d'un siècle; sa population est de 70 mille ames; les rues sont belles et larges, et pour la plupart plantées d'arbres; le commerce

y est très florissant. C'était, pendant la deuxième moitié du dernier siècle, le chef-lieu des possessions d'un nabâb qui était feudataire du nabâb-vizir d'Aoude, mais ses domaines, depuis 1802, ont passé entre les mains des Anglais. La résidence des autorités civiles de la Compagnie dans ce district est à Fat'h-garh (*fort de la Victoire*), à deux lieues de Ferrâkh-âbâd, sur la rive gauche du Gange.

Pays de Gôhed.

Le pays de Gôhed forme la portion méridionale de l'Agra; on y trouve la fameuse forteresse de Goûâlyâr (1) qui a été long-temps regardée comme imprenable. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne assez élevée, coupée à pic. La ville, dont toutes les maisons sont en pierre, est au pied de la montagne; elle est peuplée de 80 mille ames. C'est aujourd'hui la capitale de la principauté de Djânkôdjy-Râoû-Siudhyâ, dont les possessions renferment quatre millions d'habitants.

Province de Dehly.

La province de Dehly s'étend entre l'Aoude, l'Agra, le Pendj-âb et les chaînes de l'Himâlâyah; elle jouit d'un climat très doux et d'un sol fécond. On y trouve, outre les productions de l'Inde, celles qui appartiennent aux climats tempérés; on y recueille beaucoup de soie.

Dehly (*Dihly* ou *Dilly*), dont la fondation est de la plus haute antiquité, et dont l'ancien nom était Hastinâpoûr, devint, sous les dynasties musulmanes, une ville remarquable par son étendue et ses somptueux édifices entourés de jardins. Âkbar avait fixé le siège du gouvernement impérial à Agra; mais Châh-Djihân, son petit-fils, le trans-

(1) Les Anglais écrivent *Gualior* et *Gwalior*.

féra à Dehly, dont il fit pour ainsi dire une ville nouvelle qu'il appela Châh-Djihân-Âbâd (*ville de Châh-Djihân*); néanmoins son ancien nom de Dehly a prévalu : elle est bâtie sur le Djemnah. On prétend que sous Âùreng-Zêb, elle avait 1,500,000 habitants; on la divisait en deux parties, l'une nommée *Hindoùânyah*, quartier des Hindous, l'autre *Moghalânyah*, quartier des Moghols (des Musulmans). La population de Dehly est aujourd'hui de 150,000 ames. Depuis 1803 qu'elle est en la possession des Anglais, ceux-ci y ont fait beaucoup d'embellissements; c'est la résidence de l'empereur nominal de l'Hindoùstân, pensionnaire de la Compagnie des Indes. (Voyez *Empire moghol.*)

A dix-sept lieues nord-ouest de Dehly, on remarque Pânypat, lieu célèbre par la fameuse bataille qui se livra dans les environs, en 1761, entre les Musulmans et les Mahrattes; ces derniers succombèrent, et les Mahométans en firent un horrible carnage.

Myrat (que les Anglais écrivent *Meerut*) est située au centre de la partie supérieure du Doù-âb, à une quinzaine de lieues de Dehly; le climat en est salubre, et les alentours sont bien cultivés; les Anglais y ont établi, depuis 1809, un grand cantonnement militaire. A Sahârengpoùr, distant de vingt-huit lieues de Dehly, la Compagnie a formé un beau jardin botanique. Herdoùâr, placé dans un site pittoresque au pied des branches de l'Himâlâyah, à l'endroit où le Gange se jette dans l'Hindoùstân, est un lieu sacré parmi les Brahmanistes, et qui attire un nombre considérable de pèlerins; une foire se tient annuellement dans cette ville; on y vend une grande quantité de riches tissus et de pierres précieuses.

Ròhylk'hend.

La partie orientale du Dehly est un pays de la plus grande fertilité. Elle a été habitée, dans le dernier siècle,

par une tribu d'Âfghâns, nommés Ròhyllahs, qui donnèrent à cette contrée le nom de Ròhylk'hend. Barelly et Râmpoùr en sont les deux principales villes. (Voyez *Ròhillahs.*)

Sirhind.

Le nord-ouest du Dehly porte le nom de Sirhind; ce territoire est borné par le Setlèje qui le sépare du Pendj-âb. Le pays de Dehly tout entier appartient aux Anglais dont les possessions se trouvent ainsi limitrophes de celles du Mahâ-Râdjâ des Sykhs.

HINDOÙSTÂNY (P.). Nom de l'idiome le plus répandu dans l'Inde. Lorsque les Musulmans, vers l'an mil de l'ère vulgaire, vinrent s'installer en conquérants dans les provinces supérieures de l'Hindoùstân, ils furent obligés d'apprendre la langue de ceux chez lesquels ils se fixaient, c'est-à-dire l'*Hindoùvy* (voy. ce mot); mais, tout en se familiarisant avec cette langue, ils y mêlèrent un nombre considérable de mots arabes et persans, et de ce mélange il résulta un nouvel idiome, auquel on a donné le nom d'*Hindoùstâny*, ou langue de l'Hindoùstân. Les Indiens l'appellent *oûrdoù-zébân*, langue du camp ou de l'armée, parce qu'il prit naissance au milieu des armées mahométanes; *rykhtah* mélangé, parce qu'il est formé de divers éléments; enfin *hindy* ou indien. Les Européens, qui le nomment hindoùstâny, le désignent aussi quelquefois, mais improprement, sous le nom de *langue maure* (1). (Voy. *Maures.*) Ce dialecte s'écrit indifféremment en caractères nâgarys ou en caractères persans.

L'hindoùstâny ne fut long-temps qu'une langue parlée, mais se polissant et se perfectionnant de jour en jour, il

(1) Les Anglais disent *The moor language.*

fut enfin fixé sous le règne du célèbre Âkbar (1), époque à laquelle il fut même employé à la cour. Un grand nombre d'ouvrages ayant ensuite été écrits dans ce dialecte, l'usage s'en répandit de plus en plus, et il est devenu une langue de communication pour presque toutes les parties de l'Inde, mais surtout pour le Haut-Hindoûstân.

Les Européens qui résident dans l'Inde, et qui ignorent l'hindoûstâny proprement dit, emploient un hindoûstâny corrompu pour se faire comprendre de leurs domestiques, des porteurs de palanquins, des petits marchands, etc. (2). Ce mauvais jargon ne doit pas être confondu avec la langue dans laquelle ont écrit Wally, Myr-Hasan, Myr-Taqy, Sroûdâ, Myr-Chêr-A'ly-Âfsoûs, A'ly-Djawân, etc., etc.

Depuis long-temps tous les Anglais qui tournent leurs vues vers l'Inde, se livrent à l'étude de l'hindoûstâny. On conçoit de quel avantage est pour eux la possession d'un idiome qui les met en rapport avec les indigènes dans presque toutes les parties de cette vaste contrée, et dont la connaissance, au surplus, est exigée par le gouvernement de la Compagnie de ceux qui sont appelés à remplir la plupart des hauts emplois civils dans ce pays. Aussi existe-t-il, pour l'étude de cet idiome, de très bons ouvrages élémentaires, expliqués en anglais. Il est aussi sorti des presses de Calcutta un assez grand nombre d'ouvrages es-

---

(1) Akbar monta sur le trône en 1556, et mourut en 1605.

(2) Le patois grossier dont il est question a soulevé l'indignation du savant docteur Gilchrist, à qui l'on doit un grand nombre d'excellents ouvrages sur la langue hindoûstâny. Il l'appelle jargon barbare, baragouin de sauvages (*Barbarous gabble, gibberish of salvages*), et dit qu'il n'est employé par les domestiques indiens que lorsqu'ils s'adressent à leurs maîtres européens, mais qu'ils ne s'en servent pas entre eux; et il ajoute qu'en effet ce jargon diffère autant du véritable hindoûstâny que la lumière des ténèbres : *And in fact, it is remote from proper hindoostanee as light from darkness.* Voyez la préface de son *Dictionary english and hindoostanee*, Calcutta, 1787-90, in-4.

timés, écrits dans la même langue. Les Anglais la professent tant dans l'Hindoùstân qu'en Angleterre; il existe même actuellement dans les régiments de cipayes des *mounchys* chargés d'enseigner l'hindoùstâny aux officiers anglais.

En France, cette langue était restée ignorée jusqu'à ces derniers temps. A l'exception d'un très petit nombre de voyageurs qui en avaient acquis quelque connaissance pendant leur séjour dans l'Hindoùstân, on ne trouvait personne qui en sût même les éléments. Nos relations avec l'Inde ayant été renouvelées, et quelques possessions dans ce pays nous ayant été rendues par suite de la paix générale de l'Europe, en 1814, on a senti toute la nécessité de procurer les moyens de connaître un idiome aussi utile qu'intéressant, et, en 1828, une classe a été ajoutée pour l'étude de l'hindoùstâny à l'*École spéciale des langues orientales vivantes* (1).

HINDOÙVY (P.), qu'on appelle aussi *Hindy*. Le plus ancien des idiomes de l'Hindoùstân, la langue primitive des Aborigènes. C'est une grande question, qui n'a pas encore été résolue par les savants, de savoir si l'hindoùvy provient ou non du sanskrit. Les uns sont pour l'affirmative; mais d'autres pensent que le sanskrit a été importé dans l'Inde à une époque très reculée, et qu'une quantité consi-

---

(1) M. Garcin de Tassy, qui par plusieurs publications a marqué sa place parmi les orientalistes distingués, a été nommé professeur du cours d'hindoùstâny. C'est à cet orientaliste qu'on sera redevable en France de la connaissance de cet idiome, comme les Anglais en ont été principalement redevables au savant docteur Gilchrist. Pour faciliter l'étude de la langue qu'il est chargé d'enseigner, M. Garcin de Tassy en a publié, en 1829, une grammaire abrégée, sous le titre de *Rudiments de la langue hindoùstânye* (Paris, impr. royale, in-4). Cet ouvrage est précédé d'un *Avant-propos* et de *notes* qui renferment des documents du plus haut intérêt. Un *Appendice* à ces rudiments, contenant quelques additions à la grammaire et des textes originaux avec une traduction, a paru en 1833.

[illegible] langue a été introduite dans l'hin-
[illegible] par les Autocthones. Quoi qu'il en
[illegible] ont le plus grand rapport entre elles,
[illegible] hindoùvys on en trouve bien cinq évi-
[illegible] d'origine sanskrite. L'hindoùvy se parle dans le
[illegible] et dans tous les pays aux environs de Canoje (1).

HINNÂ (A.), *Lawsonia inermis*. Voyez *Ménhdy*.

HISÂB-DÂN (A. P.). Un commis, un employé qui s'occupe spécialement de tout ce qui a rapport à la comptabilité.

HOUKAH (A.). Voyez *Houqqah*.

HOUKM-NÂMÉH (A. P.). Ordre écrit.

HOÙLY (H.). Grande fête des Hindous, qui a lieu vers le commencement du printemps, et pendant laquelle les plaisirs et la joie règnent parmi toutes les classes. L'un des principaux amusements consiste à se jeter les uns sur les autres de l'*a'byr*, poudre teinte en jaune ou en rouge, et à s'asperger mutuellement avec de l'eau à laquelle on a donné une couleur orangée. On envoie aussi à cette époque des missives indiquant des rendez-vous aux personnes qu'on sait n'être pas chez elles, et l'amusement est en proportion des démarches et des courses inutiles que font ceux qui sont l'objet de la mystification. Les Hindous, si tranquilles et même si apathiques dans tout autre temps, semblent, lors de cette fête, être possédés d'une espèce de vertige. On voit, dans les rues et sur les places publiques, des gens qui chantent des chansons très grivoises; d'autres engagent des colloques avec ceux qu'ils rencontrent, et les interpellent sur des faits qui sont absolument de leur invention, et qu'ils créent dans le moment même. Ils s'expriment, autant qu'ils peuvent, de manière à exciter le

(1) Voyez quelques détails sur cette ville dans la description de la province d'Agra, article *Hindoùstân*.

rire, et ne se font pas faute d'user pour cela de termes fort libres. On entend aussi de tous côtés des tambours, des trompettes, et d'autres instruments qui font un tintamarre épouvantable.

Les cipayes anglais au service de la Compagnie prennent part comme les autres à toutes les folies du hoùly. On remarque que leurs traits satiriques, dans les chansons burlesques qu'ils s'amusent à faire presque impromptu, tombent, le plus souvent, sur ceux de leurs officiers qu'ils affectionnent le plus; mais cette licence, toute du moment, ne produit aucun relâchement dans la discipline, pour laquelle les cipayes de l'Inde ne le cèdent en rien aux meilleures troupes de l'Europe.

Les femmes font le hoùly dans leur intérieur; elles se rassemblent entre elles, chantent des chansons et s'amusent à toutes sortes de jeux. Les jeunes filles aussi, qu'on appelle alors *gòpî* (laitières), se font mille espiégleries. Les hommes n'assistent pas à ces réunions, excepté quelquefois les maris curieux de voir les jeux folâtres de leurs femmes. Les jeunes gens envoient à leurs maîtresses de petits cadeaux consistant en fleurs, en fruits et en confitures.

Pendant la durée de la fête, un homme affublé d'une manière grotesqne et souvent même indécente, qui représente le personnage du Hoùly, parcourt les rues en adressant aux passants des propos très licencieux. Le dernier jour, on habille un mannequin en hoùly, et on le brûle au milieu des cris de joie et des acclamations de la multitude. On va ensuite se baigner pour se purifier, et l'on met des vêtements neufs.

On voit, d'après tout ce qu'on vient de lire, que le hoùly des Hindous ressemble beaucoup au carnaval des Européens.

HOÙN (H.). Pièce de monnaie que les Européens appellent *pagode*. Voyez ce dernier mot.

HOUNDY (H.). Lettre de change, billet tiré sur un

dérable de mots de cette langue a été introduite dans l'hindoùvy, langue parlée par les Autocthones. Quoi qu'il en soit, les deux langues ont le plus grand rapport entre elles, et sur six mots hindoùvys on en trouve bien cinq évidemment d'origine sanskrite. L'hindoùvy se parle dans le Doù-âb et dans tous les pays aux environs de Canoje (1).

HINNÂ (A.), *Lawsonia inermis*. Voyez *Ménhdy*.

HISÂB-DÂN (A. P.). Un commis, un employé qui s'occupe spécialement de tout ce qui a rapport à la comptabilité.

HOUKAH (A.). Voyez *Houqqah*.

HOUKM-NÂMÉH (A. P.). Ordre écrit.

HOÙLY (H.). Grande fête des Hindous, qui a lieu vers le commencement du printemps, et pendant laquelle les plaisirs et la joie règnent parmi toutes les classes. L'un des principaux amusements consiste à se jeter les uns sur les autres de l'*a'byr*, poudre teinte en jaune ou en rouge, et à s'asperger mutuellement avec de l'eau à laquelle on a donné une couleur orangée. On envoie aussi à cette époque des missives indiquant des rendez-vous aux personnes qu'on sait n'être pas chez elles, et l'amusement est en proportion des démarches et des courses inutiles que font ceux qui sont l'objet de la mystification. Les Hindous, si tranquilles et même si apathiques dans tout autre temps, semblent, lors de cette fête, être possédés d'une espèce de vertige. On voit, dans les rues et sur les places publiques, des gens qui chantent des chansons très grivoises; d'autres engagent des colloques avec ceux qu'ils rencontrent, et les interpellent sur des faits qui sont absolument de leur invention, et qu'ils créent dans le moment même. Ils s'expriment, autant qu'ils peuvent, de manière à exciter le

(1) Voyez quelques détails sur cette ville dans la description de la province d'Agra, article *Hindoùstân*.

rire, et ne se font pas faute d'user pour cela de termes fort libres. On entend aussi de tous côtés des tambours, des trompettes, et d'autres instruments qui font un tintamarre épouvantable.

Les cipayes anglais au service de la Compagnie prennent part comme les autres à toutes les folies du hoùly. On remarque que leurs traits satiriques, dans les chansons burlesques qu'ils s'amusent à faire presque impromptu, tombent, le plus souvent, sur ceux de leurs officiers qu'ils affectionnent le plus; mais cette licence, toute du moment, ne produit aucun relâchement dans la discipline, pour laquelle les cipayes de l'Inde ne le cèdent en rien aux meilleures troupes de l'Europe.

Les femmes font le hoùly dans leur intérieur; elles se rassemblent entre elles, chantent des chansons et s'amusent à toutes sortes de jeux. Les jeunes filles aussi, qu'on appelle alors *gòpî* (laitières), se font mille espiégleries. Les hommes n'assistent pas à ces réunions, excepté quelquefois les maris curieux de voir les jeux folâtres de leurs femmes. Les jeunes gens envoient à leurs maîtresses de petits cadeaux consistant en fleurs, en fruits et en confitures.

Pendant la durée de la fête, un homme affublé d'une manière grotesqne et souvent même indécente, qui représente le personnage du Hoùly, parcourt les rues en adressant aux passants des propos très licencieux. Le dernier jour, on habille un mannequin en hoùly, et on le brûle au milieu des cris de joie et des acclamations de la multitude. On va ensuite se baigner pour se purifier, et l'on met des vêtements neufs.

On voit, d'après tout ce qu'on vient de lire, que le hoùly des Hindous ressemble beaucoup au carnaval des Européens.

HOÙN (H.). Pièce de monnaie que les Européens appellent *pagode*. Voyez ce dernier mot.

HOUNDY (H.). Lettre de change, billet tiré sur un

dérable de mots de cette langue a été introduite dans l'hindoùvy, langue parlée par les Autocthones. Quoi qu'il en soit, les deux langues ont le plus grand rapport entre elles, et sur six mots hindoùvys on en trouve bien cinq évidemment d'origine sanskrite. L'hindoùvy se parle dans le Doù-âb et dans tous les pays aux environs de Canoje (1).

HINNÂ (A.), *Lawsonia inermis*. Voyez *Ménhdy*.

HISÂB-DÂN (A. P.). Un commis, un employé qui s'occupe spécialement de tout ce qui a rapport à la comptabilité.

HOUKAH (A.). Voyez *Houqqah*.

HOUKM-NÂMÉH (A. P.). Ordre écrit.

HOÙLY (H.). Grande fête des Hindous, qui a lieu vers le commencement du printemps, et pendant laquelle les plaisirs et la joie règnent parmi toutes les classes. L'un des principaux amusements consiste à se jeter les uns sur les autres de l'*a'byr*, poudre teinte en jaune ou en rouge, et à s'asperger mutuellement avec de l'eau à laquelle on a donné une couleur orangée. On envoie aussi à cette époque des missives indiquant des rendez-vous aux personnes qu'on sait n'être pas chez elles, et l'amusement est en proportion des démarches et des courses inutiles que font ceux qui sont l'objet de la mystification. Les Hindous, si tranquilles et même si apathiques dans tout autre temps, semblent, lors de cette fête, être possédés d'une espèce de vertige. On voit, dans les rues et sur les places publiques, des gens qui chantent des chansons très grivoises; d'autres engagent des colloques avec ceux qu'ils rencontrent, et les interpellent sur des faits qui sont absolument de leur invention, et qu'ils créent dans le moment même. Ils s'expriment, autant qu'ils peuvent, de manière à exciter le

(1) Voyez quelques détails sur cette ville dans la description de la province d'Agra, article *Hindoùstân*.

rire, et ne se font pas faute d'user pour cela de termes fort libres. On entend aussi de tous côtés des tambours, des trompettes, et d'autres instruments qui font un tintamarre épouvantable.

Les cipayes anglais au service de la Compagnie prennent part comme les autres à toutes les folies du hoùly. On remarque que leurs traits satiriques, dans les chansons burlesques qu'ils s'amusent à faire presque impromptu, tombent, le plus souvent, sur ceux de leurs officiers qu'ils affectionnent le plus; mais cette licence, toute du moment, ne produit aucun relâchement dans la discipline, pour laquelle les cipayes de l'Inde ne le cèdent en rien aux meilleures troupes de l'Europe.

Les femmes font le hoùly dans leur intérieur; elles se rassemblent entre elles, chantent des chansons et s'amusent à toutes sortes de jeux. Les jeunes filles aussi, qu'on appelle alors *gòpî* (laitières), se font mille espiégleries. Les hommes n'assistent pas à ces réunions, excepté quelquefois les maris curieux de voir les jeux folâtres de leurs femmes. Les jeunes gens envoient à leurs maîtresses de petits cadeaux consistant en fleurs, en fruits et en confitures.

Pendant la durée de la fête, un homme affublé d'une manière grotesque et souvent même indécente, qui représente le personnage du Hoùly, parcourt les rues en adressant aux passants des propos très licencieux. Le dernier jour, on habille un mannequin en hoùly, et on le brûle au milieu des cris de joie et des acclamations de la multitude. On va ensuite se baigner pour se purifier, et l'on met des vêtements neufs.

On voit, d'après tout ce qu'on vient de lire, que le hoùly des Hindous ressemble beaucoup au carnaval des Européens.

HOÙN (H.). Pièce de monnaie que les Européens appellent *pagode*. Voyez ce dernier mot.

HOUNDY (H.). Lettre de change, billet tiré sur un

dérable de mots de cette langue a été introduite dans l'hindoùvy, langue parlée par les Autocthones. Quoi qu'il en soit, les deux langues ont le plus grand rapport entre elles, et sur six mots hindoùvys on en trouve bien cinq évidemment d'origine sanskrite. L'hindoùvy se parle dans le Doù-âb et dans tous les pays aux environs de Canoje (1).

HINNÂ (A.), *Lawsonia inermis*. Voyez *Ménhdy*.

HISÂB-DÂN (A. P.). Un commis, un employé qui s'occupe spécialement de tout ce qui a rapport à la comptabilité.

HOUKAH (A.). Voyez *Houqqah*.

HOUKM-NÂMÉH (A. P.). Ordre écrit.

HOÙLY (H.). Grande fête des Hindous, qui a lieu vers le commencement du printemps, et pendant laquelle les plaisirs et la joie règnent parmi toutes les classes. L'un des principaux amusements consiste à se jeter les uns sur les autres de l'*a'byr*, poudre teinte en jaune ou en rouge, et à s'asperger mutuellement avec de l'eau à laquelle on a donné une couleur orangée. On envoie aussi à cette époque des missives indiquant des rendez-vous aux personnes qu'on sait n'être pas chez elles, et l'amusement est en proportion des démarches et des courses inutiles que font ceux qui sont l'objet de la mystification. Les Hindous, si tranquilles et même si apathiques dans tout autre temps, semblent, lors de cette fête, être possédés d'une espèce de vertige. On voit, dans les rues et sur les places publiques, des gens qui chantent des chansons très grivoises; d'autres engagent des colloques avec ceux qu'ils rencontrent, et les interpellent sur des faits qui sont absolument de leur invention, et qu'ils créent dans le moment même. Ils s'expriment, autant qu'ils peuvent, de manière à exciter le

(1) Voyez quelques détails sur cette ville dans la description de la province d'Agra, article *Hindoùstân*.

rire, et ne se font pas faute d'user pour cela de termes fort libres. On entend aussi de tous côtés des tambours, des trompettes, et d'autres instruments qui font un tintamarre épouvantable.

Les cipayes anglais au service de la Compagnie prennent part comme les autres à toutes les folies du hoùly. On remarque que leurs traits satiriques, dans les chansons burlesques qu'ils s'amusent à faire presque impromptu, tombent, le plus souvent, sur ceux de leurs officiers qu'ils affectionnent le plus; mais cette licence, toute du moment, ne produit aucun relâchement dans la discipline, pour laquelle les cipayes de l'Inde ne le cèdent en rien aux meilleures troupes de l'Europe.

Les femmes font le hoùly dans leur intérieur; elles se rassemblent entre elles, chantent des chansons et s'amusent à toutes sortes de jeux. Les jeunes filles aussi, qu'on appelle alors *gòpî* (laitières), se font mille espiégleries. Les hommes n'assistent pas à ces réunions, excepté quelquefois les maris curieux de voir les jeux folâtres de leurs femmes. Les jeunes gens envoient à leurs maîtresses de petits cadeaux consistant en fleurs, en fruits et en confitures.

Pendant la durée de la fête, un homme affublé d'une manière grotesque et souvent même indécente, qui représente le personnage du Hoùly, parcourt les rues en adressant aux passants des propos très licencieux. Le dernier jour, on habille un mannequin en hoùly, et on le brûle au milieu des cris de joie et des acclamations de la multitude. On va ensuite se baigner pour se purifier, et l'on met des vêtements neufs.

On voit, d'après tout ce qu'on vient de lire, que le hoùly des Hindous ressemble beaucoup au carnaval des Européens.

HOÙN (H.). Pièce de monnaie que les Européens appellent *pagode*. Voyez ce dernier mot.

HOUNDY (H.). Lettre de change, billet tiré sur un

dérable de mots de cette langue a été introduite dans l'hindoùvy, langue parlée par les Autocthones. Quoi qu'il en soit, les deux langues ont le plus grand rapport entre elles, et sur six mots hindoùvys on en trouve bien cinq évidemment d'origine sanskrite. L'hindoùvy se parle dans le Doù-âb et dans tous les pays aux environs de Canoje (1).

HINNÂ (A.), *Lawsonia inermis*. Voyez *Mênhdy*.

HISÂB-DÂN (A. P.). Un commis, un employé qui s'occupe spécialement de tout ce qui a rapport à la comptabilité.

HOUKAH (A.). Voyez *Houqqah*.

HOUKM-NÂMÉH (A. P.). Ordre écrit.

HOÙLY (H.). Grande fête des Hindous, qui a lieu vers le commencement du printemps, et pendant laquelle les plaisirs et la joie règnent parmi toutes les classes. L'un des principaux amusements consiste à se jeter les uns sur les autres de l'*a'byr*, poudre teinte en jaune ou en rouge, et à s'asperger mutuellement avec de l'eau à laquelle on a donné une couleur orangée. On envoie aussi à cette époque des missives indiquant des rendez-vous aux personnes qu'on sait n'être pas chez elles, et l'amusement est en proportion des démarches et des courses inutiles que font ceux qui sont l'objet de la mystification. Les Hindous, si tranquilles et même si apathiques dans tout autre temps, semblent, lors de cette fête, être possédés d'une espèce de vertige. On voit, dans les rues et sur les places publiques, des gens qui chantent des chansons très grivoises; d'autres engagent des colloques avec ceux qu'ils rencontrent, et les interpellent sur des faits qui sont absolument de leur invention, et qu'ils créent dans le moment même. Ils s'expriment, autant qu'ils peuvent, de manière à exciter le

(1) Voyez quelques détails sur cette ville dans la description de la province d'Agra, article *Hindoùstân*.

rire, et ne se font pas faute d'user pour cela de termes fort libres. On entend aussi de tous côtés des tambours, des trompettes, et d'autres instruments qui font un tintamarre épouvantable.

Les cipayes anglais au service de la Compagnie prennent part comme les autres à toutes les folies du hoùly. On remarque que leurs traits satiriques, dans les chansons burlesques qu'ils s'amusent à faire presque impromptu, tombent, le plus souvent, sur ceux de leurs officiers qu'ils affectionnent le plus; mais cette licence, toute du moment, ne produit aucun relâchement dans la discipline, pour laquelle les cipayes de l'Inde ne le cèdent en rien aux meilleures troupes de l'Europe.

Les femmes font le hoùly dans leur intérieur; elles se rassemblent entre elles, chantent des chansons et s'amusent à toutes sortes de jeux. Les jeunes filles aussi, qu'on appelle alors *gòpî* (laitières), se font mille espiégleries. Les hommes n'assistent pas à ces réunions, excepté quelquefois les maris curieux de voir les jeux folâtres de leurs femmes. Les jeunes gens envoient à leurs maîtresses de petits cadeaux consistant en fleurs, en fruits et en confitures.

Pendant la durée de la fête, un homme affublé d'une manière grotesque et souvent même indécente, qui représente le personnage du Hoùly, parcourt les rues en adressant aux passants des propos très licencieux. Le dernier jour, on habille un mannequin en hoùly, et on le brûle au milieu des cris de joie et des acclamations de la multitude. On va ensuite se baigner pour se purifier, et l'on met des vêtements neufs.

On voit, d'après tout ce qu'on vient de lire, que le hoùly des Hindous ressemble beaucoup au carnaval des Européens.

HOÙN (H.). Pièce de monnaie que les Européens appellent *pagode*. Voyez ce dernier mot.

HOUNDY (H.). Lettre de change, billet tiré sur un

banquier. Dans l'Inde, les opérations de banque se font avec tant de loyauté, qu'on peut, muni de *houndys*, parcourir les cantons les moins fréquentés et les provinces les plus reculées, sans craindre d'éprouver le moindre refus. Le taux du change est calculé de province à province avec la plus rigoureuse exactitude (1).

HOUQQAH (A.). Pipe à l'indienne. Cet appareil ingénieux consiste en un bocal de cristal ou un vase d'or, de vermeil ou d'argent, qu'on remplit à moitié d'eau rose ou simplement d'eau commune. Le tabac et le feu se mettent dans une petite soucoupe formée par l'extrémité supérieure d'un tube placé perpendiculairement dans le bocal, et dont l'autre extrémité plonge jusque dans l'eau. Un autre tube pénètre également dans le bocal, mais sans atteindre l'eau; on y adapte un long tuyau flexible par lequel on aspire la fumée, qui, en passant dans l'eau avant de parvenir à la bouche, y dépose toute son âcreté. La partie du houkah qui contient le tabac et le feu se nomme *tchilem*, et son couvercle *serpouch*; le tube qui supporte le *tchilem* et qui descend dans l'eau, *âb-ney*; le long tuyau flexible auquel les Européens donnent le nom de *serpent*, s'appelle *neytchah*, et enfin l'embouchure de ce tube prend le nom de *mounh-nâl* (pièce de bouche). Les Indiens mêlent dans

---

(1) Such is the faithfulness of banking transactions here, that you may pass all through India with *Hoondies* on the principal places, without fear of disappointment, and the principles of exchange, gain, loss, etc., are calculated from province to province by experienced travellers with the most scrupulous exactness. (*Sketches of India, by an officer*; fourth edition; London, 1826, p. 240.)

Forster rapporte qu'à Jambou, ville reculée du Pendj-âb, il présenta à un banquier une lettre de change (*houndy*) qui avait été si mouillée qu'on pouvait à peine la déchiffrer. Cependant le banquier s'empressa d'en payer le montant.

Voyez le *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, par Forster; Paris, 1802, tom. 1er, p. 230.

leur tabac quelques aromates, et savourent avec délices la fumée suave du houkah; les Européens qui résident dans l'Inde n'ont pas moins de plaisir que les naturels à fumer au moyen de cet ingénieux instrument. Il y a des houkahs très richement ornés, et qui sont conséquemment d'un prix fort élevé. Voyez *Qalyân*, *Nâryely* et *Gourgoury*.

HOUQQAH-BERDÂR (A. P.). Porte-houkah, domestique dont le seul emploi est de préparer le houkah pour son maître. Il l'accompagne partout, soit qu'il sorte en palanquin, soit qu'il monte à cheval, pour lui donner son houkah tout préparé, lorsque l'envie lui prend de fumer.

HOUR ou HOURÎ (A.). Une *houri*, une vierge aux yeux noirs du paradis (selon la croyance des mahométans).

HOZOUR-NAVYS (A. P.). *Hozoûr*, la cour, le gouvernement; *Navys*, écrivain. Secrétaire des Derbârs, qui tient copie de tous les firmâns, des ordres émanés du souverain et des lettres adressées à divers personnages. Voyez *Hâziry-navys*.

I

ÎDJÂRÉH-DÂR (A. P.). Tenancier d'une propriété dont le revenu est variable, et qui la loue du propriétaire, moyennant une somme déterminée.

IGNAME (*). Voyez *Ratâloû* et *Soû'hny*.

ÎI'TIMÂD ÉD-DAULAH (A.), c'est-à-dire *le soutien de l'empire*. C'était le titre sous lequel on désignait ordinairement le premier ministre sous l'empire mogol. Cette dénomination a été plus ou moins tronquée par la plupart des auteurs et voyageurs; ils en ont fait *Etmadoulet*, *Îtimadolah*, *Actimad-doula*, etc. Voyez *Dywân-i âa'là*.

ÎLÂTCHY (H.). Cardamome (*Amomum repens*, Linn.). Plante qui croît principalement sur la côte du Malabar, et

qui produit une graine aromatique. Les Indiens en font un grand usage dans leurs *karhys* et autres mets; ils en mettent aussi dans le *pân-soupâry*, préparation qu'on appelle vulgairement *bétel*. Voyez ce dernier mot.

ÎMÂM (A.). Directeur spirituel, prêtre, prélat, patriarche mahométan.

ÎMÂM-BÂRÂ ou ÎMÂM-BÂRY (A. H.). Mot à mot la maison de l'îmâm. On appelle ainsi les cénotaphes élevés à la mémoire d'Hoséïn, fils d'A'ly, assassiné par les ordres de Yézyd. Le titre d'îmâm dans ce mot composé a le même sens que celui de *khalyfah*, c'est-à-dire successeur spirituel et temporel de Mahomet, et c'est à Hoséïn, petit-fils du saint prophète, qu'il est décerné. Les îmâm-bâry sont toujours établis avec la plus grande pompe. De grands personnages en font élever non seulement en mémoire d'Hoséïn, pour y célébrer en son honneur la fête funèbre du *Déhâ* (voyez ce mot), mais aussi pour leur servir de sépulture à eux-mêmes. A Lak'hnaù, capitale de l'ancienne Nababie d'Aoude qui forme aujourd'hui un royaume, Âssaf êd-daùlah, l'un des nabâbs ou soùbahdârs de cette province, décédé en 1797, est enseveli dans un magnifique îmâm-bâry qu'il a fait construire dans cette ville (1). Des cierges brûlent jour et nuit sur ce monument, et des

---

(1) Ce prince, qui se nommait d'abord Myrzâ-Amâny, et qui prit le nom d'Assaf êd-daùlah en montant sur le mesned d'Aoude, était fils de Choudjâ'a êd-daùlah (*le héros de l'état*), qui régnait depuis 1756, et qui mourut en 1775. C'est l'usage parmi les souverains de changer de nom à leur avènement au trône; les nabâbs, ou vice-rois, suivent cet exemple. Assaf êd-daùlah veut dire l'*Assaf de l'état*. Assaf était ministre du roi Salomon, et son intégrité égalait ses lumières; c'est pour ce motif que beaucoup de nabâbs prennent le nom ou plutôt le titre d'Assaf êd-daùlah; d'autres adoptent celui d'Assaf-Djâh, ce qui signifie *celui qui tient la place d'Assaf*.

Dans les ouvrages anglais, les noms des deux princes que je viens de citer sont écrits *Azoph ud-dowlah* et *Shooja ud-dowlah*.

prêtres y récitent constamment des versets du Corân. Lord Valentia dit que c'est le plus bel édifice qu'il ait vu dans l'Inde; il en donne la description dans la relation de son voyage (1).

Voyez les *Voyages dans l'Hindoûstân, à Ceylan*, etc., par lord Valentia, pag. 227 et suivantes du premier volume de la traduction française donnée par M. Henry. Paris, 1813, 4 vol. in-8°, et atlas.

Voyez aussi le *Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde*, par M. Garcin de Tassy, inséré dans le *Journal asiatique* d'août et septembre 1831, et pages 36 et 37 de l'édition tirée à part, 1831, in-8°.

ÎMÂMYAH (A.). Imamistes, nom qu'on donne souvent aux chyïtes ou Mahométans de la secte d'A'ly. Voyez *Chya'h.*

ÎMLY (H.). Arbre que nous nommons tamarinier (*tamarindus indica*). Le tamarinier est un fort bel arbre qui s'élève quelquefois à une hauteur prodigieuse; il produit le fruit nommé *tamarin*, qui est un citron d'une excellente espèce; mais le bois de cet arbre est sans valeur. Voyez *Tamr-i hind.*

ÎNA'ÂM (A.). Cadeau, présent d'un supérieur à un inférieur; c'est l'inverse du *nazr.*

ÎNCHÂ (A.). Modèle de lettres, de requêtes, de pétitions, de sommations; un formulaire.

ÎNDER (H.), en sanskrit *Indra.* — Le maître des cieux visibles, du firmament, et le chef des divinités secondaires. Un de ses nombreux titres est *soûary-râdjâ,* roi du firmament.

INDIGOTIER (*). Voyez *Nyl.*

---

(1) Le Tâdj-mahal est certainement plus beau que l'Imâm-bâry de Lak'hnaû, mais lord Valentia n'avait pas vu le premier de ces monuments. Voyez *Tâdj-maha l.*

ÎSLÂM (A.). Islamisme, religion mahométane.

ÎSLÂMY (A.). Un mahométan, un *vrai croyant*.

ÎSO-JÂR (H.), en sanskrit *Isouâra*. Maître, régulateur; l'un des noms de Siva. Dieu.

I'YD (A.). Fête, solennité religieuse (parmi les Mahométans). Voyez *Djâtrâ*.

I'YD ÊL-FITHR (A.). *La fête de la rupture du jeûne*. Cette fête a lieu le premier de chawâl, dixième mois de l'année mahométane. Le jeûne le plus rigoureux ayant été observé pendant le ramazân (voyez ce mot), la cessation de ce jeûne donne lieu à de grandes réjouissances. Il est d'usage aussi à cette occasion de se faire mutuellement des cadeaux.

I'YD ÊL-QATL (A.). *La fête funèbre du meurtre* (d'Hoséïn fils d'A'ly). Voyez *Déhâ*.

I'YD ÊL-QORBÂN (A.). *La fête du sacrifice* (qu'on appelle aussi *i'yd êl-zohâ*). Cette fête musulmane, qui se célèbre le dix de *zy-hiddjah*, dernier mois de l'année mahométane, a été instituée en mémoire d'Îbrâhym (Abraham), qui s'était résigné à immoler son fils bien-aimé Îsmâi'yl, par obéissance pour le Seigneur (1). Cette solennité religieuse donne lieu à de grandes réjouissances. Quelques jours avant le *qorbân*, chaque famille achète un mouton, le plus beau qu'on peut trouver, sans tache, sans défaut, pour représenter dignement la pureté et la candeur d'Îsmâi'yl. Le jour de la cérémonie, après avoir bien lavé l'animal, après lui avoir teint différentes parties du corps avec du *hinnah*, on le pare de rubans, d'ornements de

(1) Au lieu d'Ishâq (Isaac), les Mahométans mettent en scène Ismâi'yl (Ismael), parce que les Arabes regardent ce dernier comme le père de leur nation. « Rien ne me paraît plus naturel, dit en plaisantant M. Francklin, » que de chercher à relever la gloire de son fondateur aux dépens de qui » il appartient. » (*Voyage en Perse*, traduit par Langlès, page 11 du 2e volume.)

toute espèce, de perles même, si on le peut. On le conduit ensuite au lieu du sacrifice (*qorbân-gâh*), et on l'immole en grande cérémonie. On en distribue ensuite différentes parties à ses amis; on en donne aussi aux pauvres. Les gouverneurs des villes et les très grands personnages immolent ordinairement un chameau, ou tout au moins un taureau au lieu d'un mouton (1). Dans ce cas, la cérémonie a lieu hors de l'enceinte de la cité. Au retour, des échafauds sont dressés sur les places publiques, et des bateleurs, des danseurs de corde, des jongleurs, des musiciens, des chanteurs, amusent le peuple pendant le reste de la journée.

I'YD ÊL-ZOHÂ (A.). Voyez l'article précédent.

ÎYK'H (H.). Canne à sucre. Voyez *Chéker*.

ÎZÂH (H.). Longs caleçons, pantalons.

J

JACQUIER (*). Arbre fruitier. Voyez *Kat'hal*.

JAGRENAT ou JAGHERNATTE (*). Corruption du mot composé *Djag-nât'h*. Voyez cet article.

JAMBOSIER et JAM-ROSE (*). Arbre et fruit. Voyez *Djâm*.

JÂTTES (*). Peuple. Voyez *Djât*.

N. B. Voyez par *Dj* les mots qui ne se trouvent pas à la lettre *J*.

K

KABÎR (A.). Célèbre fakir hindou. — *Kabîr-pant'hy*, sectateur, dévot de Kabîr.

---

(1) C'est pour cette raison que cette fête se nomme aussi *Baqr-i yd*, la fête du taureau, celle où l'on immole un taureau.

KABÎR-BAR (A. H.). *Bar* de Kabîr. Nom sous lequel on désigne un magnifique figuier des Indes (vulgairement arbre des banians), qui se trouve à environ trois lieues de Bâroûtch, ville du Guzarate. Voyez *Bar*.

KABIT ou KABITÂ (H.). Sorte de poème parmi les Hindous.

KÂBYN (P.). Dot, douaire (chez les Mahométans).

KADALY ou KÊLÂ (H.). Fruit que nous nommons *banane*. Il y a diverses espèces de bananes : celle qui provient du bananier des sages (*musa sapientum*), et qu'il ne faut pas confondre avec les autres, est un des meilleurs fruits qui existent; on en trouve dans toutes les parties de l'Hindoûstân. « Peu de fruits, dit Solvyns qui a long-» temps habité l'Inde, ont un goût plus agréable que les » bananes; ni les indigènes ni les Européens ne se lassent » d'en manger. C'est particulièrement aux environs de » Dacca qu'on trouve les plus belles : elles l'emportent sur » les autres par le goût, le parfum et la grosseur (1). » Voyez l'article *Moûtchâ*.

KÂFIR (A.). Infidèle. — Nom donné par les Musulmans à tous ceux qui ne professent pas l'islamisme.

KAGHÉZY (P.). Papetier. — Fabricant de papier.

KÂHAN (H.). Seize *pan*, ou 1280 kaoûrys.

KAHÂR (H.). Porteurs de palanquins, qui se nomment aussi *bhoûy*, *mahrâ*, *hammâl*, *moûtyâ* et *pâlky-berdâr*. Voyez *Byrâ*.

---

(1) Il n'est pas hors de propos de faire observer ici que les Anglais se servent presque constamment dans leurs relations, pour désigner le fruit dont il est question, du mot *plantain* (ils emploient rarement le terme *banana*), et que ce mot ne se trouve pas sous cette acception dans les Dictionnaires anglais-français. Il en résulte que presque tous les traducteurs, ignorant la signification de ce mot, l'ont rendu par *plantain* (terme commun aux deux langues), croyant probablement que leur auteur parlait du plantain (*plantago*), végétal employé en médecine.

KALKY (H.). Nom de la dixième incarnation de Vichnou, qui est encore à venir. La divinité doit paraître sous la forme d'un brahmane qui naîtra dans la ville de Sambal, et dans la famille de Vichnou-Sarma. Il parcourra à cheval tout l'Hindoûstân, et mettra à mort tous les méchants et les impies.

KALPAH (H.). Un jour de brahmâ; période de 4 milliards 320 millions d'années de mortels.

KÂLY (H.). Déesse du temps et de la mort, épouse de Siva, puissance destructive; elle a des rapports avec l'Hécate des anciens. On représente cette déesse avec un collier de têtes de mort; des sacrifices de chevreaux ont quelquefois lieu en son honneur, mais à la fin de l'automne, époque à laquelle sa fête est célébrée presque en même temps que celle de Latch'hmî (déesse de l'abondance), on lui offre, ainsi qu'à cette dernière divinité, des oblations consistant en *g'hy*, en fruits, en riz, en grains, etc.

KALY-DJOUG (H.). Nom de la quatrième grande période des Hindous; l'époque actuelle. Voyez *Djoug*.

KÂM ou KÂM-DÊW ou KÂM-DÊÒ (H.), en sanskrit *kâma* ou *kâma-dêva*, le désir, le dieu du désir. Le Cupidon des Hindous, fils de Vichnou et de Roukminî, et mari de Ratî (Vénus).

KANTCHÉNY (H.). Danseuse. Voyez *Bayadères*.

KANT'HÂ (H.). Chapelet à gros grains, en argent, en cristal ou en terre de Kerbélâ.

KANWAL (H.). (*Nymphæa lotus.*) Lotus, lotos, lis aquatique ou nénuphar. Plante qui joue un grand rôle dans la mythologie hindoue; il en existe différentes espèces. Le mot nénuphar est l'altération de *nyloûfar*, qui en persan désigne la plante dont il est question.

KAOÛRY (H.), vulgairement *Caury*. (*Cypræa moneta.*) Joli petit coquillage d'un beau blanc, que nous nommons *pucelage*, et qui sert de monnaie dans l'Inde. Vingt kaoûrys font un *tch'hédâm*; quatre-vingts de ces coquillages font

un *pan*, et soixante *pan*, ou 4 mille 8 cents kaoûrys forment la valeur d'une roupie-sikkah. On voit qu'en estimant la roupie à deux francs cinquante centimes, il faut quatre-vingt seize kaoûrys pour faire un sou de France. Dans quelques provinces de l'Inde, les femmes du bas peuple portent des kaoûrys comme objets d'ornement; elles s'en font des bracelets, des colliers, etc. C'est aussi avec les kaoûrys qu'on fait ce beau stuc nommé *tchoûnâ*, dont on se sert dans l'Inde pour revêtir les bâtiments. Voyez *Kâhan* et *Tchoûnâ*.

KAPÂRY (H.). Caste de gens qui vendent des herbages, etc.

KAPÂS (H.). Cotonnier (*gossypium herbaceum*). — Coton brut. Voyez *Roûy*.

KAPER-DHOÛL (H.). Sorte de gaze.

KAREMTCHARY (H.), Percepteur d'un village.

KÂRKOUN (P.); de *kâr* ouvrage, besogne, et de *keum*, qui fait, qui exécute. — Employé dans les bureaux du gouvernement ou dans les zémyndârys, qui est chargé de tenir des états exacts des contributions.

KAROÛH (P.). Une kosse. Voyez *Kôss*.

KAROÛR (H.), vulgairement *Crora* ou *Croure*. Cent laks ou dix millions.

KAROÛRÂ ou KAROÛRY (H.). Collecteur, receveur des impositions. — Un inspecteur, un surveillant.

KÂRTYKEYÂ (H.). Le chef des armées célestes, le Mars des Hindous. Il est fils de Parwâtî; on le représente avec six visages et douze bras tenant des armes, et monté sur un paon.

KARWÂN (P.). Une caravane; réunion de voyageurs avec leur suite, leurs bagages, etc.

KARWÂN-SÉRÂ ou SÉRÂÏ (P.). *Maison à caravane*. — Hôtellerie publique pour les voyageurs. C'est de ce mot que nous avons fait *caravansérail*. Voyez *Sérâï*.

KASBY (H.). Tisserand.

KATCHAHRY (H.). Cour de justice. — Bureau où s'opère le paiement des impositions.

KÂTCH'HY (H.). Jardinier qui cultive et vend des herbes potagères.

KAT'HAL (H.). *Artocarpus integrifolia*, Linn. — Nom de l'arbre et du fruit que nous nommons Jacquier et Jacq (*the jack tree* et *jack* en anglais). Le jacquier, nommé aussi *arbre à pain*, est originaire de l'Hindoûstân; il produit un énorme fruit qui pèse quelquefois de vingt à trente livres, et qui sort du tronc de l'arbre ou des plus grosses branches. Ce fruit se mange extrêmement mûr, souvent avec du sel, parce qu'il est un peu fade. Les Européens ont assez de peine à s'y habituer; cependant il y en a qui finissent par le trouver très bon. Quand le jacq est cuit au four ou simplement sur le feu, il a une saveur agréable, et est aussi sain que nourrissant. Le bois du jacquier est dur et solide à peu près comme le chêne; il est excellent pour les trains et les roues de voiture.

KÂTIB (A.). Employé, commis aux écritures.

KATTÂR ou KATTÂRY (H.). Poignard qui se porte à la ceinture.

KATT'HÂ (H.). La vingtième partie d'un *byg'hâ*. — Mesure pour le blé, contenant cinq *sér*.

KATT'HAK (H.). Chanteur de profession.

KÂWER (H.). Seaux dans lesquels les Hindous transportent au loin l'eau du Gange.

KAYÂL (A.). Préposés des marchés qui sont chargés de peser les denrées et de mesurer les grains.

KCHATRIYA. (—) Nom sanskrit de la seconde grande caste des Hindous. Voyez *Tch'hatry*.

KÉBÂB (P.). Rôti; plat composé de viande rôtie.

KECHTY-BÂN (P.). Batelier (synonyme H. *Nâoù-wâlâ*).

KEDJEK (P.). Long bâton armé d'une pointe de fer,

dont se servent les *Mâhâoùat* pour conduire les éléphants. Voyez *Mâhâoùat*.

KED-KHODÂ (P.). Le maître d'une maison.

KEFCH-DOÙZ (P.). Cordonnier.

KÊLÂ (H.). Fruit que nous nommons *banane*. Voyez *Kadaly*.

KÉLÂR (H.). Distillateur. — Marchand de liqueurs spiritueuses; tavernier.

KELMAH (A.). Profession de foi mahométane.

KEMKHOÙÂB (P.). Tissu de soie avec des fleurs d'or ou d'argent; brocart. Les plus beaux se fabriquent à Bénarès et à Surate. Les voyageurs français écrivent ordinairement *kincab* et les anglais *kincob*.

KEMR-BEND (P.). Ceinture.

KENDÂRY (H.). Pilote, celui qui dirige un navire.

KENDOÙRY (P.). Littéralement une nappe, une toile pour la table. — Fête en l'honneur de Fâtimah, fille de Mahomet, qui ne se célèbre qu'entre femmes (et même qu'entre celles qui ont une haute réputation de vertu). Il n'est permis à aucun homme de voir les mets que l'on prépare à cette occasion, et qu'on met à part pour les offrir en oblation à la fille du prophète.

KÊOÙRÂ (H.). *Pandanus odoratissimus*, Roxburgh. — Belle fleur qui exhale une très bonne odeur.

KHÂDIM ÊL-MESDJID (A.). Voyez *Hâdjy*.

KHÂDIM ÊL-TOLABÂ (A.). Professeur d'un collège musulman. Voyez *Mouderris*.

KHÂDIM-I DERGÂH (A. P.). *Le serviteur du sépulcre.* — Domestique qui a soin d'entretenir la propreté près d'un tombeau ou dans une mosquée.

K'HÂDJAH (P.). Un homme de distinction, un *gentleman* parmi les naturels. Voyez *Bâhoù*.

K'HÂDJAH-KHIZR (P. A.). Célèbre fakir musulman. Voyez *Bêrâ*.

K'HADJOÙR (H.). Datte et dattier (*dactylus*, et *phœnix dactylifera*). Voyez *Târ*.

K'HADJOÙR-TCH'HARY (H.). Sorte d'étoffe de soie ondulée.

KHALKHAL (A.). Anneaux d'or ou d'argent que la plupart des femmes hindoues portent à la jambe, au dessus de la cheville. Les râmdjennys (danseuses) en ont de très riches; elles y attachent souvent de petits grelots également d'or ou d'argent, dont le bruit accompagne agréablement leur danse en marquant la mesure.

KHALISAH (A.). Bureaux du gouvernement où s'expédie tout le travail relatif aux revenus de l'état. — Territoire que l'on tient à ferme immédiatement du gouvernement.

KHALYFAH (A.). Calife, successeur de Mahomet; chef spirituel et temporel des Musulmans. — Celui qui dans un *maktab* (école) remplace le maître. — D'après un usage dont il serait assez difficile d'expliquer l'origine, on donne généralement ce nom, dans l'Inde, à tous les gens à gages, tels que les cuisiniers, les blanchisseurs, etc.

KHÂN (P.). Seigneur. Titre que prennent les Indiens musulmans d'un certain rang, et qui est généralement en usage parmi les Pat'hâns. Voyez *Beyg*, *Myr*, *Émyr*, *Myrzâ*.

KHÂNAM (P.). Dame de distinction. Ce mot est le féminin de *khân*.

KHÂN-I KHÂNÂN (P.). Seigneur des seigneurs. Titre pris par de hauts personnages.

KHANDJÀR (A). Poignard qui se porte dans la ceinture. Voyez *Kattâr*.

KHÂNSÂMÂN (P.). Intendant en chef de la maison d'un souverain, d'un prince. — Dans l'Inde, on donne ce nom au maître-d'hôtel. Tout ce qui concerne le service de la table et de la cuisine regarde ce domestique, qui commande à tous les autres en cette partie. C'est lui qui est chargé de toutes les dépenses relatives au service de bou-

che; il répond de toute la vaisselle, porcelaine, verrerie, et du linge de table. Le khânsâmân est ordinairement un homme qui présente des garanties, et ses gages sont très élevés comparativement à ceux des autres domestiques. Les Anglais ont tronqué ce nom d'une manière bien bizarre; ils en ont fait *consumer*. Voyez *Khertch-berdâr*.

KHÂRIDJY (A.). Secte de Musulmans qui ne reconnaissent pas A'ly comme l'un des successeurs légitimes du prophète. Ils sont ennemis mortels des Râfizys ou Chyites qui regardent Âboû-Bekr, O'mâr et O'smân comme des usurpateurs. Les Sunnytes reconnaissent les quatre personnages comme légitimes successeurs. Les Chyites appellent quelquefois Khâridjys les Sunnytes.

KHARYTAH (A.). Bourse, sachet pour contenir les lettres. — Dans l'Inde, il est d'usage d'envoyer les lettres renfermées dans de petits sachets qui sont plus ou moins ornés et brodés, selon la qualité de la personne à qui la lettre est adressée. Le papier diffère aussi selon les circonstances; si c'est un inférieur qui écrit à son supérieur, le papier est toujours sablé d'or. Le mot kharytah s'applique quelquefois à la lettre elle-même.

KHAS (P.). *Andropogon muricatum*. Herbe avec les racines de laquelle on fait les tattys. Cette plante se trouve indiquée sous le nom de *cuss-cuss* ou *khus-khus* dans les relations anglaises. Voyez *Tatty*.

KHÂSS (A.). Ce terme, qui signifie littéralement *noble*, *pur*, *non mélangé*, s'applique principalement, dans l'Inde, à tout ce qui est à l'usage du souverain, à tout ce qui appartient à sa maison ou y est relatif.

KHÂSS-MAHAL (A.). Chez les Mahométans, l'appartement des femmes mariées, par opposition au *khourd-mahal*, appartement des femmes non légitimes.

KHÂSS-PÂGÂ ou KHÂSSÉH-PÂGÂ (A. H.). On appelait ainsi, chez les Mahrattes, les corps de cavalerie composant la maison du prince. Ces corps formaient l'élite des

troupes, et leurs chevaux appartenaient au gouvernement.

KHÂTOUN (A.). Dame de haut rang.—*Khâtoùn-i djennet*, la reine du paradis; titre donné par les Mahométans à Fâthimah, fille de Mahomet.

KHÂZANÉH (A.) ou KHAZYNÉH (P.). Trésor. — Magasin.

KHÂZANÉH-I A'ÂMIRAH (A.). Le trésor royal.

KHAZÂNTCHY (A. T.). Trésorier.

KHEBR-DÂR (A. P.). Homme chargé de faire des rapports; celui qui tient au courant de ce qui se passe; espion employé dans les armées.

KHÉLASSY (A.). Vulgairement *Clachy*. Marin.—Artilleur indien.

K'HEND (H.). Pays, territoire, contrée. — *Rohyl-k'hend*, pays des Rohyllahs.

KHERTCH-BERDÂR (A. P.). Domestique qui, dans les grandes maisons, est chargé de l'achat des provisions de bouche. Il est immédiatement sous les ordres du Khânsâmân.

KHIDMETGÂR (A. P.). Valet pour le service intérieur. Son principal emploi est de servir à table; il se tient derrière la chaise de son maître pendant le repas, et lui donne tout ce dont il a besoin. Quand on va dîner en ville, on emmène son khidmetgâr avec soi, et il y a souvent même plusieurs de ces domestiques pour une seule personne. Les khidmetgârs, qui sont presque toujours des Musulmans, sont fort proprement mis. Ils ne se mêlent nullement de faire les chambres, de nettoyer, etc.; ce soin concerne d'autres domestiques d'un rang inférieur.

KHILA'T (A.). Vêtements d'honneur donnés par un souverain lorsqu'il confère une dignité quelconque, et qu'il accorde aussi à toute personne admise à lui présenter ses hommages. La richesse du khila't dépend de la qualité de celui qui le reçoit.

KHIRÂDJ (A.), proprement *kharâdj*. Taxes, droits, impôts. — Rapport, revenu.

K'HITCHRY (H.). Mets fait avec des pois et du riz bouillis ensemble. — Arrhes qu'on donne aux danseuses quand on les loue pour un divertissement.

K'HOPRÂ (H.). L'amande de la noix de coco.

KHORMÂ (P.). Datte; fruit du palmier-dattier (*phœnix dactylifera*). *K'hadjoùr* en hindoùstâny.

KHOTHBAH (A.). Oraison; sermon qui a lieu chez les Musulmans, tous les vendredis, après le service divin, et dans lequel le prédicateur donne ses bénédictions à Mahomet, à ses successeurs et au prince régnant.

KHOÙD-KÂCHT (P.). Le ra'ïét *khoùd-kâcht* est celui qui cultive les terres qui lui appartiennent.

KOÙRD-MAHAL (P. A.). L'appartement des femmes non mariées, chez les gens de haute classe. Voyez *Khâss-mahal*.

KICHEN (H.); en sanskrit *Krichna*. — L'incarnation la plus célèbre de Vichnou, ou plutôt Vichnou lui-même sous une forme humaine, cette incarnation n'étant pas comprise dans les dix *âvatârs* de ce Dieu. Kichen naquit dans le beau canton de Mat'hourâ, qui fait partie du pays d'Agra. Il était frère puîné du troisième Râma (Bâla-Râma), et il eut pour parents Vasoudêva et Dêvakî; mais il fut élevé chez le berger Nanda et sa femme Yachoudâ, pour que sa naissance fût ignorée du tyran Kansa, à qui il avait été prédit qu'un enfant de cette famille le ferait périr. Il passa sa jeunesse au milieu des *gòp* et des *gòpî* (bergers et laitières). Dans son enfance, il fut vainqueur du serpent Kalya, et mit à mort plusieurs monstres et géants. Par la suite, il tua le tyran Kansa, devint le protecteur de Youdichthira, et fut le héros de la guerre décrite dans le fameux poème Mahâ-Bhârata. Il a beaucoup de rapports avec l'Apollon des Grecs, et l'on suppose qu'il parut sur la terre mille trois cents ans avant Jésus-Christ.

(Voyez l'article *Kichen* dans le *Shakespear's dictionary*.)

KILA'H et KILA'HDÂR (A. et A. P.). Voyez *Qila'h* et *Qila'hdâr*.

KINCAB (*). Etoffe. Voyez Kemkhoùâb.

KIRÂYÉH-DÂR (A. P.). Un fermier, celui qui tient une propriété à bail.

KIRMÂNY-GANDOUM (P.). Vermicelle.

KIRM-DÂNAH (P.). Cochenille. Substance colorante qui donne un beau rouge écarlate; elle est formée d'insectes qu'on nomme également cochenilles, et qui se nourrissent sur le Nopal (*cactus opuntia*).

KIRM-PYLAH (P.). Ver à soie. Voyez *Abrychem*.

KISÂRY (H.). *Lathyrus sativus*. Sorte de pois.

KITÂB-FÉROÙCH (A. P.). *Kitâb*, livre; *féroùch*, participe présent de *feroùkten*, vendre. — Libraire.

KITÂB-KHÂNÉH (A. P.). Bibliothèque.

KÒÊRY (H.). Cultivateur.

KONDJ (P.). Bosquet, taillis. Voyez *Tope*.

KOPPÂ (H.). Grandes outres dans lesquelles on conserve l'huile, le g'hy, etc.

KÒRAH-BERDÂR (H. P.). *Porte-fouet*. — Exécuteur qui applique des coups de martinet à nœuds aux délinquants, dans certains cas, d'après les lois des naturels. C'est aussi un valet chargé de fustiger les domestiques en faute.

KÒSS (H.). Mesure de distance d'environ deux tiers de lieue. L'étendue de cette mesure varie un peu dans les diverses provinces de l'Inde.

KÒTOÙÂL (P.). Chef de la police d'une ville.

KÒTOÙÂLY-TCHABOÙTARAH (P.). Salle d'audience, bureau d'un kòtoùâl.

KOÙÂ (H.). Un puits. Voyez *Bâoùry*.

KOÙCH (H.). *Poa cynosuroides*. Nom d'une herbe qui est sacrée parmi les Hindous. Les brahmanes s'en servent dans leurs cérémonies religieuses.

KOÙLOÙ (H.). Caste de gens qui vendent de l'huile.

KOUMHÂR (H.). Potier.

KOÙNDYGÂR (H. P.). Un calendreur, un ouvrier qui donne l'apprêt aux draps et aux toiles.

KOUNBY (H.). Voyez l'article ci-après.

KOURMY (H.). Tribu des cultivateurs qu'on appelle aussi *kounby*.

KOURTY (P.). Camisole longue pour les femmes. — Habit court de soldat. — Un habit. C'est le mot dont on se sert en hindoûstâny pour désigner notre *halit* européen (*coat* en anglais).

KOÙS (P.). Tymbales.

KOÙT ou KOÙTÂ (H.). Forteresse, redoute, château fortifié. Voyez *Garh*.

KOÙVÊR (H.); en sanskrit *Kouvêra*. Le dieu des richesses, le Plutus des Hindous.

KRICHN, KRICHEN ou KICHEN (H.); en sanskrit *Krichna*. L'une des incarnations de Vichnou. Voyez *Kichen*.

L

LACHKER-GÂH (P.). Un camp.

LACHKÉRY-A'DÂLÉT (P. A.). Conseil de guerre.

LAK (P.), ou LÂK'H (H.). Cent mille.

LAKCHMÎ (—). Voyez *Latch'hmi*.

LÂK'H (H.). Gomme laque; espèce de cire produite par un insecte. Voyez *Palât*.

LANGOÙTY (P.). Morceau de toile de coton dont les Hindous des basses classes s'enveloppent les reins, et qu'ils font passer entre les jambes, en l'assujettissant par derrière. Ce morceau de toile et un mouchoir de calicot qui entoure la tête sont à peu près les seuls vêtements que portent la plupart des Hindous de très basse caste. Le mot

langoùty, qui est d'origine persane, est le plus usité en hindoùstâny; le nom de ce vêtement en hindoùvy est *ârbend*.

LASCAR (*). Les Européens appellent ainsi les matelots des mers de l'Inde. Ils donnent le même nom aux soldats du train d'artillerie, et encore aux domestiques chargés du service des tentes dans les armées. Ce terme ayant, comme on voit, différentes significations, les Anglais ajoutent souvent un autre nom pour en établir la distinction; ainsi ils disent *sea-lascars*, lascars de mer ou matelots; *gun-lascars*, lascars d'artillerie; et *tent-lascars*, lascars pour les tentes.

Le mot *lascar* n'appartient pas aux langues asiatiques; M. Gilchrist, dans ses ouvrages, l'indique comme la corruption de *lachkéry*, qui en persan veut dire soldat, et qui vient de *lachker*, armée. Voyez *Serheng*.

LATCH'HMÎ (H.). La déesse de l'abondance, fille de l'Océan et femme de Vichnou. On l'appelle aussi Padmâ, Kamalâ et Srî. C'est la Cérès des Latins.

LING (H.). *Membrum virile*. Emblème mystique de Mahâ-Dêva (Siva). C'est un cône, ordinairement en pierre noire, que l'on trouve dans les pagodes consacrées à cette divinité (1).

LOBÂN (A.). Benjoin, résine dont on forme des pastilles odoriférantes.

LÒHÂR (H.). Forgeron.

LOÙNG (H.). Clou de girofle. Cette épice entre dans la composition du *bury*, qu'on appelle vulgairement *bétel*.

LOÙT-WÂLÂ (H.). Troupes irrégulières, pillards, maraudeurs. Voyez *Pindârâ*.

---

(1) *Ling* vient du sanskrit *linga*. En tamoul on écrit et l'on prononce *lingam*.

M

MÂCHAH (H.). Nom d'un poids valant huit rattys (64 grains). Voyez *Ratty*.

MACHA'L (A.). Torche faite avec de vieux chiffons, que le macha'ltchy tient allumée en versant dessus, de temps en temps, de l'huile de coco qu'il porte dans un petit vase de cuivre. Voyez l'art. suivant.

MACHA'LTCHY (A. T.). Porte-flambeau. Ce sont des domestiques qui portent des torches (*macha'l*), en précédant à pied les voitures et les palanquins. Quelle que soit la vitesse des chevaux, ils ne se laissent jamais devancer, et font ainsi des courses fort longues. Ce sont aussi les macha'ltchys qui nettoient la batterie de cuisine, les plats, les assiettes, etc., et qui apportent les provisions du marché sous les ordres du khânsâmân ou du khertch-berdâr.

MACHROÙ (A.). Sorte d'étoffe de soie mêlée d'un peu de coton, dont les Musulmans font un grand usage. Ils peuvent, en portant cette étoffe, faire légalement leurs prières et leurs ablutions, ce qui ne serait pas permis par leur religion, si le tissu était tout en soie, parce que cette dernière matière étant considérée comme l'excrément d'un insecte, est par conséquent impure; mais, par le mélange d'un peu de coton, elle se trouve dégagée de son impureté. Les plus beaux *machroù* se fabriquent à Bénarès.

MADJMOÙA'H-DÂR (A. P.). Commis d'un qânoùngoù.

MAGI ou MÂJY (*). Voyez *Mândjhy*.

MAHÂ-BHÂRAT (H.). Célèbre poème épique sanskrit de Byâs-Dêw (Vyâsa-Dêva en sanskrit), contenant l'histoire des guerres des Pandâvahs (descendants du Râdjâ Pandoù) et de Kichen.

MAHÂ-DÊW (H.). *Le grand Dieu*. Nom donné à Chyb (*Siva*), troisième personne du trimoùrty indien.

MAHÂDJEN (H.). Changeur de monnaies. — Marchand.

MAHÂDÒL (H.). Sorte de palanquin très vaste et d'une grande richesse.

MAHAL (A.). Place, lieu, endroit, habitation, demeure, résidence. — Un harem. — Un district, un quartier.

MAHÂ-PRASÂD. (H.). Vivres qu'on offre en oblations à la Divinité, principalement à Djag-nât'h, et qu'on distribue ensuite à la multitude.

MAHÂOÙAT (H.), Vulgairement *Mahout*. Le gardien et conducteur d'un éléphant, qu'on appelle aussi *gadj-pâl*, *hât'hy-wân* et *fyl-bân*. Le Mahâoùat ne marche pas à côté de l'éléphant qu'il conduit; il se tient sur le cou de l'animal qu'il dirige de la voix, et en se servant quelquefois de son *kedjek* ou long bâton armé d'une pointe de fer.

MAHÂ-RÂDJÂ (H.). Littéralement *Grand prince*. Titre hindou qui répond au mot empereur, et qui est synonyme de l'arabe *sultân*, et du persan *pâdchâh*. Le titre de Mahâ-Râdjâ, qui est le plus élevé parmi les Hindous, a été usurpé dans les temps modernes par presque tous les petits souverains.

MAHÂ-RÂNÎ (H.). Impératrice (hindoue).

MAHÊLÂ (H.). Faséoles bouillies qu'on donne aux chevaux.

MAHENT (H.). Chef religieux. Chef de fakirs.

MAHÊS (H.), en sanskrit *Mahêsa*. L'un des noms de Mahâ-Dêw ou Siva.

MAHÊS-ÂSOUR (H.). Le chef des anges rebelles. (Croyance brahmanique).

MAHOMÉTANS (*). Voyez *Musulmans indiens*.

MAHOÙÂ (H.). *Bassia latifolia*, Roxburgh. Arbre à huile. Ce végétal, dont la hauteur est à peu près celle du manguier (*mangifera indica*), donne des fleurs qui étant sèches sont bonnes à manger; on en tire aussi par la distillation une liqueur spiritueuse. Les fruits, qui ressem-

blent à une petite noix, fournissent une huile qui peut remplacer le beurre; on s'en sert principalement pour alimenter les lampes. Le bois du *mahoùâ* est extrêmement fort, et peut être employé avec avantage à divers usages. On trouve une description détaillée de cet arbre dans le 1er vol. des *Recherches asiatiques*, n° 13 (page 324 et suivantes de la traduction française, Paris, 1805, in-4°).

MAHOUT (*). Voyez *Mahâoùat*.

MAHRÂ (H.). Porteur de palanquin. Voyez *Kahâr*.

MAHRATTES (*), en hindoustâny *Marhattâ* ou *Marhattah*. — Nom d'une nation de l'Inde, qui pendant un siècle et demi s'est acquis la plus grande célébrité, et dont la puissance politique a été complètement détruite par les Anglais, en 1818 et 1819.

Vers le milieu du dix-septième siècle, sous le règne d'Âùreng-Zêb, un zémyndâr (grand tenancier de terres du gouvernement), nommé Sévâdjy, qui se flattait d'être d'extraction royale, profita des troubles qui se manifestèrent dans le Dekkhan, ou Bas-Hindoùstân, pour se rendre indépendant de l'empire Moghol. L'heureux rebelle, qui fit réellement preuve des plus grands moyens, sut résister à tous les efforts des armées impériales, et parvint à ranger sous son autorité une partie des provinces situées sur la côte de Malabar, dans une étendue de deux cent cinquante lieues. Il mourut en 1680, et eut pour successeur son fils Sambâdjy, qui lui-même, après un règne de neuf ans, laissa par sa mort l'empire à son fils Sahòdjy. Celui-ci eut un règne long et prospère. Il porta ses armes victorieuses dans différentes contrées de l'Hindoùstân, et força plusieurs souverains à payer le *tehaoùt'h* (vulgairement *tchoute*), c'est-à-dire le quart, contribution forcée ainsi nommée parce qu'elle était censée consister dans le quart du revenu brut du pays sur lequel elle frappait. Mais sous son règne l'autorité royale reçut un échec considérable par la création de la charge de *peychoùâ*, ou intendant général des affaires de l'empire, office qui devint héréditaire.

Les possessions mahrattes s'étendaient alors depuis la mer occidentale jusqu'au pays d'Orissa, et depuis Agra jusqu'au Carnate (*Karnâtik*), ce qui formait un immense territoire de plus de trois cents lieues de long, sur plus de deux cents lieues de large. La capitale était Sattarah, forteresse située à environ seize lieues sud-est de Poûnah, dans le Bydjâpour. Sahòdjy étant mort en 1740, eut pour successeur Râm-Râdjâ, son cousin, dont l'autorité fut complètement usurpée par le peychoûâ Badj-Râoû. Ragòdjy Bounslâ, commandant en chef des troupes dans le Bérâr, saisit cette occasion pour se déclarer indépendant, et prit le titre de râdjâ. Cet exemple fut bientôt suivi par les grands tenanciers du gouvernement, et ils ne tardèrent pas à exercer le pouvoir souverain dans leurs fiefs qui étaient héréditaires. C'est alors que l'empire mahratte, qui primitivement avait été monarchique, prit la forme d'une grande confédération dont les divers chefs reconnaissaient la suprématie du peychoûâ. Celui-ci avait fixé sa résidence à Poûnah, qui devint le siége du gouvernement, tandis que le souverain nominal, le descendant de Sévâdjy, relégué dans la forteresse de Sattarah, n'avait plus aucune part à la souveraineté, bien qu'elle fût toujours exercée en son nom par le peychoûâ, son ministre. Mais le pouvoir des peychoûâs ne tarda pas lui-même à décliner, et fut par la suite anéanti par le fameux Madhâdjy-Sindhyâ (1), le plus puissant des chefs mahrattes, qui sut se rendre maître à peu près de tout l'empire. Il eut néanmoins à soutenir des guerres opiniâtres, tant contre Djeswent-Râoû-Holkar, autre célèbre chef mahratte, que contre les Anglais. Ceux-

(1) Ce chef mahratte, né vers 1750, était fils d'un djâguyr-dâr qui descendait d'une tribu de Râdjepoutes habitant originairement le pays voisin du Sindh (l'Indus). On croit que c'est de là que vient le nom patronymique de Sindhyâ.

ci avaient conçu d'assez vives inquiétudes, lorsque la mort de Sindhyâ, en 1794, les délivra d'un dangereux ennemi, et changea totalement l'état des choses. Madhâdjy laissa ses états à Daoùlét-Râoù-Sindhyâ, son neveu, qu'il avait adopté, n'ayant pas d'enfants. Celui-ci, qui n'avait pas à beaucoup près les talents ni l'énergie de son prédécesseur, eut à lutter contre les forces des Anglais, et, en 1805, il leur céda forcément une partie de ses états. En 1817, une grande coalition s'organisa entre les chefs mahrattes contre la puissance britannique; et, après une guerre qui dura près de deux ans, les Anglais restèrent complètement vainqueurs, et profitèrent de leurs succès pour démembrer l'empire mahratte qui s'était rendu si redoutable. La charge de peychoùâ fut supprimée, et Badjy-Râoù, qui la remplissait, envoyé prisonnier à Bytoùr (1). Ils s'emparèrent des provinces le plus à leur convenance, et replacèrent sur le trône Nar-Narrâïn, héritier légitime du royaume fondé par Sévâdjy; mais ils ne lui ont accordé qu'une très petite principauté dont la capitale est Sattarah; Poùnah, ainsi que tout le pays adjacent, a été réservé pour eux (2). Ils ont laissé également de petites possessions à Daoùlét-Râoù-Sindhyâ (3), râdjâ du pays de Goùâlyâr; à Malhar-

---

(1) Ville située dans le Doù-âb, entre Khânpoùr et Kanoùdj. Les Anglais ont accordé à l'ex-peychoùâ une pension annuelle de 100,000 livres sterlings (2,400,000 francs).

(2) Les Anglais ont fait bâtir à Poùnah un pont magnifique, dont l'inauguration a eu lieu en juin 1830, en présence d'un concours immense d'habitants. Il a été construit précisément à la même place où, vingt-sept ans auparavant, Sir Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington, avait passé la rivière sur des pontons. Il a reçu le nom de Pont de Wellesley.

(3) Ce prince est mort en 1827, et son neveu, Djânkoùdjy-Râoù-Sindhyâ, alors âgé de douze ans, lui a succédé. Autrefois la capitale de la famille des Sindhyâ était Oujaïn, mais la capitale actuelle est Goùâlyâr, ville du canton de Gôhed, célèbre par sa forteresse.

Râoù-Hòlkar, râdjâ d'Îndoùr; à Ragoùdjy-Bounslâ, râdjâ du Bérâr (capitale Nagpoùr); au râdjâ de Baroude (Baroda) dans le Guzarate; enfin quelques domaines à d'autres petits chefs qui, non plus que ceux qui viennent d'être cités, ne peuvent maintenant porter aucun ombrage aux dominateurs de l'Hindoùstân.

MAHREM (A.). Corset, canezou que portent les femmes de l'Inde. Les femmes hindoues donnent le nom d'*ânguyâ* et de *tchoùly* à cette partie de l'habillement que les Musulmans appellent plus ordinairement mahrem. Voyez *Tchoùly*.

MÂHY-MARÂTIB (P. A.). *Mâhy*, poisson; *marâtib*, pluriel du mot arabe *mertebah*, honneur, distinction, dignité, etc. — Sorte de distinction qui sous l'empire moghol ne s'accordait qu'aux princes et aux personnages les plus éminents. Les marques de cette dignité consistaient en un poisson, moitié cuivre doré, moitié soie, attaché à l'extrémité d'une hampe, et en un globe de cuivre doré, entouré d'une large frange, fixé au bout d'une lance; chacun de ces insignes se plaçait sur un éléphant, et celui à qui ils appartenaient s'en faisait toujours précéder dans les cortèges et les circonstances d'apparat. Le dignitaire prenait en outre le titre de *Sâheb-êl-naùbét* (possesseur du naùbét), c'est-à-dire qu'il avait le droit d'avoir un *naùbét* (orchestre militaire) à la porte d'entrée de son habitation. Dans les cortèges, le naùbét, consistant en une énorme paire de timbales, était également porté par un éléphant. Le célèbre Dupleix, qui avait la qualité de nabâb, et qui affectait un faste asiatique, avait obtenu de l'empereur moghol le *Mâhy-marâtib*, et cette distinction fut également conférée par Châh-A'âlem à lord Lake, lors de l'expédition de celui-ci dans les provinces supérieures de l'Hindoùstân, en 1804 et 1805 (1).

---

(1) Je n'ai pu trouver un seul voyageur ou auteur qui indiquât l'origine

MÂHY-GUYR (P.). *Mâhy*, poisson; *guyr*, de *guirîften*, prendre. — Pêcheur. Voyez *Match'houâ*.

MAHYR ou MAHÊRY (H.). Nom d'un mets consistant en riz ou autre sorte de grain bouilli dans du lait aigri.

MAHZER-NÂMÉH (A. P.). Registre de revue militaire; état de ceux qui sont présents. Voyez *Hâzîry-navys*.

MAK'HEN-WÂLÂ (H.). Beurrier.

MAKHMEL (A.). Velours.

MAKTAB ou MAKTAB-KHÂNÉH (A. P.). École pour les enfants. Voyez *Médréséh*.

MÂL-GUZÂR (A. P.). Un sujet, un taillable; un fermier; celui qui paie impôt ou une redevance.

MÂL-GUZÂRY (A. P.). Revenu payé en argent.

MÂLY (H.). Jardinier. — *Mâlin*, jardinière.

MÂLYÉH (A.); de *mâl*, propriété, biens fonds. — Impôt sur les propriétés foncières. Voyez *Sâïr*.

MAN (A.), par corruption *mand*. Nom d'un poids qui vaut 40 *sér* ou 75 livres. Le poids du *man* diffère dans les diverses provinces de l'Inde. M. Moor nous dit qu'à Madras le *man* est à peu près de 35 livres; à Bombay de 28; à Surate de 40; que le *pakkâ-man*, ou double *man* est de 80 livres, et que, dans quelques parties du Bengale, le *man* est à peu près de la même valeur. Voyez *Moor's narrative of the operations of captain Little's detachment*, etc. London, 1794, in-4°; article *Maund* dans le glossaire annexé à la relation.

MANDAL (H.). Officier employé au recouvrement des impôts dans les villages.

MÂNDJHY (H.), vulgairement *Majy*. Maître, patron d'un bateau; pilote. Voyez *Nâkhodâ*.

---

de cette dignité, ni l'époque de son institution. M. Shakespeare lui-même, dans son savant Dictionnaire hindoûstâny, ne donne aucun renseignement à cet égard.

MANGNY (H.). Fiançailles.

MANGO ou MANGUE (*), fruit. Voyez *Am*.

MANGO-FISH (*). Nom donné par les Anglais au poisson nommé *Tapassy-match'hly* en hindoûstâny. Voyez *Tapassy-match'hly*.

MANOÙ (H.). Fils de Brahmâ et le premier législateur des Hindous. C'est à Manoù qu'est attribué le fameux code nommé *Manava-Dherma-Sastra* (Recueil des lois de Manoù), qui passe pour avoir été révélé par Brahmâ lui-même, créateur de l'univers. Le célèbre William Jones pense que ce recueil a été composé 1280 ans avant l'ère chrétienne (1).

MANSEBDÂR (A. P.); de *manseb*, emploi, office, dignité, et *dâr*, ayant, possédant. — Officier supérieur militaire. — Magistrat. — Celui qui tient un emploi du gouvernement.

MANTEY (H.). Vice-Roi; premier ministre. Voyez *Perdhân*.

MAQUOIS (*). Voyez *Match'hoûâ*.

MARSYAH (A.). Oraison funèbre en l'honneur de tout personnage, et particulièrement celle qu'on psalmodie dans le mois de Moharrem, en commémoration des descendants d'A'ly. Voyez *Déhâ*.

MARSYAH-KHÂN (A. P.). *Marsyah*, élégie; *Khân*, de *Khânden*, lire. — Celui qui débite un *marsyah*.

MASSOULAH (*). Sorte de barque. Voyez *Chelingue*.

MATCH'HOÛÂ (H.). Pêcheur. Beaucoup de voyageurs français ont transformé ce mot en celui de *maquois*.

MAT'HAÛT (H.). Impôt temporaire.

---

(1) Cet ouvrage a été traduit en français par M. Loiseleur Deslonchamps, et forme un vol. in-8 de 484 pages, Paris, 1833. Le texte original sanskrit a paru en 1830, également en 1 vol. in-8.

MAÙCIM (A.). Mot arabe qui veut dire époque, saison, dont nous avons fait *mousson*, et les Anglais *mouzoon*. On appelle ainsi les vents réguliers qui tantôt soufflent du nord-est au sud-ouest, et tantôt du sud-est au nord-ouest. Ces vents rassemblent et poussent les nuages qu'ils rencontrent, et ces nuages se trouvant arrêtés par les chaînes des Ghâttes, se résolvent en pluies qui inondent successivement la partie occidentale et la partie orientale de la presqu'île. Ainsi, tandis que la côte de Malabar est inondée, le temps de la sécheresse règne sur toute la côte de Coromandel; le contraire a lieu ensuite. L'été commence en juin sur la côte de Coromandel, et en octobre sur celle de Malabar.

MAÙLAWY (A.). Un Docteur, un lettré. Les savants et ceux qui se livrent à l'enseignement parmi les Musulmans font précéder leur nom du titre de maùlawy. On peut dire que ce titre équivaut à celui de licencié ès-lettres.

MAÙNY (H.). Classe de religieux mendiants qui observent un silence perpétuel.

MAURES (*). Nom donné abusivement par les Européens aux Musulmans indiens. Lors de leur arrivée dans l'Inde, les Portugais, trouvant une partie des habitants qui professaient la même religion que les Maures d'Afrique, leur appliquèrent le même nom, et cette dénomination, tout erronée qu'elle est, n'a pas encore été entièrement abandonnée. Les Européens appellent également et improprement *langue maure* l'hindoùstâny, parce que cet idiome est en usage parmi tous les Mahométans de l'Inde, quelle que soit la partie du pays qu'ils habitent. Voyez *Musulmans indiens* et *Hindoùstâny*.

MÉDRÉCÉH (A.). Collége public mahométan, où l'on enseigne la théologie, la jurisprudence, la médecine, les mathématiques, l'histoire, etc. Voyez *Maktab*.

MEHKAMAH (A.). Tribunal, cour de justice.

MÉLENGUY (H.). Saunier.

MELMEL (H.). Mousseline. Les Anglais écrivent *mul-*

mul, et il est à présumer que le mot *mallemole*, qu'on trouve dans divers ouvrages pour désigner une espèce particulière de mousseline, est la corruption de *melmel*. Voyez *Ab-i réwân*, *Chebnem* et *Casse*.

MÊNHDY (H.). *Lawsonia inermis*. Plante avec laquelle les Hindoustaniennes et les femmes de diverses contrées de l'Asie se teignent les ongles des mains et des pieds, pour leur donner une couleur orangée. Cette plante est le *hinnah* des Arabes.

MESDJID (A.). Temple musulman, une mosquée. — Le mot mosquée vient de l'arabe *mesdjid*. Les Italiens, d'après leurs rapports plus immédiats avec les Egyptiens qui prononcent *mesqét*, en ont fait *meschita*, de là le mot français *mosquée*. (Langlès, notes ajoutées à sa traduction du *Voyage de Hodges dans l'Inde*; Paris, 1805, 2 vol. in-18.)

MESDJID ÊL-DJÂM'I (A.). Principale mosquée, grande mosquée.

MESNED (A.). Coussin sur lequel les Indiens s'asseient à l'asiatique, c'est-à-dire, les jambes croisées. Ce mot, par extension, désigne le trône d'un souverain, lequel se compose d'une plate-forme élevée de quelques pieds au dessus du sol, plaquée de lames d'or ou d'argent, et recouverte d'un beau tapis. Cette plate-forme est surmontée d'un dais de velours richement brodé, soutenu par de légères colonnes d'argent ou de vermeil. Sur cette estrade sont placés un grand coussin carré pour s'asseoir, un oreiller long ou traversin pour s'appuyer par derrière, et des coussins empilés de chaque côté pour poser les bras, le tout recouvert de velours ou des plus riches brocarts. Voyez *Gâdy*.

MESNED-NICHYN (A. P.). *Mesned*, trône; *nichyn*, du verbe persan *nichesten*, s'asseoir; c'est-à-dire, *assis sur le trône*. — Le prince régnant.

MESNÉVY (A.). Sorte de poème dans les langues parlées par les Mahométans. Voyez *Ghazel* et *Qassydéh*.

MÊWÂTY ou MÊWRÂ (H.). Nom d'une peuplade du

district de Mêwât, dans le pays d'Agra, qui vit en grande partie de rapines.

MEY-FÉROÙCH (P.). *Mey*, du vin; *féroùch*, de *féroukhten*, vendre. — Débitant de vin.

MEYNÂ (H.). *Coracias indica*. Espèce de geai qu'on laisse aller en liberté çà et là dans les maisons, et qui amuse par les différentes phrases qu'on lui apprend à répéter. Il jette souvent le cri de *meynâ*, ce qui sans doute lui aura fait donner le nom qu'il porte.

MICHER (H.). Médecin hindou. Voyez *Beyd* et *Hakym*.

MIHMÂNDÂR (P.). Officier chargé de recevoir un ambassadeur, et de lui procurer tout ce dont il a besoin.

MIHTER (P.). Domestique dont l'emploi est de balayer, nettoyer, etc. — Fém. Mihtérâny. Voyez *Bhengy* et *Hélâl-Khôr*.

MI'MÂR (A.). Maçon.

MINÂR ou MINÂRÉH (A.). Tourelle sur une mosquée, un *minaret*. C'est du haut de ces tourelles que les *moùezzin* (crieurs) appellent le peuple à la prière; les Musulmans ne se servent pas de cloches.

MINDY (*). Voyez *Mênhdy*.

MIRTCH (H.). Poivre (*Piper nigrum* Linn). Le poivrier croît en abondance dans les parties méridionales de l'Hindoùstân. Celui de la côte de Malabar produit un excellent fruit qui forme un des principaux articles d'exportation pour l'Europe. On trouve aussi le poivrier dans différentes autres parties de l'Asie; il a été introduit à l'Ile de France, puis à Cayenne où il a parfaitement réussi (1).

---

(1) C'est à Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, que l'on doit cette importation dans ces différentes colonies, ainsi que celle du muscadier et du géroflier. Poivre, qui fut un des hommes les plus utiles à ses semblables, était né à Lyon en 1719, et est mort dans la même ville, en 1786. Langlès a publié ses *Œuvres complètes* en 1 vol. in-8, Paris, 1797. On trouve en tête de cet ouvrage une notice des plus intéressantes sur la vie de Poivre.

MIRZÂ (P.). Voyez *Myrzâ*.

MOCHREF (A.). Inspecteur, surveillant. — Vérificateur.

MÒDY (H.). Marchand, boutiquier. — Marchand de grains. Voyez *Dokkândâr*, *Mahâdjen*, et *Saudâguer*.

MOFASSAL (A). Tout le pays, la campagne qui forme les divisions d'un district, par opposition au mot *Sadr* qui s'applique au chef-lieu du district où résident les autorités. Voyez *Sadr-civil-station*.

MOGHAL (P.), vulgairement Moghols. Peuple originaire de la Tartarie, et l'un de ceux qui ont concouru à former la nation musulmane indienne.

On applique souvent le nom de Moghols indistinctement à tous les Mahométans de l'Inde; cette dénomination est toutefois erronée, car les familles réellement d'origine moghole ne forment qu'une faible partie des islamistes de ce pays. Voyez *Musulmans indiens*.

MOGHOL (l'empire) (*). On appelait ainsi autrefois l'empire fondé en 1525 dans l'Hindoustân par Bâbour ou Bâbr, arrière petit-fils de Tymour-Lenk (Tymour le boiteux) que nous appelons Tamerlan en Europe. Cet empire, après avoir jeté un grand éclat sous les règnes d'Âkbar, de Djihânguyr et d'Âûreng-Zêb, commença à tomber en décadence immédiatement après la mort de ce dernier, et l'invasion de Thâmâs-Couly-Khân, en 1739, vint y porter le coup le plus funeste et en déterminer la chute. La dynastie moghole s'est totalement anéantie en la personne de Châh-A'âlem, mort à Dehly le 16 novembre 1806, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Cet infortuné prince, qui fut reconnu empereur en 1760, n'avait guère connu la souveraineté que de nom, et, par un concours des plus tristes évènements, il s'était vu réduit à réclamer successivement l'assistance des Anglais et des Mahrattes, pour redevenir à la fin de sa carrière pensionnaire des Anglais. Ce sont ces derniers qui ont réellement succédé à la dynastie impériale moghole. Ils ont totalement annulé, en 1818 et 1819, la puissance des Mahrattes, la seule qu'ils eussent à redouter

dans l'Inde, et ont tellement morcelé leurs possessions, qu'ils se trouvent maîtres aujourd'hui de la majeure partie de l'Hindoûstân. Quelques états sont encore régis par des princes musulmans ou hindous que les Anglais appellent leurs alliés, mais qui ne sont dans le fait que leurs tributaires, et qui ne peuvent rien entreprendre de quelque importance sans le bon plaisir de l'honorable compagnie des Indes. Quant au fils de Châh-A'âlem, qui a pris le nom d'Âkbar II, et dont l'âge est maintenant assez avancé, il vit dans la plus grande retraite à Dehly, tout en conservant son titre d'empereur qui est purement honorifique (1). Les Anglais de l'Inde ne le désignent plus actuellement que sous le nom de roi de Dehly, bien qu'il n'ait pas plus d'autorité dans cette ville que dans tout autre lieu (2).

Voyez les articles *Bâbr*, *Akbar*, *Djihânguyr*, *Aûreng-Zéb*, *Châh-A'âlem*, dans la Biographie universelle, Paris, Michaud, 1811—25, 52 vol. in-8°, et l'ouvrage que M. Marlès a fait paraître en 1828, en 6 vol. in-8°, sous le titre de *Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne, depuis l'an* 2000 *avant J. C. jusqu'à nos jours; précédée d'une notice géographique et de traités spéciaux sur la chronologie, la religion, la philosophie, la législation*,

---

(1) Les Anglais lui font une pension annuelle de 180,000 livres sterling (4,320,000 fr.), ce qui suffit à peine pour soutenir le nombre considérable des membres de sa famille et de ses serviteurs.

(2) Il était d'usage autrefois en Europe de donner le nom d'empereur moghol ou de Grand-Moghol aux souverains de la dynastie de Bâbr. La première de ces dénominations était assez convenable parce qu'elle indiquait l'origine de la famille impériale; il eût mieux valu, cependant, dire l'empereur de l'Hindoûstân, puisque les successeurs de Bâbr avaient rangé sous leur domination la plus grande partie de ce pays. Quant à l'expression de Grand-Moghol, j'avoue qu'elle me paraît tout aussi triviale que celle de Grand-Turc dont se servent certaines personnes pour désigner l'empereur de Turquie, car il est aussi bizarre de dire le Grand-Moghol et le Grand-Turc, qu'il le serait d'appeler l'empereur de la Chine *le grand Chinois*.

la littérature, les sciences, les arts et le commerce des Hindous. L'auteur a composé cet ouvrage en puisant avec discernement aux meilleures sources.

MÒGRÂ (H.). *Jasminum zambac*. — Jasmin double.

MOHARREM (A.). Nom du premier mois de l'année musulmane. Il est réputé sacré à cause du meurtre d'Hoséïn, fils d'A'ly, qui eut lieu dans ce mois, près de Koufah, par les ordres de Yézyd. L'anniversaire de cet évènement donne lieu à une grande fête funèbre parmi les Chyïtes. Voyez *Déhâ*.

MOHARRIR (A.). Un employé, un commis.

MOHASSIL (A.). Collecteur d'impôts.

MOHOUR (P.). Voyez *Mouhr*.

MOHTÉSIB (A.). Vérificateur en chef des poids et mesures. C'est aussi ce fonctionnaire qui règle le prix des principales denrées dans les marchés.

MOLLÂ (A.), correctement *Maùlâ*. Théologien. — Membre du clergé musulman. — Juge, magistrat mahométan. — On donne aussi le titre de Mollâ aux savants, aux érudits. Voyez *Maùlawy*.

MONEDDJEM (A.), de *nedjm*, astre, étoile. — Astronome et astrologue.

MOQADDEM (A.). Chef, commandant. — Ce mot s'applique aussi au collecteur d'un bourg ou d'un village; il a au-dessous de lui le pettoùâry.

MOSLIM ou MOSELMÂN (A.). Un Musulman; un sectateur de la loi de Mahomet, *un vrai croyant, un fidèle*. Voyez *Musulmans indiens*.

MOSQUÉE (*). Voyez *Mesdjid*.

MOSSE (*). Les Français de la côte de Coromandel donnent ce nom aux Indo-Portugaises qui servent de femmes de chambre aux Européennes. Le mot mosse est la corruption du portugais *moça* qui veut dire une servante, une domestique. Voyez *Aya*.

MOSTÂDJIR (A.). Celui qui tient une maison, une propriété à bail.

MOTÉSEDDY (A.). Un employé, un commis, principalement pour tout ce qui a rapport à la comptabilité.

MOTÉWELLY (A.). Intendant en chef ou trésorier d'une mosquée.

MOÙBED (P.). Docteur. — Conseiller d'état. On donne aussi ce nom aux prêtres des Guèbres ou Pârsys.

MOUDERRIS (A.). Principal d'un collége (chez les Mahométans.

MOÙEZZIN (A.). Crieur mahométan qui du haut des minarets (*minâréh*) appelle les fidèles à la prière.

MOUHR ou MOHOUR (P.), qu'on appelle aussi *âchrafy*, et que plusieurs voyageurs désignent sous le nom de *roupie d'or*. Pièce de monnaie qui vaut 38 francs; les Anglais l'appellent *gold-moor*, c'est-à-dire mouhr d'or.

MOUNCHY (A.). Un écrivain, un secrétaire. — Dans l'Inde, on appelle ainsi les maîtres de persan et d'hindoùstâny. Il est d'usage de donner le titre de *mollâ* aux professeurs d'arabe, et celui de *pandit* aux professeurs de sanskrit. Voyez *Maùlâwy*.

MOUNH-NÂL (H.). L'embouchure d'un houkah.

MOUNSIF (A.). Juge dont la compétence, en matière civile, ne s'étend pas au-delà d'une somme déterminée.

MOURGH-BÂZ (P.). Coq de combat. Il est à remarquer que les Indiens ont, ainsi que les Anglais, un goût très prononcé pour les combats de coqs.

MOÙR-PENK'HY (H.). *Moùr*, paon; *penk'hy*, barque. — Bateau d'une construction légère et élégante, dont on se sert pour faire des promenades sur l'eau. On appelle ainsi cette jolie embarcation, parce que la proue figure la tête et les ailes d'un paon.

MOUSSON (*), corruption du mot arabe *Maùcim*. Voyez *Maùcim*.

MOUTA'H (A.). Mariage temporaire en usage parmi les Mahométans. Le contrat établissant le *mouta'h*, se passe, ainsi que celui du *nikâh*, devant le câzy ou le cheykh êl-islâm. Voyez *Câzy* et *Nikâh*.

MOUTCHÂ (H.). *Musa sapientum* (1). — Grand bel arbre que nous nommons bananier, qui produit un très bon fruit nommé *kélâ* ou *kadaly* en hindoùstâny, et que nous appelons *banane*. Il existe deux principales espèces de bananiers, le bananier du Paradis (*Musa paradisiaca*), et le bananier des sages (*Musa sapientum*). Le premier de ces arbres porte des fruits qui sont assez bons crus, mais bien préférables étant cuits; les Indiens en font une grande consommation. La seconde espèce, le bananier des sages, produit un fruit beaucoup plus petit que celui dont il vient d'être question, mais plus délicat et plein de saveur, qu'on mange cru, et qu'on sert sur les meilleures tables. Le bananier, pourvu du plus riche feuillage, est précieux par l'ombrage qu'il procure dans les grandes chaleurs; aussi en voit-on très souvent près des maisons des Hindous. Les feuilles de ces arbres leur servent en outre d'assiettes et de linge de table; ils les renouvellent à chaque repas. Les Anglais donnent au bananier le nom de *plantain-tree*. Voyez *Kadaly*.

MOÙTCHY (H.). Sellier.

MOÙTYÂ (H.). Porteur de bagages et de palanquin. Voyez *Kahâr*.

MUFTY (A.). Magistrat mahométan d'un ordre supérieur, dont les décisions ont force de loi. Ces décisions se nomment *fetwâ*.

MUFTY-GÂRY (A. P.) Fonctions du mufty.

MULTIPLIANT ou FIGUIER INDIEN (*); *Ficus indica*. Voyez *Bar*.

MUSTAÙFY (A.). Commis en chef des finances; vérificateur des comptes.

---

(1) Le nom botanique *musa* paraît être l'imitation du mot hindoùvy *moùchâ*, ou peut-être a-t-il été formé de *moùz*, nom du bananier en arabe.

MUSULMANS INDIENS (*). Pendant un long cours de siècles, les sectateurs de la religion de Brahmâ, peuple aborigène de l'Inde, n'avaient connu les nations étrangères que par de paisibles relations commerciales, ou en repoussant honorablement d'audacieuses agressions; et si, à quelques époques, une résistance noble et opiniâtre n'avait pu les garantir de quelques tributs, ils avaient du moins été assez heureux pour ne recevoir de lois que de leurs princes naturels. Mais, vers la fin du dixième siècle, des hommes marchant sous les banuières du prophète, entraînés par le désir de propager les doctrines du Corân, et peut-être plus encore par l'espoir d'un riche butin, vinrent, sous la conduite de Sabaktâdjy, envahir les provinces occidentales de l'Hindoûstân. Sabaktâdjy, souverain du Khoraçân et du Zaboulistân, eut pour successeur son fils Mahmoûd. Ce dernier, dont la mémoire est exécrée par les Hindous, avait formé le vœu impie de convertir au mahométisme les Brahmanistes, et pendant l'espace de vingt ans, dans douze invasions successives de l'Inde, et malgré tous les efforts des naturels pour le repousser, il porta la dévastation dans plusieurs provinces, massacra des milliers d'hommes inoffensifs; détruisit leurs temples, entre autres les fameuses pagodes de Nagarkoût dans le Lâhore et de Soûm-nât'h-pattan dans le Guzarate, et, gorgé de richesses dont l'évaluation paraît presque fabuleuse, se retira à Ghaznah, sa capitale, après avoir annexé à ses états plusieurs territoires de l'Inde occidentale. Dès ce moment les Hindous de cette partie du pays restèrent sous le joug des Mahométans. Plusieurs dynasties se succédèrent; les Islamistes, étendant de plus en plus leurs conquêtes, se fixèrent successivement dans diverses provinces de l'Inde, jusqu'à ce que Bâbr, arrière-petit-fils de Tymoûr, vînt lui-même en conquérant y poser les fondements de l'Empire moghol, qui, après avoir jeté le plus brillant éclat sous les règnes d'Âkbar et d'Âûreng-Zêb, dépérit de jour en jour après la mort de ce dernier, et finit

par s'anéantir totalement dans la personne de Châh-A'âlem, mort en 1806 pensionnaire des Anglais. (Voyez *Empire moghol.*)

Les Mahométans indiens sont les descendants de ces différentes nations qui à diverses époques s'établirent dans l'Inde; ils sont au nombre d'environ quinze millions, et se divisent en quatre classes qui sont les Arabes, les Pathâns ou Âfghâns, les Persans et les Moghols; on donne le nom de *Séïd* aux descendants de Mahomet par Hoséïn son petit-fils (1). Tous ces Musulmans sont improprement désignés par les Européens sous le nom de *Moghols*, et plus abusivement encore sous le nom de *Maures*. (Voyez *Moghol* et *Maures.*)

Les Musulmans hindoustaniens sont ou *sunnytes* ou *chyïtes*. Mais aucune inimitié ne se fait remarquer entre les partisans des deux sectes; ils vivent du meilleur accord entre eux, et montrent une extrême tolérance qu'ils doivent à leur séjour parmi les Hindous. (Voyez *Sounny.*)

Les cérémonies religieuses islamiques diffèrent dans l'Inde de celles des autres pays : le culte extérieur y a perdu la simplicité qui le distingue ailleurs, pour y prendre un caractère d'apparat emprunté au culte brahmanique; aussi de rigides Mahométans des autres contrées regardent à peine les Islamistes de l'Inde comme leurs co-religionnaires, et les appellent Musulmans-Hindous. L'Inde musulmane compte aussi un grand nombre de *pyr* (saints) qui sont absolument inconnus hors des limites du pays. Ces *pyr* sont également honorés par les sunnytes et les chyïtes, et l'on voit même des Mahométans, surtout dans les basses classes, qui professent la plus grande vénération pour de saints personnages hindous, et qui vont en pèlerinage à leurs tombeaux (2). L'une des plus grandes cérémonies

(1) Ces séïds ont seuls le privilége de porter la couleur verte dans leurs vêtements.

(2) D'un autre côté, beaucoup d'Hindous honorent les saints de l'Isla-

ouverte par-devant et serrée par des cordons à la ceinture, descend jusqu'à la cheville; elles ont pour chaussure des babouches en peau, en drap ou en velours, brodées en or ou en argent. Leurs cheveux tombent en grosses tresses sur le dos; ils sont garnis de bijoux. Un long voile (*doupattah*) en superbe mousseline, orné d'un liséré d'or, est fixé sur le sommet de la tête, et tombe en voltigeant jusqu'à mi-jambe; ce voile forme la partie la plus gracieuse de leur habillement. Comme les femmes hindoues, elles se couvrent de bijoux, et ont aussi un anneau d'or au nez; mais dans l'état de veuvage, elles ne doivent porter que les vêtements les plus simples, et renoncer totalement aux joyaux.

Les temples des Mahométans se nomment *mesdjid*, mot dont nous avons fait mosquée. (Voyez *Mesdjid*.) Ces édifices, dont le sommet forme une coupole, sont généralement bâtis avec élégance; ils sont entourés d'arbres. C'est le vendredi (*djouma'h*) que les Musulmans se réunissent à la principale mosquée (*Mesdjid él-djâm'i*).

Le Corân prescrit la circoncision (*sounnét*); on y procède ordinairement dans les quarante jours de la naissance de l'enfant: chez les grands, cette cérémonie se fait avec la plus grande pompe. Il n'y a pas de nom de famille parmi les Musulmans; les parents donnent à leurs enfants le nom qu'il leur plaît de choisir; beaucoup de ces noms sont arabes. Les Mahométans, de même que les Hindous, marient leurs enfants extrêmement jeunes; les fiançailles (*mangny*) se font toujours avec le plus de magnificence qu'il est possible; les époux sont quelquefois si jeunes, qu'il ne leur est permis d'habiter ensemble que quelque temps après la cérémonie.

Personne ne montre plus de respect pour la mémoire des morts que les Mahométans; leurs cimetières (*qebr-gâh*) sont remplis de tombes sur lesquelles on place des inscriptions, et qui sont entourées de petits jardins; les restes mortels des grands reposent dans des mausolées magnifi-

ques, couverts de riches tentures et éclairés par un grand nombre de cierges; des religieux lisent continuellement le Corân sur ces tombeaux : un revenu est affecté pour l'entretien de ces pieux personnages et pour les frais du luminaire.

Voyez *Bérâ*, *Cheb-i Barât*, *Corân*, *Hadys*, *Hâdjy*, *Imâm-bârâ*, *I'yd êl-fithr*, *I'yd êl-qorbân*, *Kendoûry*, *Pendj ten-i pâk*, *Poul-i sirâth*, *Ramazân*, etc., etc.

MÛZÂR (A.). Proprement *un lieu qu'on va visiter souvent.* — Sépulcre, tombeau d'un saint personnage. Voyez *Raoûzah*.

MYÂNAH (H.). Sorte de palanquin.

MYNÂ (H.). Petite peuplade d'Hindous habitant la partie montagneuse du Djéïpoûr, et qui sont voleurs de profession. Ils font des excursions aux alentours de leur petit territoire, et se retirent ensuite dans leurs montagnes et dans des jengles presque impénétrables. Les Mynâs sont ordinairement armés d'un arc, d'un carquois, et portent un *Kriss* (poignard malai) dans leur ceinture. Leurs turbans sont très hauts et surmontés d'un bouquet de plumes.

MYNÂ (H.). Sorte d'oiseau. Voyez *Meynâ*.

MYR (P.); du mot arabe *Émyr*. — Prince, chef, seigneur, commandant. — Titre honorifique que prennent les Musulmans de distinction. Voyez *Myrzâ*.

MYR-A'ÇÂS (P. A.). Chef du guet. Officier de police qui fait des rondes la nuit, et qui veille au maintien du bon ordre.

MYR-ÂKHÒR (P.). Grand Ecuyer.

MYRÂN (P.). Indemnité accordée à un fonctionnaire à titre d'émoluments.

MYR-ÂTECH (P.); mot à mot, *chef du feu*. — Commandant en chef de l'artillerie.

MYR-BAHR (P. A.). Receveur des droits dans un port.

MYR-BAKHCHY (P.). Payeur général.

MYR-I MENZIL (P. A.). Quartier-maître général.

MYR-I MEDJLIS (P. A.). Maître des cérémonies.

MYR-SÂMÂN (P.). Intendant en chef.

MYRZÂ (P.). Abréviation de *Émyr-zâdéh*, fils de prince. — Un prince. — Titre de distinction parmi les Persans et les Indiens musulmans. Lorsque le mot *myrzâ* signifie prince, il se place *après* le nom, comme *A'bbâs-myrzâ*, le prince A'bbâs; et lorsqu'il est pris comme titre honorifique, il se met *avant* le nom, comme *myrzâ âboù él-Thâleb Khân.*

MYWAH-FÉROUCH (P.). Fruitier.

N

NABÂB (A.); correctement *Nawwâb* (1). On appelait ainsi, sous l'Empire moghol, le gouverneur d'une grande province; on lui donnait aussi le titre de *soùbahdâr*, gouverneur d'un soùbah, et encore celui de *nâzim*, c'est-à-dire administrateur. Les nabâbs, qui étaient toujours choisis parmi les Mahométans, étaient dans chaque province les représentants de l'empereur; le souverain les changeait souvent, par une politique dont il est aisé de pénétrer les motifs. Mais après la mort d'Âùreng-Zêb, en 1707, et surtout après l'invasion de Nâdir-Châh (2), en 1739, l'Empire moghol se trouvant ébranlé jusque dans ses fondements, ou, pour mieux dire, détruit, les nabâbs se rendirent indépendants de la cour de Dehly, et devinrent eux-mêmes de véritables souverains, bien que gouvernant en apparence au nom de l'empereur. Ils rendi-

(1) Selon quelques orientalistes, ce mot est le pluriel de l'arabe *nâïb*, lieutenant, député, représentant, et s'emploie par emphase au lieu du singulier, de la même manière qu'on se sert du mot *ómrâ* au lieu d'*émyr*. (Voyez *ómrâ*.) Selon MM. Gilchrist et Shakespeare, le terme *nawwâb* est une espèce de superlatif formé de *nâïb*, mot dont le pluriel est *noùwâb*.

(2) Plus connu en Europe sous le nom de Thamâs-Couly-Khân.

rent même leur charge héréditaire; mais comme un nabâb n'était réputé légitime qu'après avoir été nommé par le monarque lui-même, le nouveau vice-roi, en prenant possession du *mesned*, demandait, pour se conformer à l'usage, la confirmation de sa dignité à celui auquel on donnait encore le titre d'empereur; et celui-ci ne se trouvant plus en position de refuser, quand même il l'aurait voulu, ne manquait jamais d'accorder son *firmân*, qui légitimait le nouveau nabâb dans ses hautes fonctions. Aujourd'hui que l'Empire moghol est anéanti, plusieurs nabâbs, ainsi que quelques râdjâs hindous, possèdent de petites souverainetés que les Anglais, maîtres absolus dans cette contrée, ont bien voulu jusqu'à présent leur laisser. Un seul de ces vice-rois, celui de la province d'Aoude, a pris le titre de pâdchâh (roi). Les autres se contentent de leur titre de nabâb ou nâzim, reconnaissant encore ainsi implicitement la suzeraineté de l'empereur. Les Anglais, dans leurs traités, donnent le titre de majesté au pâdchâh d'Aoude, et celui d'altesse aux nabâbs et aux râdjâs (1). Voyez *Pâdchâh* et *Empire moghol*.

NABABIE (*). Voyez *Nawwâby*.

NÂCHPÂTY (P.). Poire.

NADDY (H.). Rivière. — Mahâ-naddy (*la grande rivière*); nom d'un fleuve qui traverse la province de Kattak.

NADJYB (A.). On dit souvent *nazib* par corruption. — Corps particulier de fantassins, composé principalement de Musulmans divisés en a'lyghôls et en rôhyllahs; ils sont armés d'un mousquet, d'un sabre et d'un bouclier. Ce sont des troupes sans discipline et de mœurs fort corrompues, mais renommées par leur audace; aussi sont-

(1) Dans les relations anglaises, le mot qui fait l'objet de cet article est presque toujours écrit *nabob*, et quelquefois *nawaub*. En Angleterre, on donne en plaisantant le nom de nabâb aux personnes qui ont acquis une grande fortune dans l'Inde.

elles employées principalement dans les coups de main. Le mot a'lyghòl paraît formé de a'ly, nom du gendre de Mahomet, en grande vénération, comme l'on sait, parmi les chyïtes, et de l'hindoùstâny *ghòl*, division, corps de troupes; ce qui veut dire *division d'A'ly*, *corps de troupes sous la protection d'A'ly*. Quant au mot *ròhyllah*, il indique l'origine de ce corps qui était principalement composé de ròhyllahs, tribu de Musulmans qui a eu des chefs particuliers dans le nord de l'Inde (voyez *Ròhyllah*). Ces troupes faisaient partie des bandes nombreuses au service des Mahrattes; mais la puissante confédération de ces peuples n'existant plus, les nadjybs se sont probablement disséminés chez différents souverains, ou peut-être ont-ils été entièrement fondus dans d'autres corps.

NÂGÂ (H.). Tribu de fakirs hindous.

NAGAR (H.); par corruption *nagor* et *nagore*. — Ville. Ce mot indien est le synonyme de *poùr* et de *patan*, et sert, ainsi que les deux derniers, à former le nom d'un nombre considérable de lieux habités, tels que : *Râm-nagar*, la ville du dieu Râm ou Râma; — *Kichen-nagar*, ville de Kichen ou Krichen (en sanskrit *Krichna*), l'une des incarnations de Vichnou; — *Djaï-nagar* ou *Djaï-poùr*, la ville de la victoire; — *Tchander-nagar*, vulgairement Chandernagore, *ville de la lune* (1); — *Srî-Râm-poùr*, vulgairement Sirampour, la ville de Srî-Râm (2); — *Bichen-poùr*, ville de Bichen (Vichnou); — *Mahmoùd-poùr*, ville de Mahmoùd; — *Srî-Reng-patan*, vulgairement Seringapatan, la ville de Srî-Reng; — *Tchynâ-patan*, c'est-à-dire *cité chinoise*, nom de la ville connue aujourd'hui sous celui de Madras, et qui lui avait été donné parce qu'elle était le siége du commerce des Chinois avec les Indiens de la côte de Coromandel, depuis les temps

(1) Ville française située à huit lieues nord de Calcutta.

(2) Chef-lieu des établissements danois, à cinq lieues nord de Calcutta.

les plus reculés; — *Match'hly-patan*, ville aux poissons, que nous nommons Masulipatan, etc., etc., etc. Voyez *Abâd* et *Garh*.

NÂGARY (H.); qu'on appelle aussi *dêvâ-nâgary*. Caractères d'écriture propres au sanskrit, et qui étaient d'un usage général dans l'Inde, avant l'arrivée des Musulmans. Ces caractères, réputés d'origine céleste, paraissent tirer leur nom d'une ville appelée Dêvâ-nagar, dans laquelle ils auraient d'abord été employés. Ils sont élégants, quoique de forme carrée; leur nombre est de cinquante; et ils s'écrivent de gauche à droite, comme ceux des Européens. On donne vulgairement le nom de *nâgary*, et par corruption *nagry*, à une écriture d'un grand usage parmi les naturels, et qui n'est qu'un dêvâ-nâgary un peu altéré. Les caractères bengalis, mahrattes, tamouls, etc., dérivent du dêvâ-nâgary.

NÂGBÊL (H.). Plante que nous nommons *bétel*. Voyez ce dernier mot.

NÂÏ (H.). Barbier.

NÂÏB (A.). Député, lieutenant, représentant. Voyez *Nâbâb* et *Wakyl*.

NÂÏK (A.); correctement Nâyek. Chef, commandant d'un petit corps de troupes parmi les naturels. Le célèbre Haïder-A'ly-Khân, que les Français ont surnommé le Frédéric de l'Inde, portait ce titre dans sa jeunesse, et se nommait conséquemment Haïder-Naïk (1). — Les Anglais

---

(1) Et non pas *Aydarneck*, *Audarneck* et *Edarneck*, comme les Français le prononçaient et l'écrivaient. Le fameux Haïder-A'ly-Khân, qui a joué un si grand rôle dans l'Hindoûstân méridional, et qui s'était élevé au rang de souverain, bien qu'il n'en eût pas pris le titre et qu'il se contentât de celui de nabâb (gouverneur-général), était d'une haute famille musulmane, et fils de Fat'h-Mohammed, surnommé Nadym-Khân, officier supérieur, commandant de la forteresse de Kolar, située à huit lieues de Bangalore, dans le Maïssoûr. C'est par erreur que quelques écrivains anglais ont avancé

ont adopté le mot de *nâïk* pour désigner dans leur corps de cipayes (correctement *sipâhys*), un sous-officier qui a le grade de caporal.

NÂKHODÂ (P.); *nâoù*, navire; *khodâ*, chef, commandant, dans les mots composés. — Capitaine de vaisseau, commandant d'un bâtiment quelconque. Voyez *Mândjhy*.

NÂLÂ (H.); vulgairement *nellah*. Petite rivière, ruisseau.

NÂMÉH (P.). Un écrit, un acte, un état, une lettre, un livre.

NÂMÉH-BÂR (P.). Messager pour porter les lettres. Voyez *Herkârah*.

NÂNÂ (H.). Grand-père maternel; — fém. nânî. — Le nom de *nânâ*, ainsi que celui de *dâdâ* (grand-père paternel) et de *mâmoû* (oncle), est très commun parmi les chefs mahrattes. Ce sont des noms familiers sous lesquels on les désigne d'abord, et ces noms finissent par leur rester. Bâlâdjy-Râoù, ministre du peychoûâ Madhoù-Râoù, qui pendant vingt-cinq ans gouverna l'empire mahratte avec un pouvoir presque illimité, a été beaucoup plus connu sous le nom de Nânâ-fard-navys; Nânâ était son surnom, fard-navys indiquait ses fonctions (1).

NÂNKÂR (P.). Revenu territorial ou somme allouée aux Zémyndârs, aux Qânoùngoùs, aux Tchaoùdharys, etc., pour servir à leur entretien.

NÂOÙ-WÂLÂ (H.). Batelier.

NÂRÂÏN (H.); correctement *Nârâyan*. La Divinité. — Beaucoup d'Hindous portent le nom de Nârâïn.

NÂRED (H.); en sanskrit *Nâreda*. Nom d'un saint per-

---

qu'il était fils d'un tisserand, erreur qui a été répétée par plusieurs auteurs français. (Voyez l'article *Hyder-A'ly-Khân* dans la Biographie universelle, Paris, Michaud, 1811-25, 52 vol. in-8.)

(1) Les Anglais dans leurs relations écrivent *Nana-furnavese*.

sonnage hindou, fils de Brahmâ, et l'un des premiers moûnys ou rik'hys (sages).

NÂRENDJ (P.). Orange. Il en existe dans l'Inde une grande quantité d'espèces qui sont excellentes. Voyez *Singtârâ*.

NAR-SINGH (H.); en sanskrit *nri-singha*. Nom du quatrième âvatâr de Vichnou, qui eut lieu dans le Saty-djoug.

NÂRYEL (H.). Cocotier (*cocos nucifera* Linn.). Arbre magnifique de la famille des palmiers, qui est originaire de l'Hindoûstân. De tous les dons précieux dont la Providence s'est plu à combler les régions asiatiques, le cocotier peut sans contredit être mis au premier rang. Cet arbre, d'une valeur inappréciable, s'élève sous la forme d'une colonne de trente-cinq à cinquante pieds de haut, couronnée d'un vaste panache de feuilles ondoyantes de dix à douze pieds de longueur. Sous ce chapiteau sont suspendues de grosses touffes de fleurs et des masses de fruits entremêlés, les uns verts, les autres parfaitement mûrs. Le bois de cocotier, quoique poreux, fournit des poutres et des solives pour les bâtiments; ses feuilles, empilées les unes sur les autres, servent à couvrir les chaumières; on en fait aussi des ombrelles, des nattes communes et des balais; on en fabrique, avec les parties de choix, de belles nattes fines pour les gens riches. La noix contient un lait délicieux et une amande extrêmement douce; on en tire, en la faisant sécher, une grande quantité d'huile, et le résidu de cette substance sert de nourriture aux bestiaux et à la volaille, et forme un très bon engrais; l'écale de la noix sert à faire des gobelets et divers ustensiles de cuisine; enfin l'on fabrique avec l'étoupe qui l'entoure des cordages de toute grosseur, depuis la plus petite ficelle jusqu'au câble le plus fort; ces cordages sont de beaucoup supérieurs à ceux du chanvre. Le cocotier fournit aussi le *târy* (par corruption *toddy*), liqueur douce et agréable que l'on nomme vulgairement *vin de palmier;* on l'obtient en faisant des incisions à l'extrémité des embryons des fleurs,

qu'on a soin de nouer pour prévenir leur épanouissement : cette liqueur prend le nom d'*a'rraq* quand elle est distillée. Les Indiens de la côte de Malabar, ainsi que ceux du Karnâtik, se servent, au lieu de papier, de feuilles de cocotier sur lesquelles ils écrivent au moyen d'un petit stylet. Enfin les Asiatiques comptent 360 manières dont on peut employer le bois, les branches, les feuilles, le jus et le fruit de cet arbre éminemment précieux. (Forbes, et autres voyageurs.)

NÂRYEL ou NÂRYELY (H.). Petit houkah fait avec une noix de coco, dont se servent les gens du peuple. Voyez *Gourgoury*.

NASTARAN (P.). *Rosa glandulifera*, Roxburgh. — Rose blanche de l'Inde.

NÂTCH (H.). Danse. — On désigne aussi par le mot *nâtch* les fêtes que donnent les riches naturels de l'Inde, parce que les danses de tout genre exécutées par les râmdjeanys forment la base du divertissement. On y entend, en outre, des chanteurs; on y voit des tours de jongleurs; enfin des bouffons excitent le rire par leurs saillies et leur jeu mimique. Les Anglais donnent aux danseuses de ces fêtes le nom de *nauch-girls* (voyez ce mot). Les naturels sont passionnés pour ce genre de récréation qu'ils se procurent quelquefois pendant plusieurs jours de suite, ce qui donne lieu à des dépenses excessives; on dit même que les Européens, ceux surtout qui ont résidé long-temps dans l'Inde, partagent ce goût avec les indigènes.

NAT'H (H.). Grand anneau d'or que les Hindoustaniennes portent au nez.

NÂT'H (H.). Maître, seigneur, possesseur. Voyez *Djagnâth* et *Rat'h-djâtrâ*.

NÂT'H-DOUÂRÂ (H.). *Habitation du Seigneur*. — Un temple hindou. Voyez *Dêwal*.

NATWÂ ou NATOUÂ (H.). Un jongleur, un danseur de corde, un saltimbanque. — Les jongleurs de l'Inde sont renommés par leur adresse qui tient du merveilleux. Ils se

divisent en joueurs de gobelets ou escamoteurs, en équilibristes et faiseurs de tours de force, en danseurs de corde, et en enchanteurs de serpents. Les escamoteurs travaillent les bras nus, assis sur le sol, et sans aucun moyen de supercherie. Les exercices des équilibristes et des faiseurs de tours de force sont des plus extraordinaires; ils surpassent de beaucoup tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Europe. Ceux qu'on appelle enchanteurs de serpents sont des gens qui attrapent ces reptiles, et les font danser; ils se nomment *gounys* (voyez ce mot). On prétend que les jongleurs de Madras sont les meilleurs de l'Inde (1).

On trouve, dans l'*Asiatic annual register* de 1801, une description de la plupart des exercices des jongleurs indiens, par le colonel Ironside; cet article a été traduit et inséré dans les *Annales des voyages* de Malte-Brun, t. 8, 1810, p. 62.

NAÙBÉT (A.). Timbales placées à la porte d'entrée de l'habitation d'un grand personnage, et qu'on fait retentir à divers intervalles. Celui à qui le souverain a conféré le droit d'avoir ces timbales, prend le titre de *Sâhib-el-naùbét* (possesseur du naùbét).

NAÙBÉT-GÂH ou NAÙBÉT-KHÂNÉH (A. P.). L'endroit où est placé le *naùbét*. Voy. *Naùbét* et *Neqqâreh-Khâneh*.

NAUCH-GIRL (*). Terme dont se servent les Anglais de l'Inde pour désigner les danseuses que nous autres Français nous nommons bayadères (voyez ce mot). Le terme *nauch-girl* est moitié hindoûstâny, moitié anglais; le premier de ces mots (qu'il faut écrire correctement *nâtch*,

(1) Dans l'hiver de 1815, on a vu à Paris, rue de Castiglione, trois jongleurs indiens qui ont donné le spectacle d'exercices vraiment curieux, et qu'on ne soupçonnait pas jusqu'alors; l'auteur de cet ouvrage a été émerveillé de leur adresse, et cependant, d'après tout ce que racontent les voyageurs, ces jongleurs n'auraient donné qu'un échantillon du savoir-faire des gens de leur profession dans l'Inde.

mais que les Anglais écrivent *nauch*, d'après leur orthographe) veut dire *danse*; *girl* (prononcez *gherl*) en anglais veut dire *jeune fille*; ce mot composé signifie donc *jeune fille de danse*, c'est-à-dire danseuse. En hindoùstâny elles se nomment *kantchény* ou *naùtchy*, mais plus souvent *râmdjennys*. Voyez *Nâteh*.

NAÙTCHY ou NAOÙTCHY (H.). Danseuse, courtisane.

NAWWÂBY (A.). Le gouvernement ou la dignité d'un nabâb (correctement *nawwâb*). C'est du mot *nawwâby* que nous avons fait *nababie*, terme qu'on trouve dans les ouvrages français sur l'Inde. Les Anglais disent et écrivent *nabobship*.

NAVYS (P.); du verbe persan *navichten*, écrire. — Ce mot, qui littéralement signifie *écrivain*, entre dans la composition de beaucoup de termes qui désignent des fonctionnaires, tels que *âkhbâr-navys*, *fard-navys*, *haziry-navys*, *hozoùr-navys*, *wâqây'i-navys*, etc., etc. Le mot *navys* est souvent tronqué par les gens du peuple qui prononcent *nys*, et qui, par exemple, disent *far-nys*, au lieu de *fard-navys*; *hozoùr-nys* au lieu de *hozoùr-navys*; *pâg-nys* au lieu de *pâgâ-navys*, etc.

NAVYSENDAH (P.); de *navichten*, écrire. — Un employé aux écritures, un commis.

NAZIB (*). Voyez *Nadjyb*.

NÂZIM ou NIZÂM (A.). Administrateur, gouverneur. Ce titre est synonyme de celui de *soùbahdâr*. — Voyez ce dernier mot.

NÂZIR (A.). Administrateur; intendant en chef.

NAZR (A.). Présent que fait un inférieur à son supérieur, en signe d'hommage. Le nazr consiste en argent ou en différents objets.

NAZR-I DERGÂH ou NAZR-I PYRÂN (A. P.). Cadeaux, offrandes que l'on fait pour les tombes des *pyrs* ou personnages regardés comme des saints. Souvent ces donations consistent en propriétés, dont le revenu est affecté d'abord à l'érection d'un tombeau (*dergâh*), et ensuite à son en-

tietien, aux traitements des prêtres qui y sont attachés, aux frais d'éclairage, etc.

NAZR-I-ÎYMAH (A.). Cadeau ou donation faite en l'honneur d'Hasan et d'Hosein, fils d'A'ly, auxquels on donne le titre d'imâms. Ces donations servent à l'entretien de leurs tombeaux, près desquels les fidèles vont faire leurs dévotions.

NAZRÂNÉH (A. P.). Présents que se font les personnes de même rang, lorsqu'elles se visitent. — Somme que l'on paie comme *pot de vin* au gouvernement, lorsqu'on est nommé tenancier d'un territoire, ou qu'on est appelé à des fonctions publiques.

NÊG (H.). Présents qu'il est d'usage de faire aux parents et à certains serviteurs, lors d'un mariage ou à l'occasion d'une fête quelconque, et que ceux-ci considèrent comme des gratifications qui leur sont dues.

NEQQÂCH (A.). Peintre, dessinateur, sculpteur, brodeur, etc.

NEQQÂRAH (A.). Timbales.

NEQQÂRAH-KHÂNÉH (A. P.). L'endroit, au-dessus de la porte d'entrée d'un palais, où sont les timbales et autres instruments de musique militaire. Les souverains et les hauts fonctionnaires seuls ont un *neqqâraah-khânéh*. On fait retentir ces instruments à différents intervalles, dans la journée, et quand le maître sort de chez lui ou qu'il y rentre. Voyez *Naubét*.

NELLAH (*). Voyez *Nâlâ*.

NESKHY (A.). Caractère ordinaire pour l'écriture arabe. Les Mahométans ont, comme nous, diverses sortes d'écriture. Outre le *neskhy*, qui est l'écriture proprement dite, les Persans et les Indiens en ont deux autres qui leur sont particulières, le *ta'lyq* et le *chikesteh*. Le *ta'lyq*, qui prend son nom de la manière dont les lettres sont penchées, est une écriture d'une extrême élégance, et peut-être la plus gracieuse qui existe. Le *chikesteh* (ce mot est le participe passé du verbe persan *chikesten*, rompre, briser) est,

ainsi que l'indique son nom, une écriture *ousdé*, c'est-à-dire que les lettres en sont mal formées, qu'elles s'enchevêtrent les unes dans les autres, et manquent souvent des points diacritiques. On ne se sert jamais du *chikestéh* dans les copies de manuscrits; on emploie le *neskhy* ou le *ta'lyq*.

NESTA'LYQ (A.). Caractère d'écriture qui est un *ta'lyq* cursif. Voyez *Neskhy*.

NEYTCHAH (P.). Long tuyau flexible du houkah, que les Européens appellent *serpent*. Voyez *Houqqah*.

NIKÂH (A.). Mariage. Le *nikâh* est le mode d'union le plus honorable parmi les Musulmans; au Bengale cependant ce terme s'applique aux mariages du second ordre. La loi mahométane permet trois sortes d'union avec les femmes. Le mariage légitime (*nikâh*) ne peut être contracté qu'avec quatre femmes au plus, parce que Mohammed, le saint prophète, n'en avait pas un plus grand nombre. Le second mode est le *mouta'h*, ou mariage temporaire. On passe bail avec une femme pour un certain nombre d'années, pendant lesquelles elle cohabite avec le contractant; ces baux se font souvent pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Enfin, il est également permis aux Islamistes de posséder des femmes esclaves.

NIKÂH-NÂMÉH (A. P.). Contrat de mariage. Il se passe devant le cheyk êl-islâm ou devant le câzy.

NIZÂM (A.). Voyez *Nâzim*.

NIZÂMÉT (A.). Dignité de nâzim. — Administration de la justice criminelle.

NIZÂMÉT-A'DÂLÉT (A.). Cour de justice criminelle.

NYCHÂN-BERDÂR (P.). Porte-drapeau.

NYL (H.). Indigotier (*indigofera tinctoria*). Le *nyl*, ou la plante dont on extrait la matière colorante que nous nommons indigo, se trouve dans toutes les parties de l'Inde. Il en existe des plantations considérables au Bengale, et l'indigo qu'on en retire est fort beau, mais un peu moins cependant que celui du territoire d'Agra, qui est le plus estimé.

NYL-GÂOÙ (H.), qu'on appelle aussi Lyl-gâï (littéralement *vache bleue*). Joli animal qui appartient à la classe des antilopes, et qui est extrêmement agile. On en trouve un grand nombre dans diverses parties de l'Inde.

NYLOÙFAR (P.). *Nymphæa lotus*. Voyez *Kamal*.

O

O'HDÉHDÂR (A. P.). Officier.

O'MDÉT ÈD-DAÛLAH. *Le soutien de l'empire*. Titre pris par les ministres et les soubahdârs. Voyez *I'timâd ed-daûlah*.

ÔMRÂ (A.). Prince, chef, seigneur. C'est le titre qu'on donnait aux grands de la cour de l'empereur mogholl. Le mot ômrâ est le pluriel de l'arabe *ômyr*, prince; mais dans l'Inde il était d'usage de l'appliquer à une seule personne.

OÛÂQÂY'I-NAVYS ou OÛÂQÂY'I-NIGÂR (A. P.) Voy. *Wâqây'i-navys*.

OÛNT (H.). Chameau. Voyez *Choutour* et *Chouloutr-bân*.

OÛPAH-CHÂSTR (H.). Science provenant des *châstr*, ou qui y a rapport.

OÛPAH-VÊD (H.). Les Pourâns. Voyez *Pourân*.

OÛPAH-VYT (H.). Le cordon de coton porté par les trois premières castes des Hindous. Voyez *Djanyoû* et *Zounnâr*.

OÛRDOU-ZÉBÂN (T. P.); ou simplement Oûrdoû. — Nom sous lequel les Indiens désignent l'Hindoûstâny. Voy. ce dernier mot.

OÛRF (A.). Droit coutumier d'après lequel on statue en matière criminelle chez les Mahométans. Voyez *Chérâ*.

P

PÂDCHÂH (P.). Roi, monarque, empereur. C'est le titre que portait l'empereur moghol. (Voyez *Empire moghol*). Aucun nabâb, jusqu'à ces derniers temps, n'avait osé se qualifier de souverain, bien qu'exerçant de fait l'autorité suprême (1). Mais en 1819, Âboû êl-zafer Moe'zz êd-dyn Haïder, nabâb ou soubahdâr de la province d'Aoude, s'est déclaré totalement indépendant de la cour de Dehly (qui n'existe plus à la vérité que de nom), et a pris le titre de pâdchâh. C'est ce prince qui a composé, ou plutôt qui a fait composer sous sa direction, une grammaire et un dictionnaire de la langue persane, ouvrage en sept parties, intitulé *Hefi Colzoùm*, les sept océans, formant deux volumes in-folio qui ont paru, en 1822, à Lak'hnaù, capitale de ses états (2). Ce prince est décédé en 1827, et son fils Nassyr êd-dyn Haïder lui a succédé. Voyez *Mahâ-Râdjâ*.

PÂDCHÂH-GHÂZY (P.). *Monarque victorieux*. Titre que prenaient les empereurs moghols.

PÂGÂ (H.). Corps de cavalerie (chez les Mahrattes). — Un haras. Voyez *Khâss-pâgâ*.

PÂGÂ-NAVYS (H. P.). Officier des troupes mahrattes, chargé de tenir l'état des différents corps.

---

(1) Typoû Sâheb, fils d'Haïder-A'ly-Khân, prit à la vérité le titre de *sûltân* en montant sur le trône, mais le Maïssoûr, dont il était souverain, était un royaume indépendant de l'empire moghol.

(2) M. Jaubert (*Journal asiatique* 1825, tom. 7, p. 117), et M. le baron Silvestre de Sacy (*Journal des savants*, de décembre 1826 et janvier 1827), ont rendu compte de cet important ouvrage. En 1825, il n'en existait en France que deux exemplaires envoyés en cadeau, l'un au roi, l'autre à l'illustre orientaliste Silvestre de Sacy.

PAGNE (*). Les Français de l'Inde, du moins ceux de la côte de Coromandel, appellent ainsi le grand morceau de toile de coton dont les Indiens des basses castes s'enveloppent les reins et une partie des cuisses; le nom hindoustâny est *langouty*. Ils désignent de la même manière la longue pièce de mousseline ou de soie dont les femmes hindoues se drapent largement, et qui forme leur principal vêtement; le véritable nom de cette partie de l'habillement est *sâry*. Le mot pagne est l'altération du portugais *pano* (prononcez *pagno*), qui signifie un tissu en général, une pièce d'étoffe; les Français l'ont adopté, en l'appliquant aux vêtements dont il vient d'être question. Ce terme, qui, ainsi qu'on le voit, est pris dans un sens erroné, n'est usité que parmi les Français; les Anglais se servent des mots propres. Voyez *Langouty* et *Sâry*.

PAGODE (*). Nom que les Européens donnent aux temples hindous qui s'appellent *dêwal* et *dêw-thân* en hindoustâny. Le mot pagode, selon le savant Gilchrist, est la corruption du mot composé persan *bout-kâdeh*, qui veut dire *temple de faux dieux*. (Voyez son *Dictionary English and Hindoustanee*, Calcutta, 1787-90, in 4°.)

PAGODE (*). Les Européens appellent ainsi une pièce d'or dont le nom est *houn* en hindoustâny. Il y en a différentes espèces, qui varient un peu dans leur valeur. La pagode *à l'étoile* de Pondichéry se change pour vingt-huit fanams ou trois roupies et demie de la même ville, ou trois roupies six fanams de Madras, ce qui porte sa valeur à huit francs soixante-quinze centimes.

PAGRY (H.). Turban. Synonyme P. *Destâr*.

PAHAR (H.). Espace de temps équivalant à huit *g'hary*, c'est-à-dire à trois heures douze minutes.

PÂÏ-DJÂMAH (P.). Longs caleçons, pantalons.

PÂÏ-KÂCHT (P.). Terres affermées à des tenanciers résidant sur les lieux.

PÂÏ-TAKHT (P.). Résidence royale.

PÂÏ-ZÊB (P.). Ornement que les femmes portent à la cheville.

PAKALY (*). Porteur d'eau attaché à une compagnie dans un régiment. Voyez *Bihechty*.

PAL (H.). La 60e partie d'un *g'hary* ou *dând*. Deux pals et demi équivalent à une minute.

PALANQUIN (*). Voyez *Pâlky*.

PALÂS (H.); *Butea frondosa*. Arbre sur lequel se trouve l'insecte qui produit la gomme-laque; les fleurs se nomment *tésoù*.

PÂLKY (H.). Mot dont nous avons fait *palanquin*. C'est une espèce de litière composée d'un fond ou corps, d'environ six pieds de long sur trois de large, fixée à un long et fort bambou, saillant à chaque extrémité, et qui est extrêmement arqué vers le milieu où il s'élève souvent à plus de quatre pieds du corps du palanquin. A la hauteur de ce bambou est placé un dais de drap ou de velours, de la même largeur que le fond, et qui est richement orné de franges et de glands d'or, d'argent ou de soie. Le corps du palanquin est soutenu par quatre pieds, figurant ordinairement des griffes de tigre, et qui sont en beau cuivre doré, ou plaqués en argent. Le support par derrière ne dépasse le palanquin que de quelques pieds dans une ligne droite, mais par devant il est extrêmement long, et décrit une courbe de bas en haut; la longueur et la hauteur du bambou en constituent la beauté et la valeur. (Voyez *Bambou*.) Chacune des extrémités de ce support est ordinairement ornée d'un mufle de bœuf, d'une tête de lion ou de tigre, en or, en argent, en vermeil ou en cuivre doré. Le fond du palanquin contient un léger matelas et des coussins recouverts en soie ou en velours, et l'on peut à volonté s'y tenir couché ou sur son séant, les jambes étendues. Pour joindre ensemble les différentes pièces du palanquin, on se sert d'argent ou de cuivre doré au lieu de fer.

Le palanquin est porté par quatre hommes, deux par devant et deux par derrière, qui se placent sous le sup-

port en se croisant, c'est-à-dire que les uns portent sur l'épaule droite et les autres sur l'épaule gauche. Quatre autres les suivent, pour les remplacer quand ils sont fatigués; ils sont tous commandés par un chef qu'on appelle *serdâr*. Un domestique (*tch'hâtâ-wâlâ*), porteur d'un immense parasol, court à côté du palanquin pour garantir son maître du soleil quand il descend de voiture. Le pas ordinaire des porteurs est de quatre à cinq milles à l'heure; ils se relaient sans s'arrêter, et si adroitement que la personne qui est dans le palanquin ne s'en aperçoit pas. Dans le midi de l'Inde, ils règlent habituellement leur pas par des chants, mais au Bengale ils marchent en silence. Ces porteurs, quoique exerçant un état pénible, sont gais et dispos. Pendant la nuit les palanquins sont en outre précédés de *macha'ltchys* ou domestiques portant des torches.

Il y a plusieurs sortes de palanquins qui varient par leur forme et par plus ou moins de magnificence : le *palky* proprement dit; le *tch'haoùdòl* qui a deux supports; le *mahâdòl*, palanquin de cérémonie; le *bòtchâ*, le *myânah*, le *doùly*, etc.

Le palanquin dont se servent les Européens, au lieu d'être ouvert comme celui des naturels, est fermé; il a la figure d'une caisse formant un carré long; les panneaux en sont peints et vernis comme ceux d'un carrosse, et ils ont une portière de chaque côté avec des persiennes : on peut également s'y tenir couché ou sur son séant. Les palanquins de voyage sont en outre garnis de poches et de tiroirs pour y mettre toutes sortes de petits objets : une lampe fixée en dedans, à l'un des panneaux, permet de lire pendant la nuit, si l'on n'est pas disposé au sommeil. Il y a aussi des palanquins pour les femmes; ceux-ci ont absolument la forme d'une chaise à porteurs, et les dames s'y tiennent assises sur un siége recouvert d'un carreau de velours.

Les palanquins dont on se servait anciennement étaient d'un tel luxe, qu'ils coûtaient quelquefois jusqu'à cinq ou

six mille francs; aujourd'hui le prix ordinaire de ces sortes de voitures est de deux à trois cents roupies (500 à 750 fr.).

Autrefois, parmi les naturels, c'était un privilége que de se servir d'un palanquin, et l'empereur, ou l'un de ses vice-rois, ne l'accordait qu'aux personnes de distinction. On appelait *pâlky-nichyn* celui qui jouissait de cet avantage; mais aujourd'hui il est libre à chacun de faire usage de ce véhicule.

PÂLKY-NICHYN (H. P.). Celui qui a le droit de se servir d'un palanquin. Voyez le dernier alinéa de l'article ci-dessus.

PALMIER (*). Voyez *Târ*.

PAMPLEMOUSSE (*). Fruit. Voyez *Singtarâ*.

PAN (H.). Quatre-vingts kaourys. Voyez *Kaouiry*.

PÂN (H.). Feuille de bétel. Voyez *Bétel*.

PANCHOIS (*). Voyez *Pansouy*.

PÂNDÂN (H. P.), ou PÂN-BATTÂ (H.). Boîte à compartiments, qui contient tous les ingrédients propres à faire le bétel. Le pândân est un petit meuble presque toujours d'un travail élégant et recherché; celui des gens riches est ordinairement en or.

PANDIT (H.). Savant brahmane versé dans la connaissance de la langue sanskrite et des loix hindoues.

PÂNK'HÂ (H.). Éventail, chasse-mouches formé de plumes de paon ou d'un morceau de soie encadré dans un cercle, et monté sur un manche de métal ou d'un bois précieux. — On donne aussi ce nom à une grande toile adaptée à un léger châssis suspendu au plafond d'une salle à manger, et qui, pendant les repas, est continuellement mise en mouvement par un domestique, pour tempérer la chaleur. Voyez *Tchaouiry*.

PÂNK'HÂ-BERDÂR (H. P.). Valet qui évente avec un pânk'hâ. C'est un domestique de luxe, qu'on fait quelquefois venir pendant les repas et aux réunions d'apparat.

PÂN-SOUPÂRY (H.). Composition que les Européens nomment *bétel*. Voyez ce dernier mot.

PANSOUY (H.). Sorte de bateau qui sert à faire de petits trajets, ou à transporter des grains et d'autres denrées. Les voyageurs français qui parlent de ce bateau le nomment *panchois*, et les Anglais écrivent ordinairement *panchway*.

PANT'HY (H.). Sectateur. — *Kabir-pant'hy*; *Dâdoù-pant'hy*, *Nânek-pant'hy*, etc.; dévot ou sectateur de Kâbir, de Dâdoù, de Nânek, etc.

PÂOULÂ (H.). Le quart d'une pièce de monnaie, d'une roupie, d'un mohour, etc.

PÂPOUCH (P.), dont nous avons fait babouche; de *pâ* ou *pâï*, pied; et de *pouch*, participe présent apocopé de *pouchyden*, vêtir. — Pantoufle à bec recourbé, en usage dans l'Inde et dans presque tout l'Orient. Il y en a qui sont richement brodées en or, et celles des princes et des grands personnages sont souvent enrichies de perles. Les babouches sont ordinairement en peau ou en drap, mais les plus belles sont en velours.

PARIA (*). Mot généralement employé dans le midi de l'Inde par les Européens pour désigner ceux des Hindous qui sont rejetés de caste, et pour lesquels les autres brahmanistes ont le plus profond mépris. Ce mot n'est pas hindoûstâny; peut-être est-il la corruption d'un terme appartenant à la langue tamoule qui se parle dans une partie du Karnâtik.

PARSOURÂM (H.). Le sixième âvatâr de Vichnou.

PÂRSY (H.), ou GÂBR (P.). Les Guèbres, ou, comme on les appelle dans l'Inde, les Pârsys, descendent des anciens Perses sectateurs de la doctrine de Zérâdocht (Zoroastre). Chassés de l'Iyrân (la Perse) par les cruels traitements des fanatiques Mahométans, ils vinrent s'établir, vers le milieu du septième siècle, dans le Guzarate et dans les provinces adjacentes, sur la côte, où ils trouvèrent protection et sécurité. Ils ont conservé les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres. Leurs livres religieux sont en zeud et en pehlwy, anciens dialectes de la Perse; les

dogmes qui y sont contenus sont ceux de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame, et des peines et des récompenses futures. Ils prescrivent le plus grand respect pour les parents, l'obligation de se marier de bonne heure, et défendent sévèrement le meurtre, le vol et l'adultère.

Les Guèbres, lorsqu'ils font leurs prières, se tournent toujours du côté du soleil. Dans le principe cet astre n'était adoré que comme emblème de la Divinité; mais on a lieu de penser que par la suite l'adoration est devenue directe; au surplus les Pârsys évitent toujours avec le plus grand soin de s'expliquer sur leur culte et leur croyance religieuse. Leurs prêtres se nomment *dastour*. Leur religion leur permet l'usage du vin et de toutes sortes de viandes, à l'exception seulement de celle de vache et de bœuf.

Les mœurs des Pârsys sont simples et douces; ils ne contractent mariage qu'entre eux, et ils ne doivent épouser qu'une seule femme; cependant, si cette femme est stérile pendant les neuf premières années du mariage, ils peuvent en prendre une seconde.

Les Pârsys sont très actifs et très entreprenants. Ce sont les plus riches habitants du Guzarate et des pays voisins. A Bombay, un grand nombre d'entre eux sont associés des plus fortes maisons de commerce anglaises; ce sont les principaux propriétaires de cette ville. Ils y vivent d'une manière splendide: habitations somptueuses, chevaux de prix, voitures élégantes, ils ne se refusent aucune des jouissances que procurent les richesses. Presque toutes les maisons habitées par les Anglais leur appartiennent, et il y a des Pârsys dont les revenus ne s'élèvent pas à moins de trois à quatre cent mille francs. La plupart parlent et écrivent l'anglais aussi bien que les Anglais eux-mêmes. Ils ont beaucoup plus de relations avec les Européens que les autres habitants de l'Inde, et ils leur donnent souvent des fêtes brillantes. Les Pârsys sont aussi fort charitables, et ils ont toujours soin de leurs parents qui sont pauvres. Pendant une disette qui eut lieu du côté de Bombay, en

1805, on vit Ard-Chyr, l'un des plus riches négocians de la ville, nourrir cinq mille individus pendant trois mois entiers, sans parler d'autres secours qu'il accordait à divers nécessiteux.

Les Pârsys sont robustes et bien faits; mais ils ont un air beaucoup plus commun que les autres indigènes. Leurs femmes, généralement parlant, ne sont pas jolies; on en trouve cependant quelques unes dont les traits sont assez beaux et gracieux. Elles ont un peu plus de liberté que les femmes des autres religions, et leurs manières sont agréables, bien qu'elles n'aient pas l'esprit plus cultivé que les Musulmanes et les Hindoues. On les fiance, comme c'est l'usage général parmi les Hindoustaniens, lorsqu'elles sont encore enfants. Quant au costume, il est, tant pour les femmes que pour les hommes, le même que celui des Musulmans de l'Inde; les femmes de ceux qui sont riches se surchargent de bijoux, et portent des perles de la plus grande beauté.

Les Pârsys ont cela de particulier qu'ils n'enterrent pas leurs morts, et qu'ils ne les brûlent pas non plus. Leurs cimetières, ou, pour mieux dire, les lieux où ils déposent les corps, puisqu'ils ne les inhument pas, sont de grandes enceintes carrées, fermées par de hautes murailles. Le corps ne devant plus toucher de bois aussitôt après la mort, on le dépose alors sur une civière de fer; on l'enveloppe décemment dans des toiles, depuis le cou jusqu'aux pieds; la figure restant à découvert, et, après l'avoir placé sur le dos, les mains croisées sur le haut de la poitrine, on le transporte dans le lieu de dépôt où il reste ainsi exposé en plein air. Il est pénible de penser que les corps, abandonnés de cette manière, deviennent la pâture des oiseaux de proie.

Les Pârsys ne se trouvent dans l'Inde qu'à Bombay, à Surate et dans les contrées adjacentes. Dans l'île de Bombay, dont la population est évaluée à 200,000 ames, le nombre des Pârsys est d'environ huit mille.

On trouve des détails très intéressants sur les Pârsys de l'Inde dans l'ouvrage que Mme Graham a publié sous le titre de *Journal of a residence in India*, etc., p. 36 à 45 de la seconde édition, Edimbourg, 1813, in-4°, et aussi dans les *Oriental Memoirs* de M. Forbes, tom. 1er, p. 109 à 116, où l'on voit une jolie gravure représentant une famille de Pârsys.

PARWÂTÎ (H.). Dourgâ, femme de Siva, la même que Bhawânî.

PÂT (H.). Obligation de payer une somme pour son propre compte, ou pour celui d'un autre, à époque déterminée. Voyez *Houndy*.

PÂTÂL (H.). Lieux souterrains où sont jetées les ames des pervers; l'enfer.

PATAN (H.). Ville. Voyez *Nagar*.

PAT'HÂN (H.). Voyez *Afghân*.

PATKÂ (H.). Voyez *Zéry-patkâ*.

PÂT-KIRM (H. P.). Ver à soie. Voyez *Abrychem*.

PÂTOÙNY (H.). Passeur d'eau; batelier.

PATYL (H.). Chef. Titre en usage chez les Mahrattes.

PATYLÂ (H.). Sorte de bateau à fond plat.

PAWÂN (H.). Le dieu du vent, l'Éole des Hindous.

PÉÏÇÂ (H.). On écrit souvent *pice* d'après l'orthographe vulgaire anglaise. — Petite pièce de monnaie qui vaut à peu près trois liards de France. On donne souvent à cette pièce le nom de *katchâ-péïçâ*, péïçâ simple; le double péïçâ se nomme *pakkâ-péïçâ* ou *takâ*.

PÉÏKER (H.). Colporteur.

PÊK'HNYÂ (H.). Un acteur, un comédien.

PELWÂR (H.). Sorte de bateau de transport.

PELWÂRY (H.). Batelier.

PENDJ TEN-I PÂK (P.). *Les cinq personnes saintes*. Les Musulmans chyïtes désignent ainsi Mohammed, le prophète; A'ly, son gendre; Fâtimah, sa fille; Hasan et Hoséin, ses petits-fils. Dans quelques cérémonies religieuses des chyïtes, on porte processionnellement de longs

bâtons surmontés d'une main ayant les doigts étendus, symbole des cinq personnes sacrées.

PENSÂRY (H.). Droguiste.

PENTCHÂÏÉT (H.). Conseil de personnes qui procèdent à une enquête.

PERDHÂN (H.). Ministre ou Conseiller d'état. — Président, chef.

PERGANNAH (P.). Division du serkâr; un canton. Voyez *Soùbah*.

PERGANNAH-DÂR (P.). Le tenancier d'un pergannah.

PERSE (*). Sorte de toile. Voyez *Tch'hyt*.

PERWÂNAH (P.). Passeport. Permission, licence.

PÉRY (P.). Une fée.

PETTAH (*). Ville, ou faubourg situé près d'un fort. — Faubourg hors des murs d'enceinte d'une ville.

PETTOÙÂR ou PETTOÙÂRY (H.). Employé subalterne des contributions. Il y en a un dans chaque village.

PEYCHKÂR (P.). Un agent, un gérant.

PEYCH-KECH (P.). Cadeau, tribut.

PEYCH-NAMÂZ (P.). *Peych*, avant, devant; *namâz*, prière. — L'aide du *mollâ* (prêtre); celui qui est chargé de diriger les fidèles dans leurs prières. Les assistants le prennent pour guide; ils étendent les bras, s'agenouillent ou se prosternent, en suivant tous les mouvements indiqués par le peych-namâz.

PEYCHOÙÂ (P.). Chef, commandant. — C'est le titre que prenait le chef de la confédération des Mahrattes. Voyez *Mahrattes*.

PEYCHWÂZ (P.). Robe de femme.

PEYK ou PAÏK (P.). Messager, coureur. Chez quelques princes du pays, on donne aussi ce nom à des soldats armés irrégulièrement, qu'on emploie pour la perception des impôts.

PEYKY (H.). Homme qui colporte un houkah pour le louer.

PICE (*). Voyez *Péïçâ*.

PILÂÙ (P.). Voyez *Pylâoù*.

PINDÂRÂ (H ou P.); vulgairement *Pindâry*. Pillard, maraudeur. Les pindârâ se composaient de bandes nombreuses de partisans qui faisaient partie des armées mahrattes; ils ne touchaient aucune solde, et ne vivaient que des rapines qu'ils exerçaient sur les pays avec lesquels on était en guerre. Ils ont été détruits, en 1819, par les Anglais qui, après une guerre de près de deux ans, ont entièrement renversé et disloqué la confédération des Mahrattes. Voyez *Mahrattes*.

PINE-APPLE (*). Mot anglais. Voyez *Anâlnâs*.

PION (*). Terme en usage parmi les Français de l'Inde. Ce mot vient du portugais *peaô*, qui veut dire piéton; les Anglais écrivent *peon*. Les pions (qui se nomment *pyâdah* en hindoustâny) sont des domestiques qui font des messages, et qui accompagnent leur maître quand il sort. Ils portent ordinairement un sabre et un bouclier, et quelquefois un mousquet. Dans les possessions anglaises, il y a dans tous les *zill'a* des pions du gouvernement qui font partie de la police armée. Ils portent un turban légèrement teint en rouge, une jaquette bleue et une ceinture; ils sont armés d'un sabre suspendu à un large baudrier en drap jaune, bleu ou rouge, et quelquefois en peau de tigre. On les reconnaît à une grande plaque de cuivre placée sur le baudrier.

PLANTAIN (*). Mot anglais. Voyez *Kadaly*.

POIVRE (*). Voyez *Mirtch*.

POLYÂR (*). Nom qu'on donne, sur la côte de Coromandel, aux statues de Ganês, dieu de la sagesse. Ce mot appartient probablement à la langue tamoule. Voyez *Ganês*.

POMME DE CRÊME et POMME-CANNELLE (*). Voyez *Sytâ-p'hal*.

POMME DE TERRE (*). Voyez *Aloù*.

PÒT'HY (H.). Un livre. Les Sykhs désignent quelquefois par ce mot le recueil de leurs lois, qu'ils nomment

plus souvent *grant'h* ou *âdhy-grant'h*. Voy. *Adhy-grant'h*.

POÙDDÂR (P.). Employé qui fait l'essai des monnaies, qui en vérifie la valeur. — On donne aussi ce nom à un caissier.

POÙDJÂ (H.). Adoration de la Divinité. — Dévotions. — Cérémonie religieuse.

POUL-I SIRÂTH (P. A.). Pont situé au dessus de l'enfer, et qu'il faudra traverser au jour de la résurrection, pour entrer dans le paradis. Ceux à qui le séjour de la félicité éternelle sera accordé le passeront rapidement; ceux qui doivent expier leurs péchés dans les tourments seront culbutés dans l'enfer. (Culte islamique.)

POÙR ou POÙRÂ (H.). Ville, cité. Voyez *Abâd* et *Nagar*.

POURÂN (H.); en sanskrit *Pourâna*. Les Pourâns sont les anciens livres des Hindous, qui traitent de la création et de la généalogie des dieux et des héros; ils sont au nombre de dix-huit.

POURÒHIT (H.). Prêtre qui exerce ses fonctions chez les particuliers, et qui se charge d'exécuter diverses pratiques de religion en leur lieu et place. — *Pourohitânî*, la femme d'un pourohit. Voyez *Djâdjek*.

PRÂKRIT ou PRÂKRIT-BHÂK'HÂ (H.). Dialecte savant formé du sanskrit.

PYÂDAH (P.). Littéralement *fantassin*. Ce sont des valets chargés de faire des messages. Les Européens les nomment *pions*. Voyez ce dernier mot.

PYLÂOÙ ou POLÂOÙ (P.), dont nous avons fait *pilâû*. On appelle ainsi différentes préparations de riz.

PYLY (H.). Un mohour d'or. Voyez *Mohour*.

PYPAL (H.). Figuier des pagodes (*ficus religiosa*). C'est un arbre des branches duquel pendent des jets assez semblables à des cordes, qui s'enracinent lorsqu'ils touchent la terre. Les Hindous dirigent ces ramifications de manière à former des berceaux où ils viennent souvent faire leurs dévotions. Les très jeunes branches et les feuilles du pypal

servent en grande partie de nourriture aux éléphants. Il ne faut pas confondre cet arbre avec le figuier des Indes, qui se nomme *bar* en hindoùstâny. Voyez *Bar*.

PYR (P.). Saint personnage parmi les Mahométans; homme dont la mémoire est vénérée, et au tombeau duquel on va faire ses dévotions. Voyez *Raoùzah* et *Nazr-i dergâh*.

PYR-ZÂDÉH (H.). Mot à mot fils de *pyr*. On appelle ainsi les religieux chargés de lire continuellement le Corân près du tombeau d'un *pyr* ou saint personnage.

Q

QABÂ (A.). Sorte de robe longue, serrée à la taille, ouverte par devant, et descendant jusqu'à la cheville. C'est probablement de ce mot que les voyageurs français ont fait *cabaille*, terme qu'on trouve dans beaucoup de relations. Voyez *Djâmah*.

QABOÙLYÉT (A.). Acte par lequel on donne son assentiment; un traité, une obligation.

QÂFILAH (A.). Réunion de voyageurs qui vont ensemble; une caravane.

QAHWÉH (A.). Café. Le cafier, ou l'arbuste portant le café, est, comme l'on sait, originaire de l'Arabie. C'est dans l'Yémen (l'Arabie heureuse), et surtout aux environs de Moka, ville considérable de cette province, que l'on trouve la meilleure espèce de ce végétal, à laquelle on a donné pour cette raison le nom de *moka*; mais aujourd'hui, comme nous l'apprend M. Ainslie, on recueille dans les provinces méridionales de l'Inde du café qui ne le cède en rien au meilleur que produit l'Arabie (1).

(1) « Coffee is now produced in the southern part of the Indian peninsula, » of a quality equal to any that grows in Arabia. »

(*Ainslie's Materia medica of Hindoostan*, etc. Madras, 1813, petit in-4°.)

Le mot arabe *qahwéh* est en usage parmi les autres peuples de l'Asie; il a été également adopté, avec de légères altérations, dans toutes les langues de l'Europe : on dit *café* en français et en espagnol; *coffee* en anglais; *kaffée* ou *caffee* en allemand; *caffè* en italien, etc. (1).

QÂÏM-MAQÂM (A.), vulgairement *Caïmacan*. Représentant, substitut, gérant.

QALANDER (A.). Religieux qui quitte le monde, et abandonne amis, femme et enfants pour aller mener une vie errante. Les qalanders ont la tête et le menton rasés.

QALYÂN (P.). Pipe à la persane. Voyez *Houqqah*.

QÂNOÙNGOÙ (A. P.). Mot à mot, *celui qui explique les lois, les règlements*. Sous l'empire moghol, le qânoùngoù était un officier qui, dans chaque district, était chargé de tenir un état exact et complet de tous les biens affermés et de leurs produits, ainsi que de toutes les mutations de baux. On s'en référait à cet officier pour tout ce qui concernait les revenus; il servait de conseil et de guide dans beaucoup de circonstances, et veillait à ce que les zémyndârs et autres officiers publics ne commissent pas d'exactions envers les *ra'iéts*.

QÂNOÙNGOÙY (A. P.) L'emploi de qânoùngoù.

QARNÂÏ (A.). Grande trompette.

QASSYDÉH (A.). Genre de poème composé au moins de douze distiques, et au plus de cent, qui tient tantôt de l'ode, tantôt de l'idylle ou de l'élégie, et quelquefois de la satire.

QAÙL (A.). Convention, promesse, consentement.

QAÙL-NÂMÉH (A. P.). Marché, traité, contrat, convention écrite.

---

(1) Les poètes, tant orientaux qu'européens, ont célébré à l'envi la liqueur excellente qu'on obtient du café, et qui est actuellement connue dans presque toutes les parties du globe. Tout le monde sait par cœur les vers charmants que Delille a composés sur ce sujet, dans son beau poème des *Trois règnes de la nature*.

QEBR (A.). Tombeau, sépulcre. Voyez *Dergâh* et *Raoùzah*.

QEBRISTÂN ou QEBR-GÂH (A. P.). *Lieu des tombeaux*. — Cimetière.

QÉNÂT (A.). Toiles blanches dont les chefs militaires qui sont en marche ou en campagne font entourer leurs tentes. Les qénâts produisent un très bel effet, surtout quand ils s'étendent dans un grand espace.

QÉRÂR-DÂD (A. P.). Traité, convention écrite.

QERZ-DÂR (A. P.). Un débiteur.

QERZ-KHÂH (A. P.). Un créancier.

QIBLAH (A.). Tout Musulman, en faisant ses prières, doit tourner la figure du côté de la Mecque; c'est cette direction qu'on appelle *qiblah*.

QILA'H (A.). Fort, forteresse. Voyez *Garh*.

QILA'HDÂR (A. P.). Commandant d'un *qila'h* ou forteresse.

QISSÂB ou QISSÂÏ (A.). Boucher.

QIST (A.). Rentes, revenus. — Montant d'une somme stipulée dans un contrat.

QIST-BENDY (A. P.). Contrat qui fixe la quotité d'une somme qui doit être payée à différentes époques. Ce terme désigne également l'état des sommes que l'on doit acquitter mensuellement pour former le montant de la redevance annuelle.

QORBÂN (A.). Sacrifice. — Oblation.

QORBÂN-GÂH (A. P.). *Lieu du sacrifice*. — L'endroit où l'on fait un sacrifice; lieu où sont placées les oblations; un autel. Voyez *Pyd él-qorbân*.

QOUTN (A.). Coton. Voyez *Roùy*.

QUCHOÙN (T.). Division, corps d'armée.

R

RÂDJ (H.). Gouvernement, souveraineté, royauté, règne, royaume. — Dans les mots composés, râdj a aussi la signification de prince. Voyez *Râï*.

RÂDJÂ (H.). Roi, souverain hindou. Voyez *Râná* et *Mahâ-Râdjâ*.

RÂDJ-BHOÙBEN ou RÂDJ-MENDIR (H.). Résidence royale, un palais.

RÂDJ-DHÂNY (H.). La métropole, la capitale du royaume; résidence du souverain.

RÂDJ-DHER (H.). Premier ministre d'un râdjâ. Voyez *Mantry* et *Perdhân*.

RÂDJ-GÂDY (H.). Trône. Voyez *Gâdy* et *Mesned*.

RÂDJ-PAT ou RÂDJ-PATY (H.). Titre hindou. — Prince.

RÂDJ-POÙT (H.). Nom d'une tribu qui compte de nombreuses subdivisions, et qui se vante de descendre des anciens râdjâs de l'Inde, ainsi que l'indique son nom qui veut dire *fils de roi* (*Râdjâ-poutra* en sanskrit). Les Râdjpoût ou Râdjepoutes habitent principalement la province d'Âdjmyr (vulgairement Ajimère) qui pour cette raison se nomme aussi *Râdjâ-poutânah* et *Râdjast'hân*, pays des Râdjepoutes. Cette province se divise en plusieurs principautés où se trouve établi le système de féodalité qui existait autrefois en Europe. Les Râdjepoutes, dont beaucoup d'usages rappellent les temps chevaleresques, et qu'on peut nommer les preux de l'Hindoustân, sont essentiellement militaires; beaucoup d'entre eux prennent du service chez les différents princes de l'Inde. Ils forment peut-être la plus belle race d'hommes qu'il soit possible de trouver; la nature leur a prodigué tous les avantages extérieurs. Vifs, intelligents, pleins de sens, fiers de leur noble origine, ils se distinguent par leur grande délicatesse sur le

point d'honneur, par leur bravoure et par leur fidélité dans leurs engagements (1).

RA'FOÛGUER (A P.). Ouvrier qui fait des reprises dans la toile, un rentrayeur. Les rentrayeurs de l'Inde sont si adroits qu'il est impossible de distinguer l'endroit où ils ont fait une reprise, même dans la mousseline la plus fine.

RÂÏ (H.). Chef, prince hindou. Voyez *Râoû*.

RÂÏ-RÂÏÂN (H.). Titre hindoû qui veut dire *chef des princes*. On le donnait, sous l'empire moghol, au *dywân-i khalisah* ou grand-trésorier.

Le mot composé hindoûstâny *râï-râïân* a la même signification que l'arabe *êmyr êl-ômrâ*, mais la première de ces qualifications s'appliquait spécialement au surintendant des finances ou grand-trésorier, et celle d'*êmyr êl-ômrâ* était réservée pour les plus hauts dignitaires de l'empire. Voyez *Khalisah* et *Emyr êl-ômrâ*..

RA'ÏÉT (A.), que tous les voyageurs anglais écrivent *Ryot*. — Cultivateur. — On appelle généralement ainsi tous les habitants sujets aux impôts, les taillables.

RÂK'HY (H.). Anneau que les Hindous portent au bras pendant le *râk'hy-djâtrâ*. Voyez l'article ci-après.

RÂK'HY-DJÂTRÂ (H.). *La fête du bracelet*. Fête des Hindous qui se célèbre au mois de srâwan (juillet-août) en l'honneur de Kichen. Cette solemnité donne lieu à de grandes réjouissances: on se fait mutuellement de petits cadeaux, principalement en confitures et en sucreries;

---

(1) Il a paru à Londres, en 1829 et 1831, un ouvrage d'une exécution magnifique, en 2 vol. in-4°., sous le titre de *Annals and antiquities of Rajast'han*, etc., par M. le lieutenant-colonel Tod, ex-agent politique près des états Râdjepoutes. Cet ouvrage jette le plus grand jour sur les antiquités, les mœurs, les usages d'un peuple bien peu connu jusqu'à présent, et renferme les documents les plus précieux, ainsi que nous l'apprenons par les savantes et intéressantes notices données sur ces Mémoires par M. le baron Silvestre de Sacy, dans le *Journal des Savants* de novembre 1830, et février et avril 1831, et par M. Pauthier, dans le journal *le Globe*, numéros 78, 158 et 218 de 1830.

chacun revêt ses plus beaux vêtements; les femmes surtout affectent une mise recherchée, et se couvrent de leurs plus beaux bijoux.

RÂM (H.); en sanskrit *Râma*. La septième incarnation de Vichnou.

RAMAYÂN (H.). Poème épique de Vâlmîk, contenant l'histoire de Râm.

RAMAZÂN (1) (A.). Neuvième mois de l'année musulmane, pendant lequel tous les Mahométans doivent observer le jeûne le plus rigoureux depuis la pointe du jour jusqu'après le coucher du soleil. Cependant les femmes, dans certaines circonstances, les enfants au-dessous de quatorze ans, les vieillards et les malades en sont exempts. L'année musulmane étant lunaire, le mois de Ramazân parcourt successivement toutes les saisons, ce qui rend le jeûne très pénible quand il tombe en été. C'est le 27 de ce mois que le Corân commença à descendre du ciel, et toute prière faite ce jour-là est exaucée. Celles qu'on adresse le 19, le 21 et le 23 du même mois ont aussi la plus grande efficacité. La fin du jeûne du Ramazân donne lieu à une grande fête qu'on appelle *I'yd êl-fithr*. Voyez cet article.

RÂMDJENNY (H.). Danseuses de l'Inde, que nous nommons bayadères. Voyez ce dernier mot.

RÂM-RÂM (H.). Sorte de salut parmi les Hindous.

RÂNÂ (H.). Titre synonyme de râdjâ; un souverain hindou.

RÂNÎ (H.). Reine ou princesse hindoue.

RÂOÙ (H.). Prince. C'est un titre que portent presque tous les chefs mahrattes; — Nânâ-Govind-Râoù; — Djeswént-Râoù-Holkar; — Âppâ-Râoù; — Daùlét-Râoù-Sindhyâ, etc.

RAOÙTY (H.). Sorte de petite tente.

---

(1) Ce mot qui est arabe se prononce *Ramadhân* dans cette langue; mais les Persans et les Hindoustaniens, qui ont adouci le son de plusieurs lettres très dures en arabe, prononcent *Ramazân*.

RAOÛZAH (A.). Littéralement *un jardin*. On donne ce nom aux tombeaux des pyrs ou saints Musulmans. Voyez *Dergâh*.

RAOÛZAH-KHÂN (A. P.), c'est-à-dire *lecteur du tombeau*. Celui qui débite les louanges d'Hoséïn dans le mois de moharrem, ou celui qui est chargé de faire l'éloge d'un saint ou de réciter des prières sur son tombeau.

RÂS (H.). Fête des Hindous, qu'on célèbre au mois de kârtik.

RÂS-DHARY (H.). Jeune danseur qui exécute des danses particulières au pays de Bradj.

RATÂLOÛ (H.). *Dioscorea*, Igname. Plante qui produit une racine tubéreuse qui atteint quelquefois jusqu'à trois pieds et plus de longueur. Ces racines se cuisent sous les cendres ou dans l'eau, et, en leur donnant un petit assaisonnement pour en corriger la fadeur, elles forment un aliment agréable et très sain; elles sont aussi utiles, dans les pays où on les recueille, que les pommes de terre en Europe, et peuvent remplacer le pain.

RÂTCH'HAS (H.). Démons, malins esprits. (Croyance des Hindous). Voyez *Asour*.

RAT'H (H.). Grande voiture ou char à quatre roues.

RAT'H-BÂN (H.). Conducteur d'une voiture; cocher.

RAT'H-DJÂTRÂ (H.). *La fête du char*. — Djag-nât'h, c'est-à-dire *le maître du monde*, épithète donnée à Siva, troisième personne de la triade hindoue, a sur la côte d'Orissa un temple célèbre, bâti, selon les uns, il y a quatre mille ans, par le râdjâ Indra-Saïn, et, selon les autres; par le râdjâ Ânend-Bhim-Dêoû, en 1198 de l'ère vulgaire (1). Trois mille familles de Brahmanes et autres personnes sont attachées au service du temple, outre quatre cents familles de cuisiniers occupés à préparer la nourriture sacrée nommée *mahâ-prasâd* (voyez ce mot). Il y a

(1) Les Européens donnent à ce temple le nom de pagode de *Jagrenat* ou *Jaghernate*; ces mots sont la corruption de *Djag-nât'h*.

de plus cent vingt danseuses. Lors de la fête de la divinité, qui tombe en mai, on sort du temple un char immense, véritable édifice ambulant sur lequel est placée l'image de Djag-nât'h, et pendant plusieurs jours l'on promène avec beaucoup de pompe et d'appareil, jusqu'à un tiers de lieue de distance, cette énorme voiture que des milliers d'individus se disputent l'honneur de traîner; c'est ce qu'on appelle le *rat'h-djâtrâ* ou la fête du char. On voyait autrefois des fanatiques qui se précipitaient sous les roues de cette voiture, en croyant gagner le ciel par cet acte de démence; mais il paraît que ces sacrifices volontaires deviennent plus rares de jour en jour (1). La côte d'Orissa se trouve dans le pays de Kattak, qui fait partie des possessions anglaises depuis 1803.

RATL (A.). Poids d'une livre (de douze onces).

RATÎ (H.). La Vénus des Hindous, femme de Kâm-Dêw (Cupidon).

RATTY (H.). Poids de huit grains d'orge. Cent rattys forment le *tôlâ* du Bengale (une once, 3 gros, 8 grains).

RÂZY-NÂMÉH (A P.). Ecrit par lequel un plaignant reconnaît être satisfait, et ne plus vouloir donner suite à sa plainte; un désistement. Le défendeur de son côté donne un *sâfy-nâméh*, c'est-à-dire un certificat constatant que tout sujet de contestation est anéanti.

RÉBÂB (P.). Instrument de musique qui ressemble au rébec ou ancien violon.

RÉWÂNAH (P.). Passeport.

---

(1) M. Mansbach, collecteur, au nom de la Compagnie anglaise, de la taxe qu'on prélève sur les pèlerins au temple de Djag-nât'h, dit que la coutume de se précipiter sous les roues du char n'a peut-être jamais existé, ou du moins qu'elle a cessé depuis fort long temps, car sur quatre fêtes du char auxquelles il a assisté, il n'a vu que trois faits de ce genre, dont l'un même ne lui a paru que l'effet d'un accident. Quant aux deux individus qu'il a vus choisir volontairement ce genre de mort, ils étaient tous les deux atteints de la lèpre. Voyez *l'Asiatic journal, of january* 1832, p. 65.

RIKÂBY (P.). Sorte de roupie qui a cours à Lak'hnaù, capitale du royaume moderne d'Aoude.

RISÂLAH (A.). Corps de cavalerie.

RISÂLAHDÂR (A. P.); vulgairement *Rissaldar*. Commandant d'un risâlah.

RITCHÂ (H.). Sentence du Rig-bêd, l'un des livres sacrés des Hindous. Voyez *Véda*.

RIZ (*). Voyez *Dhân*.

ROCKET (*). Mot anglais qui veut dire fusée volante. Voyez *Bân*.

RÒHYLLAH (H.). Peuple originaire de l'Âfghânistân, qui émigra de ce pays, il y a un peu plus d'un siècle, pour venir se fixer dans la fertile province de Kattâïr, l'une des plus septentrionales de l'Hindoùstân. Vers 1738, A'ly-Mohammed, à la tête d'un parti de gens de sa nation, s'empara de divers territoires de ce pays, et fixa son séjour à Aoùlah dont il fit sa capitale; c'est alors que la province de Kattâïr prit le nom de Ròhylk'hend (pays des Ròhyllahs). A sa mort, arrivée en 1747, ses domaines furent partagés entre ses six enfants; mais bientôt après, des dissensions s'étant élevées entre les frères, les grands officiers de l'état, parmi lesquels on remarquait Hâfir-Rahmét-Khân et Dhoùndy-Khân, profitèrent de ces divisions pour s'emparer de la presque totalité des territoires des princes. Hâfir-Rahmét surtout, qui avait su se créer un grand crédit dans le pays, et qui acquérait tous les jours plus de puissance, se mit à la tête des affaires, et, en 1764, à la mort de Sa'd-Âllah-Khân, l'un des fils d'Aly-Mohammed, il se trouva le principal chef du Ròhylk'hend. La forme de gouvernement adoptée dans ce pays était ce qu'on peut appeler le régime féodal. En 1774, Choudjâ'a êd-Daùlah, nabâb-vizir de la province d'Aoude, déclara la guerre aux Ròhyllahs, et, à l'aide des Anglais, il les battit complètement. Près de cinq mille hommes de cette nation furent tués ou blessés, et Hâfir-Rahmét ayant péri dans l'action, le nabâb s'empara du Ròhylk'hend; néanmoins le djâguyr

ou fief de Râmpoùr resta en la possession de Feyz-Âllah-Khân, l'un des fils d'A'ly-Mohammed, moyennant une redevance au nabâb-vizir. Une grande partie des Ròhyllahs furent obligés de se retirer à l'ouest du Gange, et ceux qui restèrent ne comptèrent plus comme puissance. Le domaine de Râmpoùr, du produit annuel de dix laks de roupies (2,500,000 fr.), était encore, il y a une trentaine d'années, en la possession d'Âhmed-A'ly-Khân, petit-fils de Feyz-Âllah-Khân. Tout le pays appartient maintenant aux Anglais, auxquels le nabâb d'Aoude l'a cédé en 1802, sous l'administration du marquis de Wellesley.

Les Ròhyllahs sont d'une taille athlétique, et ont l'air hautain et martial. Comme tous les autres Âfghâns, ils sont fourbes, vindicatifs et de mœurs grossières : la seule chose par laquelle ils se recommandent est leur fidélité envers leurs chefs.

Le Ròhylk'hend, entrecoupé de nombreuses rivières, est d'une fertilité peu commune; il produit abondamment toutes sortes de grains; le sucre et le tabac y viennent en grande quantité; enfin le climat est si beau qu'on peut appeler cette province le jardin de l'Hindoùstân (1). On y trouve en outre des forêts de *sâl* et de *sysoù*, deux excellents bois de construction. Les deux principales villes sont Râmpoùr et Barelly. Cette dernière, qui est vaste et bien bâtie, est située à soixante lieues à l'ouest de Lak'hnaù, capitale du royaume d'Aoude.

ROSE-APPLE (*). Pomme de rose. Nom que les Anglais donnent au fruit nommé *djâm* en hindoùstâny. Voyez *Djâm*.

ROSOÙM (A.). Droits, taxes, ports de lettres, etc.

ROÙDR (H.); en sanskrit *Roudra*. L'un des noms de Siva.

ROÙMÂL (P.). *Roù*, le visage; *mâl*, participe présent

(1) *William Thorn's Memoir*, etc, London, 1818, in-4.

ments civils qu'un seul régiment, ou même qu'un seul bataillon de sipâhys (vulgairement *cipayes*).

SADR-DYWÂNY-A'DÂLÉT (A.). Haute cour des finances.

SADR ÊL-HAQQ (A.). *Chef de la justice*. Titre donné quelquefois aux *cheykh êl-islâm*.

SADR-NICHYN (A. P.), ou BÂLÂ-NICHYN (P.). Président d'un conseil, d'une cour de justice.

SADR-I SODOÛR (A.). *Juge des juges*. Titre qu'on donne au premier *cheykh êl-islâm*.

SÂFY-NÂMÉH (A. P.). Ecrit par lequel il est reconnu qu'une affaire litigieuse est entièrement réglée et arrangée. Voyez *Râzy-nâméh*.

SÂGOÛN (H.). Arbre que nous nommons teck (*Tectona grandis*, Linn.). Cet arbre s'élève à une grande hauteur, et fournit un bois aussi fort que le chêne, mais plus souple et plus léger, et qui est excellent pour la construction des vaisseaux, parce qu'il résiste parfaitement à l'action de l'eau : il sert aussi à fabriquer toutes sortes de meubles. Les tecks viennent en abondance dans les montagnes des Ghâttes.

SÂHEB (A.). Mot d'origine arabe, qui veut dire *maître, seigneur*. Les Indiens donnent ce titre à tous les *gentlemen*; il répond au *master* et au *sir* des Anglais, et à notre mot *monsieur*. Voyez *Bâboû*.

SÂHEB-I QIRÂN (A.). *Le maître des conjonctions célestes*. Titre que l'on donne à un puissant souverain.

SÂHEB ÊL-NAÛBÉT (A.). Voyez *Naûbét*.

SÂÏR (A.). Impôt sur les propriétés mobilières.

SÂÏS (A.). Palefrenier. Lorsque le maître sort à cheval, il est toujours suivi d'un *sâïs* qui, armé d'un *tchaoûnry* et courant à pied, est constamment occupé à chasser les mouches qui peuvent incommoder le cheval. Lors même que l'on sort en équipage, le *sâïs* suit également à pied la voiture, et il va aussi vite que les meilleurs chevaux.

SÂL (H.). *Shorca robusta*, Roxburgh. — Bel arbre de

soixante à soixante-dix pieds de tige, qui donne un bon bois de construction.

SALÂM (A.). Salutation. Le salâm consiste à porter le bout des doigts de la main droite au front, en s'inclinant légèrement, et en abaissant ses regards vers la terre. Voy. *Taslym*.

SALÂMY (A.). Présent qu'on fait à un propriétaire, en passant un bail avec lui. — Léger tribut qu'on exige de certains feudataires, à titre d'hommage.

SALÂR (P.). Prince. — Commandant en chef.

SALÂR-I QÂFILAH (P. A.) Chef d'un *qâfilah*, d'une caravane.

SÂLOÙTRY (H.). Maréchal ferrant.

SANDAL (H.). Bois odoriférant avec lequel on brûle les corps des riches Hindous. On obtient avec le bois de sandal une essence que les marchands font souvent passer pour de l'essence de roses (*a'thr*), mais qui lui est de beaucoup inférieure.

SANSKRIT-ZÉBÂN ou SANSKRIT (H. P.). Langue sanskrite. Idiome sacré des Hindous, dans lequel sont écrits les livres de la loi, et dont les seuls brahmanes, parmi les Hindous, ont l'intelligence.

Le nom lui-même de cette langue indique toute sa beauté et toute sa richesse, car le mot *sanskrita* signifie *parfait*. « La langue sanskrite, dit l'illustre William Jones, » quelle que soit son antiquité, est d'une structure admi- » rable, plus parfaite que le grec, plus riche que le latin, » et plus raffinée que l'un et l'autre (1). »

Cet idiome était encore, sur la fin du dernier siècle, totalement inconnu aux Européens; mais à cette époque, plusieurs savants anglais, parmi lesquels on remarque les célèbres Wilkins, Colebrooke et William Jones, profitèrent de leur séjour dans l'Inde pour se livrer avec ardeur

(1) Voyez les *Recherches asiatiques*, tom. 1er, p. 508 de la traduction française, Paris, 1805, 2 vol. in-4°.

à l'étude du sanskrit. Aidés de quelques pandits, ils parvinrent à acquérir une connaissance approfondie de cette langue, et firent bientôt connaître au monde savant des ouvrages dont on soupçonnait à peine l'existence.

Dans ce temps, en France, le sanskrit était complètement ignoré. Au commencement de ce siècle, un orientaliste dont la modestie égalait l'érudition, le docte Chézy, se livra seul, sans maître, sans guide, à l'étude de cette langue si belle, mais si difficile; et ses efforts furent couronnés d'un tel succès, que, quelques années après, lorsque la savante grammaire de Wilkins parut, Chézy prouva non seulement qu'il pouvait alors se passer du secours de cet ouvrage, mais qu'il était en état d'en juger en maître (1).

Il appartenait à un monarque éclairé, protecteur des lettres qu'il cultivait avec succès, de récompenser le vrai savoir; aussi, à la fin de 1814, S. M. Louis XVIII créa une chaire de sanskrit au collège de France, pour Chézy, en même temps qu'une chaire de chinois et de tartare-mantchou était donnée au savant Abel Rémusat. Le nouveau professeur introduisit en France la connaissance de la langue antique des brahmanes, et bientôt après, des élèves marchèrent sur les traces du *pandit* français (2).

En Allemagne, l'étude de la langue sanskrite a pris un grand essor depuis quelques années. Quant aux Anglais, à qui l'on est redevable de cette branche de littérature, ils ont déjà donné un grand nombre d'ouvrages élémentaires très estimés pour l'étude du sanskrit, et entre autres un excellent dictionnaire expliqué en anglais (3). Une assez

---

(1) Voyez le *Moniteur* du 26 mai 1810.

(2) Chézy ayant été enlevé aux amis des lettres en 1832, M. Eugène Burnouf a été appelé à le remplacer au collège de France. On trouve dans la *Revue des deux Mondes* (février 1833, p. 364) le savant discours prononcé par ce professeur à l'ouverture de son cours.

(3) Ce dictionnaire, composé par M. Horace Hayman Wilson, ex-se-

grande quantité de textes de la même langue ont en outre été imprimés tant dans l'Inde qu'en Europe (1).

SANYÂCY (H.). Ordre de pénitents brahmanistes.

SARASWÂTÎ (H.). Déesse de l'éloquence, épouse de Brahmâ.

SÂRBÂN (P.). Conducteur de chameaux (synonyme, *choutour-bân*).

SÂRENGUY (H.). Instrument de musique qui ressemble au violon.

SÂRENGUYÂ (H.). Musicien qui joue du sârenguy.

SÂRY (H.). Vêtement ordinaire des femmes hindoues. Il consiste en une pièce de belle toile de coton, de forte gaze, ou de soie, ornée d'un large liseré d'or, et qui a quelquefois jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de long, sur trois ou quatre de large. Elles s'en drapent le corps avec beaucoup de grace, et en font souvent passer une partie par-dessus la tête, de manière à former une espèce de mantelet. Par-dessous ce vêtement elles portent un petit corset ou canezou en soie, qu'on appelle *ânguyâ* ou *tchoùly*. Voyez *Tchoùly*.

SATRINJY (*). Voyez *Chathrendjy*.

SAT-SAYÂ ou SAT-SAÏ (H.). Nom d'un célèbre poème de Béhâry-Dâs de Goùâlyâr (2), contenant sept cents *dòhâ* ou distiques (3). Cet ouvrage, qui est dans le genre des

---

crétaire de la Société asiatique de Calcutta, et aujourd'hui professeur de sanskrit au collège d'Oxford, a paru à Calcutta, en 1819, en un vol. in-4°. Il est très rare en Europe, et d'un prix exorbitant : l'exemplaire provenant de la bibliothèque de feu Langlès, a été vendu 300 francs. Une seconde édition a paru à Calcutta, en 1832.

(1) Voyez, dans la *Revue encyclopédique* de novembre 1832, p. 336, l'intéressant article intitulé : *Coup d'œil sur la langue et la littérature sanskrites*, par M. Pauthier.

(2) Le nom de cette ville, célèbre par sa forteresse, est écrit *Gualior* et *Gwalior* par les Anglais. C'est aujourd'hui la capitale d'un râdjâ de la famille Sindhyâ. Voyez l'article *Mahrattes*.

(3) *Sat-sayâ* ou *Sat-saï* veut dire *les sept cents*.

Saisons de Thompson, est appelé par les Hindous le bijou des compositions poétiques en brajy (ou bradj-bhâk'hâ), qui est le plus pur dialecte de l'Hindoûvy. Le *Sat-Sayâ* a été imprimé, en 1809, à Kiderpour (*Khizr-pour*) près Calcutta, en un volume in-4°.

SAṬ'HYÂ (H.). Chirurgien.

SATÎ (H.). Veuve qui se brûle sur le bûcher de son mari. On donne le même nom à la cérémonie funèbre qui a lieu à cette occasion. En 1829, les satîs ont été formellement prohibés dans les possessions anglaises par le gouverneur général de l'Inde britannique.

SATY-DJOUG (H.). Voyez *Djoug*.

SAÛDÂGUER (P.). Négociant, commerçant. Voyez *Dokkândâr*.

SÂZINDÉH (P.). Musicien.

SÊB ou SÊW (P.). Pomme.

SEDDJÂDÉH (A.). Natte ou petit tapis sur lequel les Musulmans s'agenouillent pour faire leurs prières.

SEDDJÂDÉH-NICHYN (A. P.). Président, chef d'une assemblée.

SEFER ou SEFER ÊL-MOẒAFFER (A.). Deuxième mois de l'année mahométane. Le 20 de ce mois, on célèbre la fête du *Ser-où ten* (tête et corps), en commémoration de la réunion de la tête et du corps d'Hoséïn, assassiné par les ordres de Yézyd, près de Koufah. Le 28 et le dernier jour de ce mois sont regardés comme malheureux, parce que le 28 est l'anniversaire de l'empoisonnement de Hasan par sa femme, et que l'on suppose que des végétaux nuisibles croissent à cette époque. (*Shakespear's Dictionary*.)

SEFRY-ÂM (H.). Gouyave. Voyez *Amroût*.

SÉÏD (A.). Un prince, un seigneur. — Titre donné aux descendants d'Hoséïn, petit-fils de Mohammed (Mahomet).

SÊLÂ (H.). Pièce d'étoffe de soie ou de belle mousseline, qui se porte en forme d'écharpe, surtout dans le Dekkhan.

SENNED (H.). Brevet, patente délivrée par un haut fonctionnaire.

SÉR (H.). Poids qui vaut trente onces, quarante *sér* font un *man*.

SÉRÂÏ (P.). Hôtel, palais, grand édifice. — Dans l'Inde, on appelle ainsi les bâtiments qui servent de lieux de repos aux voyageurs, et dans lesquels on loge gratis. On trouve dans ces *sérâï* des *tchâr-pâyah* (1), c'est-à-dire des bois de lit sur lesquels on étend un petit matelas dont on doit avoir soin de se munir, et l'on s'y couche, en s'enveloppant dans de légères couvertures. Près de ces bâtiments, ou dans l'édifice même, est établi un petit bazar où l'on trouve les provisions dont on a besoin pour ses repas. On les fait préparer, moyennant une fort légère rétribution, par le *bhaïyârâ*, cuisinier attaché à ces sortes d'hôtelleries.

SÉRAIL (*). C'est l'expression dont les Européens se servent par erreur pour désigner l'appartement des femmes chez les Mahométans (2). Le terme *sérail* est l'altération de *sérâï*, mot persan qui veut dire édifice, grand bâtiment, hôtel, mais non pas la partie de la maison habitée par les femmes. Dans l'Inde, on donne spécialement le nom de *sérâï* ou *sérâ* aux bâtiments servant à recevoir les voyageurs. (Voyez l'article ci-dessus.) Quant à l'appartement des femmes, il se nomme *harem*; mais dans l'Hindoûstân on se sert plus ordinairement du mot *zénânâ*. (Voyez, pour l'explication de ces deux mots, l'article *Harem*.)

SERANG (*). Mot en usage parmi les Anglais, et qui est la corruption de *Serheng*. Voyez ce dernier mot.

SERDÂR (P.). Chef. Commandant militaire, officier supérieur. — Chez les gens riches, on donne le nom de serdâr à un domestique qui remplit les fonctions de valet de chambre, et qui a soin du linge de corps de son maître.

---

(1) Littéralement, un *quatre pieds*.

(2) Les Italiens disent *seraglio*, mot qui a été adopté par les Anglais.

— On appelle encore serdâr le chef des porteurs de palanquins.

SER-GAROÙH (P.). Chef, commandant. — Chef de fakirs.

SERHENG (P.). Commandant, chef. — Inspecteur. — Fantassin. — C'est de ce mot que les Anglais ont fait *serang*, terme d'un grand usage parmi eux, et qu'ils donnent aux chefs de *lascars* (soldats du train d'artillerie), ainsi qu'aux contre-maîtres des équipages composés de matelots indiens que les Européens nomment également *lascars*.

SÉRICHTÉH-DÂR (P.). Officier chargé de rédiger différents actes, et d'en conserver des minutes.

SERKÂR (P.). Cour d'un souverain. — Le gouvernement. — Biens, propriétés. — Sur-intendant. — Titre donné par respect à une personne présente ou absente. — District renfermant plusieurs perganahs.

Au Bengale, on appelle serkâr un serviteur en chef, qui remplit les fonctions d'intendant et commande à tous les domestiques. Chez les commerçants, il est courtier d'affaires, et tient compte des recettes et des dépenses. Quand il y a un *banyân* dans une maison, le serkâr lui sert de second; dans le cas contraire, c'est le serkâr lui-même qui a le maniement de toutes les affaires. Le serkâr, outre ses appointements, qui à la vérité ne sont pas très élevés, prélève un droit de deux pour cent sur toutes les dépenses de la maison; ce droit se nomme *destoùr*. Voyez *Banyân* et *Costumade*.

SERRÂF (1) (A.). Banquier, changeur de monnaies.

SERPEYCH (P.); *Ser*, tête; *peych*, devant. — Joyau, pierre précieuse placée sur le devant du turban.

SERPOÙCH (P.). Mot à mot, *qui couvre la tête*. — Turban.

SÉWÂÏ (H.). Titre du râdjâ de Djaïpoùr.

SÉWÂNIH-NIGÂR (A. P.) Officier chargé de faire con-

(1) Dans presque tous les ouvrages anglais ce mot est écrit *shroff*.

naître les évènements, les nouvelles. Voy. *Akhbâr-navys*.

SÉWÂR (P.). Cavalier. Voyez *Bârguyr*.

SÉWÂRY (P.); vulgairement *Savari*. Cortège de cavaliers et de domestiques qui accompagne un prince ou un personnage éminent.

SÉZÂWEL (T.). Collecteur.

SIBENDY (*). Troupes irrégulières, ou soldats provinciaux employés pour la police et pour le recouvrement des impôts.

SILAH (A.). Armure.

SILAHDÂR (A. P.). Cavalier porteur d'une armure.

SIKKAH (A.). On donne ce nom aux roupies qui ont toute leur valeur.

SING'H (H.). Lion. Les militaires et ceux qui exercent un commandement portent presque tous ce nom, comme Djeswént-Sing'h, Djéï-Sing'h, Tchéït-Sing'h, Belwént-Sing'h, Râm-Sing'h, etc., etc. Beaucoup de Râdjepoutes le portent aussi, et il est d'un usage presque général parmi les Sykhs qui suivent la profession des armes.

SINGTARÂ (H.). Fruit que nous nommons pamplemousse (*citrus decumanus*), et qui provient de l'oranger-pamplemousse (*citrus decumana*, ou *malus aurantia indica*). C'est une orange excellente, à pulpe blanche ou rouge, qui est six ou huit fois aussi grosse qu'une orange ordinaire; elle offre plusieurs variétés. Les Anglais donnent à ce beau fruit le nom de *pampelmose*, *pomeloe* et *shadock*.

SIPAH-SALÂR (P.). Généralissime.

SIPÂHY (P.). Soldat. On donne ce nom, dans l'Inde, aux soldats indigènes commandés par des officiers européens. C'est de *sipâhy* que les Français ont fait *cipaye*, mot d'un usage habituel parmi eux. Quant aux Anglais, ils écrivent vulgairement *seapoy* ou *sepoy* (qu'ils prononcent comme notre mot *cipaye*); plusieurs traducteurs ont reproduit cette orthographe vicieuse.

SÎTÂ (H.). Nom de la fille de Djanaka-Râdjâ, femme de Râm ou Râma, septième incarnation de Vichnou.

SITÂRAH (P.). Instrument à trois cordes, qui ressemble à la guitare.

SITÂRAH-CHINÂS (P.); *Sitâr* ou *Sitârah*, étoile, astre; *chinâs*, de *chinâkhten*, connaître; c'est-à-dire celui qui connaît par l'inspection des astres. — Astrologue.

SIVA (—). Troisième personne de la trinité hindoue, qu'on appelle aussi Mahâ-Dêwa (le grand Dieu). Ce mot est sanskrit; en hindoûstâny l'on écrit et l'on prononce *chyb* et *chyv*, en tamoul *chiven*.

SIWÂ (H.). L'un des noms de Pârwatî, femme de *Chyb* (Siva).

SOUÂR (H.). Orfèvre (synonyme P. *Zerguer*).

SOUBAB et SOUBABIE (*). Mots employés par les Français au lieu de *soûbahdâr* et *soûbahdâry*. Les Anglais écrivent *soobab* et *soobab-ship*. Voyez ci-après les mots *Soûbah*, *Soûbahdâr* et *Soûbahdâry*.

SOÛBAH (A.). Grande division de l'empire, province, vice-royauté. — Sous les empereurs moghols, l'empire était divisé en *soûbahs* (grandes provinces), dont chacun se divisait en *serkârs* (districts); le serkâr se subdivisait en *perganahs* (cantons).

SOÛBAHDÂR (A. P.). Mot que presque tous les voyageurs écrivent *soubab*. — Gouverneur d'un soûbah, d'une grande province; un vice-roi. — On donne aussi ce titre à un officier indigène dont le rang parmi les corps de cipayes (*sipâhys*) répond à celui de capitaine. C'est le plus haut grade auquel puisse parvenir un Indien au service de la compagnie des Indes. Voyez *Nabâb*.

SOÛBAHDÂRY (A. P.), dont les Français ont fait *soubabie* et les Anglais *soobab-ship*. — L'office de gouverneur d'un soûbah. — Le gouvernement d'un soûbah ou province.

SOÛDR (H.); en sanskrit *soudra*. La dernière des quatre grandes castes des Hindous, la caste servile. Voyez *Caste*.

SOÙKÂ (H.). Le quart d'une roupie (douze sous et demi).

SOUKKÂNY (P.). Pilote.

SOUK'HPÂL (H.). Sorte de palanquin.

SOÙM (H.); en sanskrit *Soûma* ou *Sôma*. La lune, divinité mâle parmi les Hindous; le dieu Lunus.

SOUNDER-BAN (H.), c'est-à-dire *les belles forêts*. Nom donné aux forêts au milieu desquelles se trouve l'immense delta formé par les embouchures du Gange, dans le golfe du Bengale. Voyez la fin de la description du Bengale, à l'article *Hindoûstân*.

SOUNNÉT (A.). La tradition de Mahomet.

SOUNNY (A.). Les sectateurs de l'islamisme ou religion mahométane, sont divisés en deux grandes sectes qui sont les Sunnytes (*Sounny*) ou orthodoxes, et les Chyïtes (*Chya'h*) ou hérétiques. Les Sunnytes regardent comme légitimes successeurs du prophète, Âboù-Bekr, O'mar et O'smân, tandis que les Chyïtes soutiennent que ceux-ci ont usurpé le califat, qui appartenait de droit à A'ly, gendre de Mahomet. Après la mort d'O'smân, qui périt par un assassinat, A'ly fut reconnu successeur du prophète. Lui-même périt sous le fer d'un Khâridjy (voyez ce mot). Hasan, l'un de ses fils, qui lui succéda, cédant à la force des circonstances, transigea avec Moa'vyah, et lui céda le trône; mais le parti d'A'ly n'en subsista pas moins. Les Chyïtes déclarent dans leur profession de foi qu'A'ly est le vicaire de Dieu et le légitime successeur de Mahomet, tandis que les Sunnytes rejettent cet article avec horreur, et soutiennent qu'Âboù-Bekr, O'mar et O'smân sont les légitimes successeurs du prophète, tout en accordant à A'ly le même rang qu'à ses prédécesseurs. Ces opinions contraires ont donné lieu à des guerres sanglantes entre les partisans des deux sectes. Mais dans l'Inde ils ne montrent nullement cette inimitié qui existe entre eux dans d'autres contrées; leur séjour parmi les Hindous, le peuple le plus tolérant qui existe dans le monde, a fini par exercer sur eux une heu-

reuse influence, et les deux sectes vivent du meilleur accord. La famille impériale et tous les Moghols sont Sunnytes; mais il existe dans l'Hindoùstân un plus grand nombre de Chyïtes, la plupart des Musulmans de ce pays étant d'origine persane, et conséquemment de la secte d'A'ly. Voyez *Moghal* et *Musulmans indiens*.

SOÙNTÂ-BERDÂR ou SOÙNTY-BERDÂR (H. P.). Porte-masse. Ce sont des valets qui portent un bâton court et recourbé, en partie recouvert d'argent; ces domestiques escortent les personnes de distinction. Leur rang est inférieur à celui des tchòbdârs.

SOUPÂRY (H.). Noix d'arek, qu'on appelle improprement *noix de bétel*. Voyez *Bétel*.

SOUPÂRY-KÂ DARAKHT (H. P.). Arek ou Aréquier (*Areca catechu*, Linn.). Arbre de la famille des palmiers, qui produit une espèce de muscade nommée *soupâry* en hindoùstâny, et que les Européens appellent vulgairement *noix de bétel*, parce que l'on en met de petites tranches dans la préparation qu'ils sont dans l'usage de nommer *bétel* (voyez ce mot). L'aréquier s'élève à une grande hauteur, parfaitement droit, sans aucuns rameaux ni rejetons, excepté au sommet, où les branches et les feuilles forment un immense chapiteau sous lequel sont les fruits qui poussent en bouquets. Cet arbre présente le plus bel aspect; il plaît tellement aux yeux, que les Hindous le comparent à une belle femme, aux formes élégantes.

SOUR (H.). Ange, bon génie. (Croyance des Hindous.) Voyez *Asour*.

SOÙRAH (A.). Chapitre, division du Corân. Les sourahs (que nous appelons *surates*) sont au nombre de cent quatorze.

SOURMÂ (P.). Couleur noire faite avec de la mine de plomb, qui forme un article de toilette pour les Hindoustaniennes. Elles se passent un trait léger de cette préparation sur le bord des paupières, pour donner plus de viva-

cité à leurs yeux. — *Sourmâ-âloudah*; celle dont les yeux sont empreints de sourmâ.

SOÙRYÂ (H.). Le soleil, le Phébus des Hindous. On le représente dans un char traîné par sept chevaux verts, et conduit par Âroùn (le point du jour).

SOÙT'HNY (H.). L'une des espèces de l'igname. (*Dioscorea fasciculata*, Roxburgh.) Voyez *Ratâloù*.

SRÂDDH (H.). Cérémonie funèbre parmi les Hindous, consistant en offrandes de riz, de fruits, etc., faites en mémoire des ancêtres. On fait à cette occasion des présents aux brahmanes.

SRÎ (H.). Prospère, heureux. — Beaucoup d'Hindous font précéder leur nom de ce mot. — L'un des noms de Latch'hmî.

SUCRE (*). Voyez *Iyk'h* et *Chéker*.

SUGAR-APPLE (*). Pomme de sucre. Voyez *Sytâ-p'hal*.

SULTÂN (A.). Roi, monarque, empereur mahométan. Voyez *Pâdchâh* et *Mahâ-Râdjâ*.

SUNNYTES (*). Voyez *Sounny*.

SWÂMY (H.). Maître, seigneur, possesseur, propriétaire. — On donne le titre de *swâmy* aux fakirs dandys.

SYÂH-GOÙCH (P.). (*Felis caracal*, Gmelin; *Lynx de Perse*, Pennant.) Animal de la taille d'un chien de moyenne force, grand ennemi des animaux féroces, et qui ne craint pas même d'affronter le tigre. Son adresse dans les attaques, ses mouvements aussi justes que rapides, son courage et sa ténacité, lui font presque toujours obtenir la victoire sur ses adversaires.

SYK'HS (H.). Nation qui habite le nord-ouest de l'Hindoùstân et dont les possessions s'étendent de l'est à l'ouest depuis le Setlèdje jusqu'à l'Âtek, et du nord au midi, depuis le Cachemire, y compris cette province, jusqu'au Moultân dont ils possèdent une partie. A l'est, leur territoire est limitrophe de celui des Anglais; au nord et à l'ouest, de celui des Âfghâns, et au midi, des possessions des êmyrs du Sindhy. La contrée qu'ils habitent se nomme le Pendj

-âb, dénomination persane qui veut dire pays des *cinq rivières* (1). Lâhore en est la capitale.

Nânek-châh, fondateur de la nation des Sykhs, qui forment une secte religieuse particulière, naquit en 1470, dans la province de Lahore. C'était un Hindou de la seconde caste, c'est-à-dire de la caste des *Kchatriya*. D'un caractère contemplatif, il se livra de bonne heure aux exercices de la plus austère piété, et par la suite il forma le hardi projet de fondre, pour ainsi dire, en une seule, la religion brahmanique et la mahométane. Le mépris des Musulmans pour tous ceux qui ne professent pas l'islamisme, et l'attachement invincible des Hindous pour leur culte, semblaient rendre impossible l'exécution d'un pareil projet; cependant le réformateur réussit dans son entreprise.

Les articles de foi proclamés par Nânek se réduisent à un simple déisme et à la croyance d'une distribution future de récompenses et de peines. Les lois contiennent les principes de la morale la plus élevée. Le recueil de ces lois civiles et religieuses, qui a été mis en ordre et promulgué par Anghet, disciple et successeur de Nânek, se nomme *âdhy-grant'h*, ou simplement *grant'h* : ce dernier mot veut dire livre; *âdhy* indique supériorité, excellence. On le désigne aussi sous le nom de *pôt'hy*, qui signifie également livre.

---

(1) Ces cinq fleuves sont, en suivant la direction de l'est à l'ouest, le Setledj (l'Hesudrus des anciens); le Beyâh (l'Hyphasis); le Râwy (l'Hydraotes); le Tchénâb (l'Acesines); et enfin le Djylem (l'Hydaspes). Les eaux de ces cinq fleuves tombent dans le Sindh (l'Indus) qui porte aussi le nom d'Atek. Ce dernier mot, dans les dialectes de l'Inde, veut dire *défense*, *prohibition*. On a donné ce nom à cette rivière, parce qu'il est expressément défendu aux Hindous par leur religion, et sous peine d'être déchus de caste, de franchir cette limite naturelle de l'Hindoustân. Le Sindh, dont le cours est d'environ 550 lieues, prend sa source dans le Kachgar, et ses embouchures forment dans le Tatta, canton de la province de Sindhy, un delta de cinquante lieues de largeur. Des navires de deux cents tonneaux peuvent, en remontant ce fleuve et ensuite le Râwy, aller jusqu'à Lahore.

Le culte est de la plus grande simplicité; les temples ne contiennent aucune image; le service consiste seulement en prières que l'on fait en commun, et en lectures de divers passages du livre sacré. Les Sykhs ne sont nullement assujettis aux pratiques minutieuses qui se rencontrent en toute occasion dans la religion brahmanique. Ils peuvent manger indifféremment de toutes sortes de viandes, même de celle de porc; mais celle de bœuf leur est expressément défendue (1).

La naissance ne constitue aucun privilége parmi les Sykhs : cependant ceux qui sont d'origine hindoue (et ils forment la majeure partie de la nation) tiennent toujours à la distinction de leurs anciennes castes, et on les voit rarement contracter des alliances avec des individus d'une autre tribu que la leur.

Le tombeau de Nânek-châh est situé à Âmritsir, ville distante de onze lieues de Lâhore.

Un très grand laps de temps s'écoula, sans que la secte des Sykhs parût devoir fixer l'attention. Mais, sur la fin du règne d'Âùreng-Zêb, leur nombre s'était tellement accru, qu'ils ne craignirent pas de résister aux troupes impériales, sur lesquelles ils eurent souvent l'avantage. Après bien des vicissitudes, et après avoir vu leur religion et leur puissance presque anéanties, les Sykhs finirent par se rendre maîtres de tout le Pendj-âb et de quelques autres contrées adjacentes. Ils possédaient aussi le Sirhind, province située au nord-ouest de Dehly; mais en 1808 ils l'ont cédé aux Anglais, dont les possessions s'étendent maintenant jusqu'au Setlèdje qui forme la ligne de démarcation entre leur territoire et celui des Sykhs.

Pendant long-temps les Sykhs ont formé une nation gouvernée par une multitude de petits chefs qui exerçaient une autorité absolue dans leurs domaines, et qui ne se

(1) On sait que cette dernière prohibition existe également dans la religion des Hindous et dans celle des Pârsys.

réunissaient que forcément pour la défense commune. Mais, depuis une vingtaine d'années, Randjyt-Singh, chef de la confédération, a su ranger tous ces chefs turbulents sous ses ordres, et il a pris le titre de mahâ-râdjâ (roi.)

Les Sykhs sont de haute taille, vigoureux, et ont l'air vif et animé; ils ont l'habitude de laisser pousser leur barbe dans toute sa longueur. Accoutumés dès l'enfance à une vie laborieuse et frugale, ils peuvent supporter aisément les plus grandes fatigues. Ils se nourrissent de la manière la plus grossière, mais ils ne se font pas scrupule de boire largement des liqueurs fortes qu'ils fabriquent chez eux; l'usage du tabac leur est interdit. La population du pays s'élève à trois millions d'ames, et ils peuvent mettre en campagne 50,000 hommes de cavalerie bien armés. Leurs chevaux sont de moyenne taille, vigoureux et très doux; ils les trouvent dans leur propre pays et dans le Moultân. Jusqu'à ces derniers temps, ils n'avaient eu que très peu d'infanterie, assez mauvaise, qui formait seulement la garnison des forteresses.

Outre le mousquet, la lance et le sabre, dont ils se servent avec une adresse remarquable, les Sykhs ont encore une arme qui leur est particulière, qu'on appelle *tchakr* (voyez ce mot). Les *bân* (voyez ce mot) sont aussi en usage parmi eux. Quant à l'artillerie de campagne, leur ignorance à cet égard était telle, à l'époque où l'armée commandée par lord Lake pénétra dans leur pays (en 1805), que plusieurs d'entre eux demandaient avec la plus grande naïveté aux Anglais si chaque boulet de canon n'avait pas sa destination particulière, et surtout s'ils n'en avaient pas un destiné bien spécialement pour Randjyt-Singh, chef de leur confédération (1).

---

(1) Voyez l'excellente relation donnée par M. William Thorn sous le titre de *Memoir of the war in India, conducted by general Lake, from its commencement in* 1803, *to its termination in* 1806, etc., London, 1818, in-4°, p. 500, et p. 299 et suivantes de la traduction française donnée en

Mais, depuis cette époque, Randjyt-Singh a fait les améliorations les plus importantes dans son armée. Il a maintenant des corps d'infanterie qui sont équipés, disciplinés et armés à l'européenne. Son artillerie est nombreuse, en bon état, et servie comme en Europe. Ces améliorations sont dues en grande partie à des officiers français qui sont entrés au service du mahâ-râdjâ. Ce prince a en outre des gardes du corps qui forment un corps d'élite d'une belle tenue.

Randjyt-Singh est maintenant âgé de soixante et quelques années; sa taille est fort médiocre et son extérieur est loin d'être imposant. Il porte, selon l'usage des Sykhs, la barbe longue et flottante. La petite-vérole l'ayant privé de l'œil gauche, il a l'habitude d'incliner son turban de manière à cacher, autant qu'il est possible, cette légère difformité. Son costume ordinaire est très simple. Ce prince est fort aimé de ses sujets, qui lui ont décerné le titre emphatique de *Lion de Lâhore*. Il a trois fils, Khergah-Singh, Chyr-Singh et Tanah-Singh (1).

La religion et les mœurs des Sykhs se rapprochent beaucoup plus de celles des brahmanistes que de celles des islamistes; il en résulte que dans les états des Sykhs les Hindous sont très protégés, tandis que les Mahométans sont en butte à mille vexations et à mille avanies : il ne leur est pas même permis de pratiquer les rites de leur religion d'une manière ostensible.

Le Pendj-âb est un pays très fertile, et dont le climat est fort doux. Dans l'hiver, le froid se fait sentir assez vivement pendant la nuit, mais pendant le jour la température y est toujours agréable. Le pays produit en abondance du froment, de l'orge, du riz, du maïs, du sucre qui est

---

1818, un vol. in-8°. J'ai profité des détails intéressants sur les Sykhs, contenus dans cet ouvrage, pour la rédaction d'une partie de cet article.

(1) Le mot *Singh* signifie lion; presque tous les Sykhs militaires l'ajoutent à leur nom.

excellent, du tabac, du coton, et non seulement les fruits et les légumes de l'Inde, mais encore ceux de l'Europe (1).

SYP'HAL (H.). *OEgle* ou *Cratœva marmelos*. — Fruit d'un goût exquis, et qui est en même temps nourrissant et rafraîchissant. Le syp'hal est le produit d'un arbre qu'on appelle *barnâ* en hindoûstâny, *bilwa* ou *maloura* en sanskrit, et que nous nommons tapier. Le mot syp'hal est la corruption de *srîp'hal*, c'est-à-dire *fruit de Srî*. Cette divinité, qu'on appelle aussi Latch'hmî, le donna aux hommes, disent les Hindous, sur la demande d'Îsoûâr (Siva); aussi voit-on souvent les statues de ce Dieu ornées d'une guirlande de fleurs de barnâ. Les Anglais donnent vulgairement au syp'hal le nom de *wood-apple* (pomme des bois). Voyez *Barnâ*.

SYR (H.). Sorte de poids. Voyez *Sér*.

SYSOÛ (H.). *Dalbergia sisu*, Roxburgh. — Arbre qui fournit un bois ressemblant à l'acajou. Il y en a des forêts immenses dans l'Inde.

SYTÂ-P'HAL (H.); qu'on appelle aussi *ât* et *chéryfah* (*Annona squamosa* ou *reticulata*). Excellent fruit que les Français nomment *atte*, *pomme-cannelle* et *pomme de crême*, et les Anglais *custard-apple* et *sugar-apple* (pomme de crême et pomme de sucre).

Ce fruit, qui est de forme un peu conique et d'un vert très sombre, est composé à l'extérieur d'une substance assez dure formant des mamelons convexes et comme écailleux. Il renferme une crême sucrée qu'on mange à la cuiller, en ôtant une partie de l'enveloppe. Ce fruit délicieux, dit le docteur Ainslie, est très sain et très nutritif; et, comme il n'a pas la moindre acidité, les personnes les plus délicates, qui n'oseraient manger de fruits d'une autre

(1) On trouve dans le *Voyage du Bengale à Pétersbourg par Forster*, traduit par Langlès (Paris, 1802, 3 v. in-8°), un *Précis historique sur les Sykhs*, p. 1re à 86 du 3e volume. Ce précis comprend l'histoire des Sykhs, depuis leur origine jusqu'en 1796.

sorte, peuvent faire usage de celui-ci sans aucun inconvénient (1).

Le mot *atte*, dont les Français se servent le plus habituellement pour désigner le fruit dont on vient de parler, est le mot hindoûstâny *ât*, qu'on a francisé.

T

TA'AWYZ (A.). Amulette. Dans l'Inde, on voit beaucoup de Musulmans portant des amulettes qui leur sont données par des *Pyr*.

TABAC (*). Voyez *Tembâkoû*.

TÂCH (H.). Etoffe d'or, brocart.

TÂDJ (P.). Couronne, diadème.

TÂDJ-MAHAL (P. A.). Nom d'un magnifique mausolée de marbre blanc, que l'empereur Châh-Djihân fit construire pour son épouse favorite Noûr-Djihân (*lumière du monde*), morte en couches en 1631. Rien n'égale la beauté de ce monument qu'on appelle avec raison *merveille de l'univers*. Il est situé à une lieue environ d'Agra, sur le bord du Djemnah, au milieu d'un vaste et beau jardin. La richesse des matériaux, la délicatesse et la perfection du travail, forment un ensemble d'une magnificence telle, que, de l'aveu de tous les voyageurs, il est impossible de décrire cet édifice d'une manière satisfaisante. On peut, jusqu'à un certain point, se former une idée de l'effet qu'il produit par le mot de Zoffani, peintre italien, qui, après être resté long-temps en extase devant ce chef-d'œuvre de l'art, déclara qu'il n'y manquait réellement qu'une seule chose, savoir une cage de verre pour le garantir de l'intempérie des saisons.

---

(1) This luscious and delightful fruit is wholesome and nutritious, and from being perfectly free from acid, may be given to such delicate people as dare not venture on others of a different nature.

(*Ainslie's Materia medica of Hindostan*; Madras, 1813, petit in-4°.)

On trouve une description du Tâdj-Mahal dans le voyage de Hodges, p. 64 et suivantes du 2e vol. de la traduction donnée par Langlès, Paris, 1805, 2 vol. in-18; une autre très détaillée dans l'intéressante relation de M. William Thorn, intitulée *Memoir of the war in India, conducted by general Lord Lake*, etc. London, 1818, in-4°, p. 97 à 103, et p. 202 et suivantes de la traduction française qui a paru la même année à Paris en un vol. in-8°, sous le titre de *Voyage dans l'Inde britannique*.

M. Daniel a donné une vue de ce monument dans son magnifique ouvrage intitulé *Oriental Scenery*.

TÂFTAH (P.), participe passé du verbe *tâften*, tresser, enlacer. — Taffetas, sorte de tissu de soie bien connu. On voit que le mot français taffetas n'est autre chose que le mot persan *tâftah*, un peu altéré.

TAH-POUCHY (P.). Caleçons que portent les femmes musulmanes par-dessous leurs pantalons.

TAHSYLDÂR (A. P.). Collecteur d'impôts.

TAHWYLDÂR (A. P.). Trésorier, caissier.

TÂK (P.). Raisin.

TAKÂ (H.). Pièce de monnaie de cuivre, qui vaut deux *peïçâ* (à peu près un sou et demi).

TAKHALLOUS (A.). Surnom adopté par les poètes. Saudâ (1), par exemple, était le *takhallous* de Mirzâ Mohammed Rafy'i.

TAKHT (P.). Trône. Voyez *Mesned*.

TAKHT-GÂH (P.). *Lieu du trône*. — La métropole, la résidence royale.

TAKHT-NICHYN (P.). *Assis sur le trône*. — Le prince régnant.

TAKSÂL (H.). Lieu où l'on frappe la monnaie.

TAKSÂLY (H.). Officier de la monnaie.

TÂLÂB (P.); *tank* en anglais, seul mot qu'on trouve dans les relations des voyageurs. — Grands bassins ou ré-

(1) Auteur de ghazelles hindoustânyes fort estimées; il est mort en 1790.

servoirs avec de beaux escaliers en pierre pour y descendre. Ils sont ordinairement entourés d'arbres, et les Hindous, hommes, femmes et enfants, viennent en foule y faire leurs ablutions et s'y baigner; mais ils portent, étant dans l'eau, les mêmes vêtements que dehors (1).

TA'LLOUQ (A.). Un fief, une seigneurie.

TA'LLOUQ-DÂR (A. P.). Tenancier d'un ta'llouq.

TA'LYQ (A.). Ecriture en usage chez les Persans et les Indiens. Voyez *Neskhy*.

TAMARIN (*). Voyez *Tamr-i Hind*.

TAMARINIER (*). Voyez *Imly*.

TAMARIND-FISH (*). Nom donné par les Anglais au poisson qu'on appelle *hilsâ* en hindoûstâny. Voy. *Hilsâ*.

TAMR (A.). Datte.

TAMR-I HIND (A.). Fruit que nous nommons *tamarin*. C'est une espèce de citron doux qui vient en grande abondance dans l'Inde. Les Asiatiques donnent à ce fruit le nom de *tamr-i hind* ou *tamr-i hindy*, dénomination d'origine arabe qui, mot à mot, veut dire *datte de l'Inde*, et c'est ce terme que les Européens ont adopté, en l'altérant un peu : les Français en ont fait *tamarin*; les Anglais *tamarind*; les Italiens *tamarindo* (ou *dattero dell'India*, datte de l'Inde), etc.

Ce fruit contient un suc rafraîchissant très agréable. Les Indiens s'en servent comme de citron dans la préparation de leurs mets; les Européens en font d'excellente limonade, et en préparent aussi avec la pulpe des confitures

(1) Je n'ai trouvé le mot *tâlâb* dans aucune relation; les voyageurs anglais se servent toujours, pour désigner ces réservoirs, du mot *tank* qui appartient à leur langue; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils en parlent comme d'un terme étranger dont ils donnent l'explication par le mot *pond*. Aussi beaucoup d'écrivains français ont reproduit le mot *tank*, croyant qu'il était indien.

et des marmelades fort bonnes. Les tamarins confits sont excellents pour les marins dans les longues traversées.

TANDÊL (H.), vulgairement *tindal*. Contre-maître d'un navire.

TANGÂ (H.). Petite voiture à deux roues, sans impériale, qui ne contient qu'une seule personne.

TANG'HEN (H.). Petit cheval d'une race médiocre; un bidet. Voyez *Tattoù*.

TANK (*). Mot anglais qui veut dire réservoir. Voyez *Talâb*.

TÂNK (H.). Poids égal à quatre *mâchah*. (Trois gros quarante grains.)

TÂNTY (H.). Tisserand.

TAPASSY (H.). Dévot de mœurs très austères.

TAPASSY-MATCH'HLY (H.). *Polynemus paradisea*. Petit poisson excellent, aussi recherché des Européens que des naturels. Les Anglais du Bengale ne le désignent que sous le nom de *mango-fish* (poisson mango), parce qu'il ne commence à se montrer dans les rivières de cette province qu'au moment où le mango se forme sur l'arbre; et qu'il disparaît précisément à l'époque où la saison de ce fruit se passe, c'est-à-dire vers le milieu de juillet. Ce poisson est un peu moins gros qu'un merlan; les premiers qui arrivent à Calcutta, au commencement d'avril, se paient jusqu'à une demi-roupie (vingt-cinq sous) la pièce; un mois plus tard, on en a une vingtaine pour une roupie, et en juin, le double pour le même prix.

TAPIER (*). *Cratæva tapia*. Arbre fruitier. Voy. *Barnâ*.

TAPPÂ (H.). Bureau de poste.

TÂR (H.). Palmier (*Borassus flabelliformis*). Les Anglais donnent à cet arbre les noms de *Palmyra*, *Brab-tree* et *Toddy-tree*.

TÂRKECH (P.). Tireur d'or.

TÂRKOUL (H.). Fruit du *târ* (*Borassus flabelliformis*).

TÂRY (H.), par corruption *toddy*. Liqueur douce et sucrée qui découle de plusieurs espèces de palmiers, prin-

cipalement du cocotier, et qu'on obtient par le moyen d'entailles que l'on fait à l'extrémité des tiges florales avant l'épanouissement des fleurs. Quand cette liqueur est distillée, on la nomme *a'raq*. Les târy des différents palmiers, surtout celui du cocotier, sont un excellent levain pour le pain; on en fait aussi du vinaigre. Voy. *Nâryel* (cocotier).

TASLYM (A.). Salutation qui consiste à faire trois fois de suite le *salâm* ou salut ordinaire. Le taslym ne se fait que devant les princes souverains.

TATTÂ ou TATTY (H.). Léger treillis de bambous couvert de racines de *khas* et de branches vertes de *djéwâsâ*, qu'on fixe aux portes et aux fenêtres des appartements. Des domestiques tiennent ces plantes constamment arrosées, et par ce moyen l'on obtient une fraîcheur délicieuse dans les maisons, même quand la chaleur extérieure est accablante.

TATTOÙ (H.). Race de chevaux de petite taille; bidets. Voyez *Tang'hen*.

TATTY (H.). Voyez *Tattâ*.

TÂZY (T.). Nom qu'on donne aux chevaux arabes.

TA'ZYAH (A.); littéralement, *condoléance*, *lamentation*. Les Musulmans chyïtes donnent ce nom aux simulacres des tombes de Hasan et Hoséïn, fils d'A'ly. Voyez *Moharrem* et *Déhâ*.

TA'ZYAH-KHÂNÊH (A. P.). L'endroit où l'on élève un *ta'zyah*.

TÂZYK (P.). Cheval de race mixte.

TCHÂ (P.). Thé.

TCHÂBOUK (H.). Fouet avec lequel on fustige les domestiques et certains délinquants.

TCHAKKER ou TCHAKR (H.). Arme particulière des cavaliers sykhs. C'est un cercle d'un pied de diamètre en acier fin, évidé dans le milieu, et dont les bords, d'un pouce de large, ont un tranchant bien affilé. Le cavalier fait tourner cet instrument autour de l'index pour lui donner plus de force et de rapidité, et le lance à plusieurs

TCH'HÂOÙNY (H.). Lieu où cantonnent les troupes; poste militaire.

TCH'HÂP (H.); par corruption *chappe*. Empreinte, marque, signe, épreuve, exemplaire, etc.

Dans l'Inde, il est d'usage de faire les commandes des toiles dont on veut avoir la livraison. On vous présente des échantillons de diverses qualités, qui doivent former les *chefs* des pièces à établir. Afin de s'assurer que le tissu sera continué sur ce modèle, on appose dessus, pour le reconnaître, une marque, une empreinte, *tch'hâp* en hindoûstâny, mot dont les Français ont fait *chappe*.

Tch'hâp signifie aussi un sceau, un scellé. Les écrivains français qui ont eu occasion de mentionner ce terme, l'ont également transformé en celui de *chappe*.

TCH'HAPPER-K'HÂT (H.). Bois de lit entouré de rideaux.

TCH'HÂPY-KHÂNÉH (H. P.) Imprimerie.

TCH'HÂPY-WÂLÂ (H.). Imprimeur.

TCH'HÂTÂ (H.). Grand parasol. — Tch'hatry, un parasol ordinaire.

TCH'HÂTÂ-WÂLÂ (H.). Porteur de parasol.

TCH'HATRY (H.); en sanskrit *kchatriya*. La seconde des quatre grandes castes parmi les Hindous. Voyez *Caste* et *Hindous*.

TCH'HÉDÂM (H.). Six *dâm* ou le quart d'un péïçâ. Voyez *Kaoùry*.

TCH'HYPY (H.). Imprimeur sur toile.

TCH'HYT (H.), dont nous avons fait *chite* et les Anglais *chintz*. Toile peinte très fine. Ces belles toiles étaient autrefois connues sous le nom de *perses*, probablement parce qu'elles passaient par la Perse pour parvenir en Europe.

TCHILEM (H.). Partie du houkah qui contient le tabac et le feu.

TCHILEMTCHY (H.). Partie du houkah fixée sous le tchilem.

TCHIRÂGHY (P.). Cadeau que l'on fait à un mollâ pour offrir des oblations sur la tombe d'un saint. — Aumônes

distribuées à certaines classes de mendiants qui parcourent les rues le soir, tels que les *nakch-bendy*. — Cadeau fait à un pronostiqueur.

TCHITR-GUER ou TCHITR-KÂR (H. P.). Peintre de portraits.

TCHITT'HÂ (H.). Mémoire, état de dépenses.

TCHITT'HY (H.); vulgairement *chite*. Lettre, note, billet. — Dépêches. Voyez *Nâméh*.

TCHITT'HY-NAVYS (H. P.). Secrétaire qui, dans les derbârs hindous, est chargé de communiquer au prince toutes les lettres ou pétitions qui lui sont adressées. Son emploi répond exactement à celui d'*a'zz-bég* dans les derbârs musulmans.

TCHÒBDÂR (P.). *Tchòb*, canne, bâton; *dâr*, ayant, possédant. Domestique qui accompagne les gens de distinction. Il porte une baguette d'argent de quatre à cinq pieds de long, et court devant les palanquins. C'est lui aussi qui est chargé d'annoncer les personnes qui viennent rendre visite à son maître. Voyez *Soùntâ-berdâr*.

TCHOULTRY (*). Les Anglais écrivent *choultry*. — On désigne ainsi dans le midi de l'Hindoùstân les bâtiments que l'on nomme *séraï* dans le nord, et qui servent à loger gratuitement les voyageurs. Les Français de la côte de Coromandel ont bizarrement tronqué ce mot : ils en ont fait *chauderie*, comme on le voit dans presque toutes les relations. Quant au mot *tchoultry*, il ne se trouve pas à la vérité dans les dictionnaires hindoùstânys, mais il est très probable que c'est un terme de cette langue qu'on aura un peu altéré (1).

---

(1) Les explications qu'on a données sur l'origine de ce mot ne me paraissent pas satisfaisantes. Certains écrivains l'indiquent comme provenant du sanskrit *tchatour-douara* (maison à quatre portes), mais ce mot n'a pas beaucoup de rapport avec *tchoultry*; d'autres disent que c'est la corruption du tamoul *chattiram*, et enfin d'autres, celle de *tchâvadi*; on n'indique pas à quel dialecte appartient ce dernier terme. Je serais plutôt

TCHOÙLY (H.). Petit corset, canezou à manches courtes et étroites, que portent les femmes de l'Inde. Ce vêtement se nomme aussi *ânguyâ* et *mahrem*.

Voyez la description du costume des Indiennes aux articles *Hindous* et *Musulmans indiens*.

TCHOÙNÂ (H.); vulgairement *tchénâm*. Mortier très fin ou stuc fait avec de beaux coquillages nommés *kaoùrys* (1) qu'on broie en les mêlant avec du lait caillé et du sucre, après qu'ils ont été calcinés. On recouvre de *tchoùnâ* tous les bâtiments, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ainsi que les colonnes et les pilastres. Ce stuc imite parfaitement le marbre, et il a en outre la propriété de procurer une grande fraîcheur. Le plus fin se fait avec de la porcelaine pilée; mais celui-ci est fort coûteux. Le tchoùnâ de Madras, qui se fait avec des kaoùrys, est regardé comme le plus beau de l'Inde. Voyez *Kaoùry*.

TCHOUT (*). Voyez *Tchaoùt'h*.

TCHYTÂ (H.). *Hunting leopard*; léopard chasseur, *Pennant*; *felis jubata*, Schreb. Espèce de léopard que les naturels apprivoisent, et dont ils se servent pour la chasse des bêtes fauves. On place le tchytâ dans une voiture fermée, après lui avoir mis un capuchon sur les yeux. Arrivés sur le lieu de la chasse, ses gardiens ouvrent la voiture, et le décapuchonnent. Le tchytâ, apercevant le gibier, descend à pas lents, et, se cachant le mieux qu'il peut à la faveur des broussailles et des inégalités de terrain, il va, pour ainsi dire en se traînant, jusqu'à une

---

porté à croire que *tchoultry* est l'altération de l'hindoùstâny *tchaoùtarah*, synonyme de *tchaboùtarah*, qui désigne une terrasse ou plate-forme carrée où l'on va se reposer; un pavillon; etc. La finale *â*, comme je l'ai déjà fait observer (article *Hachry*), se change souvent en *f* dans le langage vulgaire; au lieu de *tchaoùtarah* on prononce probablement *tchaoùtary* et *tchaoùtry*, et ce dernier mot a pu aisément être changé en *tchoultry*.

(1) Et non pas avec des *écailles de poisson*, comme l'a dit plaisamment un orientaliste dans tous ses ouvrages.

certaine distance de l'endroit où se trouve l'animal dont il a fait choix parmi ceux qu'il a sous les yeux. Parvenu assez près de lui, il s'élance tout à coup, et en quelques bonds il tombe sur sa victime, qu'il mettrait en pièces si les gardiens n'arrivaient à l'instant même pour lui arracher sa proie. Le tchytâ a le corps long et efflanqué, et dans ses allures et ses mouvements il ressemble beaucoup au chat.

TECK (*). Voyez *Sâgoùn*.

TEMBÂKOÙ (Amér.). Tabac. Le tabac, plante originaire de l'Amérique, est maintenant l'une des principales productions de l'Hindoustân. Cette plante a été introduite dans ce pays par les Européens, et l'on pense que cette importation a eu lieu sur la fin du règne d'Âkbar ou au commencement de celui de Djihânguyr, son fils (1). Il se fait une consommation prodigieuse de tabac dans l'Inde. Les naturels, dont on connaît la passion pour cette plante, la fument avec délices au moyen de l'appareil ingénieux nommé *houkah* (voyez ce mot). On recueille de très bon tabac dans toutes les provinces de l'Inde; dans le Guzaraté, il est d'une excellente qualité; on lui donne le nom de *zerd* (jaune), à cause de sa couleur dorée quand on l'a fait sécher. Le canton de Bhilsah produit le plus estimé de tout l'Hindoustân (2).

TEMBOÙL (H.). L'un des noms de la feuille de bétel. Voyez *Pân*.

TEMBOÙLY (H.). Cultivateur et marchand de bétel.

THABYB (A.). Médecin (synonyme A. *Hakym*; H. *Beyd* et *Micher*).

---

(1) Âkbar monta sur le trône en 1555, et régna jusqu'en 1605; Djihânguyr régna depuis 1605 jusqu'en 1627.

(2) Le canton de Bhilsah fait partie de la province de Malwâ; le chef lieu, qui se nomme également Bhilsah, est une petite ville située à une quarantaine de lieues à l'ouest d'Oujain, capitale de la province.

T'HÂKOUR (H.). Seigneur, chef (parmi les Râdjepoutes). Ce mot, par extension, s'applique à la divinité.

T'HÂKOUR-DOÙÂRÂ (H.). *Demeure du seigneur.* — Un temple hindou; une pagode. Voyez *Dêwal.*

THALÂQ (A.). Divorce, répudiation (chez les Mahométans).

T'HÂNAH (H.). Petite forteresse.

T'HÂNAHDÂR (H. P.). Commandant d'un t'hânah ou petite forteresse.

T'HAWAYÏ (H.). Maçon.

THEBL (A.). Tambour. — Theblah, tambourin.

THELB-TCHITT'HY (P. H.). Une sommation.

THILÂ-BÂFY (P.). Tissu d'or.

THILÂ-KÂR (P.). Doreur.

THOÙFÂN (A.). Vent furieux, ouragan, tempête sur terre; un typhon. (Synonyme, H. *Andhy.*)

TILAK (H.). Marque que les Hindous se font sur le front, pour désigner leur secte.

TINDAL (*). Voyez *Tandêl.*

TODDY (*). Voyez *Târy.*

TODDY-TREE (*). *Arbre au toddy.* L'un des noms donnés par les Anglais au palmier (*Borassus flabelliformis*), *târ* en hindoùstâny. Voyez *Târ.*

TÒLÂ (H.). Poids consistant en un certain nombre de *mâchah*, et qui varie dans différentes parties de l'Inde. Le tòlâ du Bengale est de douze mâchahs et demi (une once, trois gros, huit grains).

TÒP (T.). Canon, pièce d'artillerie.

TÒP-TCHY (T.). Canonnier, artilleur.

TÒP-KHÂNÉH (T. P.). Arsenal pour tout ce qui concerne l'artillerie. En campagne, le parc d'artillerie.

TÒP-KHÂNÉH-WÂLÂ (T. P. H.). Canonnier, artilleur.

TÒP-SÂZ (T. P.). Armurier.

TOPASSÉS (*). Nom donné par les Européens aux Indo-Portugais qui suivent l'état militaire. Les Indo-Portugais sont les descendants de Portugais qui se sont autrefois fixés

dans l'Inde, et ont contracté mariage avec des femmes du pays converties au christianisme : ils ont conservé l'habillement et les usages européens. Le plus grand nombre d'entre eux ont le teint plus foncé que beaucoup d'indigènes, ce qui provient sans doute de leurs alliances avec des femmes de basse caste. Ils parlent leur langue maternelle, mélangée d'un grand nombre de mots de dialectes indiens; c'est ce qu'on appelle *le portugais de l'Inde*. La plupart sont cipayes; les autres sont domestiques chez les Européens (1).

Le mot topasse est probablement la corruption de l'hindoùstâny *tòpy-wâlâ*. Voyez *Tòpy-wâlâ*.

TOPE (*). Mot indiqué comme indien par les voyageurs anglais qui tous s'en servent pour désigner un bosquet, un taillis, une touffe de bois. Cependant en hindoùstâny le mot *tòp* n'a nullement cette signification (2). Le mot bosquet ou taillis se rend dans cette langue par *darakhtoùnkâ djhond*, groupe d'arbres, ou par *darakhtistân*, lieu planté d'arbres.

TÒPEK ou TOÙPEK (T.). Diminutif de *tòp*. — Mousquet.

TÒPEK-TCHY (T.). Soldat armé d'un mousquet (synonyme, *bandoùq-tchy*).

---

(1) Beaucoup d'Européens, et surtout les Français de la côte de Coromandel, désignent les Indo-Portugais par le nom de *Portugais noirs*, dénomination qui peut aller de pair avec celle de *Maures* que quelques personnes s'obstinent encore à donner aux Musulmans de l'Inde (voyez *Maures*). Il existe dans l'Hindoùstân, et principalement au Bengale, une classe assez nombreuse d'individus provenant des relations des Anglais avec les femmes du pays, auxquels ceux-ci donnent le nom de *Indo-British* (Anglo-Indiens). Personne jusqu'ici ne s'est avisé de désigner cette classe d'hommes par le nom d'*Anglais noirs*; cependant cette expression ne serait ni plus ni moins ridicule que celle de *Portugais noirs* dont se servent les Européens.

(2) *Top* is much used by the English, but never by the natives *in this sense* (of grove). *Gilchrist's Dictionary english and hindoostanee*; Calcutta, 1787-90, article *Grove*.

TÒPY-WÂLÂ (H.). *Homme à chapeau.* Nom donné par les Indiens aux soldats des troupes européennes, à cause de leur coiffure.

TOULSÎ (H.). Basilic (*Ocymum sanctum*). Plante sacrée parmi les Hindous. Toulsî ou Toulasî était une nymphe aimée de Krichna qui la changea en une plante portant son nom.

TOÙN (H.). *Cedrela tuna.* Bel arbre dont le bois ressemble à l'acajou.

TOURBÉT (A.). Tombeau, sépulcre. Voyez *Dergâh*, *Muzâr* et *Raoùzah*.

TOURK-SÉWÂR (A. P.). Cavalier (militaire) mahométan.

TRIMOÙRTY (H.). La triade hindoue; l'Etre suprême considéré dans ses trois attributs de créer, de conserver et de détruire, personnifiés sous les noms de Brahmâ, Vichnou et Siva.

TRISOÙL (H.); en sanskrit *trisoula*. Trident, arme portée par Mahâ-Dêw (Siva).

TYKÂ (H.). Ornement que les femmes portent sur le front.

TYOÙHÂR (H.). Une fête, un jour férié parmi les Hindous. Voyez *Djâtrâ*.

TYPHON (*). Voyez *Thoùfân*.

TYRT'H (H.). Lieu de pélerinage parmi les Hindous : on donne principalement ce nom aux endroits où se trouvent des eaux réputées sacrées. — *Tyrt'h-râdj*, la ville d'Âllah-âbâd. A certaines époques de l'année, les Hindous viennent en pélerinage faire leurs ablutions au confluent du Gange et du Djemnah où est située la célèbre ville de Prayâg, que les Musulmans ont appelée Âllah-âbâd (ville de Dieu). Des Brahmanes installés dans ce lieu sacré perçoivent un droit sur tous les dévots qui viennent y faire leurs ablutions. Ils leur délivrent des certificats, leur vendent différents objets, et, entre autres choses, de l'eau du Gange pour être transportée au loin. Mais ce qu'on n'ap-

prendra pas sans étonnement, c'est que la moitié des recettes qu'on fait à cette occasion entre dans les coffres de l'honorable compagnie anglaise des Indes.

(Voyez *Sketches of India, by an officer;* London 1826, in-8°, fourth edition, p. 185.)

V W

VAÏS ou BAÏS (H.); en sanskrit *vaisya*. La troisième des quatre grandes castes des Hindous.

WAKYL (A.). Agent diplomatique, envoyé, chargé d'affaires, représentant.

WAKYL ÊL-MOTHLAQ (A.). Ministre plénipotentiaire; représentant investi de pleins pouvoirs.

WÂLÂ ou WÂL (H.). Ce mot, employé dans une foule de locutions, désigne un maître, un possesseur, un agent, un gardien, un habitant, un artisan, etc. — *Nâoù-wâlâ*, un batelier; — *roùtty-wâlâ*, un boulanger; — *tch'hâtâ-wâlâ*, un porteur de parasol; — *Dehly-wâlâ*, un habitant de Dehly; — *g'har-wâlâ*; un maître de maison; — *djenguel-wâlâ*; un habitant des bois (1), etc., etc.

WÂLÂ-CHÂN ou WÂLÂ-QADR (P. A.). *Homme élevé en dignité.* — Titre pris par de hauts fonctionnaires.

WÂLÂ-DJÂH (P.). *Celui qui est le plus élevé en dignité.* — Titre pris par de grands officiers de l'état.

WALY (A.). Prince, maître, seigneur. — Un saint.

VANDJARY (*). Voyez *Berindjâry*.

WÂQÂY'I-NAVYS ou WÂQÂY'I-NIGÂR (A. P.), littéralement, *écrivain des évènements.* — Officier qui sous l'empire moghol remplissait la charge d'archiviste et d'historiographe de l'état. Ses fonctions consistaient à tenir

(1) Les Anglais donnent en plaisantant ce nom à ceux de leurs compatriotes qui, à raison de leurs fonctions, sont obligés de résider loin des grandes villes, et isolés des autres Européens.

registre exact de tous les évènements importants qui arrivaient dans l'empire, ainsi que des décrets ou décisions du souverain. Il était aussi conservateur des pièces diplomatiques.

VARANGUE (*). Voyez *Virandah.*

VAROUNA (—). Voyez *Baroùn.*

VATA (—). Nom sanskrit du figuier indien ou multipliant (*Ficus indica*), que les Anglais appellent vulgairement *banian-tree*, et qui se nomme *bar* en hindoùstâny. Voyez *Bar.*

VÊDA (—). Livres sacrés des Hindous révélés par Brahmâ à Manoù, qui les communiqua aux hommes par l'intermédiaire d'un sage, l'un des ancêtres du genre humain. Ils ont été mis en ordre par Vyasa-dêva, et sont au nombre de quatre, le Riga, le Sama, le Yâdjoùch et l'Atharva. Jusqu'à présent il n'existe aucune traduction entière de ces livres; on ne les connaît que par des fragments. Le mot *vêda* est sanskrit; en hindoùstâny l'on écrit et l'on prononce *bêd.*

WÉZYR (A.), que nous écrivons *vizir.* Ministre d'état.

WÉZYR ÊL-MÉMÂLIK (A.). Le grand visir, le premier ministre. Sous l'empire moghol, on le désignait ordinairement par le titre de *I'timâd êl-daùlah* (le soutien de l'empire).

VICHNOU (—). Seconde personne du trimoùrty indien. Le mot Vichnou est sanskrit; en hindoùstâny l'on écrit et l'on prononce *Bichen*, altération du sanskrit. Voyez *Brahmâ.*

WILÂYÉTY (A.). Européen étranger.

VIRANDAH (*). Galerie ouverte sur le devant d'une maison. Ce mot est en usage parmi les Anglais, qui écrivent quelquefois *virander;* les Français disent *varangue.* Ce sont des corruptions du portugais *varanda*, qui signifie balcon, galerie en saillie d'un bâtiment. Il est à remarquer que le mot persan *berâmedah*, qui offre une grande

ressemblance avec le mot *varanda*, a précisément la même signification (1).

Y

YÂBOÙ (H.). Cheval de petite race.

YÂD-BOÙD (P.). Un souvenir.

YÂD-DÂCHT (P.). Un carnet, un calepin, un souvenir.

YAMA (—). Mot sanskrit. Voyez *Djem*.

YATY (—). Voyez *Djaty*.

YÉZÂWEL (P.). Officier de parade qui escorte les très hauts personnages.

YOUGA (—). Voyez *Djoug*.

YOÛGUY (—). Voyez *Djòguy*.

Z

ZÉMYNDÂR (P.). *Zémyn*, terre; *dâr*, participe présent apocopé du verbe *dâchten*, avoir, posséder. — Grand tenancier de l'état, qui tient à ferme une vaste étendue de pays qu'il sous-loue par parties, en rendant compte du revenu au gouvernement. Les zémyndârys (fiefs des zémyndârs) sont ordinairement accordés à titre de récompense.

ZÉMYNDÂRY (P.). La charge d'un zémyndâr, ou le territoire qu'il possède à titre de fief.

ZÉNÂNÂ (P.). L'appartement des femmes chez les Musulmans indiens. Ce mot est le synonyme de *harem*. Voyez ce dernier mot.

ZER-BAFT (P.). Brocart, étoffe brochée en or.

ZERD-ÂLOÙ (P.). Abricot.

ZERGUER (P.). Orfèvre (synonyme, H. *Sonâr*).

---

(1) Il est à présumer que le mot portugais n'est que la corruption du mot persan. A leur arrivée dans l'Inde, les Portugais auront entendu répéter le nom de *berâmedah* (galeries), et ce terme, changé par eux en *varanda*, aura passé dans leur langue.

ZÉRY-PATKÂ (P. H.); mot à mot, *la ceinture d'or*. On appelait ainsi chez les Mahrattes un petit étendard formé d'une étoffe d'or, qui était donné par le peychoûâ aux généraux auxquels il conférait lui-même un commandement.

ZILL'A (A.). Division territoriale plus grande que le pergannah.

ZOUNNÂR (A.). Cordon composé de fils de coton que portent les Hindous des trois premières castes, et qui est tressé d'une manière particulière pour chacune de ces tribus. Le zounnâr se place sur l'épaule gauche, et va tomber sur la hanche droite. Les brahmanes le prennent à sept ans; les *tch'hatry* à neuf, et les *baïs* à onze. L'investiture de ce cordon donne lieu à de grandes cérémonies. En hindoûstâny l'on emploie également pour désigner le cordon dont il est question les mots *djanyoû* et *zounnâr*; le premier est hindoûvy, et le second, qui est d'origine arabe, est, je crois, le plus généralement en usage.

ZYARÉT (A.). Lieu de pélerinage. Ce mot, chez les Musulmans, répond à celui de *tyrt'h* chez les Hindous.

MOIS SOLAIRES DES HINDOUS.

Bysâk'h (1).....	*Avril-Mai.*
Djêt'h.....	*Mai-Juin.*
Asarh.....	*Juin-Juillet.*
Srâwan ou Sâwan.....	*Juillet-Août.*
Bhâdoûn.....	*Août-Septembre.*
Koûâr ou Âsin.....	*Septembre-Octobre.*
Kârtik ou Kâtik.....	*Octobre-Novembre.*
Âg'han.....	*Novembre-Décembre.*
Poûs.....	*Décembre-Janvier.*
Mâg'h.....	*Janvier-Février.*
P'halgoun ou P'hâgouñ...	*Février-Mars.*
Tchaït.....	*Mars-Avril.*

(1) Le premier de ce mois commence du 11 au 14 avril.

MOIS LUNAIRES DES MAHOMÉTANS, EN ARABE.

Moharrem.	Redjeb.
Sefer.	Cha'bân.
Raby'i êl-êwwel.	Ramazân.
Raby'i êl-sâny. ou êl-âkhir.	Chawâl.
Djamâdy êl-êwwel.	Zy'l-qâd. Zy-qâdéh.
Djamâdy êl-sâny. ou êl-âkhir.	Zy'l-hiddj. Zy-hiddjah.

JOURS DE LA SEMAINE.

En hindouïvy.	*En hindoustâny.*	
Raby-bâr.	Îtwâr.	*Dimanche.*
Sôm-bâr.	Sôm-wâr ou Pyr.	*Lundi.*
Mangal-bâr.	Mangal.	*Mardi.*
Boudh-bâr.	Boudh.	*Mercredi.*
Brihaspat-bâr. ou Lak'hy-bâr.	Djouma'h-rât ou Bip'hy.	*Jeudi.*
Soukr-bâr.	Djouma'h.	*Vendredi.*
Sâny-bâr.	Sânytcher ou Bâr.	*Samedi.*

FIN DU MONITEUR INDIEN.

INDEX

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

1° Des mots asiatiques contenus dans le présent vocabulaire et représentés selon l'orthographe vulgaire anglaise, avec l'orthographe correcte en regard;

2° Des mots européens et autres, en usage parmi les Anglais de l'Inde, avec l'indication des articles auxquels il faut se reporter dans le vocabulaire.

—

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
A	
Abad	âbâd.
Abdally	a'bdally.
Abdar	âbdâr.
Abeer	a'byr.
Abreeshum	âbrychem.
Ab-i ruwan / Abrouan	âb-i réwân.
Achar	âtchâr.
Acharyah	âtcharyah.
Adawlut	a'dâlét.
Adawlut-Ka Wakeel	a'dâlét-kâ Wakyl.
Adhee-granth	âdhy-grant'h.
Adhee-put / Adhee-puty	âdhy-pat.
Adhee-raj	âdhy-râdj.
Afghan	âfghân.
Aftaub-gur	âftâb-guyr.
Afeem / Afyoon	âfym. / afyoùn.
Aghoor-punt'hy / Aghoory	âg'hoùr-pant'hy. / âg'hoùry.
Agnee	âgny.
Agur	âguer.
Aheer	âhyr.
Akd	a'qd.
Akhbar-kughuz	âkhbâr-kaghez.
Akhbar-navees	âkhbâr-navys.
Akhroot	akhroùt.
Al / Awl	âl.
Alcoran	âlcorân (*Voyez* Corân).
Alkhalik	âlkhaliq.
Aloo	âloù.
Aloobaloo	âloùbâloù.
Altumghâ	âltemghâ.
Alumgeer	a'âlem-guyr.
Alygolle	a'lyghòl.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Am	âm.
Amba	âmbah.
Am-ka durukht	âm-kâ darakht.
Amaree / Amaury	a'mary.
Ameer	émyr.
Ameer ul-omra	émyr ûl-ômrâ.
Amret	âmrît.
Amroot	âmroût.
Analnas	ânâlnâs.
Anar	ânâs.
Andhee	ândhy.
Anga	ângâ.
Angeea	ânguyâ.
Angoor	ângoûr.
Anjeer	ândjyr.
Anjeer-ka durukht	ândjyr-kâ darakht.
Annah	ânâ.
Apsura	âpsarâ.
Arack	a'raq.
Arb / Arib	ârb.
Arbund	ârbend.
Areck / Areck-tree	arek ou aréquier (*Voy.* soupâry-kâ darakht).
Arkaun-i dowlut	ârkân-i daûlêt.
Aroo	âroû.
Aroon	âroûn.
Arz / Arzee	a'rz.
Arz-beg	a'rz-bêg.
Arz-beguy	a'rz-bêguy.
Arz-dausht	a'rz-dâcht.
Ashara	a'charah.
Ashoora	a'âchoûrâ.
Asherfy / Ashrafy / Assarafy	âchrafy.
Asoor	âsour.
Assa-burdar	a'sâ-bardâr.
Assej-juma	âsi-djém'a.
At	ât.
Atush-purust	âtech-pérest.
Atr-i gool	a'thr-i goul.
Atr	a'thr.
Atr-dan	a'thr-dân.
Attar	a'tthâr.
Aumil / Aumildar	a'âmil.
Autyt	âtyt.
Avatar	âvatâr.
Aya	aya.
Azad	âzâd.
Awl	âl.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
B	
Baboo	bâboû.
Baboosh	bâbouche (*Voyéz* pâpoûch).
Badam	bâdâm.
Badam-ka durukht	bâdâm-kâ darakht.
Baee	bâïy.
Bajra	bâdjrâ.
Bagh	bâgh.
Baghbaun	bâghbân.
Bala-ghaut	bâlâ-g'hât.
Bamboo	bambou (arbre) (*Voyez* bâns).
Bamboo	bambou (measure) (*Voyez* bâns).
Banian-tree	arbre des banians (*V.* bar).
Bank	bânk.
Bans	bâns.
Bans	bâns.
Banyan / Bunya	banyân. / banyâ.
Banoo	bânoû.
Baoory / Baooly	bâoûry. / bâoûly.
Baraunee	barâny.
Bargah	bârgâh.
Bargah-i aum	bârgâh-i a'âm.
Bargah-i khoss	bârgâh-i khâss.
Bargeer	bârguyr.
Bar-khauneh	bâr-khânéh.
Baroo / Baroot	baroû. / baroût.
Baroun	baroûn.
Batta	battâ.
Baun ou Vaun	bân ou vân
Baundar	bândâr.
Bawurchy	bâwertchy.
Bawurchy-khauneh	bâwertchy-khânéh.
Baya	bayâ.
Baygun / Baynjun	baygân. / baynjan.
Bazaar	bâzâr.
Bazygur	bâzyguer.
Beasty	bihechty.
Bed / Beid	bêd.
Bedanty	bêdanty.
Beebee	byby.
Beel	byl.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Beeldar	byldâr.
Beemar-khauneh	bymâr-khâunéh.
Beeree	byry.
Beg, Beyg	beyg.
Begum, Beygum	beygam.
Behader, Behadoor	béhâder.
	béhâdour.
Benjamin	benjoin (*Voyez* lobân).
Bera	bêrâ.
Betel	bétel.
Betel-nut	Noix de bétel (*V.* soupâry).
Beyd	bêd.
Beygha	byg'hâ.
Byra, Beyra	byra.
	beyra.
Beyraguy	bétrâguy.
Bhala	bhala.
Bhang	bhâng.
Bharut-Khund	bhârat-k'hend.
Bharety	bhareyty.
Bhatta	bhâtâ.
Bhasha, Bhakha	bhâchâ.
	bhâk'hâ.
Bhaut	bhât.
Bheel	bhyl.
Bholeâh	bholyah.
Bhutt	bhatt.
Bhyce, Bice	bais.
Bihushty	bihechty.
Bilary	bilhârâ.
Bilhara	bilahry.
Birunjara, Birunjary	berindjârâ.
	berindjâry.
Bishun	bichen.
Bisauty	bisâty.
Biswah	biswah.
Boberjee	bâwertchy.
Bocha	bòtchâ.
Booboo	boùboù.
Boolbool	boulboul.
Borak	borâq.
Bowleah	bholyah.
Boy	bâïy.
Boy	bhoùy.
Brab	brab.
Brinjal, Breenjaul	brinjal. (*Voyez* Baygan).
Brinjary	berindjâry.
Brahm	brahm.
Brahma	brahmâ.
Brahman, Brahmun	brâhman.
Brahmanee	brâhmani.
Brisput, Brihuspu, Brihuspaty	brihaspat.
	brihaspaty.
Bruj	bradj.
Bruj-bhasha, Bruj-bhakha, Brujy	bradj-bhâchâ.
	bradj-bhâk'hâ.
	bradjy.
Budgerow	bâdjrâ.
Bukr-eed	baqr-i'yd.
Bukry-wala	bakry-wâlâ.
Bukshy	bakhchy.
Bukshy-khauneh	bakhchy-khâunéh
Bukshy ul-mumalik	bakhchy êl-mémâlik.
Bultar	bel târ.
Bundook	bandoùq.
Bundookchy	bandoùq-tchy.
Bundur-wala	bender-wâlâ.
Bundobust	bendoùbest.
Bundy	bendy (*V.* Bhât).
Bundy	bendy (ornement).
Bundy	bendy (vêtement).
Bundy-khauneh	bendy-khâunéh.
Bung	beng (*V.* Bhâng).
Bungalow	bengalâ.
Bunik	banik.
Bunjara	benjârâ.
Buraee	béraï.
Burameda	berâmedah.
Burat	barât.
Burhay	berhaï.
Burk-undauz	berq-êndâz.
Burn	barn.
Burna	barnâ.
Burn-sunkur	barn-sanker.
Burr, Burr-tree	bar.
Busunt-punchumy	bésent-pentchamy.
Buxy ul-mumalik	bakhchy êl-mémâlik.
Byah	byâh.
Byas	byâs.
Byn	byn.
Byoopary	byoùpâry.

C

Cash	cache.
Cady ou Casy	câzy.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Eekh	îyk'h.
Eelauchee	îlâtchy.
Egg-plant	plante aux œufs. (*Voy.* baygan.)
Elchee	êltchy.

F

Fakeer	fakir.
Fanam	fanon ou fanam.
Fatiha	fâtihah.
Firmaun	firmân.
Floos / Foloos	foloùs.
Foojdar / Foujdar	faùdj-dâr.
Fooful	foùfel.
Fotudar	fôthéh-dâr.
Frosh	ferrâch.
Frung	freng.
Frungeestaun	frenguistân.
Frunky / Furungy	frenky. / ferenguy.
Furraush	ferrâch.
Furd-nuvees / Furnavese	fard-navys.
Futwa	fetwâ.
Fyl	fyl.
Fylbaun	fylbân.
Fyl-khauneh	fyl-khânéh.

G

Gadee	gâdy.
Gainy	gayny.
Gaoon / Ganv	gâoùn. / gânw.
Gaoon-wala	gâoùn-wâlâ.
Gara / Garee	gârâ. / gâry.
Gareewaun	gâry-wân.
Garooda	garoùdah.
Geedur	guyder.
Gentoos	gentous.
Ghaut	g'hât.
Ghee	g'hy.
Ghoongroo	g'hoùngroù.
Ghora	g'hôrâ.
Ghosl-khauneh	ghosl-khânéh.
Ghur	g'har.
Ghury	g'hary.
Ghusyara	g'hasyârâ.
Ghuzul	ghazel.
Gola	gôlâ.
Gold-mohur / Gold-moor	mouhr d'or. (*Voy.* mouhr.)
Gold-rupee	roupie d'or. (*V.* âchrafy et mouhr.
Golundauz	gôlendâz.
Gomashta	gomâchtéh.
Gooal, gooala / Gooaleen	gôâl, gôâlâ. / gôâlîn.
Goolab	goulâb.
Goolab-daun	goulâb-dân.
Goolaul	goul-âb.
Goony	gouny.
Goorgoory	gourgoury.
Gooroo	goùroù.
Goozerban	guzerbân.
Gop	gôp.
Gopee	gôpi.
Gor	gôr.
Goristaun	gôristân.
Gosain	gôsâïn.
Grass-cutter	coupeur d'herbe (*V.* g'hasyârâ.)
Grunt'h	grant'h.
Gubr	guèbre.
Gurh	garh.
Gurhy	garhy.
Guz	guez.

H

Hadees	hadys.
Hajee	hâdjy.
Hajee ul-hurumain	hâdjy êl-haraméïn.
Hafiz	hâfiz.
Hackry / Hakery / Hakree	hackry.
Hakim	hâkim.
Hakeem	hakym.
Hanooman	hanoùman.
Harem	harem.
Haut	hât.
Hauth	hât'h.
Hathy	hât'hy.
Hathy-ka dam	hât'hy-kâ dâm.
Hathy-waun	hât'hy-wân.
Havildar / Hawaldar	hawâldâr.
Haziree-nuvees	hâziry-navys.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Hegira	hégire. (*Voy.* hidjrah.)
Hijrah	hidjrah.
Hilsa	hilsâ.
Himalaya	himâlâyah.
Hindoos	hindous.
Hindoostaun	hindoùstân.
Hindoostany	hindoùstâny.
Hindovee	hindoùvy.
Hindy	hindy.
Hinna	hinnâ.
Hircarrah	herkârah.
Hissaub-daun	hisâb-dân.
Hobdar	âbdâr.
Hookah	houqqah.
Hookah-burdar	houqqah-berdâr.
Hookm-namú	houkm-nâméh.
Hoolee	hoùly.
Hoon	hoùn.
Hoondee	houndy.
Hoor	hoùr.
Hoory	hoùrî.
Howdah	haoùdah.
Hozoor-nuvees	hozoùr-navys,
Hujjam	heddjâm.
Hullal-khor	hellâl-khòr.
Hulwa-furoosh	halwâ-feroùch.
Hummaul	hemmâl.
Hummums	hemmâm.
Hur	har.
Hury	hary.
Hury-bhukt	hary-bhakt.
Hurkaru	herkârah.
Husb ul-hookm	hasb êl-houkm.
Hustoobood	hest-où-boùd.
Huzaree	hézâry.
Huzrut	hazrét.

I

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Ijaurah-dar	îdjâréh-dâr.
Imaum	îmâm.
Imaum-bara	îmâm-bârâ.
Imaumya	îmâmyah.
Imly	îmly.
Inaam	ina'âm.
Inshaw	inchâ.
Inder	inder.
Indian Musulmans (the)	musulmans indiens.
Indigo-tree	indigotier (*Voy.* nyl.)
Islam	islâm.
Islamy	islâmy.
Iswar	isoùâr.
Izaar	izâr.

J

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Jacq	jacq.
Jacq-tree	jacquier (*Voyez* kat'hal).
Jaee-p'hal	djâî-p'hal.
Jain	djaïn.
Jam	djâm.
Jamah	djâmah.
Jambo-rose	jam-rose (*Voyez* djâm).
Jam-rose	
Jamdany	djâmdâny.
Jaoo	djaoù.
Jow	
Jarib	djéryb.
Jarib-kash	djéryb-kech.
Jatra	djâtrâ.
Jaurul	djârel.
Jaut	djât (caste).
Jaut	djât (peuple).
Jaugeer	djâguyr.
Jaugeerdar	djâguyr-dâr.
Jee	djy.
Jemidar	djéma'dâr
Jumadar	
Jeziah	djézyah.
Jhunda	djhandâ.
Jhunjh	djhandjh.
Jihaun-dar	djihândâr.
Jihaun-geer	djihân-guyr.
Jihaun-punah	djihân-panâh.
Jild-gur	djild-guer.
Jinn	djinn.
Jogy	djòguy.
Jooar	djòâr.
Joojun	djoùdjen.
Jowjun	
Joog	djoug.
Jug	
Joolahah	djoùlâhah
Jooma	djouma'h.
Jujek	djâdjek.
Jugoopubeet	djagoùpabyt.
Juggernaut	djag-nât'h.
Jugunnauth	
Jum	djem.
Juma-bundy.	djem'a-bendy.
Jumboodip	djemboùdyp.
Junghcea	djang'hyâ.
Jungle	djenguel.
Jungum	djenguem.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Junum-ushtumee	djénem-âchtémy
Jungoo	djanyoù.
Jurrah	djerrâh.
Jury-putka	zéry-patkâ.
Jushn	djechn.
Jutee	djaty.
Juwasa / Juwasee	djéwâsâ.

K

Kabeen	kâbyn.
Kachy	kâtch'hy.
Kaeem-mukam	qâïm-maqâm.
Kafila	qâfilah.
Kafir / Kaufer	kâfir.
Kahwa	qahwéh.
Kahar	kahâr.
Kahaun	kahân.
Kalean / Kaleeaun	qalyân.
Kalpah	kalpah.
Kalunder	qalander.
Kaly	kâly.
Kaly-jug	kâly-djoug.
Kam / Kam-deo / Kam-dev	kâm. kâm-dêô. kam-dêv.
Kanoongoo	qânoùngoù.
Kanoongooy	qânoùngoùy.
Karkoon	kârkoun.
Kartikeya	kartykeyâ.
Karwaun	kârwân.
Karwaun-sera / Karwaun-seray	karwân-serâ. karwân-sérâï
Kashy	kâshy.
Kateb	kâtib.
Kawur	kâwer.
Kebob	kebâb.
Kedgeree	k'hitchry.
Kela	kêlâ.
Khaleesa	khalisah.
Khaleefa	khalyfah.
Khandjur	khandjar.
Khaudim ul-musjeed	khâdim él-mesdjid.
Khaudim ul-tolaba	khâdim él-tolabâ.
Khaudim-i durgah	khâdim-i dergâh.
Khaun	khân.
Khaunam	khânam.
Khaun-i khaunaun	khân-i khânân.
Khaunsaman	khânsâmân.
Khaureejy	khâridjy.
Khauzaneh / Khuzeena	khâzanéh. khazynéh.
Khauzaneh-i aumira	khâzanéh-i a'âmirah.
Khichry	k'hitchry.
Khidmutgar	khidmetgâr.
Khilut	khila't.
Khiraj	khirâdj.
Khoja	k'hâdjâ.
Khoja-khizr	k'hâdjâ-khizr.
Khood-kausht	khoùd-kâcht.
Khoord-mahal	khoùrd-mahal.
Khorma	khòrmâ.
Khoss	khâss.
Khoss-mahul	khâss-mahal.
Khoss-paga	khâss-pâgâ.
Khubr-dar	khebr-dâr.
Khujoor	k'hadjoùr.
Khujoor-churee	k'hadjoùr-tch'hary.
Khulassy	khélassy.
Khulkhul	khalkhal.
Khund	k'hend.
Khurch-burdar	khertch-berdâr.
Khureetah	kharytah.
Khuss	khas.
Khatoon	khatoùn.
Khuzaunchy	khazântchy
Kiblah	qiblah.
Kilah	qila'h.
Kilahdar	qila'hdâr.
Kincob	kemkhoùâb.
Kiorah	kéoùrâ.
Kirayadar	kirâyéhdâr
Kirmaun-i gundoom	kirmâny-gandoum.
Kirm-daunah	kirm-dânah.
Kirm-peelah	kirm-pylah.
Kisaury	kisâry.
Kishun	kichen.
Kismigar / Kismutgar	khidmetgâr.
Kissaub / Kissaee	qissâb. qissâï.
Kist-bundy	qist-bendy.
Konj	kondj.
Kooa	koùâ.
Kooloo	koùloù.
Koomhar	koumhâr.
Koondigar	koùndygâr.
Koonby	kounby.
Koormy	kourmy.
Koorty	kourty.
Koos	koùs.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Koosh	koùch.
Koot	koùt.
Koota	koùtâ.
Koôtn	qoutn.
Koovir	koùvêr.
Koppa	koppâ.
Korah-burdar	kòrah-berdâr.
Korban	qorbân.
Korban-gah	qorbân-gâh.
Koshoon	quchoùn.
Koss	kòss.
Kotooal	kòtoùâl.
Kotooaly-chubootura	kòtoùâly-tchaboùtarah.
Kowl	qaùl.
Kowl-namu	qaùl-nâméh.
Kowry	kaoùry.
Koyal	kayâl.
Krishn	krichn.
Krishun	krichen.
Kshatriya	kchatriya.
Kuba	qabâ.
Kubeer	kabîr.
Kubeer-burr	kabîr-bar.
Kubit	kabit.
Kubita	kabitâ.
Kuboolyut	qaboùlyét.
Kubr	qebr.
Kubristaun	qebristan.
Kubr-gah	qebr-gâh.
Kuchahry	katchahry.
Kuduly	kadaly.
Kud-khoda	ked-khodâ.
Kufsh-dooz	kefch-doùz.
Kughuzy	kaghézy.
Kujuk	kedjek.
Kulkee	kalky.
Kulma	kelmah.
Kumkhab	kemkhoùâb.
Kumr-bund	kemr-bend.
Kunat	qénât.
Kunchunee	kantchény.
Kundary	kendâry.
Kundoory	kendoùry.
Kunt'ha	kant'hâ.
Kunwal	kanwal.
Kupary	kapâry.
Kupass	kapâs.
Kupur-dhol	kaper-dhoùl.
Kurar-dad	qérâr-dâd.
Kurnaee	qarnâî.
Kurrumchary	karemtchary.
Kurooh	karoùh.
Kuroor	karoùr.
Kuroora	karoùrâ.
Kuroory	karoùry.
Kurz-dar	qerz-dâr.
Kurz-khah	qerz-khâh.
Kushtee-baun	kechty-bân.
Kusseeda	qassydéh.
Kuttar	kattâr.
Kuttary	kattâry.
Kuthal	kat'hal.
Kuttha	katt'hâ.
Kutthuk	katt'hak.
Kyla	kêlâ.
Kylar	kélâr.

L

Lachmee	latch'hmî.
Lack	lak.
Lakh	lâk'h.
Lakh	lâk'h.
Lakshmee	lakchmî.
Lascar	lascar.
Ling	ling.
Lingam	ling.
Loban	lobân.
Lohar	lohâr.
Long	loùng.
Loong	loùng.
Loot-wala	loùt-wâlâ.
Lungooty	langoùty.
Lushkur-gah	lachker-gâh.
Lushkury-adawlut	lachkéry-a'dâlét.

M

Madrissa	médréséh.
Mudressa	médréséh.
Magi	mândjhy.
Majy	mândjhy.
Maha-bharut	mahâ-bhârat.
Maha-deo	mahâ-dêw.
Maha-dev	mahâ-dêw.
Mahadol	mahâdòl.
Mahajun	mahâdjen.
Maha-prusad	mahâ-prasâd.
Maha-raja	mahâ-râdjâ.
Maha-ranee	mahâ-rânî.
Mahes	mahês.
Mahl	mahal.
Mahul	mahal.
Mahout	mahâoùat.
Mahrattas	mahrattes.
Mahrum	mahrem.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
P	
Padshaw	pâdchâh.
Padshaw-ghazy	pâdchâh-ghâzy.
Paee-jama	pâï-djâmah.
Paee-kausht	pâï-kâcht.
Paee-tukht	pâï-takht.
Paee-zeb	pâï-zêb.
Paga	pâgâ.
Paga-nuvees	pâgâ-navys.
Pagoda	pagode (temple).
Pagoda	pagode (pièce de monnaie).
Pagree	pagry.
Paik	païk.
Peyk	peyk.
Palanqueen	palanqnin (*Voy.* pâlky).
Palkee	pâlky.
Palkee-nisheen	pâlky-nichyn.
Palm-tree	palmier (*Voyez* târ).
Palmyra	
Pampelmose	pamplemousse (*V.* singtarâ).
Panchway	pansoùy.
Paria	paria.
Parsys	pârsy.
Parsees	
Patal	pâtâl.
Pathan	pat'hân.
Pat-kirm	pât-kirm.
Paun	pân.
Pawn	
Paundaun	pândân.
Paun-butta	pân-battâ.
Paun-sooparee	pân-soupâry.
Paupoosh	pâpoùch.
Paut	pât.
Pautoony	pâtoùny.
Peadah	pyâdah.
Peelee	pyly.
Peelow	pylâoù.
Peepul	pypal.
Peer	pyr.
Peer-zadu	pyr-zâdéh.
Peon	pion.
Peree	péry.
Peshkush	peychkech.
Pesh-numaz	peych-namâz.
Pettah	pettah.
Peykhneea	pêk'hnyâ.
Peykee	peyky.
Peykur	péïker.
Peyshkar	peychkâr.
Peyshwa	peychoùâ.
Peyshwaz	peychwâz.
Pice	péïçâ.
Pilow	pylâoù.
Pindara	pindârâ.
Pindary	
Pine-apple	ananas (*Voyez* ânâlnâs).
Pepper	poivre (*Voyez* mirtch).
Plantain	banane (*Voyez* kadaly).
Plantain-tree	bananier (*Voyez* moùtchâ).
Polear	polyâr.
Pomeloe	pamplemousse (*V.* singtarâ).
Pomegranate	grenade (*V.* ânâr et dârim).
Pooddar	pouddâr.
Pooja	poùdjâ.
Pool-i siraut	poul-i sirâth.
Poor	poùr.
Poora	Poùrâ.
Pore	
Pooran	poùrân.
Poorohit	pouròhit.
Poorohitanee	pouròhitânî.
Potatoe	pomme de terre (*V.* âloù).
Pothee	pòt'hy.
Prakrit	prâkrit.
Prakrit-bhasha	prâkrit-bhâk'hâ.
Puckaly	pakaly.
Puhur	pahar.
Pul	pal.
Pulas	palâs.
Pulwar	pelwâr.
Pulwary	pelwâry.
Pun	pan.
Punchayut	pentchâyét.
Pundit	pandit.
Punj tun-i pak	pendj ten-i pâk.
Punkha	pânk'hâ.
Punkha-burdar	pânk'hâ-berdâr.
Punsary	pensâry.
Punsooee	pansoùy.
Punthy	pant'hy.
Purdhaun	perdhân.
Purgunna	pergannah.
Purgunnadar	pergannah-dâr.
Pursooram	parsourâm.
Purwana	perwânah.
Purwatee	parwâtî.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Putun	patan.
Putka	patkâ.
Putkee	
Putil	patyl.
Putel	
Puteela	patylâ.
Puttooar	pettoûâr.
Puttooary	pettoûâry.
Puwan	pawân.

R

Rachass	râtch'has.
Raee	râï.
Raee-Raeean	râï-râïân.
Rafougur	ra'foûguer.
Raj	râdj.
Raja	râdjâ.
Raj-bhoobun	râdj-bhoûben.
Raj-mundir	râdj-mendir.
Raj-dhanee	râdj-dhâny.
Raj-dhur	râdj-dher.
Raj-gady	râdj-gâdy.
Raj-put	râdj-pat.
Raj-puty	râdj-paty.
Rajpoot	râdj-poût.
Ram	râm.
Ramayaun	ramayân.
Ramazaun	ramazân.
Ramjunnee	râmdjenny.
Ram-ram	râm-râm.
Rana	rânâ.
Ranee	râni.
Rass	râs.
Ras-d'huree	râs-dhary.
Raukee	râk'hy.
Rawkee	
Rawkee-jatra	râk'hy-djâtrâ.
Rauzee-namu	râzy-nâméh.
Rayut	ra'ïét.
Reecha	ritchâ.
Reeshum	rychem.
Reeshum-kupra	rychem-kaprâ.
Rikauby	rikâby.
Risalu	risâlah.
Risaludar	risâlahdâr.
Rissuldar	
Riz	riz (*V.* Dhân).
Rocket	fusée volante. (*Voy.* bân).
Rohillahs	ròhyllah.
Roudr	roûdr.
Rooee	roûy.
Roopya	roûpyah.
Rootee-wala	roûty-wâlâ.
Romal	roûmâl.
Roomal	
Rose-apple	pomme de rose (*V.* djâm).
Row	râoû.
Rowty	râoûty.
Rowza	raoûzah.
Rowza-khaun	raoûzah-kh'ân.
Roy	râï.
Roy-royan	râï-raïân.
Rutee	ratï.
Ruttee	ratty.
Rut'h	rat'h.
Rut'h-jatra	rat'h-djâtrâ.
Ruti	ratï.
Rupee (silver)	roupie d'argent (*V.* roûpyah).
Rupee (gold)	roupie d'or (*V.* mouhr).
Russoom	rosoûm.
Rutaloo	ratâloû.
Ruwana	réwânah.
Rowana	
Rykhta	rykhtah.
Ryot	ra'ïét.

S

Sadhoo	sadhoû.
Saj	sâdj.
Sagoon	sâgoûn.
Sahib	sâheb.
Sahib-i kiraun	sâheb-i qirân.
Sahib ul-nowbut	sâheb él-naûbét.
Saer	sâïr.
Safee-namu	sâfy-nâméh.
Said	séïd.
Sais	sâïs.
Sal	sâl.
Saul	
Salam	salâm.
Salamy	salâmy.
Salar	sâlâr.
Salar-i kafeela	sâlâr-i qâfïlah.
Salootry	sâloûtry.
Sandal	sandal.
Sanskrit	sanskrit.
Sarbaun	sârbân.
Sarungee	sârenguy.
Saree	sâry.
Seakonnie	soukkâny.
Seb ou Sev	sêb ou sêw.
Sebundy	sibendy.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Seer	syr (*V.* sér).
Seesoo	sysoù.
Seeta	sîtâ.
Sepoy, Seapoy	sipâhy.
Serace, Seray	sérâï.
Seraglio	sérail.
Serang	serheng.
Seway	séwaï.
Sewaunih-nigar	séwânih-nigâr.
Seyla	sélâ.
Shaddock	pamplemousse. (*V.* singtarâ).
Shah, Shaw	châh.
Shah-aloo	châh-âloù.
Shah-baloot	châh-bafloùth.
Shahenshah	châhenchâh.
Shah-zauda	châh-zâdéh.
Shah-zaudee	châh-zâdy.
Shaick, Shaykh	cheykh.
Shaick ul-islam	cheykh êl-islâm.
Shastr, Shaster	châstr.
Shastree	châstry.
Shastree-achur	châstry-âtchar.
Shawl	châl.
Shawl-baf	châl-bâf.
Sheeb, Sheer	chyb.
Sheeshugur	chychéhguer.
Sheea	chya'h (*V.* chyîtes).
Shelinga	chelingue.
Shikusteh, Shikasta	chikestéh.
Shiites	chyîtes (*V.* sounny).
Shroff	serrâf.
Shutrunj	chathrendj.
Shutrunj-baz	chathrendj-bâz.
Shutrunjee	chathrendjy.
Shutrunjee-baf	chathrendjy-bâf.
Shuwal	chawâl.
Shub-i burat	cheb-i barât.
Shubnum	chebnem.
Shuft-aloo	cheft-âloù.
Shukl-nuvees	chakl-navys.
Shuhr	chehr.
Shuhr-punah	chehr-panâh.
Shuhr-yar	chehr-yâr.
Shukur	chéker.
Shukur-kund.	chéker-qend.
Shumsheer	chemchyr.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Sheraa, Shuryut	chér'a.
	chéryét.
Shurbut	cherbét.
Shurbut-dar	cherbét-dâr.
Shurif-i mekkah	chéryf-i mekkah.
Shureefah	chéryfah.
Shutur, Shootoor	choutour.
Shutur-baun	choutour-bân.
Silah	silah.
Silahdar	silahdâr.
Sicca	sikkah.
Silver-rupee	roupie d'argent (*V.* roùpyah).
Singh	sing'h.
Singtara	singtarâ.
Sipah-sular	sipah-salâr.
Sipahee	sipâhy.
Sirdar	serdâr.
Sirpoosh	serpoùch.
Sitara	sitârah.
Sitara-shines	sitârah-chinâs.
Siva	siva.
Siwa	siwâ.
Som, Soom	soùm.
Souar	souâr.
Soobab	soubah.
Soobabship	soubahie.
Soobah	soùbah.
Soobahdar	soùbahdâr.
Soobahdary	soùbahdâry.
Soodr	soùdr.
Sooka	soùkâ.
Sookany	soukkâny.
Sookhpal	souk'hpâl.
Soondur-bun	sounder-ban.
Soonnut	sounnét.
Soonnee	sounny.
Soonta-burdar	sountâ-berdâr.
Soopary	soupâry.
Soopary-ka durukht	soupâry-kâ darakht.
Soor	sour.
Soora	soùrah.
Soorma	sourmâ.
Soorya	soùryâ.
Soothnee	soùt'hny.
Sowdagur	saùdâguer.
Sraddh	srâddh.
Sree	srî.
Star-pagoda	pagode à l'étoile (*V.* pagode).
Sudr-adawlut	sadr-a'dâlét.
Sudr-civil-station	sadr-civil-station.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Sudr-deewauny-adawlut	sadr-dywâny-a'dâlêt.
Sudr ul-hakk	sadr êl-haqq.
Sudr-nisheen	sadr-nichyn
Sudr-i sodoor	sadr-i sodoùr.
Sueed	séîd.
Sugar	sucre (*V.* chéker)
Sugar-apple	pomme de sucre (*V.* sytâ-p'hal).
Sursooty / Suruswatee	saraswâtî.
Sutrinjee	chathrendjy.
Suthya	sat'hyâ.
Sut-suya	sat-sayâ.
Suttee	satî.
Suttee-jug	saty-djoug.
Sufr / Suffrul-mozuffur	sefer. / sefer êl-mozafer.
Sufry-am	sefry-âm.
Sujjaudeh	seddjâdéh.
Sujjaudeh-nisheen	seddjâdéh-nichyn.
Sunnud	senned.
Surdar	serdâr.
Surgoroo	ser-garoùh.
Surhung	serheng.
Surishtudar	sérichtéh-dâr.
Suwaree	séwâry.
Suzawul	sézâwel.
Sultan	sultân.
Sunnites	sunnytes (*V.* sounny).
Sunyasee	sanyâcy.
Suyer	sâîr.
Swamee	swâmy.
Syah-gosh	syâh-goùch.
Syce	sâïs.
Sykhs	syk'hs.
Syp'hal	syp'hal.
Syr	syr (*V.* sêr).
Sytap'hal	sytâ-p'hal.

T

Taalik	ta'lyq.
Taawiz	ta'awyz.
Tafta	tâftah.
Tahpooshee.	tahpoùchy.
Tahsildar	tahsyldâr.
Tahwildar	tahwyldâr.
Taj	tâdj.
Taj-mahl	tâdj mahal.
Tak	tâk.
Taka	takâ.
Talab	tâlâb.
Tallook	ta'llouq.
Talloukdar	ta'llouq-dâr.
Tamarind	tamarin. (*V.* tamr-i hind)
Tamarind-tree	tamarinier (*V.* îmly).
Tamarind-fish	hilsâ.
Tanga	tangâ.
Tank	réservoir (*Voyez* tâlâb).
Tank	tânk.
Tapassy	tapassy.
Tapassy-máchly	tapassy-match'hly.
Tapia-tree	tapier (*V.* barnâ).
Tappa	tappâ.
Tar	târ.
Tarkush	târkech.
Tarkool	târkoul.
Tary	târy.
Tash	tâch.
Tasleem	taslym.
Tassildar	tahsyldâr.
Tatta / Tatty	tattâ. / tatty.
Tattoo	tattoù.
Tazee	tâzy.
Tazeek	tâzyk.
Teck	teck (*V.* sâgoùn).
Teeka / Tyka	tykâ.
Teert'h	tyrt'h.
Tiffoon / Typhoon	thoùfân.
Thabib	thabyb.
Thakoor	t'hâkour
Thakoor-dooara	t'hâkour-doùârâ.
Thalak / Thilak	thalâq.
Thana	t'hânah.
Thanadar	t'hânahdâr.
Thaway	t'hawayî.
Thebi / Theblah	thebi. / theblah.
Thelb-chitty	thelb-tchitt'hy.
Tila-bafy	thilâ-bâfy.
Tila-kar	thilâ-kâr.
Tiluk	tilak.
Tindal	tandêl.
Tobacco	tabac (*Voyez* tembâkoù).
Toddy	târy.
Toddy-tree	arbre au toddy (*Voyez* târ).
Tola	tôlâ.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Toolsee	toulsi.
Toofan	thoûfân.
Toon	toûn.
Toorbut	tourbét.
Toork-suwar	tourk-séwâr.
Top	tôp.
Topasse	topasse.
Topchee	tôp-tchy.
Top-khauneh	tôp-khânéh.
Top-khauneh-wala	tôp-khânéh-wâlâ.
Tope	tope.
Topee-wala	topy-wâlâ.
Topek / Toopek	tôpek. / toûpek.
Topekchee	tôpek-tchy.
Trimoorty	trimoûrty.
Trisool	trisoûl.
Takhalloos	takhalious.
Tukht	takht.
Tukht-gah	takht-gâh.
Tukht-nisheen	takht-nichyn.
Tuksal / Toksal	taksâl.
Tuksaly	taksâly.
Tumbakoo	tembâkoû.
Tumbool	temboûl.
Tumbooly	temboûly.
Tumr	tamr.
Tumr-i hind	tamr-i hind.
Tunghun	tang'hen.
Tuntee	tânty.
Tuzya	ta'zyah.
Tuzya-khauneh	ta'zyah-khânéh.
Tyoohar	tyoûhâr.
Tyka	tykâ.

U

Ugger	âguer.
Ughoor-punthy / Ughoory	âg'hoûr-pant'hy. / âg'hoûry.
Umdut ud-dowla	o'mdét éd-daûlah.
Umeer	émyr.
Umeer ul-omra	émyr él-ômrâ.
Undhee	ândhy.
Unga	ângâ.
Ungeea	ânguyâ.
Upsura	âpsarâ.
Uruk	a'raq.
Uttur	a'thr.
Uttur-daun	a'thr-dân.

V W

Vaes	vaïs.
Wakil	wakyl.
Wakil ul-motluk / Wakil ul-mutluk	wakyl él-mothlaq.
Wala ou wal	wâlâ ou wâl.
Wala-jah / Wala-jaw	wâlâ-djâh.
Wala kudr / Wala-shaun	wâlâ-qadr. / wâlâ-chân.
Walee	waly.
Vanjary	berindjâry.
Wakaa-nuvees / Wakaa-nigar	wâqây'i-navys. / wâqây'i-nigâr.
Varoona	varouna (*Voyez* baroûn).
Vata	vata.
Veda	vêda.
Vezir	wézyr.
Vezir ul-mumalik	wézyr él-mémâlik.
Wishnoo / Wishnu	vichnou.
Wilayaty	wilâyéty.
Viranda	virandah.
Wood-apple	pomme des bois (*V.* syp'hal).

Y

Yaboo	yâboû.
Yad-bood	yâd-boûd.
Yad-dausht	yâd-dâcht.
Yam	igname (*Voyez* rataloû).
Yama	yama (*V.* djem).
Yatee	yaty (*V.* djaty).
Yogy / Yoogy	yoûguy (*Voyez* djôguy).
Yooga	youga (*V.* djoug).
Yuzawul	yézâwel.

Z

Zemindar	zémyndâr.
Zemindary	zémyndâry.
Zilla	zill'a.

Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.	Orthographe vulgaire anglaise.	Articles du Vocabulaire.
Zunana	zénânâ.	Zuree-putka	zéry-patkâ.
Zur-baft	zer-bâft.	Zunnar / Zoonnar	zounnâr.
Zurd-aloo	zerd-âloù.	Zyarut	zyarét.
Zurgur	zerguer.		

INDEX GÉNÉRAL

PAR ORDRE DE MATIÈRES

de tous les articles contenus dans le vocabulaire.

Aliments. Voyez *préparations alimentaires.*

Animaux. Voyez *règne animal.*

Appareils pour fumer et leurs diverses parties.

démy.
doù-khemmâ.
gourgoury.
houkah.
houqqah.
mounh-nâl.
nâryel ou nâryely.
neytchah.
qalyân.
tchilem.
tchilemtchy.

Armes et armures.

bân ou vân.
bandoùq.
bhâlâ.
chemchyr.
kattâr ou kattâry.
khondjar.
rocket.
silah.
tchakker ou tchakr.
tòp.
tòpek ou toùpek.

Bateaux. V. *navires.*

Bijoux. V. *vêtements.*

Boissons. Voyez *préparations alimentaires, etc.*

Castes. Voyez *Tribus.*

Contrées, territoires, fleuves, montagnes, divisions territoriales, fiefs.

bâlâ-g'hât.
bhârat-k'hend.
bradj.
dekk'han.
djâguyr.
djemboùdyp.
djenguel.
empire moghol.
freng ou frenguistân.
gangâ.
g'hât.
himâlâyah.
hindoùstân.
k'hend.
kondj.
mofassal.
moghol (l'empire).
nababie.
naddy.
nâlâ.
nawwâby.
nellah.
pergannah.
serkâr.
soubabie.
soùbah.
soùbahdâry.
sounder-ban.
talloùq.
tchaklâ.
tope.
zémyndâry.

dywân-i âa'la ou dywân-i âa'zem.
dywân-i khalysah.
dywâny.
êltchy.
êmyr.
êmyr êl-ômrâ.
fard-navys.
faùdj-dâr.
faùdj-dâry.
ferrâch.
fôthéh-dâr.
frenky ou ferenguy.
fylhân.
gadj-pâl.
galhyâ.
gandhy.
ganek.
gâoùn-wâlâ.
gâry-wân.
g'hasyârâ.
gôâl ou gôalâ.
gôlendaz.
gomachtéh.
gôp, gôpî.
gouny.
goùroù.
guzerbân.
hâdjy.
hâdjy êl-haraméin.
hâfiz.
hâkim.
hakym.
halwâ-féroùch.
hât'hy-wân.
hawâldâr.
haziry-navys.
hazrét.
heddjân.
hélâl-khôr.
hemmâl.
herbaire.
herkârah.
hézâry.
hisâb-dân.
houqqah-berdâr.
hozoùr-navys.
îdjâréhdâr.
îi'timâd êd-daùlah.
îmâm.
kaghézy.
kahâr.
kantchény.
kapary.
karemtchary.
kârkoun.
karoùrâ ou karoùry.
kâsby.
kâtch'hy.
kâtib.
katt'hak.
kayâl.
kechty-bân.
ked-khodâ.
kefch-doùz.
kélâr.
khâdim êl-tolabâ.
khâdim êl-mesdjid.
khâdim-i dergâh.
khâdjah.
khalyfah.
khân.
khânam.
khân-i khânân.
khânsâmân.
khâss.
kha'toùn.
khazântchy.
khebr-dâr.
khélassy.
khertch-berdâr.
khidmetgâr.
khoùd-kâcht.
kila'h et kila'hdâr.
kirâyéh-dâr.
kitâb-féroùch.
kôéry.
kôrah-berdâr.
kôtoùnâl.
koùloù.
koumbâr.
koùndygâr.
kounby.
kourmy.
lascar.
lôhâr.
macha'ltchy.
madjmoùa'h-dâr.
magi ou mâjy.
mahâdjen.
mahâoùat.
mahâ-râdjâ.
mahâ-rânî.
mahent.
mahout.
mahrâ.
mâhy-guyr.
mak'hen-wâlâ.
mâl-guzâr.
mâly, mâlin.
mandal.
mândjhy.
mansebdâr.
mantry.
maquois.
marsyah-khân.
match'hoùâ.
maùlawy.
mélenguy.
mesned-nichyn.
mey-féroùch.
micher.
mihmândâr.
mihter, mihtérâny.
mi'mâr.
mirzâ.
mochref.
môdy.
moharrir.
mohassil.
mohtésib.
mollâ.
moneddjem.
moqaddem.
mosse.
mostâdjir.
motéseddy.
motéwelly.
moùbed.
mouderris.
moù-ezzin.
mounchy.
mounsif.
moùtchy.
moùtyâ.
mufty.
mufty-gâry.
mustaùfy.
myr.
myr-a'çâs.
myr-âkhôr.
myr-âtech.
myr-bahr.
myr-bakhchy.
myr-i menzil.
myr-i medjlis.
myr-sâmân.
myrzâ.
mywah-féroùch.
nabâb.
nâî.
nâîb.
nâîk.
nâkhodâ.
nâméh-bâr.
nâoù-wâlâ.
nât'h.
natwâ ou natoùâ.
nauch-girl.
naùtchy ou naoùtchy.
navys.
navysendah.
nâzim.
nâzir.
neqqâch.
nizâm.
nizâmét.

nichân-berdâr.
o'hdéhdâr.
o'mdét êd-daûlah.
ômrâ.
oûâqây'i-navys ou oûâqây'i-nigâr.
pâdchâh.
pâdchâh-ghâzy.
pâgâ-navys.
pâï-kâcht.
pakaly.
pâlky-nichyn.
pandit.
pank'hâ-berdâr.
pâtoûny.
patyl.
pêk'hnya.
péïker.
pelwâry.
pensâry.
perdhân.
pergannah-dâr.
pettoûâr ou pettoûâry.
peychkâr.
peych-namâz.
peychoûâ.
peyk ou païk.
peyky.
pion.
pouddâr.
pourôhit, pourôhitânî.
pyâdah.
pyr.
pyr-zâdéh.
qâïm-maqâm.
qânoûngoû.
qânoûngoûy.
qerz-dâr.
qerz-khâh.
qila'hdâr.
qissâb ou qissâï.
râdj.
râdjâ.
râdj-dher.
râdj-pat ou râdj-paty.
ra'foûguer.
râï.
râï-râïân.
ra'ïét.
râmdjenny.
rânâ.
rânî.
râoû.
raoûzah-khân.
râs-dhâry.
rat'h-bân.
risalahdâr.
roûty-wâlâ.
sadhoû.
sadr êl-haqq.
sadr-nichyn.
sadr-i sodoûr.
sâheb.
sâheb-i qirân.
sâheb êl-naûbét.
sâïs.
sâlâr.
sâlâr-i qâïlah.
saloûtry.
sârbân.
sarenguyâ.
sat'hyâ.
saûdâguer.
sâzindéh.
seddjâdéh-nichyn.
séld.
serang.
serdâr.
ser-guroûh.
serheng.
serichtéh-dâr.
serkâr.
serrâf.
sewâï.
séwânih-nigâr.
séwâr.
sézâwel.
sibendy.
silahdâr.
singh.
sipah-sâlâr.
sipâhy.
sitârah-chinâa.
souâr.
soubab.
soûbahdâr.
soukkâny.
soûntâ-berdâr ou soûnty-berdâr.
sultân.
swâmy.
tahsyldâr.
tahwyldâr.
takhallous.
takht-nichyn.
taksâly.
ta'llouq-dâr.
tandêl.
tanty.
târkech.
tchaklâdâr.
tchaoûby.
tchaoûdhary.
tchaûkydâr.
tchémâr.
tch'hâpy-wâlâ.
tch'hâtâ-wâlâ.
tch'hypy.
tchitr-guer ou tchitr-kâr.
tchitt'hy-navys.
tchôbdâr.
temboûly.
thabyb.
t'hâkour.
t'hânahdâr.
t'hawayl.
thilâ-kâr.
tindal.
topasses.
tôpek-tchy.
tôp-khânéh-wâlâ.
tôp-sâz.
tôp-tchy.
tôpy-wâlâ.
tourk-séwâr.
vandjary.
wakyl.
wakyl êl-mothlâq.
wâlâ ou wâï.
wâlâ-chân ou wâlâ-qadr.
wâlâ-djâh.
waly.
wâqây'i-navyâ ou wâqây'i-nigâr.
wézyr.
wézyr êl-mémâlik.
wilâyéty.
yézâwel.
zémyndâr.
zerguer.

Habillements. Voyez *Vêtements*, etc.

Impôts. Voyez *Termes d'administration*, etc.

Insignes, bannières, signes distinctifs divers; cortège de hauts personnages.

djanyoû.
djhandâ.
mâhy-marâtib.
ôûpah-vyt.
patkâ.
séwâry.
tâdj.
tilak.
zéry-patkâ.
zounnâr.

Instruments de musi-

bais.
barn.
barn-sanker.
bédânty.
béirâguy.
bhakt.
bhyse ou bice.
brâhman.
brâhmani.
caste.
chyltes.
dandy.
derwych.
djaïn.
djât.
djaty.
djenguem.
djôguy.
fâkir.
gôsâïn.
hary-bhakt.
îmâmyah.
islâmy.
kâfir.
kchatriya.
khâridjy.
maûny.
moslim ou moselmân.
nâgâ.
pant'hy.
paria.
qalander.
râdj-poût.
sanyâcy.
soûdr.
sounny.
sunnytes.
tapassy.
tchandâl.
tch'hatry.
vaïs ou baïs.
yaty.
youûguy.

Ustensiles divers, petits meubles, sièges, objets d'intérieur.

âftâb-guyr.
a'mary.
a'thr-dân.
bilahrâ ou bilahry.
byl.
chathrendj.
dhoûp-dâny.
gâdy.
garwâ.
goulâb-dân.
haoûdah.
kant'hâ.
kâwer.
kedjek.
koppâ.
macha'l.
mesned.
pândân ou pan-battâ.
pank'ha.
râdj-gâdy.
takht.
tattâ.
tatty.
tchâbouk.
tchaoûnry.
tchatry.
tch'happer-k'hât.
tch'hâtâ.

Végétaux. Voy. *Règne végétal.*

Vêtements et parties d'habillement; ornements et bijoux.

âlkhaliq.
ângâ.
ânguyâ.
ârbend.
babouche.
bânk.
bârâny.
bendy.
cabaille.
destâr.
dhoûty.
djâmah.
djâng'hyâ.
doûpattah.
g'hoûngroû.
îzâr.
kemr-bend.
khalkhal.
kourty.
langoûty.
mahrem.
nat'h.
pagne.
pagry.
pâï-djâmah.
pâï-zéb.
pâpoûch.
peychwâz.
qabâ.
râk'hy.
sâry.
sélâ.
serpeych.
serpoûch.
tah-poûchy.
tchoûly.
tykâ.

Voitures, palanquins, moyens de transport.

bôtchâ.
dâk.
doûlâ ou doûly.
gârâ.
gâry.
gâyny.
hackry, hakéry ou hakree.
mahâdôl.
myânah.
palanquin.
pâlky.
rat'h.
souk'hpâl.
tangâ.
tchaoûpâlâ.
tch'hakrâ.
tch'haoûdôl.

Voyageurs (réunion de).

karwân.
qâfilah.

FIN DES INDEX.

ERRATA.

—

Pag.	lig.	
11.	11.	Divers, *lisez* diverses.
34.	8.	ÂB-IRÉWÂN, *lisez* ÂB-I RÉWÂN.
35.	6.	Commendant, *lisez* commandant.
59.	19.	Ândjyr-kâdarakht, *lisez* ândjyr-kâ darakht.
40.	24.	A'SSÂ-BUDÂR, *lisez* A'SSÂ-BERDÂR.
49.	5.	*Cratava Tapia*, lisez *Cratœva Tapia*.
68.	29.	CHER'A, *lisez* CHÉR'A.
69.	23.	CHYR, *lisez* CHYV.
84.	29.	DOÙNYÂ, *lisez* DOÙNGÂ.
91.	18.	GHAZELLE, *lisez* GHAZEL.
96.	18.	Au devant du haoùdah, *lisez* devant le haoùdah.
167.	15.	ÎZÂH, *lisez* ÎZÂR.
176.	15.	KOÙRD-MAHAL, *lisez* KHOÙRD-MAHAL.
187.	17.	MANTEY, *lisez* MANTRY.
246.	3.	SER-GAROÙH, *lisez* SER-GUROÙH.
291.	25.	idem, idem.
196.		*Après* kélâr, *lisez* kendâry.

ARTICLE OMIS.

Page 170. Après l'article *Karemtchary*, lisez :

KARHY (*). Le karhy proprement dit est une poudre faite avec des épices. On s'en sert pour assaisonner les volailles et les autres viandes, et on le mêle ordinairement avec le riz. — On appelle aussi karhy (ou carry) une espèce de potage composé principalement d'amandes de coco.

YC190402